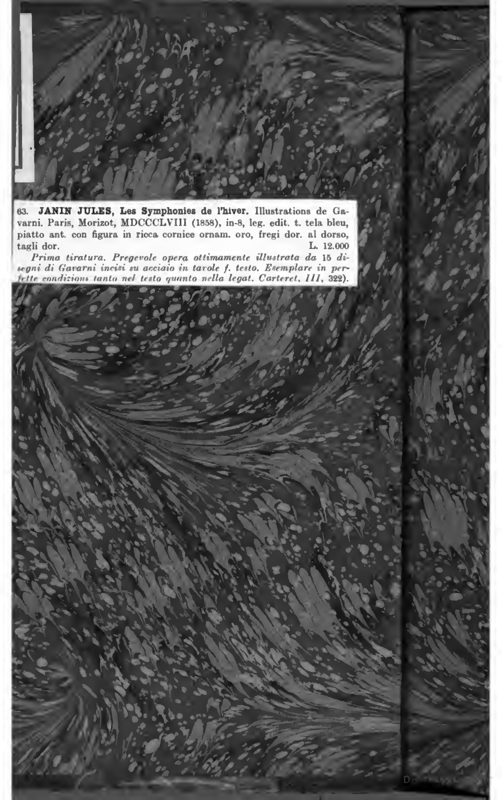
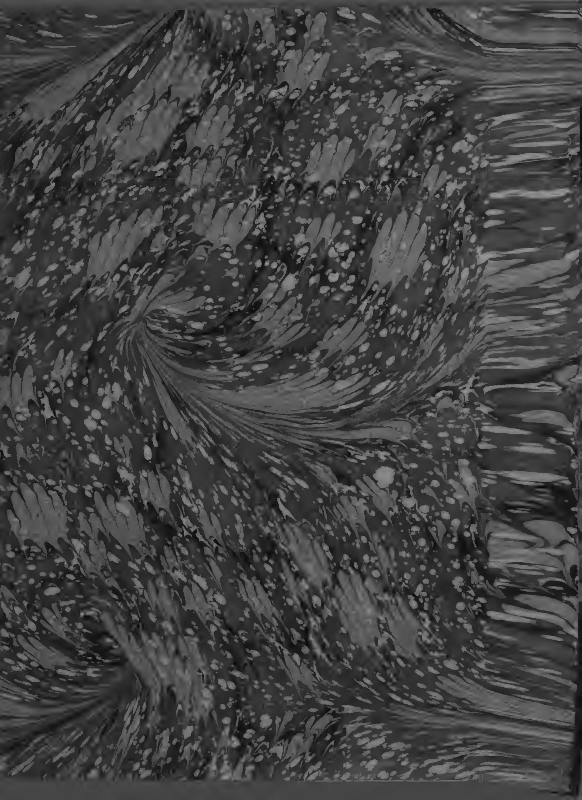

Digitized by Google



63. **JANIN JULES, Les Symphonies de l'hiver.** Illustrations de Gavarni. Paris, Morizot, MDCCCLVIII (1858), in-8, leg. edit. t. tela bleu, piatto ant. con figura in ricca cornice ornam. oro, fregi dor. al dorso, tagli dor. L. 12.000

Prima tiratura. Pregevole opera ottimamente illustrata da 15 disegni di Gavarni incisi su acciaio in tavole f. testo. Esemplare in perfette condizioni tanto nel testo quanto nella legat. Carteret, III, 322).



Digitized by Google

LES SYMPHONIES DE L'HIVER

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7



Digitized by Google



LA SYMPHONIE.

Digitized by Google

LES

SYMPHONIES

DE L'HIVER

PAR

M. JULES JANIN

ILLUSTRATIONS DE GAVARNI

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

M DCCC LVIII

Traduction réservée.

Fondo Doria V 186 96310 g



Google

PRÉLUDES

Certes, notre intention n'était pas de donner tant d'importance à ce livre assez futile que d'écrire une *introduction*, comme on fait pour un traité de philosophie ou de mécanique. Une introduction à des fantaisies, bonnes tout au plus à devenir un jouet dans les mains élégantes, un conte où l'on voit tout, sans rien lire ! Il ira, ce livre, où sont allés, les *Petits Bonheurs*. Il ira dans quelques beaux salons dont la table, oisive, et complaisante aux oisifs, étale, avec un air d'ennui, toutes sortes de compositions frivoles : *Keepsakes*, *Beautés*, *Paysages*, parfois même un livre honoré : le *Voyage en Hollande*, ou le *Voyage aux bords du Rhin*, très-étonnés de se trouver en si petite et si frêle compagnie. « O mon livre, allez sans moi dans la ville immense !... »

Ainsi disait Horace à ses odes. « O mon livre, allez sans moi dans les flammes du bûcher ! » disait Érasme, un bel esprit des temps passés.

O mon livre, ô mes *Symphonies*, ô mes contes volages,

allez sans moi dans les beaux salons où tout est fête, agrément, esprit, musique, et causerie au coin du feu !

Nous savions donc parfaitement la destinée à venir des *Symphonies*, que l'on pourrait appeler le second tome et la suite des *Petits Bonheurs*. Briller une heure, et retomber dans le néant des livres, telle est la destinée implacable ! On est vivant le premier jour du mois de janvier, tout au plus ; le lendemain de ces *indulgences plénières*, quand la dame a passé en revue une bonne moitié des présents de la veille : — « Ah ! dit-elle, ils ont beau recouvrir de moire et de velours les auteurs modernes, on n'a plus le temps de les lire ! »

Hélas ! c'est tout au plus si la belle indolente a feuilleté, d'un doigt négligent, ce volume, aux accents si variés et si divers ; c'est tout au plus si la belle indolente a reposé ses yeux distraits sur le charme et l'élégance des compositions de Gavarni.

Ce Gavarni (je vous avertis que je vais dire un pléonasme) est un bel esprit qui touche à la comédie ; il a trouvé, à lui seul, plus de proverbes que Regnard, Dancourt et M. Scribe ; il a tracé, dans une suite de crayons fidèles, des scènes charmantes ; il a donné un nom, un visage, une existence à plus de gens vrais, sincères et bien nommés, que M. de Balzac lui-même ; il est ingénieux, facile à vivre, intelligent, curieux, gai, malin, patient, railleur ; il est tout ce qu'il faut être à qui veut écrire un bon livre..... et c'est justement pourquoi il n'a pas écrit de livres ! La plume..... ah fi !

Parlez-nous du crayon ! Le crayon est l'arme et le style de Gavarni ; il le mène, il le pousse, il l'excite, il l'arrête à son bon plaisir. — Le crayon obéissant à cette obligeance, est tout disposé à rire, à sourire, à pleurer.



Voyez que de haillons! Voyez que de satin et de velours! Admirez ces élégances, et contemplez ces profondes misères: les *Vieilles lorettes*, les *Enfants terribles!* Le berceau, le salon, le boudoir, l'hôpital!

Comme il était, l'an passé, tout le succès des *Petits Bonheurs*, et comme il sera, cette année encore, un grand appui de ces *Symphonies*, c'est une précaution sage et prudente de nous mettre à l'abri de ce brave artiste, et de nous couvrir de sa louange en ces jours de féeries, comme on se couvre d'un bouclier avant la bataille. Il était né pour réussir, partout et toujours. Cependant le succès lui est venu peu à peu, au jour le jour, à force de verve, d'esprit, de bonne grâce et de bonne humeur.

On ne savait pas le nom du dessinateur, que déjà l'on souriait à ces images charmantes; et d'ailleurs, qu'importe le nom du poëte comique? A l'heure éclatante où le jeune Poquelin représentait, par la province charmée, *la Jalousie de Barbouillé* ou *le Médecin volant*, nul ne songeait à s'informer de ce jeune homme, enivré de toutes les fêtes de ce monde, et qui lui-même riait aux éclats de ces vives saillies échappées aux folies joyeuses de la jeunesse.

Comment Molière a commencé, et par quelles comédies? On ne le sait guère!... Comme aussi de Gavarni, notre contemporain, ce peintre ami, que nous avons vu, tout enfant, dessiner en se jouant l'ombre incertaine et provocante de la comédie errante aux carrefours, bien peu de gens sauraient dire les commencements. Il a commencé un peu au hasard, comme tous les poëtes; le génie et le bel esprit lui sont venus en aide, avant même que l'artiste se fût douté de son succès. Bientôt cette brillante et fantasque pensée, abondante et railleuse, sous une enveloppe légère,

ce rare et très-heureux talent d'être vrai et plaisant tout ensemble, eurent conquis l'attention, l'intérêt, les regards, les sourires. Aussitôt reconnu, ce précieux talent vint en aide, et d'une agréable façon, à la raillerie, à l'observation, à l'esprit mordant de chaque jour.

Le journal satirique adopta Gavarni comme un combattant à armes courtoises, comme un allié d'un esprit élégant et prêt à toutes les malices innocentes. De son côté, l'artiste ingénieux accepta l'association proposée, avec un vif empressement, mais il l'accepta dans les loyales limites qu'il s'était tracées à lui-même : homme d'esprit, de bon sens et d'imagination, il laissait à qui de droit les colères politiques, les colères d'un jour, pour s'occuper de la peinture des mœurs, qui est chose durable et sans fiel.

Il renonçait aux cruautés, aux violences, aux personnalités du nom et du visage, pour s'occuper des ridicules, des vices, des folies, des caractères. Son regard était actif, autant que sa main était alerte et légère. Regardez-le agir, écrire, penser, dessiuer, vivre, enfiu, de la vie et des aimables passions d'un moraliste profond et sincère, et vous comprendrez quelle popularité soudaine vint au-devant de ce jeune homme inoffensif et pourtant si fin railleur; d'une malice acérée et que tout le monde adopte; dont le trait va droit au but, corrigeant tout le monde, et n'offensant personue; il a cela de commun avec le poëte comique : la victime de son bon mot est la première à sourire.

Telle est en effet l'élégance et la vivacité de ses portraits; l'homme qu'il a fait ridicule, aussitôt cet homme s'en retourne à demi corrigé; lui-même il va vous dire, en riant aux éclats : Ne vous y trompez pas, c'est moi-même! Avant Gavarni, sans aucun doute, on avait inventé cette habile et

leste façon de dessiner la comédie; on était à la fois le poëte et le comédien de sa bienveillante raillerie. Charlet l'a fait, Henri Monnier l'a tenté; la caricature n'a jamais manqué en France, non plus que la parodie et toutes les vigilances de l'ironie, un dieu chez les Grecs; mais le tracé vif, élégant et vrai, le portrait ressemblant et ingénieusement railleur; mais le ridicule habillé à la dernière mode, l'image accorte et rieuse qui fait rire innocemment et sans violence, d'un rire naturel et de bon goût, voilà l'excellence et le triomphe de Gavarni.

Cette œuvre multiplie, infinie autant que variée, l'éclat de rire, d'une grâce renouvelée sans cesse, fertile en saillies, féconde en bons mots, habile à tout comprendre, à tout représenter, à tout saisir, elle est partout, à cette heure, cette grâce à la Gavarni. Pas une muraille et pas un souvenir, pas un livre et pas un journal, pas un salon et pas une chaumière qui n'aient adopté quelque dessin de Gavarni; récréation toujours prête, comédie active et vivante, théâtre animé des plus heureuses passions, le théâtre heureux de la vie intime.

Théâtre où tout est favorable au poëte comique, autant qu'au spectateur! Le lustre est toujours allumé, les comédiens savent leurs rôles et sont habillés pour les bien jouer, l'orchestre chante son ouverture, la décoration est complète et de bon goût. Que de joie et de bonne humeur dans ces représentations de la vie humaine, piquantes et bienveillantes tout ensemble! Les comédiennes sont-elles assez jeunes, assez parées, assez jolies? Les comédiens vous semblent-ils entrer dans l'esprit de leurs rôles?

Dans ces pages brillantes, ornées et complétées d'un bon mot qui tour à tour vous fait sourire ou pleurer; dans ces

comédies qui sont vues du premier coup d'œil, moitié le cœur joyeux, moitié l'esprit qui mord, c'est la France entière qui joue son rôle; mais la scène se passe à Paris.

Paris, voilà notre heureux théâtre; là se rencontrent nos récits les plus variés, nos récits les plus complets. Là tout vient à point à qui sait, comme Gavarni, tenir la plume d'une main ferme, tenir le crayon d'une main rapide et vive. Gavarni est le maître absolu de cette comédie aux cent actes divers, toute en railleries, en petites recherches, en petites picoteries, en petits ridicules. Le plus léger prétexte et le plus humble mortel suffisent à l'habile artiste pour être intéressant, pour être vrai : par exemple cette plume au chapeau, cet éventail à la main, ce petit coin d'épaule blanche et nue, ce feutre gris et pelé, cette main trop large, ou cet habit trop étroit... voilà sa comédie. Il suit la trace ardente de ces ridicules qui se promènent; il saisit, d'un trait, ces comédiens qui passent en se pavanant.

Dans ce domaine enchanté de son caprice et de sa fantaisie, il est le maître absolu; il commande, on obéit; il va, justement où il veut que l'on aille, et lui-même, il marche en compagnie avec les êtres de sa création. Marchez donc, marchez en toute liberté de mouvement; marchez, rien ne vous manque, et voici les sentiers tracés par Gavarni lui-même. Vous avez l'habit, vous avez le geste et vous avez le sourire, et vous avez le regard; vous avez le cœur qui bat de joie ou de colère; vous avez le trait d'esprit, vivement écrit dans votre rôle, habilement indiqué.

Marchez! Marchez en toute liberté, vous les heureux de la vie réelle, enfants perdus de cette société française que Gavarni a recueillis dans son cerveau, et qu'il a fait éclore au bout de son crayon.

Digitized by Google

Cependant cette famille d'heureux Bohémiens que Paris renferme, et que la province ingénue envoie à Paris abondamment chargés du ridicule originel, à peine Gavarni les a jetés sur le papier moqueur, que soudain le vent du soir emporte, on ne sait où, cette image fidèle du *comme il faut*, de la variété, du ridicule, et quelquefois de l'esprit, de la grâce et de la beauté d'hier. Ces feuillets épars d'un si grand livre, où chacun regarde en passant, comme on fait, de ses fenêtres, dans le jardin des royales Tuileries, en se demandant comment il arrive qu'un peintre de mœurs ait pu tracer une image si fidèle?... un instant les produit, un instant les dissipe! Où vont-ils? L'auteur s'inquiète assez peu de ces destinées errantes; il a plutôt fait de créer de nouvelles figures, que d'en rappeler une seule.

« Ah! disait un philosophe avec un gros soupir, à propos de visage, ce que j'admire le plus au monde, c'est que Dieu ait pu varier en autant de manières, une chose aussi simple qu'un visage! » Il disait vrai; mais cette fécondité même vous explique comment, aux plus charmantes créations de son esprit, de son crayon et de sa plume, Gavarni ait laissé prendre une si lointaine volée! Il avait la prodigalité des artistes féconds; il semait au hasard les produits de cette verve intarissable; il improvisait, comme a fait Molière, sa comédie aux traits piquants; une fois sa comédie évoquée, il lui mettait la bride sur le cou, et notre comédie en brodequin léger, en corset, en jupon court, était devenue un *sauve qui peut* général. Courez après, si vous pouvez... si vous l'osez!

Mais plus cet homme est populaire, accepté, aimé, fêté de tous, plus son œuvre est agréable aux dames élégantes, et complaisante aux plus modestes regards, plus elle est fé-

conde en sourires, en grâce, en esprit, en bons mots, et plus l'écrivain qui s'associe à Gavarni fait preuve, en effet, d'un certain courage et d'une certaine modestie, en invoquant la collaboration de ce crayon populaire.

Gavarni n'est pas homme à laisser sa part de renommée à qui l'appelle, et malheur à l'imprudent qui compterait sur cet embellisseur de toutes choses, surtout de sa propre maison! Notre artiste est si complétement le maître absolu de tout ce qui l'entoure, et son imagination va si vite, même dans les sentiers qu'il n'a pas découverts, que non-seulement il n'est pas homme à vous suivre où vous le voulez conduire, mais vous-même, en vain vous lui diriez : J'ai rencontré, parmi les ronces, le vrai sentier qui conduit au château de la Belle au bois dormant; venez avec moi, je vous indiquerai les fondrières, les abîmes, les casse-cou, je vous dirai la bonne place où poser vos pieds..... Bon! le voilà qui se met en route, et puis, tout de suite, au premier détour du chemin, il vous abandonne et s'en va, par monts et par vaux, à la découverte que vous pensiez avoir faite avant lui.

La belle entreprise, et vous, qui pensiez le guider, essayez de le suivre!... Il est déjà au sommet de la tour de la Belle, au bois, réveillée, et qui l'accueille avec un sourire, pendant que vous cherchez encore le chemin que vous aviez cru, le premier, reconnaître et découvrir.

C'est ainsi que, l'an passé, Gavarni et l'historien des *Petits Bonheurs*, quand ils voulurent s'entendre pour l'accomplissement et l'embellissement de ce grand livre qui devait tant profiter à la sagesse, à la paix profonde, à l'ornement du genre humain, se rencontrèrent, l'un l'autre, en un petit jardin, tout rempli de petites chansons. Leur premier soin fut de convenir entre eux qu'ils tenaient véritablement le



sujet d'un chef-d'œuvre; alors assis sur ces gazons, au pied du viel orme, ils se divisèrent les *Petits Bonheurs de la vie humaine* à la façon d'Octave, de Lépide et de Marc-Antoine, lorsque ces trois meurtriers s'abandonnèrent, l'un à l'autre, une certaine quantité de leurs meilleurs amis, frères d'armes et serviteurs.

— Là, voyons, disait le porte-crayon au porte-plume, il nous faudra raconter les petits bonheurs de l'enfance et de la vieillesse, de la jeunesse et de l'âge mûr, de la vie et de la mort. Nous aurons les petits bonheurs de la propriété, de la pauvreté, de l'horticulture, de la chasse et de l'amour; les petits bonheurs des vices honnêtes et de la vertu peu farouche! Nous aurons les petits bonheurs du jardinier, du romancier, du bel esprit, et de l'homme heureux qui pêche à la ligne. Ainsi voici ta part... et voici la mienne, et, s'il vous plaît, nous marcherons de façon à ne pas trop nous éloigner des mêmes sentiers, de passer à travers les mêmes paysages, sous le même rayon du soleil!

Quoi de plus facile, en effet, et de plus naturel? Voici deux hommes du même âge, et revenus des mêmes passions; artistes l'un et l'autre; amis des mêmes images; spectateurs des mêmes spectacles; indifférents à toute espèce de fortune et d'ambition, contents de peu, heureux de rien, vivant de leur travail uniquement; fidèles à leurs amitiés; obéissant au devoir; vaincus, et n'enviant rien aux vainqueurs; assez libres pour se reposer un jour par semaine, et trop pauvres pour ne pas être encore animés du beau zèle et du feu généreux des premiers jours; ne sachant ni flatter ni mentir; curieux et recherchés dans les moindres effets de la plume ou du crayon; laborieux à l'heure de travail, et paresseux le reste du temps; qui s'entendent, en frères et

en poëtes, pour mettre en quelque lumière éclatante, et pour le moins éternelle, l'admirable *Traité des Petits Bonheurs!*

Déjà tout est prêt et disposé pour ce grand travail : l'écrivain a promis *ceci* au dessinateur; le dessinateur a promis *cela* à l'écrivain; tant de chapitres, tant de petits bonheurs, et comme, au premier abord, le petit bonheur touche aux légères émotions de chaque jour : — Voilà des gens, se disaient les amis des beaux livres (ils sont bien une douzaine à Paris, une douzaine et demie, en toute la France), qui vont faire un livre excellent, et d'une entente vraiment cordiale. Ainsi songeant, les amis des beaux livres prenaient, à l'avance, toutes leurs dispositions..... pour ne pas acheter un seul exemplaire du *Traité des Petits Bonheurs.*

Et comme ils ont bien fait, ces sages, habiles et fins connaisseurs en toutes les choses littéraires, de ne pas acheter le *Traité des Petits Bonheurs!* Ils ont gagné d'abord, à cette abstention, une somme d'argent bonne à porter à la caisse d'épargne, qui est vraiment le petit bonheur des petits richards, des petits Harpagons, des petits Gobsec. Ils ont gagné le petit bonheur de ne pas lire un livre où l'écrivain s'amuse à écrire, à écrire, à écrire..... et puis c'est tout.

Un livre assez semblable à ces oiseaux de nuit, tant bourrés et tant bouffis de plumes soyeuses..... Plumez la bête, et vous verrez ce qui va rester de chair bonne à manger, et d'aiguillettes succulentes, sous ces falbalas de plumes et d'ailerons.

Ils ont encore eu ce petit bonheur, ceux qui n'ont pas acheté les *Petits Bonheurs*, d'entendre un certain nombre de lecteurs se dépiter contre un idiot de professeur ès petits bonheurs, qui oublie, au milieu des niaiseries du contentement, les

petits bonheurs de la toilette, de l'habit neuf, d'une bonne cave et d'un vin généreux. Enfin, dernier bonheur de ceux non-achetant ou non-lisant les *Petits Bonheurs*, ç'a été d'échapper à cette misère inouïe, à ce malheur incroyable, à cette infortune irréparable.... O misère, en effet, on n'avait pas eu le soin de mettre en regard des dessins de Gavarni la scène écrite de ce même dessin! Le croiriez-vous, races futures?

Ces deux amis, ces deux camarades, ces deux complices, le Gavarni et *l'autre*, ils avaient si bien fait, attachés qu'ils étaient à cette œuvre unique et sans égale dans les œuvres de l'esprit humain, que le crayon tirait sur la droite, et que la plume abordait sur la gauche! Où l'un disait blanc, l'autre aussitôt montrait noir. Pendant que le premier dessinait une image ravissante en dentelles, en bijoux, en velours, celui-là décrivait un homme âgé, prudent, cacochyme, et ne quittant plus son *cèdre du Liban*. C'était vraiment la cour du roi Pétaud, cette association de deux esprits qui se comprenaient si bien au départ.

En vain les bonnes gens, les belles lectrices, les lecteurs qui lisent un livre en chantonnant *Ma tendre musette!* ou la *Bénédiction des poignards*, dans les Huguenots de Meyerbeer, disaient aux ergoteurs : Mais que vous importe, après tout, que le dessin convienne absolument à la page écrite, ou que la page écrite obéisse au dessin? Avez-vous là, véritablement, une œuvre exquise et charmante de Gavarni? Est-ce là, vraiment, du véritable et bienséant Gavarni? L'homme est-il assez naïf, la femme assez belle et clémente?

— Eh! oui, répondaient les difficiles, c'est bien du Gavarni; mais il ne se rapporte pas avec le texte imprimé. Ceci dit, ils se butaient à leur dire, et vous ne les tiriez pas de là, tant l'habitude est une force, et tant cette force est puissante.

Ajoutez que tant de livres illustrés, où l'image et le conte se marient à l'exemple de la vigne mariée à l'ormeau, ont rendu très-difficiles, nous ne dirons pas les lecteurs, mais bien les *spectateurs* des livres nouveaux.

Cependant vous pouvez croire, ami lecteur, que les deux auteurs du *Traité des Petits Bonheurs*, le Gavarni et *l'autre*, l'écrivain, restèrent quelque peu interdits de ces murmures, au moment même où ils comptaient le plus sur des louanges unanimes. Comment donc! Ils n'avaient promis qu'une suite de petits bonheurs, ils en donnaient deux suites, une en images et l'autre en récits, et voilà par quelles remarques on les récompensait!...

Tout d'abord ils songèrent à faire une émeute, à dresser une barricade, à souffler le vent des révolutions. Mais quoi? de leur nature ils sont dociles, pacifiques, obéissants, ennemis de la révolte et des discordes intestines, si bien qu'après la révolte intime de tous les esprits méconnus, ils se jurèrent l'un et l'autre, et ce serment valait certes celui des trois Suisses (il était prêté dans un chalet), que réunis pour la seconde fois dans la collaboration au même tome, ils s'entendraient, cette fois, si complétement, que leur nouveau livre, intitulé *Les Symphonies de l'hiver*, resterait comme un modèle impérissable de constance et de fidélité entre l'image et le récit; un exemple éclatant de la concorde entre la plume et le crayon, qui serait offert à toutes les *illustrations* de l'univers.

Ici la *plume* eut grand soin d'expliquer au *crayon* que ce titre ingénieux de *Symphonies de l'hiver* était un prétexte à toutes sortes d'opéras, d'opéras comiques, de ballets, voire, ô ciel! de vaudevilles en prose, uniquement en prose, et que c'était toute la nouveauté de cette musique où le récit

était peu de chose, où le style était.... un pénible effort pour arriver, à peine, à produire autant d'effet qu'une chansonnette de mademoiselle Loïsa Puget.

Oui, disions-nous à ce Gavarni, qui pourtant nous semblait très-attentif à nos discours, *la symphonie* ici est un prétexte, un lien, une suite innocente de contes et de récits, et voilà bien le cas, ou jamais, d'établir entre nous un accord parfait, si nous voulons échapper aux blâmes qui poursuivent encore le *Traité de Petits Bonheurs*.

En même temps, je lui expliquais de mon mieux mes cantiques et mes cantates, à moi, qui n'ai fait de cantique et de cantate à personne, et qui m'en vante. Je lui disais mon ode au *Val de Saint-Germain*, et ma dédicace à la plus simple, à la plus modeste, à la meilleure des honnêtes femmes qui soient jamais restées à l'ombre heureuse du toit domestique, loin des grands bruits de la toute-puissance et des flatteries de la foule des flatteurs. Après ma *dédicace*, en guise d'une ouverture à grand orchestre, on levait la toile, et c'était alors que nous commencions le cours de nos représentations, lui et moi, lui habile à peindre, à parer, à montrer les héros; moi content, si je parviens à leur prêter un langage « digne des consuls ! »

Ainsi, à force d'explications, de lectures, de commentaires et de drames naïfs ou pomponnés, que je plaçais sous les yeux du peintre habile; à force de le voir, ce Gavarni, qui m'écoutait, qui me suivait, qui me souriait, qui trouvait que nous allions enfin entrer à pleines voiles dans le torrent de la vente et dans l'admiration des lecteurs, il me semblait que nous nous entendions comme les *frères jumeaux*, lorsque celui-ci monte au ciel, au moment où celui-là descend dans l'abîme, et toujours ainsi, comme on

le peut voir, dans le double almanach liégeois, si habilement illustré.

Et voilà comme, à force de nous entendre, et de bien convenir, lui de ses images, moi de mes contes, il est arrivé que les images de Gavarni s'accordent (et l'accord est réciproque) un peu moins, disons tout, beaucoup moins dans *les Symphonies de l'hiver*, que dans les *Petits Bonheurs*.

Mais le moyen d'atteler à ce chariot, traîné par deux bons chevaux percherons, qui vont paisiblement dans les sentiers battus..... le cheval ardent de Mazeppa ?

Consolez-vous de ce contre-temps, ami lecteur, puisqu'aussi bien, ce qu'il vous faut, dans ce livre ami des têtes du premier jour de janvier, c'est Gavarni. Or, Gavarni le voilà! Il a fait, de son côté, sa symphonie, et comme il ne s'accommodait guère de mes chansons, il a rencontré de grands musiciens dans les nuages de la Seine, sa calme et douce voisine, aux mélancoliques chansons.

Il y avait, au siècle passé, un poëte ingénieux, amoureux, charmant, un bel esprit qui, naturellement, se méfiait de sa poésie. Hélas! cette honorable méfiance est passée de mode aujourd'hui, et nos poëtes médiocres sont justement ceux-là qui vont tout seuls. Bref, M. Dorat (c'était lui-même) avait appelé en aide à ses fables (et pourtant elles sont charmantes, ces fables de Dorat) un de ces fameux dessinateurs de gravures, contemporains de Voltaire et des fermiers généraux... des artistes qui, chez nous, en dépit de nos fureurs d'images et d'*illustrations*, n'ont jamais été égalés et remplacés.

Ces braves et dignes amis d'Eisen, le graveur et dessinateur du *La Fontaine*, avaient composé pour les fables de Dorat, de véritables chefs-d'œuvre, des images exquises. — Ce

n'étaient que festons, guirlandes, paysages, lettres ornées, tout l'ornement, jusqu'à la profusion. Bref, le livre était si riche et si beau, que le poëte en était tout content.... « Et (se disait-il) je ne mourrai pas tout entier! »

Un jour que ce brave homme, amoureux de ses ouvrages, était assis chez son libraire, attendant les chalands, il vit venir un acheteur, qui descendait de son carrosse. — Avez vous, disait ce nouveau venu, à peine entré dans la boutique du libraire, avez vous encore un exemplaire des fables de Dorat? C'est ainsi que notre amateur prenait, sans façon et sans pitié, le poëte pour l'éditeur de son livre. — Au moins se disait Dorat, en voilà un, qui m'apprécie; allons il ne faut pas décourager un si magnifique acheteur.

Il se lève, il va au rayon des livres, il choisit un bel exemplaire de ses fables, en maroquin rouge, et relié par un élève de Pasdeloup, puis il l'offre avec un sourire intelligent au seigneur étranger; déjà même il s'apprêtait à jouir de la surprise et du contentement de ce seigneur, lorsqu'il va lui dire : — Eh bien, monsieur, soyez content, je suis Dorat!

Cependant le monsieur tenait dans ses mains, ce beau livre, et il en contemplait chaque vignette avec un contentement inexprimable. — Ah! disait-il, que c'est fin, élégant, joli, charmant! Puis, d'une voix impérieuse : — Eh bien, monsieur, disait-il à Dorat très-inquiet, je prends ce livre et voilà votre louis d'or; soyez cependant assez bon pour me rendre un petit service..... arrachez cette reliure importune, s'il vous plaît.

Et le poëte, en soupirant, brisa ce beau tome. — Bon, cela, reprit l'étranger; maintenant il s'agit d'arracher délicatement ces belles vignettes; quant aux poésies de M. Dorat,... je vous les laisse!

A ces mots, comptant et contemplant les images, il remonte en carrosse, et fouette cocher! Le malheureux Dorat se demandait s'il était le jouet d'une songe. O misère! ô gloire! ô vanité!

« Avec ses fables, notre ami Dorat faisait le plus grand naufrage de ce mois-ci... il s'est sauvé par les planches, » écrivait le baron de Grimm, à cette mauvaise langue de Rivarol!

Heureux encore, heureux trois fois, et même davantage, un honnête écrivain qui se sauve, habilement, de la tempête et du naufrage, sur ce charmant radeau si bien nommé *le Gavarni!*

JULES JANIN.

LES

SYMPHONIES

DE L'HIVER

A MADAME HÉLÈNA FOULD

AU VAL DE SAINT-GERMAIN.

—

Tout au sommet de la haute montagne que la Seine en passant, salue; à cinq lieues à l'ouest de Paris, à trois lieues au nord de Versailles, non loin du Val, ce charmant Val où va ma symphonie, tout rempli de bel esprit, de grâce, de bienfaisance et de la plus inaltérable bonté; dans l'enceinte éclairée de l'antique forêt de Lyda, s'élève une cité splendide, qui fut longtemps, l'asile de nos rois.

Asile aimé des rois de France, chênes géants que parcourait la chasse royale, château construit sur les fondations de la chapelle; de ces hauteurs charmantes, vous pouvez contempler, à vos pieds, Paris, la cité sans sommeil et sans repos. Le volcan est au bas de la montagne; heureuse la noble colline d'être à l'abri de ces passions! Le premier des bons rois qui traça, dans la forêt de Saint-Germain, ces frais sentiers, souvent battus par le roi Henri IV, ce fut Louis le Gros en per-

sonne. Homme actif, il aimait la chasse, image pacifique de la guerre, et la fête de la forêt sombre. Il se plaisait à découvrir, de temps à autre, à travers l'éclaircie et la confusion des arbres déjà centenaires, la rivière éclatante qui va, comme à regret, se perdre à travers les nuages de l'Océan. C'est ainsi que le château de Louis le Gros (il avait pour son abri, la chapelle, sous l'invocation du bon saint Germain) devint un lieu de repos et de consolation, pour les princes Valois et Bourbons.

En ce lieu de sa prédilection, s'en vint Louis le Jeune, en grand deuil de la reine Éléonore d'Aquitaine, et de cette dot opulente que la belle Éléonore apportait, tout entière, à la famille des Plantagenets. Dans ces murailles crénelées, Philippe-Auguste, triomphant des Plantagenets, s'en vint pour mieux jouir de sa nouvelle conquête, la Normandie. Il se disait, maintenant que la ville de Rouen venait d'ouvrir ses portes à l'oriflamme, que désormais le dernier pont construit sur la Seine, appartenait au roi Philippe-Auguste! Certes, tenir sous son sceptre, à la fois la Seine et l'Océan, Rouen et Paris, la Normandie et l'Ile de France, se reposer dans le château de Saint-Germain, à moitié chemin de son royaume et de sa conquête, c'était noblement recommencer la plus grande et la plus illustre monarchie de l'univers.

A Saint-Germain, plus tard, est venu le saint roi Louis IX; âme austère, vertu prévoyante, simple et ferme majesté. Le bon roi aimait le repos de ces campagnes; il se plaisait à ces ombres propices; il n'était pas loin de l'église de son baptême quand il s'appelait Louis de Poissy. A Vincennes, il était le roi et le juge; à Saint-Germain il était le soldat qui



MUSIQUE RÊVEUSE


Nazionale
V. E. III
NAPOLI

se repose. La vieille forêt couvrait de son ombre respectueuse, le héros qui devait succomber dans les sables brûlants de l'Afrique. Belle histoire, cette histoire de France; on la retrouve, abondamment, dans tous les beaux paysages, dans tous les doux aspects! Ils avaient, au plus haut degré le vif sentiment des frais paysages, des beaux coins préférés, sous le ciel clément de ce royaume enchanté, nos vieux rois guerriers et conquérants.

Après le roi son père, et quand il eut porté sur ses épaules triomphantes la dépouille de saint Louis, sous les voûtes de Saint-Denis, Philippe le Hardi s'en vint à Saint-Germain pour se recueillir, comme un homme qui s'est chargé d'une grande tâche! Eh! quelle tâche, un roi pareil à remplacer?

L'ennemi des Templiers, Philippe le Bel, a tenu, au château même de Saint-Germain, cour plénière. Déjà le château prenait un aspect étrange : c'étaient des bruits inaccoutumés, des aventures incroyables; des événements à confondre l'intelligence humaine! Ces murs, attristés par ce faste insolent et cruel; ces murs, témoins modestes des simples repas du roi Louis IX, et dont la voûte avait répété, si souvent, les honnêtes propos d'une table sérieuse et chrétienne, s'étonnèrent de tant de nouveautés hardies..... L'incendie vint qui dévora l'ancien château de Saint-Germain; avant l'incendie étaient venus les Anglais, et les Anglais avaient apporté en ces beaux lieux, le fer, la flamme, et le pillage, et la dévastation. Mais ces villes du moyen âge, elles ont la vie assez dure; un rien les renverse, un souffle les rebâtit : elles disparaissent, et elles se montrent de nouveau, comme fait

l'herbe des champs. Abattre et construire, abattre encore et relever, le lendemain, les ruines de la veille, voilà toute l'histoire de ces rudes époques. De nos jours, ce qui est une ruine est à jamais une ruine, et quand on a bâti sur l'emplacement ancien, quelque maison nouvelle, on s'en vante; on se croit quitte avec l'antiquité.

C'est le roi Charles V qui eut l'honneur de reconstruire le château de Saint-Germain, détruit sous Philippe le Bel. Qui l'eût jamais dit, que ce roi, *le Sage*, pressé par une monarchie à sauver, trouverait le temps de relever la maison de Louis le Gros? Donc voilà deux bons maîtres, et deux grands architectes, pour bâtir et policer la ville royale. Hélas! la ville était loin d'être achevée! Attendez les temps pacifiques, et laissez passer les ravageurs! Bien des rois vont régner, qui n'auront pas assez de fortune, assez de loisir pour s'arrêter en leur château de Saint-Germain. Les temps sont remplis de tristesses, de travaux, de luttes intestines. Saint-Germain n'est plus une maison de plaisance, c'est une forteresse : car telle était la prévoyance de Charles le Sage : au besoin, dans la maison qu'il s'était bâtie, on pouvait se défendre, et protéger le cours de la rivière.

Vint enfin le roi ferme, habile, absolu, cruel, sans pitié, le roi Louis XI. Celui-là, il n'est guère amoureux des belles choses qui ne servent qu'à la fête, à la joie, à l'intime contentement. Ne lui parlez pas, à ce roi sauvage, des beaux arbres, des fleurs, des belles eaux, des vastes jardins; il s'inquiète peu d'augmenter le nombre de ses maisons de plaisance; il songe à ses bastilles, à ses donjons. Grands dieux! dieux vengeurs... et sauveurs! — Quel plaisir pou-

Digitized by Google

vait trouver le roi Louis XI à contempler toute cette verdure? Que lui importent ces beaux arbres, ces vastes jardins, ces belles eaux limpides, ces oiseaux qui chantent, et le printemps aux douces mélodies, qui semble avoir posé son empire sur ces magiques hauteurs? Cet homme est un tyran! En trois mots je vous dirai sa vie entière : triompher, prendre, et mourir! Il n'a pas d'autres bonheurs que de regarder, à travers les grilles de son château du Plessis-lez-Tours, les paysans qui dansent! A cinquante-sept ans c'était déjà un vieillard; il était tout pâle et tout courbé, et il prenait des bains de sang. Sa chasse à lui, c'était la prise des États, des duchés, des royaumes : Bretagne, Anjou, Provence, Bourbonnais, Perche, Maine, Flandre et Bourgogne; à la bonne heure! mais des daims et des cerfs, et les hasards de la forêt de Saint-Germain, y pensez-vous?

Il y pensait si peu, qu'il donna, lui qui ne donnait guère, le château même de Saint-Germain, à son médecin Jacques Coythier. La chose étrange, Jacques Coythier, sire de Saint-Germain-en-Laye! Il fallait que ce charlatan eût pris une grande autorité sur l'esprit de son malade. Quoi! ce roi tout-puissant, absolu, inquiet, avare, et qui ne donne rien à personne; un tyran, se méfiant de chacun et de tous, le voilà qui donne à son médecin une part du domaine royal! Tout le secret de Coythier consistait à rudoyer ce tyran de tragédie! Il parlait au maître absolu de tant de gens, comme il n'eût pas osé parler au dernier goujat de l'armée. Inflexible en sa mauvaise humeur, d'une avidité égale à son audace, le médecin Coythier disait à Louis XI : « Je sais bien qu'un beau jour, vous m'enverrez où vous avez envoyé déjà tant de vos

serviteurs; mais, par la mort-Dieu! huit jours après moi, Sire, vous êtes un homme mort! » Sa menace et sa voix faisaient trembler le roi Louis XI.

Ce roi terrible, à qui les princes ne parlaient qu'à genoux, il flattait ce Coythier, ce malotru, ce manant, ce bourgeois de la ville de Poligny en Franche-Comté; même il avait porté ses gages au prix énorme de dix mille écus par mois. En même temps (la peur de mourir!) il lui donnait les seigneuries de Rouvrai, de Saint-Jean, de Brussay, et de Triel. Maître Coythier, pour assurer la possession de tant de chevance, se fit nommer président de la cour des comptes! Tant la peur d'un roi malade sait opérer de miracles..... Mais quand enfin son malade eut rendu l'âme, le médecin Jacques Coythier eut à compter avec le parlement, qui fit rentrer la couronne dans les biens aliénés par le feu roi; et c'est ainsi que le château de Saint-Germain redevint une demeure royale.

Le roi du XVI[e] siècle, le roi des élégances chevaleresques, des belles dames et des poëtes, François I[er], est véritablement le créateur du château de Saint-Germain. Il a accompli dans cet espace enchanté, les miracles que Louis le Gros et le roi Charles V n'avaient fait qu'entrevoir; il a indiqué, au roi Louis XIV, lui-même, au roi de madame de Maintenon et du Val de Saint-Germain, tous les embellissements à venir. Tel qu'il est encore aujourd'hui, livré à une ruine, pire que l'abandon le plus complet, ce château des rois dont on avait fait une prison, se rappelle encore ses grandeurs sous le roi François I[er]. Là s'élevait encore la tour de Charles V; la tour est rasée, et s'il vous plaît, si les ruines ne vous

sont pas une trop grande épouvante, vous étudierez, avec un pieux respect, ces rares magnificences de la pierre, habilement taillée et brodée à jour. Entrez dans ces murailles croulantes, et contemplez ces reliques. Ces voûtes superbes, cette plate-forme à perte de vue (on dirait une plaine ajoutée à la montagne), ces balustrades, ces colonnettes, ces pilastres, ces caprices infinis, ces chiffres d'un roi jeune, passionné et brave; la salamandre, oiseau du feu, qui grimpe alerte et vif, aux sommets les plus difficiles, et que les révolutions n'ont pu chasser de ces murailles, — les deux FF entrelacés, qu'abrite de son ombre imposante encore, la couronne royale; que vous dirai-je encore? La salle des gardes, la cheminée à l'usage des géants, tout est debout, mais tout est souillé et voué à l'injure! Immense espace où la fleur de lis, douce fleur du printemps et de la royauté de la France, se mêle à tous les écussons, à toutes les batailles, à toutes les victoires. Devises, emblèmes, souvenirs, féeries; des toits sans fin. de longues fenêtres qui dominent toute la perspective. Oh! que de fêtes, que de joie, et que de passions vivantes, dans ces murs croulants!

Princes et seigneurs, — grandes dames et beaux esprits! Jean Marot assiste au lever du roi, avec son fils Clément Marot! A cette heure du XVI[e] siècle, l'Europe entière est dans l'attente des bruits, des paroles, des chansons, des amours du château de Saint-Germain. Eh! Madame, au fond de ce Val enchanté, sauvé par vous, que de souvenirs vous poursuivent et vous attirent! A l'ombre auguste de l'antique château, que de drames se racontent! Les fêtes, les carrousels, les devises amoureuses; les passions qui entrent, et qui

sortent; la guerre, la poésie, le pouvoir, la religion; Luther qui gronde au loin, les artistes de l'Italie, le château de Gaillon, vaincu par Saint-Germain; le Primatice et la duchesse d'Étampes; Fontainebleau qui s'anime d'une émulation sans égale; tout l'esprit, tout le génie, toute la grâce du XVIe siècle. Ici Florence qui conseille et qui loue, et plus loin les grands architectes de Gènes qui se font raconter les merveilles de l'art français! Certes, voilà des histoires dignes qu'on les écoute, et qu'on les suive.

Et les histoires que l'antique forêt ne saurait redire? — Le règne de François Ier est le beau moment du château de Saint-Germain. Le roi l'aime et l'habite, et surtout le roi le regrette, au fond de sa prison de Madrid. En ce temps-là, dans les bois de la seigneurie de Versailles, dans ces sombres futaies, dans ces marais fangeux, sur ce sol mouvant où rien ne résiste, et parmi ces broussailles, chères au sanglier, nul ne s'attendait à voir sortir ce palais de marbre et d'or, cette folie immense du roi Louis XIV, ce toit de cèdre et d'airain qui devait abriter le grand siècle. Sur ces hauteurs et dans ce ciel éclatant, l'histoire présente et l'histoire à venir, ne contemplaient alors que le château de Saint-Germain!

Vous pouvez voir encore, Madame, à cette heure, et dans toute son étendue solitaire, dévorée par l'herbe et le lichen, l'immense place où brillait, de mille splendeurs, le palais de François Ier. Une armée entière pourrait facilement se mouvoir dans cet immense espace, et tout d'abord on se demande: quelle histoire s'est accomplie ici même? Or, voilà l'avantage de ces monuments qui comptent plus d'un siècle; on

peut dire de ces vastes espaces : à chaque pas, à coup sûr, nous mettons le pied sur une histoire..... Et cette histoire, la voici :

Il y avait, à la cour de François Iᵉʳ, un jeune homme d'un très-beau nom et d'une très-belle figure; il était beau, superbe, et, dirait Shakspeare, « digne de marcher devant un roi. » Il avait été élevé aux frais du roi, dans le château même de Saint-Germain; ce jeune homme s'appelait François de Vivonne, seigneur de La Châteigneraie; il était le fils d'André de Vivonne, grand maréchal de Poitou. Le roi aimait ce jeune homme, qui était son filleul, comme un père aime son enfant; il l'appelait *sa nourriture;* il l'appelait son fils; il en avait fait un gentilhomme de sa chambre ordinaire, à l'âge où c'est à peine si les jeunes gens sont écuyers du roi; mais aussi le courage et l'esprit, la belle grâce et les gaietés généreuses du jeune La Châteigneraie étaient autant d'excuses à la prédilection de Sa Majesté. En fait d'audace et de courage, si les autres en avaient assez pour en montrer l'échantillon, celui-là en avait la pièce entière.

Comme il est mort à vingt-six ans, emporté par le dieu Mars, Brantôme, qui était le propre neveu de M. de La Châteigneraie, n'a pu raconter que les commencements du jeune et vaillant capitaine. On l'avait remarqué à l'assaut de Coni, au ravitaillement de Landrecies et de Thérouanne; il s'était distingué à la journée de Cérisoles; chargé de porter le guidon du roi, il avait trouvé que cela l'empêchait de se battre, et il avait attaché le guidon autour de son corps. On l'aimait à la cour, pour sa générosité et pour ses

belles façons d'agir; le Dauphin l'aimait autant que faisait le roi. Du reste, fort amoureux, fort libéral, excellant en tous les exercices, adroit, une épée à la main, que c'était une merveille — il menait toujours à sa suite quelque maître d'armes, jusqu'à ce qu'il en sût tout le secret.— Même il en faisait venir d'Italie, aussitôt qu'il n'avait plus rien à apprendre du dernier venu. Sa maison était montée à la princière... « une vraie école de toute vertu, exercice et honnêteté. » Tout ce qu'il avait, il le donnait aux bons hommes de guerre; à la bataille, il ne se mettait devant le soleil de personne; au contraire, le soldat ou le capitaine qui se conduisait bravement, était désigné à la récompense et à l'honneur, par M. de La Châteigneraie. Au demeurant, très-fier avec les superbes; ne souffrant pas de rivaux de son courage, et cité parmi les meilleurs de l'armée. « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guienne : Châteigneraie, Vieilleville, Bordillon et moi, qui tenons tête à tout venant, » disait François Ier. La cour, quand elle voulait citer les braves parmi les plus braves, avait composé, tout exprès, ces deux jolis vers :

Châteigneraie, Vieilleville et Bordillon,
Sont les trois hardis compagnons.

Tel était le héros de ces forêts, de ces collines, de ces vallons; le héros de la plaine et du Val. Il était également redouté des hommes, aimé des femmes, et pour expliquer d'une façon surnaturelle, un bonheur qui semblait au-dessus des forces d'un simple mortel, on disait que son père, quand le maréchal de Vivonne suivit, à Naples, le roi

Digitized by Google

Charles VIII, en avait rapporté une merveilleuse recette que lui avait indiquée un célèbre opérateur italien. C'était une poudre d'acier et d'or, que M. de Vivonne faisait prendre à son fils, et qui le rendit plus impétueux que la foudre, et plus dur que l'acier. « S'il va jamais en enfer, disait son père, il fera tant de peur aux diables, qu'ils fuiront, pour le laisser seul. » Les dames l'aimaient, parce qu'il était insolent, jeune et beau : « Bien estoit-il brutal, mais le teint fort beau et délicat, et fort aimable. » Ainsi toutes les qualités sont réunies pour que nous portions un vif intérêt au héros-coq-plumet, de notre roman.

Or, voici quelle fut la cause du terrible duel, au château de Saint-Germain, dont les historiens ont fait un événement historique. Parmi les favoris du roi élevés à la même école, il fallait compter le sir Guy de Chabot-Jarnac, le beau-frère de cette admirablement belle duchesse d'Étampes qui fut, si longtemps, la maîtresse et la grâce, le sourire et l'enchantement de cette cour. Une parole imprudente autorisa toutes ces fureurs très-inattendues; en effet, jusqu'à ce jour, le seigneur de Jarnac et le seigneur de La Châteigneraie, sans avoir jamais été très-bons amis, avaient été compagnons d'armes, et vivaient ensemble en bons et loyaux gentilshommes! Jarnac était d'ailleurs moins jeune, de dix ans, que La Châteigneraie, et ils ne s'étaient guère rencontrés sur le même chemin, que les jours de bataille.

Il n'y avait donc entre eux ni amitié, ni haine; ils se voyaient beaucoup, se parlaient peu. — Cependant, un jour que M. de Jarnac était en train de tout conter à M. le Dauphin, il se mit à tenir plus d'un mauvais propos contre

madame de Jarnac, sa belle-mère ; ajoutant qu'elle n'avait rien à refuser à lui, Jarnac, et autres propos malséants.

M. le Dauphin, de son côté, s'en va, l'imprudent! raconter à qui veut l'entendre, l'étrange révélation de Jarnac, et pensez à la grande et lamentable douleur de madame la duchesse d'Étampes, quand elle voit sa famille devenir ainsi la fable de la cour ; pensez à la joie immense de Diane de Poitiers et de ses amis, qui montrent, au doigt, M. de Jarnac, et sa belle-mère ! Ainsi tout le château de Saint-Germain fut bientôt rempli de ces méchants bruits ; il en vint quelque chose aux oreilles du roi François Ier, qui se faisait vieux, et qui n'aimait plus guère le scandale. Alors le roi, à la prière de la duchesse d'Étampes, veut qu'on remonte à la source de ces rumeurs ; il ordonne une enquête sévère, et comme de : *on dit!* eu : *on dit!* l'enquête remontait jusqu'à M. le Dauphin lui-même, La Châteigneraie, en vrai chevalier de M. le Dauphin, et pour lui épargner quelque coup de boutoir du roi son père, soutient, fort et ferme, que c'est à lui, La Châteigneraie, à lui-même, que M. de Jarnac a fait cette étrange confidence des bontés de sa belle-mère, et qu'il le soutiendra, envers et contre tous !

A ces mots, très-nets et trop précis, pour n'être pas relevés, à l'instant même, une grande rumeur et de violentes agitations s'élèvent entre les deux rivales : Diane de Poitiers est triomphante, à son tour la duchesse d'Étampes est abattue. Cependant M. de Jarnac, abasourdi de l'audace, et furieux d'être arrêté en si beau chemin par cet abominable démenti, répond à La Châteigneraie en lui disant que « par la gorge il en a menti ! » Là-dessus, voilà les

défis; voilà les épées! Mais quoi, le roi impose silence à La Châteigneraie et à Jarnac. Or, ce que voulait le roi François Ier, on le voulait, d'ordinaire; il n'était pas homme à pardonner les désobéissances, et malheur à qui troublait son repos!

Sur l'entrefaite, hélas! le roi meurt. « Le roi est mort, vive le roi! » M. le Dauphin fait place au roi Henri II; le château de Saint-Germain n'a jamais été plus brillant, plus ému, plus attentif.

Aussitôt la querelle entre Jarnac et La Châteigneraie, un instant suspendue, se ranime aussi violente et passionnée, et l'un et l'autre ils demandent au jeune roi un champclos où vider leur querelle. Or, Henri II n'avait rien à refuser à celui qui s'était fait son champion, et le champion de sa dame... Ainsi le champ est accordé; les deux ennemis se battront en présence du roi et de toute la cour, dans ce vaste espace qui précède le château de Saint-Germain. Le plus grand appareil fut apporté à cette héroïque cérémonie. Toutes les passions étaient soulevées. Les deux familles rivales étaient en présence; de part et d'autre l'intérêt était immense; le roi ne s'en cachait pas, il faisait des vœux contre M. de Jarnac, et, véritablement, La Châteigneraie était si habile et si fort, si brave et si expert en ces sortes de batailles! En même temps, M. de Jarnac paraissait si calme et si complétement oublieux de ces exercices de guerre, que le résultat du combat ne semblait pas douteux. Aussi bien La Châteigneraie allait « comme le chat au fromage! » Il veut se battre, et pourvu qu'il se batte, il est content. Il ne dispute ni sur les armes offen-

sives, ni sur les armes défensives; il accepte, et de bon cœur, les conditions des parrains de M. de Jarnac.

Le grand point, pour M. de Jarnac, dans cette rencontre inévitable, était de ne pas se heurter contre son antagoniste... La Châteigneraie, à coup sûr, eût étouffé Jarnac en le prenant corps à corps; *pas un Breton* n'eût osé se commettre avec La Châteigneraie. Aussi bien Jarnac passa son bras dans la courroie d'un bouclier tout d'une venue, et raide et tendu comme un mur d'airain, si bien que La Châteigneraie irrité par l'obstacle, avait peine à se défendre! Il faut dire aussi qu'il avait été blessé au bras droit, sous les murs de Turin, et de cette blessure, son bras droit s'était toujours ressenti. De leur côté, les témoins de La Châteigneraie eurent encore le grand tort de ne pas se méfier de son ardeur impatiente, de l'abandonner tout chaud à son courage, et de ne pas prévoir combien M. de Jarnac, maître de lui-même, et maître de son épée (il avait reçu des leçons d'un certain capitaine italien nommé Caise), était un dangereux adversaire! Le roi, lui-même, eut trop grande confiance en l'habileté éprouvée de son champion.

A la fin (et pourtant il était grandement versé dans les armes), au moment solennel où La Châteigneraie et M. de Jarnac se trouvèrent en présence, et l'épée à la main, je vous laisse à penser l'effroi des dames, le silence des hommes, la curiosité de tous! — La Châteigneraie avait amené avec lui cinq cents gentilshommes, la fleur de la cour et de l'armée, tous vêtus de ses couleurs : blanc et incarnat; M. de Jarnac avait à peine, à sa suite, une centaine de bons gentilshommes, vêtus de blanc et de noir; et s'il n'y eut

pas, en ce lieu, une épouvantable mêlée de tous ces courages, ce fut grâce à la prudence et à la sagesse de M. de Boissy, parrain du seigneur de Jarnac, et de M. de Vendôme, depuis roi de Navarre, qui ne furent pas d'avis que M. de Jarnac, après sa victoire, se promenât sur cette arène sanglante, au bruit des tambours et des trompettes. Quant au roi Henri II, il avait déjà oublié son grand favori La Châteigneraie, à peine eut-il été mort.

Mais, pour en revenir à ces *fureurs de l'épée*, comme dit Brantôme, le combat entre M. de La Châteigneraie et M. de Jarnac, ne fut pas de longue durée. Ils étaient aux prises depuis dix terribles minutes, et s'avançaient, pleins d'ardeur et de résolution, lorsque, par un coup rapide, et qui s'appelle encore aujourd'hui : *le coup de Jarnac*, La Châteigneraie est blessé à la jambe : il tombe. La cause de M. de Jarnac était gagnée ; seulement, d'après la loi des duels, il fallait que ce brillant La Châteigneraie avouât qu'il avait menti, et demandât grâce au vainqueur, ce qui était tout simplement impossible à ce galant homme, un des plus hautains, superbes et plus dédaigneux mortels, et *haut à la main*, qui aient jamais écrit leur nom dans l'armorial de la noblesse française !

Il ne fallait donc pas compter que M. de La Châteigneraie, abattu, donnerait toute satisfaction au vainqueur ; bien plus, il n'y eut jamais si grand mépris que le mépris de son visage ; il restait couché, dans l'arène sanglante, et sans mot dire ; en vain M. de Jarnac, les mains jointes, priait et suppliait La Châteigneraie, au nom de Dieu et de tous les saints, de lui rendre l'honneur !... La Châteigneraie, insen-

sible à la menace, à la prière, à tout, fermait les yeux, et ne disait mot.

Alors Jarnac retourne au roi, et, à genoux, devant tous, à trois reprises, il prie à mains jointes le roi lui-même, de répondre pour La Châteigneraie, et de reconnaître, au moins, d'un signe, l'honneur de Jarnac! Vaine prière! Jarnac obtient à peine un regard; le roi, plus semblable à un marbre qu'à un homme, reste immobile et silencieux! Vous pensez toute la solennité d'un pareil moment! Ils étaient là, tous, les uns et les autres, amis du vaincu... amis du vainqueur; justes, braves et loyaux les uns et les autres : MM. d'Ascot, de Montmorency, MM. de Guise; le prince de Condé, M. de Nevers et M. de Montpensier, M. Strozzi, M. de Randon, M. de Lusignan, M. de Nemours, M. de Châtillon, M. de La Gave, et tous ces beaux jeunes gens, et non loin des jeunes gens... toutes ces belles jeunes filles qui seront, avant peu de temps, l'escadron volant de la reine Catherine de Médicis. Moment plein d'angoisses et de tortures! A la fin, le roi consentit à accepter La Châteigneraie, c'est-à-dire à répondre pour lui, et M. de La Châteigneraie fut enlevé du champ clos.

On voulait le sauver, on pouvait le sauver; mais lui, esprit hautain, âme inflexible, il ne voulut plus vivre; il comprit qu'il n'y avait plus, pour lui, ni hommage, ni louange, et ni respect, dans cette jeune cour, qui s'annonçait nouvelle et brillante! Alors, d'une main ferme, il arracha l'appareil posé sur sa blessure, et la mort répondit à cet appel énergique. Ainsi mourut, à vingt-trois ans, le beau, l'élégant, l'intrépide et l'amoureux François de Vivonne,

Digitized by Google

au moment où il obtenait la charge de colonel général de l'infanterie. Il fut pleuré des uns, il fut peu regretté des autres; il avait un de ces courages importuns, toujours prêts à la bataille, et puis ce jeune homme, en sa défaite, était encore heureux de n'avoir pas attendu M. le cardinal de Richelieu; il serait mort, plus tard, mais d'une mort plus triste, et dans un moins pompeux appareil.

Donc, ce règne si court du roi Henri II, commence par un duel, et se termine par un tournoi. Henri II meurt, d'une mort aussi malheureuse et plus imprévue, que son ancien ami, La Châteigneraie. Ainsi la maison de Valois s'éteint, peu à peu, dans ces misères.

Cependant si nous voulions interroger tous les souvenirs du château de Saint-Germain; s'il nous plaisait, après avoir ranimé le souvenir des rois et des capitaines, de rappeler les galanteries et les amours, d'appeler à nous madame d'Angoulême, ou mademoiselle de Nevers, nous retrouverions plus d'une intrigue sous ces lambris, plus d'une beauté profane sous ces ombrages. C'est l'heure des folies peu correctes, des amours que rien n'arrête, des scandales dont nul ne se fâche. Louis XIV viendra plus tard, pour régler, même les emportements de sa cour.

Interrogez le château de Saint-Germain, il vous dira la vie et la mort de Catherine de Médicis... Elle marchait la tête haute, le regard dédaigneux et superbe; elle avait la jambe la plus belle du monde, le pied hardi et bien chaussé. On l'appelait: « La reine aux belles mains! » A peine elle a quitté Florence, elle montre à tous qu'elle est une vraie reine. Elle enseigne, aux plus belles dames de ces

temps d'élégantes passions, plusieurs parures nouvelles qu'elle inventait elle-même, et chaque jour, afin de tirer un meilleur parti de son orgueil et de sa beauté.

Elle traversait, d'un pas solennel, ces longues galeries, attirant après soi une immense suite de courtisans, empressés à lui plaire; et les plus grands seigneurs, — les princes, les cavaliers, les pages, les princesses, les filles de la cour de France, honoraient cette Italienne. Elle marchait, vêtue à la française, en reine, la tête couverte d'un chaperon ourlé des plus grosses perles, la robe à grandes manches de toile d'argent, fourrée de loup-cervier.

De son bras de Minerve, et de cette main, faite, également, pour le sceptre et pour l'éventail, elle s'appuyait sur deux belles filles de haute taille, qui souriaient à la beauté de leur souveraine. Le matin, elle allait à la chasse, à travers cette forêt, où elle dépassait les plus braves, arrivant la première, à la mort du cerf, et le regardant mourir, sans froncer le sourcil; le soir elle menait, chastement et gaiement la danse, et alors elle daignait sourire. Elle était heureuse et gaie, et (tant le chat-tigre faisait patte de velours!) on la trouvait adorable. Il n'y a pas, dans toute cette maison royale, un recoin si petit que la reine Catherine de Médicis n'y ait conduit une intrigue heureuse ou terrible de politique ou d'amour; il n'y a pas, dans cette antique forêt, un carrefour, un sentier, où la reine n'ait galopé à cheval, « ayant été la première à mettre le pied sur l'arçon, ce qui donne bien plus de grâce que sur la planchette. »

Ainsi parlait Brantôme, et volontiers il eût été l'écuyer de cette dame. A soixante ans, la reine Catherine montait

Digitized by Google

encore à cheval, et, si elle tombait, elle se relevait hardiment. Ou bien elle jouait à la paume, un jeu tout viril, et elle y gagnait les plus habiles. Elle tirait l'arc... et elle touchait le but; elle inventait des jeux, des passe-temps, des poésies. Italienne! et femme! et Florentine! Un peu de Machiavel, beaucoup de Bianca-Capello! Le vrai souvenir de Jean de Médicis, des *bandes noires*, dont le portrait se voit encore aux splendides murailles du palais Pitti.

En ce temps-là, déjà, on avait bâti un théâtre, un vrai théâtre dans l'enceinte du château de Saint-Germain, et sur ce théâtre, ouvert à la Melpomène naissante, Catherine de Médicis avait fait représenter la *Sophonisbe* de M. de Saint-Gelais. C'étaient ses filles d'honneur, choisies parmi les plus habiles et les plus belles, qui déclamaient les vers de *Sophonisbe*. Après la tragédie on jouait la comédie. Molière n'était pas né, non plus que Corneille, et les pantalonnades italiennes faisaient rire aux éclats, la petite nièce de Léon X et de Laurent le Magnifique.

Elle tenait l'aiguille à merveille; elle a composé les plus patients chefs-d'œuvre en tapisserie; elle a laissé, de bien loin, la reine Mathilde, la femme de Guillaume le Conquérant, qui a écrit, en tapisserie, l'histoire de la conquête d'Angleterre; et cette histoire à l'aiguille, vous l'avez vue à la bibliothèque de Bayeux.

Vous comprenez donc toute la vie et l'occupation de cette cour nouvelle, et vous voyez d'ici, Madame, tout cet esprit, toutes ces intrigues, cette femme, régente et gouvernante d'un royaume. Et quand son mari fut mort, si jeune et tué si vite, la reine s'emparait, volontiers, de tout

ce royaume! Elle ne le trouvait pas trop grand, pour son génie et pour son ambition.

En ce même château de Saint-Germain, la reine a donné un jour, une belle fête, aux envoyés de la Pologne qui faisait demander à Catherine de Médicis, son propre fils pour le couronner roi de la courageuse Pologne. Cette fête au château de Saint-Germain se peut comparer aux fêtes que donnera, plus tard, Louis XIV, à Versailles! Seize dames et demoiselles, des plus belles et des mieux apprises de la cour, se présentèrent dans un rocher d'argent, trente violons donnant le signal du ballet. Les belles personnes qui représentaient les seize provinces de France, vinrent présenter à la reine, au roi de Pologne, à Monsieur, son frère, au roi et à la reine de Navarre, les fruits de chaque province : la Provence, des citrons et des oranges; la Champagne, le blé; la Bourgogne, le vin; la Bretagne, des gens de guerre. Et des symphonies à tout charmer. La reine Catherine avait rapporté de Florence, et elle avait appris du roi François Ier son beau-père, passé maître en ces sortes de sciences, l'art de donner des fêtes royales. Elle aimait les riches habits, les nobles parures, les belles demoiselles bien vêtues, ordonnant qu'elles eussent bonne grâce et doux parler, afin que tout gentilhomme qui se présentait dans la chambre de la reine, en fût le bien venu et le bien reçu.

Dans ce château, quand la reine y passait la belle saison, c'était cour plénière : pairs, ducs, comtes, palatins, barons et chevaliers de France; et qui voudrait compter les belles dames et les belles demoiselles y perdrait sa peine, et s'exposerait, s'il était jeune, aux regrets les plus cruels.

Au premier rang de ces dames, les yeux et les cœurs saluaient, tout d'abord, mesdames les filles de France, madame Élisabeth, qui fut reine d'Espagne; madame Claude, duchesse de Lorraine; madame Marguerite, reine de Navarre; Madame la sœur du roi, duchesse de Savoie; et vous, la première entre toutes, la plus charmante et la plus malheureuse, vous, la reine d'Écosse, un instant dauphine et reine de France; belle, élégante, poétique, infortunée Marie Stuart! Elle menait la fête! Elle en était l'étoile et la fleur! Il y avait aussi la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, et madame Catherine, sa fille, sœur du roi Henri IV, qu'il ne faut pas confondre avec sa femme, l'autre reine de Navarre. Placez aussi, parmi les reines de ces folles journées, la fille naturelle de Henri II, cette belle Diane.

En même temps que ces princesses, se montraient, dans leurs jouvences et dans leurs plus rares splendeurs, les plus grands noms de la monarchie et de la beauté : la princesse de Condé; madame de Nevers, de la maison de Vendôme; madame de Guise, de la maison de Ferrare; Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois; mesdames de Montpensier, de Rieux, d'Elbeuf, de La Roche-sur-Yon, d'Usez, de Brissac, de Châtillon, de Biron, de Joyeuse, du Bouchage, de Barbezieux, de Carnavalet, de Guéménée, de Lansac, de Villeroy, d'Entragues, de La Meilleraye, de Fargis, de Lude, de Sancerre, et les non mariées, à l'avenant. Elles portaient, ces fées de la vingtième année, (et le poids leur semblait léger), d'une façon vive et charmante, fières de leur beauté, heureuses de leur noblesse, ces grands noms français, ces titres féodaux, célèbres dans toutes les batailles

de la monarchie, et la gloire des différentes provinces : Rohan, Sourdis, Saint-André, de Montbrun ! Placez aussi, parmi les reines de ces folles journées, parées et triomphantes, et semblables à Diana Vernon elle-même, les quatre belles Écossaises : Flammia, Atou, Beton, Leyiston ? Et comme elles avaient bon air sur la terrasse du Val, entre l'espace et la forêt, sous l'ombre de vos chênes séculaires, ces grâces, ces muses, ces charmantes : mesdemoiselles de Fontpertuis, de Torigny, de Ribeirac, mesdemoiselles de La Châteigneraie (elles ne passaient jamais par la place où La Châteigneraie était mort), de La Châtre, de La Mirande, de Brissac, madame de Dampkille, sœur de l'historien Davila, jeune grecque, naguère échappée et par miracle, au massacre de l'île de Chypre. On dirait que lord Byron lui-même, a voulu la peindre au deuxième chant de *Don Juan !*

Je vois enfin sur ces listes de Saint-Germain, ces printemps évanouis : mesdemoiselles de Gramont, d'Estrées (*Gabrielle* et Diane), de Rostaing, de Barbezieux, et pour la plus belle fleur de cette fraîche corbeille du printemps de la France et de la cour, mademoiselle de Guise : « Fraîchement élevée, très-belle et honnête princesse, » et mademoiselle de Longueville, « douée de même vertu et de même beauté. »

Ainsi, dans cette cour fortunée... implacable, dont la Saint-Barthélemy devait sortir, abondaient, parées à ravir, toute beauté, toute majesté, toute bonne grâce ! A les voir, les unes les autres, ces nobles dames, ces jeunes filles, accortes, alertes, et agréables, « bien accomplies, et toutes bien taillées pour mettre le feu par tout le monde, » créatures

plutôt divines qu'humaines, pas un n'eût pensé que cette joie amoureuse et poétique où tout chantait, où tout souriait, où tout dansait de la nuit à la matinée, aboutirait à l'immense attentat qui a noyé la race des Valois dans le sang français.

Nul ne pourrait dire et ne dira la suite de ces fêtes brillantes qu'on aurait prises pour des fêtes sans fin! Noces des rois, entrées des princes, mariage des filles de France; ici le Dauphin, le roi Charles, le roi Henri III, la reine d'Espagne, madame de Lorraine, et les noces de M. de Joyeuse, et les écharpes, les livrées, les Fête-Dieu et les Rameaux: « toute beauté, toute grâce et beau port, tout beau marcher, tout beau parler, toute braveté: » les riches litières, les belles haquenées harnachées d'or, ferrées d'argent, les chapeaux, garnis de plumes voletantes en l'air, qui semblaient demander amour ou guerre? Enfin cette riche et superbe bombance à la François Ier, cette cour planturense et splendide... Eh! voilà nos rêves, voilà nos fantômes, surpris après minuit, par la cloche horrible, épouvantable, qui sonne au clocher sanglant de Saint-Germain-l'Auxerrois, le massacre des protestants!

Alors une voix plaintive, éloquente et fière, se fait entendre à la porte du château de Saint-Germain-en-Laye; au même instant deux ombres, pâles, sanglantes, sordides, se présentent, demandant d'une voix troublée, et d'un geste anéanti par la honte et le remords, que la porte du vieux château leur soit ouverte! O misère! O désespoir! O châtiment du Ciel! Ces deux ombres sanglantes, ces deux meurtriers, ces deux bourreaux qui frappent à cette porte oublieuse, à ce seuil dévasté, c'est la reine Catherine de

Médicis, c'est son fils, le roi Charles IX, assassins d'un peuple... et de leur peuple! Ils obéissent à la colère divine, ils obéissent au remords. C'est le remords qui les amène en cet asile des fêtes, de la galanterie et des plaisirs, ces égorgeurs; ils espèrent oublier, en ce lieu sombre, la fureur et l'indignation populaires! Hélas! se disent-ils, si nous pouvions dormir une heure? Hélas! Mais à ces bourreaux, le sommeil est impossible, même sous les voûtes du château de Saint-Germain.

Dieu soit loué! Henri IV arrive enfin! La brillante race des Valois s'abîme, et s'éteint dans un nuage sanglant! — Alors, après les rudes journées et les vives batailles, reparaissent quelques beaux jours. Le château de Saint-Germain se remplit, de nouveau, d'un bruit de fêtes et de plaisirs; la chasse, un plaisir des rois, et surtout le plaisir du roi Henri IV, remplit de sa fanfare éclatante et joyeuse, la forêt royale. Vive Dieu! Le Béarnais s'abandonne en toute vivacité, à cette émotion des belles matinées. Plus d'une fois, au détour d'une allée, il rencontrait le charmant sourire de cette Gabrielle enfant, qui jouait dans les jardins remplis de fleurs; plus d'une fois aussi, à l'angle du carrefour, le roi voyait arriver M. de Sully son voisin, qui venait de Rosny, pour causer avec son maître, des intérêts du roi et de l'avenir de la France.

Un jour que le ministre était en belle humeur, et plus facile à vivre que d'habitude, Gabrielle trouva que le vieux château était bien triste. Il était si délabré, le château; il était vieux, elle était si jeune! Il rappelait de lugubres souvenirs, elle était dans tout l'éclat de la beauté et de l'espé-

Digitized by Google

rance! Elle en dit tant, et mêlée au sourire, il y avait dans sa parole un si grand charme, que M. de Sully consentit à bâtir un pavillon, pour l'amour de Gabrielle... O vanité! le pavillon de Gabrielle a disparu, tout comme la forteresse de Louis le Gros et de Charles V. — Eh! qu'y faire? les siècles s'entassent sur les siècles, les amours sur les amours; les dynasties s'effacent, les maisons tombent, et surtout les plus hautes. Après la gloire, ce qui se défend encore le mieux, c'est quelque vieux chêne séculaire qui ne gêne la vue de personne, et que la cognée du bûcheron épargnera peut-être, par respect.

Henri IV mourut trop vite, pour tout ce qui l'aimait, pour tout ce qu'il aimait. S'il eût vécu, il eût fait du château de Saint-Germain, une résidence, à ce point royale, que l'idée ne fût pas venue à son petit-fils, d'abandonner ces demeures agrandies, pour transporter, dans le fond du bois de Versailles, l'asile de sa royauté toute puissante. Du *château neuf*, bâti par Henri IV, rien ne reste, à peine une vieille muraille; les armoiries ont été effacées, de cette pierre changée en prison. Arrive alors cette cour nouvelle et prudente que M. le cardinal de Richelieu menait à sa suite, dans ces murailles décentes, où tout est calme, austère et reposé, sous ces doctes voûtes, dans ces salons discrets, quand il régnait, sous le nom du roi Louis XIII. Le château de Saint-Germain prend alors, un nouvel aspect. M. le cardinal y venait, dans les grandes affaires, pour avoir l'œil sur Paris, et pour le tenir en grand respect, sous sa main puissante, pendant que se désespèrent les cabales de la cour. Vous avez vu, Madame, un admirable portrait de Louis XIII, dans le drame éclatant

de M. Victor Hugo, *Marion Delorme*; eh bien ! la poésie et l'histoire, en leur complicité, n'ont jamais produit, l'une et l'autre, une image plus ressemblante ! Le roi Louis XIII est triste, malheureux, timide, et solennel; il tremble devant le ministre; en même temps il est honteux, quand il vient à se dire que lui, le fils de Henri le Grand, il joue un rôle de subalterne. Ah ! nous sommes loin de la gaieté, des plaisirs, des amours, des fanfares du bon Henri ! Plus de hasard dans la forêt; plus de rendez-vous dans la maison; plus d'aventure et plus de bons mots, au coin du bois; seulement de temps à autre, en ces charmilles attristées, se glissent quelques douces images, l'ombre innocente ou railleuse des beautés d'autrefois. Voici Marie de Hautefort, jolie et moqueuse, qui cherche, en riant, les traces effacées de Gabrielle. Mademoiselle de Beaufort, beauté piquante et toute disposée à aimer ce roi ennuyeux, ennuyé; mais enfin la dame se lasse d'entendre à son oreille éveillée, ce pâlot couronné qui pousse à sa beauté, de ridicules et inutiles soupirs.

Après celle-là (le plus chaste souvenir du château de François Ier) arrive, en bontoyant, mademoiselle de La Fayette, aussi craintive que le roi lui-même; aussi patiente, que mademoiselle de Hautefort l'était peu. — C'étaient là les beaux moments du roi Louis XIII, les nouveaux beaux jours du château de Saint-Germain. Mais enfin, après deux années de cette innocence, et de ces profonds respects des deux parties non contractantes, mademoiselle de La Fayette se repentit, tout autant que mademoiselle de Lavallière se repentit, plus tard, des fautes les moins avérées. Elle voulut *expier*, pauvre enfant! une séduction si peu dangereuse, et

elle alla enfermer dans un cloître, sa beauté et sa grâce virginales.

Cependant, que vous deviez être étonnés, murs profanes, et vous charmilles amoureuses, qui aviez prêté votre nuit complaisante, et vos ombres favorables, aux amours de François Ier et de Henri IV! — Un jour d'hiver, comme le roi Louis XIII revenait de visiter, à la grille de son couvent mademoiselle de La Fayette, et qu'il était trop tard pour que Sa Majesté pût retourner en son château de Saint-Germain, il advint que le roi passa la nuit au Louvre, et que la reine Anne d'Autriche, qui avait alors trente-six ans et quatre mois, devint mère du jeune roi Louis XIV.

« La nature hésitait à le produire! » a dit un père Jésuite! Or, le dimanche, 5 septembre 1638, à onze heures du matin, dans le château de Saint-Germain, en présence du duc d'Orléans et de la princesse de Condé, de la comtesse de Soissons et de la duchesse de Vendôme, la reine Anne d'Autriche mit au monde, le prince qui allait être le maître et l'honneur du plus grand siècle de notre histoire, et peut-être aussi de toutes les histoires de ce bas monde. *Alleluia!* Ce fut une joie immense pour tout le royaume. Le roi, qui n'avait pas quitté Saint-Germain, à peine eut-il embrassé l'héritier de sa couronne, se rendit à la chapelle du vieux château, où fut chanté le *Te Deum!* La nouvelle de cette heureuse délivrance franchit l'espace, avec plus de rapidité que si elle eût été confiée à la foudre électrique; on se la transmettait, de bouche en bouche, et de cœur en cœur. A midi même, les Parisiens apprirent l'événement, arrivé à onze heures et demie.

Aussitôt les réjouissances commencèrent : et le canon de la Bastille répondait au canon de l'Arsenal.

Voilà donc le château de Saint-Germain qui est devenu le berceau du roi Louis XIV! Déjà cet enfant remplissait à lui seul, tout ce vaste espace. A trois mois, il avait épuisé le sein de trois nourrices; plus tard, il fut baptisé dans la chapelle du château, en présence même de celui qui sera bientôt le modérateur de ce royaume de France, le cardinal Mazarin.

Le château de Saint-Germain était, évidemment, profitable à la dynastie des rois de France. C'est ici en effet, que vint au monde, le 21 septembre 1639, le second fils du roi et de la reine; cet enfant, *le petit Monsieur*, *le vrai Monsieur*, comme disait madame de Motteville, s'appela le duc d'Anjou. « Il avait le teint fort blanc, le poil noir, les membres extrêmement bien faits. » O révolutions! le pavillon dans lequel est né le roi Louis XIV, badigeonné et rebadigeonné par un restaurateur, sert, aujourd'hui, de rendez-vous aux agents de change en vacances, et aux comtesses éveillées de la rue du Helder!

Tant que dura la régence de la reine Anne d'Autriche, en ces jours d'orages qui signalèrent la minorité du roi Louis XIV, le château de Saint-Germain devint l'asile de cette cour brillante, et quelque peu révoltée, qui préludait par tant d'esprit, de galanterie et de courage, à toutes les splendeurs du grand siècle. Cette reine Anne d'Autriche est restée, chez nous, célèbre par les grâces de sa personne, et surtout par l'habileté de son esprit. — Elle a tout à fait l'aspect d'une grande reine, et les historiens ne racontent



MUSIQUE CLASSIQUE.

Digitized by Google



Digitized by Google

jamais, à leur gré, et avec trop de complaisance, la majesté de son visage, la beauté de ses mains, l'éclat et la longueur de ses beaux cheveux.

A côté de la reine, et plus glorieux même qu'elle n'était glorieuse, se montrait M. le cardinal de Mazarin. Adroit et souple génie, *raisonnablement chargé de la haine publique*, (un mot du cardinal de Retz), il arriva, par la patience et par le sangfroid, au même résultat que Son Éminence le cardinal de Richelieu par la volonté, par le génie et par la terreur. Il ne faut pas nous y tromper, le château de Saint-Germain est le commencement du château de Versailles. Sous ces voûtes croulantes, sous ces arbres, deux fois abattus, s'éveilla cet esprit royal qui devait animer tout un siècle. Eh! qui donc voudrait rechercher tous les noms, inscrits sur ces murailles, tous les chiffres amoureux, tracés sur ces vieilles écorces, rappellerait les plus grands noms de la France, et de la jeunesse du roi. Ils y sont tous, dans leur grâce et dans leur majesté, après avoir jeté sur ces beaux lieux de la poésie, leur éclat d'un jour, ces noms glorieux des salons de Versailles, et des champs de bataille! Dans ces murailles si cruellement sombres aujourd'hui, qui retentissent affreusement sous les malédictions de tant de prisonniers militaires, ont été récités, pour la première fois, les vers de Pierre Corneille; pour la première fois, a été chantée la musique d'Italie, par la signora Leonora, *una virtuosa*, appelée par le cardinal Mazarin.

Dans les longues allées où se promenait, naguère, Buckingham *le Magnifique*, épris de la reine de France, s'est promené Voiture, un poëte; et comme, un jour, la reine lui

demandait à quoi donc il pensait? Voiture lui répondit par ces très-jolis vers :

Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs :
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse...
La rime le veut toutefois.

Je pensais, car nous tous, poëtes,
Nous pensons extravagamment,
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham;
Et lequel serait en disgrâce
Du prince, ou du père Vincent?

Cette belle et délicieuse maison de nos rois plaisait à la reine, plus que toutes les autres; elle y régnait, et qui plus est, elle y vivait. Là, elle apprit la première victoire du jeune duc d'Enghien, qui devait être le grand Condé; là, se rendaient, victorieuses à l'avance, et superbes de leurs dix-huit ans, à la suite de la régente, et dans son sillon lumineux, tant d'illustres princesses, qui étaient alors dans les belles années du printemps de leur vie. Il y avait, la première, entre toutes, Mademoiselle, *la grande Mademoiselle!* un parti royal, la petite-fille de Henri IV. Elle montait au trône de France, si elle n'eût pas fait pointer, sur les troupes du roi, les canons de la Bastille. — « Elle a tué son mari, » disait

le même soir, M. le cardinal de Mazarin. A côté de Mademoiselle, on pouvait voir l'héroïne, et même un peu mieux que l'héroïne de M. Cousin, l'éloquent philosophe, madame de Longueville elle-même, la petite-fille du prince de Condé, la sœur du duc d'Enghein. Sur ces verts gazons, jouaient ensemble, et si gais, si contents, si joyeux, dans l'abandon et toute l'innocence de leur âge, le jeune roi Louis XIV, et son frère le duc d'Anjou. Les noms moins grands et pourtant illustres, ils ne manquent pas, sous ces ombrages :

Mademoiselle de Boutteville-Montmorenci, la fille de ce hardi Boutteville, à qui le cardinal de Richelieu avait fait trancher la tête, pour s'être battu en duel, au beau milieu de la place Royale; la belle du Vigan, si longtemps aimée, par le vainqueur de Rocroi, et madame de Valencé sa sœur; la marquise de Coislin, fille du chancelier Séguier, et la princesse de Carignan, et mademoiselle de Rohan, et celle-là, la princesse Marie, un roman blond, et si joli!

Elle était la fille du duc de Mantoue; encore un peu de temps, elle portera dignement, saintement, la couronne austère des reines de Pologne, oublieuse, et complétement, de la vie et de la mort de son premier galant, M. de Cinq-Mars! Gloire et Grandeurs! Passions! Douleurs! Têtes coupées! Tragédies pour les poëtes à venir! Qui voudrait tout raconter, accepterait une tâche impossible! Dans ce petit coin de l'histoire de France, sont contenues les intrigues qui commencent, et les premières amours de tous ces jeunes gens que la gloire appelle. En ce moment où tout s'éclaire, où tout s'agrandit, le roi est encore un enfant, mais cet enfant est l'espoir et la fortune de l'avenir.

Digitized by Google

Qui sera le maître? A qui l'autorité? au Mazarin? au grand Condé, au duc d'Orléans? Chacun s'inquiétait de cette énorme proie, et s'en inquiétait, sourdement. De temps à autre, il s'en disait à peine quelques paroles, par forme de confidence, nul n'osant parler, tout haut, de ses craintes, de ses espérances. Pendant que l'on cause ici et là bas, tout bas, voici que dans une allée à l'écart, murmurait un jet d'eau qui répandait, tout à l'entour, la paix, le bruit charmant, le calme et la fraîcheur. En ce bosquet où tout chante, où tout jase, où le silence même est une harmonie, où l'oiseau qui dit sa chanson, chante aux jeunesses, un cantique amoureux, et quand « le brûlant été » d'Hésiode et du bon Théocrite invite aux douceurs de l'onde claire, les bergers d'alentour, les jeunes princes venaient prendre les plaisirs du bain; en même temps se baignaient la reine et ses dames, revêtues de vastes manteaux de toile grise! C'étaient des jeux et des rires, et M. le cardinal de s'affliger de ne pas être admis à ces réunions, où se disaient tant de gaietés, tant de bons mots!

A Saint-Germain se voyait aussi, dans l'énergie et l'obstination d'une fière vieillesse, un des maîtres, un des exemples de l'ancienne cour, cet illustre seigneur de Bassompierre, l'ami du roi Henri IV, le favori de la reine Marie de Médicis. Il avait été, longtemps, dans ces lieux soumis à son bel esprit, et dociles à ses élégances, le roi de la jeunesse, et longtemps le brillant modèle de l'armée et de la cour. Il avait supporté, sans se plaindre, et superbe, une retraite de dix années à la Bastille, et maintenant, même dans cet âge avancé, il conservait ses grandes et belles qualités d'autre-

Digitized by Google

lois : l'esprit, la galanterie et le courage, une humeur généreuse, une main libérale. Mais déjà les conseils de M. de Bassompierre étaient dédaignés : il était vieux, et les beaux de la cour le trouvaient bien hardi, de vivre encore, à l'âge qu'il avait.

Un seul homme, en cette cour d'imprévoyants et d'étourdis écoutait encore les leçons de M. de Bassompierre, un seul homme mettait à profit l'expérience de cet habile courtisan, et s'en trouvait bien. Cet homme était M. le duc de Guise, un des plus ardents amoureux de mademoiselle de Pons, héritière d'un si grand nom, et si jolie, et coquette... Il eût fallu les voir, elle et lui, marcher du pas léger du mois de mai, dans les grandes allées du grand parc, elle moqueuse, et lui plein d'amour et de passion; mademoiselle de Pons coquette, à tout brûler, M. de Guise enfiévré et jaloux, à en mourir. Enfin, il lui dit, un jour, qu'il voyait bien qu'un duc de Guise était un parti peu sortable pour sa beauté, qu'il voulait en faire une reine, et placer sur sa tête la couronne royale. En effet, M. de Guise aussitôt s'en va en guerre à Naples; il traverse, à minuit, dans une barque à fleur d'eau, toute la flotte espagnole, et il arrive, à Naples, au beau milieu d'une tempête et d'une révolte!

Aussitôt : Vive le roi! Il fut roi une heure, et c'était beaucoup, même pour un duc de Guise, et c'était trop peu pour mademoiselle de Pons. Ah! l'ingrate, et l'infidèle! Elle eut bien vite oublié ce roi de comédie, et ce héros de roman; puis elle prit un des écuyers du prince en grande faveur. Vanité de la gloire, et vanité de l'amour!

Quelles fêtes brillantes, quelle magnificence inconnue

Digitized by Google

aux siècles précédents, et que dirait le roi Louis XI, si le bon sire assistait à ces transformations? Le trésor royal n'avait pas assez d'argent, la couronne pas assez de diamants et de perles, les plus grands poëtes manquaient de génie aussitôt qu'il fallait suffire à ces folies de la jeunesse et de la royauté! Dans les grands jours, le jeune roi portait un habit de satin noir à broderies d'or; sur sa tête enjouée et radieuse de tous les feux de l'aurore, flottaient des plumes incarnates et des rubans de même couleur.

En même temps chacun d'admirer les beaux traits de ce noble visage, la douceur de ses beaux yeux, la blancheur et la vivacité de son teint, et ces épais cheveux blonds, d'un blond cendré, qui tirait sur le noir. Et que dites-vous de la duchesse de Montbazon, la maîtresse de M. de Rancé, dans tout l'éclat d'une beauté sans égale, et qui dansait, à ces fêtes, sans se douter que le cercueil l'attendait, et que sa tête, exposée aux regards de M. de Rancé, deviendrait le signal de la plus terrible et de la plus cruelle pénitence? Il y avait aussi, parmi ces nymphes, les étoiles et les fleurs du château de Saint-Germain, mademoiselle de Guise, et cette belle Saint-Mégrin, et mademoiselle de Touzy, au grand nez aquilin, et dont la taille était, tout simplement... parfaite! Au nombre des grandes princesses, vous aviez madame la duchesse d'Orléans qui sortait rarement de sa chambre, se contentant de regarder les fleurs de l'été, par sa fenêtre entr'ouverte. Et cette belle dame de Danemark, la femme de l'ambassadeur, dont le visage était si beau!

Cette dame, un jour de réception, s'en vint baiser la main de la reine, en même temps elle leva le mouchoir de Sa

Majesté pour voir sa gorge, avec tant de familiarité *qu'il semblait qu'elle fût sa sœur, et qu'elle l'eût vue toute sa vie.* Et la reine et la cour trouvèrent charmante, et légitime, la douce curiosité de madame l'ambassadrice de Danemark.

Telle était cette foule, accomplie en toute perfection, variée et pittoresque, dans laquelle circulaient toutes les petites passions, en attendant les grandes passions. Enfin, n'oublions pas deux petites brunettes de douze ou treize ans, arrivées, naguère, du fond de leur village, et de l'Italie. Ho les longs visages, les mentons pointus, le petit œil, très-animé et très-vif!... Ces deux brunettes vous représentent les deux nièces du cardinal, ces deux petites Mancini, destinées à jouer un si grand rôle à la cour de France, et surtout cette belle Hortense, la belle Hortense, adorée en divinité de ces bois et de ces fontaines, qui disait au jeune roi, pleurant et sanglotant à ses pieds : — *Vous êtes roi, vous m'aimez... et je pars!*

Il y eut aussi, il y eut, surtout, dans le château de Saint-Germain, cette reine d'Angleterre, auguste et malheureuse entre toutes, la reine exilée et proscrite de trois royaumes, fille et mère de rois si puissants, celle-là même dont Bossuet devait écrire l'oraison funèbre. Elle a laissé, sous ces voûtes royales, le parfum et la leçon de ses malheurs. Elle s'en vint, cette fille et cette infortunée, cacher dans ces murs, épouvantés d'une si grande et si épouvantable misère, les tristes débris d'une si haute fortune. Charles Ier n'était plus sur son trône, il vivait encore, prisonnier de Cromwell, quand cette malheureuse princesse accourut au château de Saint-Germain, ne sauvant de ce royaume en flammes, qu'un

enfant à la mamelle. Hélas, ce fut cette maison proscrite des Stuarts qui apporta, on le disait du moins, dans le château de Saint-Germain, la fatalité qui a tout détruit. Elle l'a remplie d'une désolation inconsolable, et d'une misère sans rémission. Elle a jeté dans ces murailles dévastées, la glace et le froid qui poursuivent les rois dans leur chute. Elle a été, à l'intérieur du palais, ce que la flèche de Saint-Denis était au dehors, une terreur, à laquelle rien n'a pu résister.

Dans ce château de Saint-Germain, s'étaient réfugiés la reine mère et le roi de France, lorsque commençaient, pour ne pas finir de si tôt, les troubles et les révoltes du parlement de Paris. La ville entière s'était soulevée contre le cardinal, et la reine, épouvantée au seul mot des barricades, s'était enfuie à Saint-Germain, emmenant avec elle ses deux enfants, jeunes tous les deux, et que la guerre civile chassait de leur maison. Mais le château de Saint-Germain n'était pas si loin de Paris, qu'on ne pût entendre gronder le peuple, et le bruit d'une ville qui se révolte. En ce moment l'autorité royale est méconnue; le ministre est insulté; la reine est menacée de toutes les fureurs; un vieux levain des guerres de la Ligue a causé cette émeute.

Ah! vraiment, longues avenues de vieux chênes, jardins remplis de fleurs, statues de bronze ou de marbre, eaux jaillissantes en mille cascades, beaux lieux, enchantés, qui réunissiez les puissances de l'art à toutes les beautés naturelles, que vous perdez de votre grâce et de votre majesté quand on se souvient de vos ennuis. — L'âme est en proie à la plus profonde pitié, en songeant à toutes les

Digitized by Google

douleurs cachées sous votre feuillage, à toutes les misères de ces vastes galeries, aux insomnies cruelles de ces magnifiques lambris.

En ce moment la cour est à Saint-Germain, par la raison toute simple que Saint-Germain est séparé de Paris, par *trois bras de rivière*. Dans la chambre même de la reine, se tiennent les conférences entre les parlementaires et les princes. Ce n'est pas une paix, c'est tout au plus une halte; ce n'est plus le peuple qui se plaint, ce sont les seigneurs qui traitent avec la couronne, pour leur intérêt personnel. Le prince de Conti, le duc d'Elbeuf, le prince d'Harcourt, le duc de Bouillon, le duc de Beaufort, M. de Bouillon, le maréchal de Turenne, le duc de Retz, M. de La Trémouille, le marquis de Vitry, MM. de La Meilleraye et de Liancourt, M. de Luynes et M. de Noirmoutier, et tous les autres, oublieux du cardinal de Richelieu qui les a brisés, relèvent la tête, et font leurs offres à M. de Mazarin. Si l'on ne veut pas de leur service, ou bien si le prix qu'on leur offre est inférieur à leurs espérances, on n'a qu'à le dire, ils passeront au parlement. Enfin la paix fut signée, et la reine en apprit la nouvelle, un vendredi saint, comme elle était aux Ténèbres, dans la chapelle du château de Saint-Germain. Aussitôt les fêtes recommencent, et de plus belle.

Cette cour ne savait rien prévoir; elle s'abandonnait, volontiers, sans souci du lendemain, à tout ce qui était la fête et le plaisir. Tous ces hommes qui s'étaient battus contre la reine et contre le roi, « sujet d'un repentir immense, un peu plus tard, » s'en revinrent à la cour, et s'y comportèrent tout comme s'ils étaient demeurés fidèles.

Seul, M. le cardinal de Retz n'osa pas y venir; il se tint à Paris, envoyant, de loin, ses humbles respects.

Au même instant, avec les frondeurs en écharpe blanche, accoururent les frondeuses enrubanées, et vraiment ce devait être une chose curieuse à voir, tous ces rebelles interdits et tremblants dans la chambre de la reine, et madame de Longueville elle-même, osant à peine porter à sa lèvre éloquente le drap du lit où la reine était couchée. Singulière révolution, commencée au milieu du tumulte des places publiques, célébrée en railleries sanglantes, sur le Pont-Neuf, et qui se termine par des adorations muettes, dans la grande salle du château de Saint-Germain!

Elle y vint aussi, pour y passer quelques journées d'ennui et de remords, cette héroïne manquée, et cette reine au désespoir de ses abdications, la fille de Gustave-Adolphe, Christine de Suède... un vrai drame! O la malheureuse! Elle fut la victime errante d'un paradoxe!

Comme elle se repentit, cruellement, d'avoir déposé, sans nécessité, la couronne royale! Elle n'était plus qu'une vagabonde à toutes les extrémités de l'Europe, étonnée un instant, qu'une reine eût pu faire un tel marché de son trône. Elle avait emmené avec elle, moins comme son amant que comme son jouet, le beau La Gardie et cet adoré Monaldeschi qu'elle avait fait tuer dans un moment de jalousie, au milieu de la galerie des Cerfs, dans le château de Fontainebleau. La nouvelle de ce meurtre épouvanta la cour; Anne d'Autriche en eut horreur; le cardinal Mazarin, qui n'aimait pas le sang, et qui avait en horreur les lugubres histoires d'épée et de poignard, resta muet d'épouvante.

Quand la reine Christine, couverte encore du sang de son amant, s'en vint, de Fontainebleau à Paris, les portes du Louvre se fermèrent devant son meurtre! Chacun évita son regard, les hommes par effroi, les femmes par mépris. Christine au désespoir, s'en fut cacher sa honte et ses remords à Saint-Germain. Là, vous pensez à ses regrets, à ses insomnies, à ses nuits funèbres, quand, seule à seule avec son crime, cette reine criminelle appelait, dans ces froides nuits : Monaldeschi, Monaldeschi!

Mais, qui saura jamais l'histoire entière de ce château des rêves et des fantômes? A la minorité du jeune roi Louis XIV, s'arrête enfin l'histoire de ces murailles, fécondes en souvenirs. En vain il était né sur ces hauteurs, en vain son enfance avait salué, de ses premiers regards, ce beau ciel, ce fleuve limpide, et l'antique forêt, le grand roi du grand siècle ne se veut pas contenter de la maison de son père et de son aïeul; il ne veut pas loger mademoiselle de Lavallière, dans le pavillon de Gabrielle d'Estrées; il se sent mal à l'aise, jeune et beau, superbe et tout puissant, dans les sombres voûtes, qui ont abrité, si longtemps, l'agitation et la ruine des Stuarts. Il lui faut, à ce maître absolu qui devait anéantir la Fronde et les Frondeurs, un palais tout brillant d'or et de génie, un amas de miracles et de chefs-d'œuvre, des choses impossibles, des merveilles! Il veut créer Versailles et le faire à la taille de sa propre majesté.

Adieu donc aux charmilles, aux murailles du château de Louis XIII, le roi l'oublie et le dédaigne. — Il est vrai qu'en abandonnant le château de son enfance, le roi fit élever, comme la digne ceinture de la vieille forêt, la terrasse écla-

tante et superbe qui domine ces hauteurs. Rien de plus grand, de plus poétique et de plus vaste. Vous iriez, en vain, dans les plus célèbres et poétiques contrées, pour rien trouver qui se puisse opposer à cette promenade superbe que Le Nôtre lui-même a dessinée, et qui reste un de ses chefs-d'œuvre.

La terrasse domine ces hauteurs; une forêt l'entoure; une forêt s'étend à ses pieds; la Seine coule au loin à travers la Normandie qu'elle féconde et qui l'appelle; ici la plaine, là-bas le mont Valérien éclairé du soleil. Enfin, pour couronner l'admirable point de vue, admirez et contemplez, aux dernières clartés du soleil, l'Arc-de-Triomphe aux sommets lumineux, nobles pierres, chargées de tant des grands noms et des splendeurs guerrières de la France moderne! — Et quelle plus digne et plus gigantesque barrière, a jamais distingué la France d'aujourd'hui, de la France d'autrefois?

Mais, hélas! les jours, les heures, les années, les siècles, ont si vite accompli leurs ravages! Le Saint-Germain des rois de France est une ruine, aujourd'hui. Voyez! la ruine est partout, dans ces murailles; Louis XIV devait emporter à Versailles, toute la magnificence de ces beaux lieux. Versailles et Saint-Germain, il me semble entendre parler de Rome et de Byzance, quand l'empereur Constantin emporta dans l'Orient, les drapeaux, la puissance et l'honneur de la ville éternelle.

Pour ces demeures royales, quand une fois la ruine est venue, la ruine emporte toutes choses. La ruine commence par un brin d'herbe qui pousse dans les cours, par un peu de rouille au balcon des fenêtres, par une chauve-souris, entrée, à la nuit tomhante, sous ses lambris couverts de

Digitized by Google

poussière, par une corneille appelant l'orage, au sommet des cheminées sans feu! Les grandes choses tombent vite, les petites résistent, défendues même par leur humilité.

Et, quand enfin la ruine active a tout brisé; quand le vent d'hiver a enlevé le ciment des dalles plaintives; quaud les révolutions stupides ont gratté les armoiries des murailles; quand le pavé injuste, s'est soulevé sous le lichen; quand l'heure de minuit a rempli de fantômes ces salles magnifiques, remplies jadis de l'étincelante causerie, où désormais l'écho seul se fait entendre, arrive alors quelque pouvoir brutal qui fait, du château des rois, une monstruosité, une caserne, une prison, un égout, quelque chose sans nom et sans forme, une ruine sans honneur! — Telle est l'histoire! — Ici, le château de François I[er] et de Louis XIV habité par les forçats de l'armée, et, plus loin, tout là-bas, sur cette montagne de Gaillon, célèbre jadis par toutes les élégances italiennes, le château du cardiual d'Amboise, l'ami et le confident du roi Louis XII, occupé par les plus horribles bandits! C'en est fait, rien ne protége, en ces lieux stupides, ceux qui ont passé dans ces sentiers de ronces et d'épines, pas même le souvenir.

C'était bien la peine, ô puissants monarques, ô grands artistes dans tous les genres, de perdre à ces plans magnifiques, tant de patience et tant de génie, afin d'arriver à cette écume :

De ce pays les citadins,
Disent tous que, dans les jardins,
On voit encor son ombre fière
Deviser sous les marroniers
Avec Diane de Poitiers.



De ces grandeurs évanouies, de ces majestés silencieuses, de ces grands siècles emportés par la mort, le Val est resté dans sa beauté primitive. Il est l'œuvre exquise de la pensée et de la retraite de madame de Maintenon, ce Val de Saint-Germain. Voyez-vous, à l'extrémité de la terrasse, en ce pli charmant, où soudain vous apparaissent dans leur plus vif éclat, le mont, la plaine, et le fleuve et le ciel, voyez-vous cette admirable maison, sauvée à force de goût, d'intelligence et de respects? En ce lieu de repos, et de calme, où le charme et la fraîcheur, le paysage et le mois de mai, le silence et le bruit, la fleur du printemps, le fruit de l'automne, accomplissent dans l'herbe, et dans l'ombre, et sous la radieuse étoile, leurs plus riants chefs-d'œuvre, habite une dame aimée, honorée, et qui remplit, à cette heure, de ses grâces, de son esprit, de sa beauté, ce Val tout rempli de souvenirs. Le *val*, encore aujourd'hui, est une maison sérieuse et charmante; embellie, elle est la même, et madame de Maintenon y peut venir, on n'a rien changé à son salon, à sa bibliothèque, à sa promenade favorite!

Elle peut venir; elle reconnaîtra son gazon, sa charmille, et la grande allée où cette dame illustre venait chercher la solitude. En ces beaux lieux, qui la reposaient de ses royales grandeurs, elle a laissé son empreinte ineffaçable; seulement une main habile et savante a réparé la maison, dessiné les jardins, agrandi le paysage, et rappelé les eaux jaillissantes. Cette fois, la forêt se montre à travers ces murailles percées à jour, qui ont remplacé les épaisses murailles. Que de jeunesse et que d'enfance heureuse, habitent ces jardins, et jouent gaiement sur ces pelouses!

Tout brille et tout chante, en cet asile hospitalier. . Cependant, et sans savoir pourquoi, ces beaux enfants, frappés d'une terreur involontaire, se taisent, quand, par hasard, ils pénètrent dans cette allée à demi cachée; on la devine encore plus qu'on ne la voit. Ce beau lieu, plein d'ombre et de silence, appartient encore aujourd'hui, par les respects des maîtres de céans, à la reine austère et cachée, à la pensée intelligente, à la volonté ferme, au courage, à l'esprit, à la majesté de la première habitante du Val de Saint-Germain... à madame de Maintenon!

Dans les dernières années de son règne et de ses longs ennuis, madame de Maintenon venait souvent de sa retraite de Saint-Cyr, ou de sa retraite de Versailles, en ce lieu choisi par elle. Elle y songeait, librement, à sa pauvre et brillante jeunesse, à sa royale et douloureuse grandeur. Sa pensée est encore errante sous ces voûtes, sous ces ombrages, dans le grand parterre, à l'extrémité de ce promontoire, éclatant de tous les feux du jour. Pendant qu'elle songeait à ces rêves, le Parisien vif, alerte et joyeux, parcourait d'un pied rapide et content, la forêt de cinq mille cinq cent cinquante arpents! Nous disons : cinq mille cinq cent cinquante arpents, plus trente et une perches et trois quarts de perche. Il ne veut rien perdre de ses domaines, le Parisien des belles journées. Ainsi il arrivait, portant avec soi sa femme et ses enfants, et sa fortune et ses amours. En ce temps-là déjà la route était si belle et si charmante, qui menait à la terrasse de Saint-Germain!

On n'allait pas si vite, on allait tout aussi bien. — Le voyage avait son charme, et la rustique voiture avait ses



hasards; la route était belle et bien frayée, à travers mille étonnements : frais vallons, pittoresques montagnes; des bois, des fleurs, des châteaux; de vieux clochers dominant la verdure et des chênes centenaires.

Avec quelle joie et quel orgueil de santé, de force et de jeunesse on gravissait ces hautes montagnes! Quel plaisir à traverser ces claires fontaines! Vous aviez pour compagnons de voyage, le soleil qui flamboie et la poussière qui poudroie, et quand enfin vous étiez arrivés à ces sommets lumineux, quand vous étiez bien assis sous ce vieux chêne, contemporain du roi Louis XI, vous restiez là dans votre fatigue, et vous contempliez, d'un regard charmé, la grande ville et la plaine, et cette flèche des caveaux de Saint-Denis qui faisait peur à Louis XIV, et qui ne menace que les rois.

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
  Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
  S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on vit, on chante, on aime,
  Louis se retient prisonnier;
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même,
  Surtout il craint son héritier.

Voyez d'ici briller cent hallebardes
  Aux feux d'un soleil pur et doux :
N'entend-on pas le *Qui vive?* des gardes
  Qui se mêle au bruit des verroux?

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
  Ce roi peut envier la paix;
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
  A travers les barreaux épais?

Voilà comme nous chantions dans la forêt joyeuse, et les voix de la jeunesse et du printemps disaient, en chœur, le refrain de la chanson :

Heureux villageois, dansons ;
Sautez fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes et chansons !

Ainsi se passait la journée, et c'était un grand bonheur si l'on avait le temps de pousser jusqu'au Val, où l'on arrivait, juste au moment où le soleil disparaissait, dans un nuage de pourpre et d'or. O Val enchanté ! maison bienséante ! enchantement de la terre et du ciel ! C'est au Val de Saint-Germain que tu vas, ô mon livre, ami de mes rêves, doux compagnon de ma fantaisie ! O mon livre ! oubli des tristesses présentes ! Soulagement des misères passées ! Ma chanson du mois de mai ! Ma cantilène du mois de septembre ! En ce Val hospitalier, charmant, tu seras le bienvenu, j'en suis sûr ! Frappe à cette porte heureuse, aussitôt la porte est ouverte ; à ton nom seul, tu verras accourir le maître bienveillant de ce logis, et — soyez le bienvenu, dira le maître ! — Et soyez le bienvenu, dira la dame souriante de ces beaux lieux ; soyez le bienvenu, notre ami .. de si longtemps. — Et tout d'un coup, sur la terrasse, éclatante de tous les feux du jour...

Vois, ce spectacle est beau. Ce paysage immense
Qui toujours devant nous finit et recommence ;
Ces blés, ces eaux, ces prés, ce bois charmant aux yeux ·
Ce chaume où l'on entend rire un groupe joyeux ;

Digitized by Google

Cette onde qui s'ajoute à la plaine où nous sommes,
Ce golfe, fait par Dieu, puis refait par les hommes,
Montrant la double main empreinte en ses contours,
Et des amas de rocs sous des monceaux de tours;
Ces landes, ces forêts, ces crêtes déchirées;
Ces antres à fleur d'eau, qui boivent les marées;
Cette montagne, au front de nuages couvert,
Qui dans un de ses plis, porte un beau vallon vert,
Comme un enfant, des fleurs dans un pan de sa robe;
La ville que la brume à demi nous dérobe,
Avec ses mille toits bourdonnants et pressés;
Ce bruit de pas sans nombre et de rameaux froissés,
De voix et de chansons qui par moments s'élève;
Ces lames que le flot amincit sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goëmons
Tremblent dans l'eau moirée, avec l'ombre des monts;
Cet oiseau qui voyage et cet oiseau qui joue;
Ici cette charrue, et là-bas cette proue,
Traçant en même temps chacune leur sillon;
Ces arbres et ces mâts, jouets de l'aquilon;
Et là-bas, par delà les collines lointaines,
Ces horizons remplis de formes incertaines;
Tout ce que nous voyons, brumeux ou transparent,
Flottant dans les clartés, dans les ombres errant,
Fuyant, debout, penché, fourmillant, solitaire,
Vagues, rochers, gazons, — regarde, c'est la terre!

Et là-haut, sur ton front, ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux;
Cet azur, qui, ce soir, sera l'ombre infinie;
Cet espace qu'emplit l'éternelle harmonie;
Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux,
Si puissant à changer toute forme à nos yeux,
Que parfois, transformant en métaux les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airain l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,
Et caparaçons d'or aux croupes des nuées :

L'éther, cet océan si liquide et si bleu,
Sans rivage et sans fond, sans borne et sans milieu,
Que l'oscillation de toute haleine agite,
Où tout ce qui respire, ou remue, ou gravite,
A sa vague ou son flot à d'autres flots uni ;
Où passent à la fois, mêlés à l'infini,
Air tiède et vents glacés, aubes et crépuscules,
Brises d'hiver, ardeur des chaudes canicules,
Les parfums de la fleur et ceux de l'encensoir,
Les astres scintillant sur la robe du soir,
Et les brumes de gaze, et la douteuse étoile,
Paillette qui se perd dans les plis noirs du voile :
La clameur des soldats qu'enivre le tambour,
Le froissement du nid qui tressaille d'amour,
Les souffles, les échos, les brouillards, les fumées,
Mille choses que l'homme encor n'a pas nommées,
Les flots de la lumière et les ondes du bruit,
Tout ce qu'on voit le jour, tout ce qu'on sent la nuit ;
Eh bien! nuage, azur, espace, éther, abîmes,
Ce fluide océan, ces régions sublimes
Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,
Où l'âme emporte l'homme, où tous deux nous fuyons,
Où volent sur nos fronts, selon des lois profondes,
Près de nous les oiseaux, et loin de nous les mondes,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
Formidable et charmant, — contemple, c'est le ciel!

Frais cantique de notre jeunesse, ô symphonie, ô poëte de nos beaux jours, vous êtes encore, à cette heure, les compagnons de tous nos voyages, les amis de tous nos rêves! Vous êtes l'ombre et le rayon, la joie et la douleur, et l'espérance et la consolation, éloquentes élégies des mois de mai envolés!

Mais Dieu soit loué! La distance, à cette heure, est vite franchie; entre Paris et la forêt de Saint-Germain, il n'y a plus de Pyrénées! C'est à présent qu'il fait bon venir au Val

hospitalier. Arbres, forêt, châteaux, maisons rustiques, le ruisseau qui jase et le fleuve à la grande voix, tout court et s'enfuit devant vous, tout vous suit, tout vous fait cortége.

Et, c'en est fait, toute vallée est comblée, et toute montagne est aplanie. La vallée ouvre au voyageur de bonne volonté ses deux bras, avec un amour maternel; la montagne est soudain un arc de triomphe, et vous passez, superbe, comme si vous aviez gagné la bataille d'Ivry! Plus de fleuve, ou bien vous le traversez à pied sec; la flèche au sommet du clocher, le coq qui chante, ou la girouette à tous les vents, vous les touchez de la main. Tout vous sourit, tout vous appelle et vous favorise; vous foulez aux pieds la poussière, et vous défiez le soleil; à peine êtes-vous parti, que vous voilà, tout d'un coup, étendu sur le gazon, en vous disant : Déjà !

Alors vraiment, cette belle forêt de Saint-Germain est à vous. Courez tout le jour; dormez si vous voulez dormir; cherchez l'ombre ou cherchez le soleil, ne craignez rien; pour peu que la nuit vienne, et que vous pensiez à repartir, en un clin d'œil vous voilà revenu dans votre humble demeure, apportant, digne offrande, à vos dieux domestiques, un brin de gazon, une feuille de la forêt, une pierre enlevée aux ruines du galant pavillon, quand Louis XIV avait vingt ans :

Dans cet antre où la mousse a couronné la dalle.
Venait, les yeux baissés, et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade, ou la jeune Candale
Qui, d'un royal amant, conquête féodale.
En entrant disait : *sire !* — et *Louis!* en sortant.



MUSIQUE DANS LA RUE.

Digitized by Google



Google

AU VIEUX DANTE

L'auteur de *la Divine Comédie*, en ses beaux jours de rêverie et d'inspiration, Dante, le terrible et charmant amoureux de Béatrix, aussitôt qu'il sentait l'inspiration venir, il faisait ajouter deux couverts à sa table frugale ; il mettait son plus riche habit ; il couronnait sa noble tête de laurier et de verveine, et, loin des profanes, sa porte fermée, à la lueur de sa lampe brûlante, il se mettait, à table, entre les deux convives qu'il avait invités à sa fête, Euterpe à sa droite, Uranie à sa gauche. Elles étaient, l'une et l'autre, ses deux muses favorites, et les maîtresses de sa fantaisie. Il pouvait certes évoquer tous les maîtres de l'antiquité : Hésiode, Homère, Isocrate, Eschyle et Sophocle, Euripide et Pythagore, et Diogène, et Platon lui-même, il pouvait évoquer Virgile, son maître et son guide, et pas un n'eût manqué à l'invitation du grand poëte... il se contentait à moins de frais, et la blanche Uranie, et la docte Euterpe accouraient, en toute hâte, à l'invitation du poëte.

Digitized by Google

O clémentes, ô pacifiques, ô bonnes et douces conseillères, que j'honore et que j'aime! Ingénieuses à tout comprendre, indulgentes à tout pardonner, mes sœurs, qui avez pris en pitié Dante exilé, salut à vous, mes sœurs! Soyez les bienvenues, leur disait-il encore, avec son fier sourire, et puisque nous voilà seuls tous les trois, livrons-nous au bonheur de cette heure propice! J'ai des fleurs pour parer votre sein virginal; j'ai du vin vieux, pour remplir votre coupe éloquente. O déesse des sons, ô reine des étoiles, c'est vous que j'aime! Abandonnez un instant l'Olympe et le ciel, votre séjour éclatant, et venez, sous mon vieux toit d'emprunt, dans les murs habités par mon exil, pour me prêter vos grâces décentes. Je n'ai que vous, mes consolatrices, dans ce monde, voué aux disputes, aux lâchetés, à l'insolence, à la cruauté de la force! O mes bien-aimées!

Vous êtes ma joie et mon espérance dernière, en cette Italie abandonnée aux passions mauvaises. Que les Guelfes et les Gibelins se déchirent, que l'exil frappe les têtes les plus hautes, que la Tour de la Faim répète à l'écho plaintif, son grincement abominable, pourvu que vous lui soyez fidèles, ô mes belles maîtresses, le vieux Dante est content; il chante, il oublie, il pardonne!

En effet elles accouraient, dociles, à la voix inspirée; elles saluaient le poëte, et, confiantes, lui donnaient leur front à baiser! Elles s'asseyaient à sa table et lui tenaient compagnie, acceptant ses santés vaillantes, et redisant au dessert, le refrain de ses chansons. Toi seul tu les voyais, ô poëte! dans leurs robes lumineuses! Toi seul, tu enten-

dais ces voix souveraines, qui parlaient à ton oreille charmée! Elles payaient, d'un sourire et d'un conseil, cette hospitalité précieuse; elles encourageaient leur hôte à boire, et à se divertir! Elles lui faisaient mille promesses décevantes, et peu à peu, à mesure que s'animait le festin, elles laissaient tomber un pli de ce beau manteau de nuages bleus, semés d'étoiles d'or. Quelle fête, à l'heure des incendies et des meurtres! Quel délire, à l'heure où succombe, honteuse de ses désordres et de ses crimes, cette égoïste société du moyen âge, aux mille têtes enivrées de sang et de colère! Dante et la nymphe Uranie à la même table, et la tête ornée des fleurs de la même couronne!

Ils brisaient le même pain; ils vidaient le même verre; ils disaient les mêmes chansons. Honnête orgie, et poétique, où l'eau claire de la fontaine Castalie prenait soudain la saveur des vins de France, et le bouquet des vins d'Italie! On a parlé beaucoup des petits soupers d'Horace, entre Néère et Néobule, on n'a jamais rien dit des festins de Dante, entre Euterpe et la docte Uranie. On disait d'Horace : C'est un sage! On disait de Dante : C'est un fou! Un fou qui a trouvé dans ces festins de son génie, une œuvre immense, destinée à relier dans une chaîne indissoluble, le temps et l'infini, Dieu et les hommes, la terre et le ciel!

Je sais un homme... Il n'a pas fait, cet homme obscur, la *Divine Comédie*; il s'est bien gardé de parcourir les cercles de l'*Enfer;* il a même évité le *Purgatoire*, et ses limbes éclairés :

Où quatre étoiles d'or rayonnent dans l'espace...

L'homme dont je parle ici, ne verra jamais ces merveilles; il ne saurait assister à ces miracles; la voix d'en haut n'est pas faite pour parler à cette oreille ignorante :

Au point où nous étions, l'aurore déjà vieille,
Perdant son teint de lis et sa couleur vermeille,
Au fruit de l'oranger prenait ses teintes d'or[1].

Non, cet homme-là, quand il se repose, il appelle à ses loisirs, les musiciens et les chanteurs; il est un peu semblable à ce roi Louis XIV, qui ne savait pas la musique, et qui ne pouvait guère se passer de son orchestre des vingt-quatre violons, en comptant la flûte à l'oignon, le tambour, la contre-basse et la trompette. Il mourut, ce grand roi, aux sons mélodieux de son orchestre, et le dernier bruit qu'il entendit, en ce bas monde, ce fut le bruit d'une chaconne et d'un passe-pied de Lulli.

La musique est un rêve sans fatigue, et celui-là qui l'écoute en toute simplicité de cœur, peut arriver sans peine, à cet heureux état de l'âme appelé Holde Wehmuth, par cet heureux allemand, Gœthe, un musicien de l'empyrée de Saxe-Weimar. « Holde Wehmuth » en français, c'est mieux que « le bien-être », et c'est mieux que l'espérance. On est bien, avec la certitude heureuse, que tout à l'heure, on sera mieux. C'est l'attente, *holde Wehmuth;* mais c'est l'attente apaisée et clémente d'un mortel de trente ans, tout au plus, qui voit briller, là haut, sur sa tête bouclée, un reflet

1. Per troppa etate divenivan rance.

(*Le Purgatoire* du Dante, traduction en vers de M. Louis Ratisbonne.)

de l'étoile du berger. Jeune homme amoureux, on ne lui a rien promis, on ne lui a pas dit : je viendrai, attendez-moi! A peine a-t-on parlé quand il a parlé, puis la dame s'est enfuie, et sa belle tête ne s'est pas retournée... Ainsi quelle voix a dit à ce mortel : tu peux l'attendre, *elle* viendrait? — C'est le sixième sens qui lui a dit : « elle viendra! » Il n'en sait rien, mais il en est sûr, et...

Par le ciel! la voilà! la voilà! C'est elle! Elle est partie en courant, elle arrive au pas, pour bien témoigner qu'elle arrive à ce rendez-vous, par hasard! La voilà! c'est elle, en robe bleue, et sur la feuille desséchée, on entend craquer son soulier neuf. Le beau moment, cette *holde Wehmuth*, pour invoquer Euterpe et Clio, Melpomène et Thalie, Aglaé, la plus jeune des Grâces, et tout ce qui danse au fond de notre âme, et tout ce qui chante autour de notre cœur!

Si je le veux, dans ces moments choisis, je vais me donner à moi-même, un si beau concert, que la sainte Cécile qui est à Bologne, écoutant les chansons du ciel, n'en saurait écouter de pareils. Si je le veux, dans ces moments de toute puissance et d'inspiration, rien ne résiste à ma volonté; mon désir le plus impossible est un ordre; les dominations et les trônes s'inclinent devant mon génie. Ainsi le concert divin va commencer par l'ouverture de la *Flûte enchantée*, une œuvre adorable de Mozart. — Pas une trompette, ô bonheur! pas une cymbale, et pas un coup de grosse caisse ou de tamtam. Tout est détail, tout est nuance, et chaleur, poésie, enchantement. Je suis le maître, et je tiens l'archet du chef d'orchestre. Au contraire, entendez-vous ces puis-

santes mélodies, reconnaissez-vous la verve et l'éclat, la force et la passion de Frantz Listz? C'est lui-même!...

Listz!... qui nous charme et qui nous fait peur; il est là tout brillant, tout éblouissant, tendre et furieux; intelligence, esprit, génie, et sur ce piano plein d'âme, il s'abandonne à la course ardente de Mazeppa. Et si Listz manque à l'appel, je dis à Talberg, je dis à Chopin, le mélancolique et doux Chopin : Amis, ne me laissez pas en cette peine, et seul en ma maison! Ou bien, si le piano me fatigue, Accourez Baillot, le maître des élégances, amenez avec vous Urhan, votre camarade, Mialle et son alto, Norblin et sa basse, et dites-nous, comme on le dit au ciel, le quatuor de *la Création*. Quel homme était ce Baillot, et quel plus digne ami de M. Ingres, le premier peintre, et par-dessus le marché, le premier violon des concerts de Baillot!

Comme ils jouaient ensemble, et l'un par l'autre, le quintette de Beethoven! Que de fois Ingres et Baillot, dans l'enivrement sérieux qui s'empare de ces belles âmes, ont-ils exécuté, à eux deux, la symphonie que je me chante à moi-même! Alors il fallait les entendre et les voir, prêtant toute leur attention et toute leur âme, à ces chefs-d'œuvre dont ils avaient deviné le vrai sens. Plus d'une fois M. Ingres s'arrêtait pour écouter plus à l'aise, et cependant Baillot suivait toujours, car, une fois dans l'idée, il allait, d'un pas calme et fier, la poursuivant dans ses mille détours, la retrouvant en ses méandres fleuris, grande, active, puissante, enfin complète. Il avait atteint non pas l'idéal de son art, du moins le but qu'il s'était proposé.

Il savait que le but de son art était sans doute plus éloi-

gné... il savait aussi, qu'il ne lui était pas donné d'aller plus loin. Comme tous les bons esprits, il applaudissait aux prodiges, aux difficultés vaincues, mais tout bas, dans son cœur, il priait le bon Dieu de le préserver du tour de force, et de la chose impossible. Non pas qu'il se refusât à l'admiration de ces hommes qui passent, en ravageant sur leur passage, et qui se font gloire de briser trois cordes inutiles, à leur violon gigantesque; au contraire, il admirait naïvement ces terribles enfants du fantasque et de l'absurde : il les admirait, avec un étonnement douloureux, et surtout il les plaignait de ces entraves qu'ils se forgeaient à plaisir. — Pourquoi, disait-il, se mutiler soi-même, et l'art peut-il devenir ainsi, l'œuvre d'un bateleur?

Sa vie était cachée et laborieuse; il en donnait la meilleure part à l'étude, au travail de chaque jour; ce qui en restait appartenait aux amitiés intimes, aux douces affections de la famille! Ah! le brave homme! On ne l'a pas assez entendu; il n'y a plus que moi qui l'entende, à cette heure. Une ou deux fois chaque année, il y a vingt ans, dans un salon hospitalier de la rue Bergère, quelques adeptes pouvaient entendre, exécutés avec l'intelligence la plus poétique, par ses amis et ses élèves, Vidal, Norblin, Mialle, Desauzay son gendre, et lui-même, lui Baillot, le plus excellent maître depuis Viotti, les quatuor de Mozart, de Beethoven, de Haydn, et les quintetti de Boccherini; alors c'étaient des joies ineffables que l'on ne peut comparer à aucune des joies frivoles, en crinoline, et bien vêtues, de nos concerts de chaque jour.

Je parlais de *la Romanesca*, c'est Baillot qui l'a retrouvée.

Il se promenait, un jour, à Gênes, dans un palais de marbre et d'or, et voyant toute chose à sa place : ici le portrait du maître, entre son enfant et son aïeul, et non loin de l'armure du capitaine, le voile et les colliers de la fiancée... il se demandait s'il n'était pas tombé dans le palais de la reine-enfant qui a dormi pendant tout un siècle? En effet, dans ces palais génois, tout dort, mais rien n'est changé. L'antichambre attend les valets armés jusqu'aux dents, comme on en voit au second acte de *Roméo et Juliette*. Entrez dans le cabinet du maître absent, *Dante* est ouvert à la belle page, au grand épisode, à Paolo, à Francesca. Ouvrez ces livres, qui ont gardé la senteur des vieux siècles, ils vous diront que déjà Christophe Colomb, le génois, est à la recherche du Nouveau-Monde, et que Galilée est sorti de sa prison. — « Et pourtant elle tourne! » Plus loin, dans cette chambre sévère, où la Thisbé et la Catarina pourraient venir, le lit est tendu; la toilette attend la jeune duchesse; ici Venise envoyait ses glaces et ses tentures, Florence envoyait ses parfums, Bologne envoyait ses tableaux. Dans ces lieux solennels, la mort a respecté même ce brin de fard, même cette couronne de verveine odorante, et le bouquet du dernier bal... Tu as passé par là, doge, et toi et ta dame, et toute la race heureuse des Doria.

Et nous aussi, nous avons marché dans ces éblouissements génois, au bruit lointain de la musique invisible. Et nous aussi, nous avons pénétré, la tête nue, au milieu du XVIe siècle, entassé dans ces salons où la fête et l'amour avaient posé leur domicile éphémère. Ici, que de passions, que de trahisons, que de mensonges, que d'amours, et quelles douleurs!

Tout est silence, et tout est poussière; et cependant les lustres enflammés du bal se balancent encore à ces plafonds de pourpre; les beaux siéges sculptés dans le poirier ou dans l'ébène, attendent les danseurs; le pavé de mosaïque attend les belles amoureuses! A cette table où brillent, en mille reflets, l'or des aiguières, et l'argent des urnes, sans doute les gais convives vont venir? En même temps l'angle obscur, et le coin jaseur de la muraille, où l'on voit tout, sans être vu, vont se prêter aux sombres paroles qui portent avec elles, l'exil et la mort? La chapelle est ouverte à la prière; au sommet de la voûte, où les trois Carrache ont jeté les dieux et les déesses de leur Olympe, on n'entend plus que les musiciens de l'orchestre, habillés de l'habit de Scaramouche et de Pierrot. Tout beau, mon cœur! La brillante Italie, Arioste et Pétrarque, et le charmant conteur Boccace, ont envoyé leur *Décaméron* florissant, sous ces lambris où retentit, joyeuse et plaintive à la fois, si gaie et si touchante, avec tant d'accent dans l'esprit, et tant de passion dans le cœur, la complainte et la chanson, l'élégie et l'ode amoureuse, *la Romanesca* de Baillot.

Et nous aussi, nous voulons jouer sur notre instrument sonore une chanson des anciens jours, arrangée à la mode nouvelle; une chanson en cinq parties, rien que pour la main gauche, avec des écarts de dixième et de douzième, des accords de cinq notes, « des rhythmes divers et inconciliables, employés simultanément par les deux mains! » C'est notre fantaisie, et « chantons, amis, puisque aussi bien nous ne saurions parler. » Cherchons les rhythmes souriants, les harmonies caressantes, enivrons-nous d'harmonie et

d'élégance, appelons à nous (disait Beethoven) *ces sensations douces que l'on éprouve à l'aspect d'un riant paysage!* Elle est là, sous nos yeux, l'éclatante et ravissante *prairie* de Beethoven, cette *prairie* où retentit la *symphonie pastorale*... un de ces lieux où notre cœur se remplit des chastes enivrements du ciel.

Quelle est cependant, cette chanson à boire, et ce chant de guerre, où il est parlé du Rhin et de ses vendanges? La chanson retentit, glorieuse et chantante, avec l'accompagnement obligé du grand fleuve, attiré par l'océan... par l'infini!

Dans les vignes où circule la sève brûlante,
Sur les coteaux chargés d'un vin généreux,
Nous voulons boire à longs traits et non
Pas nous faire chasser. Hurrah!
Celui-là ne serait pas digne de boire le vin
De notre vieux père le Rhin,
Qui laisserait l'étranger porter sa main
Sur sa barbe vénérable. Hurrah!
Buvons et trinquons, trinquons et buvons gaîment.

C'est la chanson de Listz, c'est la chanson de Schubert! Celui-là, Schubert, il est au premier rang des âmes, doucement évoquées. Il fut pour nous, les jeunes gens de ce siècle, une révélation, égale aux poëmes révélés de Lamartine. Schubert, expiré si jeune, au moment où la gloire allait lui venir. Il a charmé de ses *Lieders* l'Allemagne et la France, et le monde. *L'Adieu*, *les Astres*, *la Cloche des agonisants*, *la Jeune mère*, *la Religieuse* et *l'Ave Maria* de Schubert, toute notre jeunesse elle est là, mêlée aux *Méditations poétiques*, aux *Odes et Ballades*, aux *Feuilles d'Automne*, aux larmes de

Marion Delorme, aux chansons de Béranger. L'âme errante de notre vingtième année, elle est dans ces plaintes, dans ces délires, dans ces douleurs : *ré*, *ré*, *ré*, *sol*, du *Roi des Aulnes! ré! ré! ré!* chaque note est une plainte, une magie, une larme! Il a fait *l'Éloge des larmes;* il a fait *Marguerite*. On dirait l'écho du mois de mai, à l'heure insolente et fugitive, quand nous étions nous-mêmes... le mois de mai!

Donc vous pouvez déjeuner avec Euterpe, et dîner avec Uranie, ô vieux père, ô Dante! à condition que nous inviterons à nos banquets Judith Pasta, madame Malibran, et cette infortunée expirant, au delà des mers, la divine Sontag! Madame Pasta, dans la *Somnambule*, était-elle assez charmante? Elle était la naïveté même, et la grâce en personne; une voix éclatante, une irrésistible séduction; elle faisait pitié, elle faisait peur. Aussi vous ai-je invitée, la première, à mon banquet de Platon, ô divine Pasta; je vous donnerai pour compagnon Rubini, et mademoiselle Amigo pour votre servante. Elle-même, madame Mainvielle-Fodor sera contente de vous servir de mère, et M. Mario sera fier, de roucouler sous vos fenêtres, une guitare à la main, une plume au chapeau!

Venez, vous aurez pour vous recevoir sur le seuil de ma maison rustique, Apollon lui-même. Il a changé de nom, il a changé d'allure et de patrie, il s'est fait italien, il s'appelle aujourd'hui Rossini. En vain Rossini gémit, se plaint, hésite, et vous soutient qu'il se fait vieux... Il est éternel; il est immortel; il est la joie et le bonheur en personne; il remplit, de ses gaietés charmantes, la terre et le

ciel, et quand il faut qu'on pleure... Eh bien! il pleure, à la façon du grand Shakspeare! Cet homme est mieux qu'un dieu, c'est un enchantement. C'est l'enchantement de la vie heureuse, et des plus tendres émotions du cœur humain.

Ce qu'il chante, une seule fois, l'Europe entière, aussitôt, le sait par cœur. Sa vie est la vie universelle; il touche aux *Orientales;* il touche aux *Contemplations:* il marche ainsi, le *Comte Ory* à sa gauche, et *Sémiramide* à sa droite; ici la *Cenerentola*, là-haut *Moïse*, et le *Barbier* partout. Son nom est légion! Son prénom est harmonie. Harmonie et lumière, écho et splendeur, prophète et divination, clémence et caprice. Et *Tancrède*, et la *Dame du Lac*, et l'*Italienne à Alger*, et *Guillaume Tell*, et le *Stabat*, le *joli Stabat*, tous ces *di tanti palpiti* du siècle enivré de Balzac, d'Alfred de Musset, de Cousin, de Platon, de Villemain, de Meyerbeer, de mademoiselle Rachel, de mademoiselle Mars, de madame Ristori, d'Ary Scheffer, de Paul Delaroche, de Lamartine, de Victor Hugo!

Dînez avec Euterpe, ô vieux Dante, et laissez-nous vivre avec ces fêtes, ces passions, ces bonheurs, ces délires de nos beaux jours!

Soyez, à jamais, un jeune homme, un amoureux, un poëte, ô rêveur, qui rêvez à des choses si terribles, nous cependant, vous laissant dans le chemin sombre, irons-nous, et reviendrons-nous, du côté des belles années disparues, des mois de mai que le temps emporte; du côté gai, fleuri, content, des contes sonores, et des mélodies florissantes que l'heure oisive apporte, et remporte en chantant!

J'ouvre ici une parenthèse, et je demande humblement

pardon à la *Divine Comédie*, au poëte de la *Divine Comédie*, au jeune traducteur du *Paradis*, du *Purgatoire* et de l'*Enfer*, Louis Ratisbonne ! Rossini, madame Pasta, madame Malibran, *Othello*, la *Cenerentola*, nous voilà bien loin des clartés du grand poëte, et de ses premières splendeurs.

Eh bien !... quelle que soit ma présente fantaisie, il ne sera pas dit que nous aurons parlé, légèrement, de ce grand homme, et que Dante, l'ancêtre et le père, n'aura pas ici sa symphonie, et son cantique, et le cantique de ses cantiques. Je veux le chanter, quand je devrais emprunter la voix de la Malibran, et l'inspiration de Rossini, lui-même. Oui, j'irai le chercher, jusque dans les fanges du moyen âge, aux premières lueurs de ce crépuscule, et dans l'achèvement de ces ténèbres d'où va sortir la résurrection du monde ancien. Dante, en effet, est l'apôtre éclatant de l'ancien monde, et de la barbarie ancienne. Il est un prophète ! Il est le premier qui ait annoncé au genre humain chrétien, que le divin Homère allait reparaître.

Il a reconnu, à des signes certains, le retour de Virgile, son maître, et voici que le doux Virgile, obéissant à ce rude enfant de sa famille, a reparu dans son Italie au désespoir ! On vous revoit enfin, dans ces premiers enchantements de la poésie aux blanches ailes, douces et limpides clartés du vieil Olympe ! On vous revoit, on vous salue, on vous chante, et voilà le maître de la science nouvelle, Dante ! — Le doux Virgile l'a pris par la main, et le convie (en si bons termes, dans une langue à la fois si nouvelle et si charmante) à pénétrer dans les limbes inconnus, dans les enfers sérieux, dans les supplices d'un Évangile impitoyable !

« Quand son feu semble éteint, c'est alors qu'il se rallume avec plus de force! »

En vain Dante raconte à son peuple, qu'il a rencontré Virgile aux approches de l'Enfer; c'est lui-même, c'est lui, Dante Alighieri, qui a provoqué le divin Virgile, et qui, le rappelant de son Élysée, le va traîner de cercle en cercle, et d'abîme en abîme, à travers un enfer si terrible, que pas un poëte et pas un philosophe anciens n'ont osé en rêver un pareil!

> « Va, notre volonté est désormais la même.
> « Sois mon seigneur, mon guide et mon maître suprême. »
> Je me tais. Aussitôt il marche, et tous les deux
> Nous entrons au chemin sauvage et tortueux.

Ne vous étonnez pas cependant que Dante ait entrevu ce terrible enfer que Virgile n'eût jamais deviné. Dante a vécu à une époque vraiment infernale. Enfant, il n'a vu que des exils, des confiscations et des meurtres. Jeune homme, il a vécu dans ces lâches et honteuses républiques italiennes, pleines de jalousies et de meurtres; sans cesse obéissantes à des despotes imbéciles, ou à des tyrans sanguinaires, dont le nom seul rappelle encore, à tant de distance, une abominable et sanglante orgie.

Ici Padoue et là Vérone; ici Vicence et là Ravenne, et Bologne, et Ferrare, et Florence, et Pise, et Lucques, — tant d'épaisses murailles, chargées d'infâmes soldats; tant de cachots dont on raconte mille horreurs; tant d'alliances, fondées sur le sang : un peuple affreux, une horrible noblesse, et pendant qu'on se tue, et pendant qu'on s'égorge,

un art excellent surgit de ces abîmes; les palais s'élèvent, les maisons se décorent, les marbres splendides viennent remplir la rue et le carrefour.

Entre vingt batailles et vingt guerres plus que civiles, brillent, comme autant de météores dans le nuage, les plus grands artistes de la Renaissance, à savoir : Giotto, Cimabüe, le grand Orcagna, et tous les héros de l'école florentine. En ce moment de désordre et d'épouvante, ils ont composé leurs chefs-d'œuvre! On dirait qu'à cette heure somptueuse et funèbre, le génie et le crime ont lutté à qui donc accomplirait les plus rares phénomènes? Il y avait, à toute épée, un nœud d'argent; à chaque poignard, un manche sculpté; pour chaque poison, une coupe d'or; au sommet de chaque tourelle, un sourire; sur chaque poitrine, une écharpe; à tout crime, un pardon; et pour chaque trahison, une vengeance!

Et si nombreux (Dieu soit loué au plus haut du ciel!) et si puissants furent les grands artistes de ce temps-là, qu'ils ont rendu supportables les plus abominables tyrans du XIVe siècle, ces lâches, ces imbéciles, ces débauchés, ces proscripteurs, ces bâtards, ces assassins, ces Gibelins et ces Guelfes, tous bourreaux, tous bandits, tous assassins. O souveraine puissance d'un poëte! O majesté d'un grand artiste! O musique à travers ces désordres! O symphonie au milieu de ces villes ravagées, de ces républiques dépeuplées par la mort ou par l'exil! Ils font si bien, ces prédestinés, que c'est à peine, après tant de guerres, tant de meurtres et tant de pillages, si l'on rencontre en leur cité glorifiée, un crime qu'ils n'aient pas aboli, une goutte de sang qu'ils n'aient pas effacée!

Ces anciens poëtes! c'étaient de fortes natures, c'étaient des âmes vaillantes! Ils arrivaient, au moment de *la vie nouvelle. « Incipit vita nova »*, disait Dante, et dans cette nouveauté même, ils rencontraient une des causes les plus puissantes de leur génie et de leur vertu. Pendant qu'autour de ces âmes vivantes et vaillantes, tout s'agite et tout conspire, et pendant que tout se déshonore et que tout se perd en mille trahisons, en mille avanies, du peuple au roi, de l'empereur au pontife, et du trône à l'autel, ces poëtes, ces artistes, ces inspirés du Dieu nouveau, ne songent qu'à célébrer l'héroïsme et l'honneur, la jeunesse et l'amour. Ils chantent, quand le monde entier se tue! Ils chantent, ils rêvent, ils invoquent le poëme et l'élégie, et le sonnet et l'ode amoureuse; ils apprennent au monde étonné, le nom de leur chère maîtresse.

— « Elle a nom Béatrix, elle contemple, face à face, celui qui est béni dans tous les siècles. Gloire à Dieu! *laus Deo!* Et louange à Béatrix! » Elle était pour Dante, un symbole; elle était la splendeur même de la vérité, *Splendor veri!* Elle fut sa première chanson, elle fut sa plainte dernière. Il prit sa part dans ces guerres sanglantes et dans l'abomination de ces grands exils, en prononçant le nom de Béatrix. Ce doux regard qui le charmait ici-bas, il le retrouve au paradis, à la droite du Seigneur; de ces calmes hauteurs, c'est elle encore, c'est Béatrix, qui envoie à Dante, son poëte, le doux Virgile :

A l'ami de mon cœur la fortune est contraire :
Tandis qu'il gravissait la pente solitaire,

Digitized by Google

Devant mille périls, de terreur il a fui.
Il se perd, et j'ai peur, tant mon angoisse est vive.
Que ma protection ne se lève tardive;
Ce qu'on m'a dit au ciel m'a fait trembler pour lui.

Telle était sa chaste passion; mais le poëte était un homme, et plus d'une fois il obéit, comme eût fait le vieil homme, à des passions moins chastes, à des enivrements coupables. Il était de la *vie nouvelle;* il y tenait par les liens les plus sacrés de la poésie; il tenait à la vie ancienne par ses haines, par ses colères, par ses vengeances, par ses passions. A chaque instant le rêveur fait place à l'homme du mouvement, de l'action, de la bataille, et soudain il se jette à corps perdu, au milieu de ces discordes sanglantes, où toute famille était divisée, où toute maison était une citadelle. De Juliette à Roméo, de Montaigu à Capulet, du pâtre au fossoyeur, du pontife à la courtisane, et du poëte au soldat, chaque homme avait un châtiment à subir, une injure à venger; une honte au front, un remords dans le cœur.

Donc si Dante et sa symphonie étaient — tout simplement, des œuvres de la terre, s'il n'eût été qu'un amoureux à la façon de Pétrarque, un conteur à la façon d'Arioste, un poëte à la façon des poëtes qui l'ont suivi, pensez-vous qu'il eût porté sur son front, pareil au bronze du baptistère, un tel signe de découragement, de doute et de mort? Quand il passait dans la rue, on faisait silence, et le petit enfant qui jouait sur le seuil, se rapprochait de sa mère, et se cachait dans un coin du voile, en disant tout bas : « Mère! le voilà qui revient de l'enfer! »

Dante avait tant aimé! Il avait tant souffert! Il avait

touché, chose horrible à dire, même à l'abominable pouvoir de ce temps-là, et la dernière année du XIIIe siècle accomplie, il s'en vint, forcément, par inquiétude et par pitié pour cette Florence qu'il avait trop aimée, au pied du trône pontifical, s'exposer aux triples mépris du pape, du roi et de l'empereur! Mais ces mépris misérables ne devaient pas atteindre à la hauteur de ce grand homme! On le croit écrasé, il se relève, et, ne pouvant plus gouverner ces hommes ingouvernables, il se propose de les châtier dans ses vers. N'humiliez pas les poëtes! Ne brisez pas ces têtes, noblement inclinées! Ne jouez pas avec le feu, caché sous la cendre! Ils ont chèrement payé leurs mépris, le pape Boniface VIII, et le pape Nicolas III!

Est-ce toi, cria l'ombre, est-ce toi qui prends place?
Ici, déjà debout? Est-ce toi, Boniface?
Sur toi de plusieurs ans, m'a donc menti le sort?
— Je ne sais si je fus, de moi-même, assez maître;
Mais je lui répondis: Çà, dis-moi, mauvais prêtre,
Quel argent, quel trésor il avait donc promis,
Notre Seigneur Jésus, quand aux mains de saint Pierre
Il remit les deux clefs de son beau paradis?

Dans cette abominable politique des républiques italiennes, que pouvait faire un si grand poëte, et que pouvait-il comprendre à ces fureurs? En vain il les apaise un instant; la flamme, apaisée un instant, surgit plus violente, et peu s'en faut que ce grand homme soit brûlé vif, pour avoir tenu la balance égale, entre les blancs et les noirs, entre les Gibelins et les Guelfes. « Qu'il soit jeté au feu et brûlé vif! » Telle était la sentence contre Dante, et l'on

voit que la justice des hommes de ce temps-là, n'y va pas de main morte. Et quand l'homme était parvenu à éviter le supplice, alors arrivaient l'exil, la confiscation, la malédiction, le sel semé sur l'emplacement du palais renversé, et l'effigie honteuse, suspendue aux murailles du cachot.

Quand on ne la brisait pas, la maison du proscrit était pillée, — et quand on ne la tuait pas, sa femme était insultée; au même instant l'ennemi triomphant poursuivait l'ennemi vaincu, de ville en ville, et point de trêve, et point de repos; si vous échappiez à la flamme, eh bien! vous étiez supplicié en effigie. On a vu (chose horrible à dire!) plus d'un grand peintre employé à cette exposition infamante; il dessinait la potence, il attachait le *contumace* à la potence, et l'ordre était que cette image fût ressemblante, afin que chacun pût reconnaître le supplicié, à son visage, autant qu'à son supplice!

Lui-même, un des plus grands peintres de l'Italie, André del Sarte est mort de honte et de douleur, après avoir servi de bourreau, dans quelqu'une des exécutions de la cité de Florence! C'étaient ses propres amis que la seigneurie avait livrés à maître André, afin que son pinceau les attachât à la potence, et qu'ils sortissent, de sa palette, avilis, reconnus de tous, et déshonorés pour un jour.

Qui nous dira jamais les rages, les douleurs et les désespoirs de l'exil? Qui nous racontera ces longues et patientes douleurs que la mort efface à peine, et que le seul aspect de la patrie absente et retrouvée, emporte au-dessus des nuages? L'exilé seul, peut raconter dignement les douleurs de l'exil; mais dans son récit même on voit

luire (et tout au fond de sa douleur) je ne sais quelle incertaine et misérable espérance qui ressemble en effet à l'espérance, comme la pie au rossignol! Point de journée, hélas! sans un regret! Pas de nuit qui s'endorme avec sécurité, sur l'oreiller de l'oubli. L'oreille est éveillée, et le regard est aux aguets, afin d'interroger le moindre bruit qui vient du côté de Florence. Ah! Florence, ingrate patrie! Ah! malheureux Dante! Infortuné! tu appelles en vain ta maison, ton champ, ta fortune, ta femme et tes enfants; rien ne vient. Pas un espoir sur la terre, et pas une étoile dans le ciel!

> *..... Maestro, che e tante greve*
> *Alor, che lamentar li fa si forte?*
> O maître! quel fardeau de maux insupportables
> Les force de pousser des cris si lamentables?

Ainsi Dante, ce jeune homme et ce héros de la *vie nouvelle*, est devenu, par le retour de ces terribles révolutions qu'il voulait arrêter, la victime..... et le héros de la vie errante! Il s'en va d'asile en asile, invoquant Florence, la fille de Rome, qui ne sait même plus qu'il existe. « Allez, mes vers, à la patrie ingrate, et dites-lui le nom qu'elle oublie! »

Toutes ces villes qui l'ont vu sans le voir, tous ces monastères, où il a passé, sans laisser l'empreinte de ses pas, la cour de ces princes indifférents ou timorés qui le retiennent à peine un jour, Venise et Vérone, Udine et Ravenne, Rome et Paris, la Sorbonne et le Vatican, Padoue et Pistoie, et jusqu'au banc de pierre sur lequel il s'est assis... quand l'heure de la gloire aura sonné pour ce poëte, égal à Virgile..... égal à Lucrèce, ils sauront bien se rappeler : *qu'il*

a passé par là, dans son voyage. Ici il a dormi ! Ici il a vécu ! Sur ce banc il s'asseyait d'habitude. — *Hic mansit Danthes et carmina scripsit!* Ces tyrans cependant, ces esclaves, ces indifférents et ces lâches, que sont-ils devenus? qu'en a-t-on fait ?

Non ragioniam di lor, ma guarda, e passa.
Va, ne parlons plus d'eux, mais regarde et passons!

Nous autres, en nos symphonies, chantons Dante, et laissons là Florence, qui fut pour Dante une marâtre, *parvi Florentia mater amoris!* Il est vrai qu'à cette heure, il est écrit sur les tombeaux de Florence : *Honorez le poëte sublime!* Mais que Florence doit être honteuse, en songeant quel grand parti, pour sa gloire, et pour sa décoration extérieure, elle pouvait tirer de la *Divine Comédie*... Elle pouvait commander le tombeau de Dante à Michel-Ange, c'est-à-dire au seul mortel qui fût digne d'élever à Dante un tombeau !

Chose inouïe ! Après l'exemple que nous avaient donné les maîtres des grandes épopées, évoquant la Muse, et prêtant une oreille attentive à ses discours, nul ne pensait que cela fût possible de voir dans le poëme, le poëte agir et parler pour son propre compte, comme fait Dante en sa *Comédie!* Il arrive, il agit, il voit, il raconte; il est à lui-même, sa propre invocation, il est sa Muse, il est son héros; il n'adresse qu'à lui seul : le *Musa, mihi causas memora!*

Au milieu du trajet de notre vie humaine,
Sorti du droit chemin, qui sûrement nous mène,
Je me trouvai perdu dans un bois sans lueur!

Digitized by Google

Ainsi Dante lui-même, est son propre héros ; il rejette, il dédaigne ce commun abri de la Muse ou d'Apollon ; son orgueil lui dit, hautement, qu'il est un homme, déjà trop considérable et trop glorieux, pour s'effacer sous quelque invocation au dieu inspirateur. Lui-même il est son propre Apollon ! Lui-même il va s'inspirer de ses haines (*habens iram magnam*), de ses colères et de ses douleurs personnelles ! Il est le poëte nouveau de la *vie nouvelle*, et il ne comprendrait pas qu'on lui voulût imposer ces sentiers anciens. Le poëte est *nouveau*, que son œuvre enfin soit *nouvelle !* La jeunesse et la nouveauté obligent autant que l'antiquité et la noblesse. Il est nouveau ; il est chrétien ; il obéit à l'inspiration inconnue ; il *sait.....* il *voit !* Il entend des choses non entendues avant lui, *non priùs audita*, disait Horace, en son Chant séculaire.

C'est pourquoi il va démontrer la perte et la tache infamante du péché ; il ne veut rien cacher de ce qu'il a appris dans ce monde affreux du moyen âge ; il ne veut pas mentir, et de même qu'il va jeter dans le mépris et dans les flammes éternelles, tant de noms propres, tant de princes, de pontifes, de capitaines, il veut aussi que son nom paraisse à chaque page de son livre, afin qu'à chaque page de son livre, il puisse attester de la justice de ses violences, de la vérité de ses accusations. Otez Dante de son poëme, et remplacez-le par le pieux Énée ou le divin Hector, la *Divine Comédie* aussitôt perd la meilleure part des leçons, des terreurs, des châtiments qu'elle renferme ; ce n'est plus une histoire, ce n'est plus un cantique, à peine est-ce un poëme extraordinaire, semblable aux rêves qu'enfante la

Google

fièvre; on l'admire encore, on n'y croit plus, et ce terrible Enfer passe à l'état d'une fantaisie! Un *Télémaque* en mal, une *utopie* en noir, un mensonge, un cauchemar.

Mais que Dante arrive, aussitôt vous pénétrez dans l'enfer *nouveau*, dans l'enfer chrétien, tenant par la main Virgile, le poëte du sixième livre de l'*Énéide*, et les voilà, celui-ci rajeuni par la nouveauté de celui-là, qui parcourent en silence, ou devisant tout bas, le sentier du Tartare qui conduit aux ondes de l'Achéron. « Honorez les deux poëtes sublimes! » voilà ce que chante, en ses vingt-quatre chants, la *Divine Comédie!* Aussitôt, frappés que nous sommes du nom de ces deux poëtes, nous sommes attentifs et désireux de les suivre, à travers tant et tant de supplices si nouveaux, que l'on peut dire à coup sûr : « Écoutez ce mystère! » *Ecce mysterium dico vobis!*

Mais quel est donc cet enfer qui échappait à Virgile, ignorant des célestes vérités, et quels incroyables supplices doivent souffrir ces *maudits*, auxquels n'ont pas suffi les supplices, imposés par les Furies, aux damnés du sixième livre : Salmonée, Ixion, Tantale, Titye et les Danaïdes?

Cet enfer, c'est l'enfer de la vie nouvelle... l'enfer de la mort et de la corruption; c'est l'enfer de ce génie habile à inventer les supplices les plus atroces, *per atrociora ingenia pœnarum*, disait un Père de l'Église, et je ne sais rien de plus énergique. En effet, Dante n'a pas trouvé son Enfer dans son propre génie; il l'a trouvé dans le génie et dans la douleur d'un chrétien sincère et convaincu. L'enfer de Virgile... il est partout, même dans le livre de Fénelon, un saint évêque. L'Enfer de Dante, il n'est que dans Tertul-

lien, et dans la *Divine Comédie*. Il l'a trouvé dans cette terrible maxime « que chacun est puni, par les choses par lesquelles il a péché! « L'Enfer de Dante, il l'a trouvé dans toutes les prophéties : « Là gît Assur avec sa multitude; là est tombé Elam et tout le peuple qui le suivait; là Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du Nord, et leurs princes, et leurs capitaines, et tous les autres. — Cela a nom LA MULTITUDE! » — *Ausi omnes immane nefas.....* disait Virgile, de ses damnés.

Dans ces ténèbres où tout pleure, où tout se lamente, où le silence même a des voix pour gémir, où d'abîme en abîme, on descend, vous assistez, vraiment, aux supplices du véritable enfer! Il n'y a que celui-là désormais, celui-là seul est possible, c'est vraiment l'abîme, « obligé d'ouvrir une bouche sans mesure ». C'est vraiment le séjour de la bête de l'Apocalypse, « ennemie du jour et de la clarté. » Dans ces trous, dans ces antres, dans ces piéges, dans ces lagunes de glace et de feu, de nuages et de fumée, on entre; on entre, en laissant l'espérance à ce seuil de fer. Ici se présente encore le vieux nocher du sixième livre; ici le vieil Achéron roule encore son onde amère.

Il te faut un esquif plus léger que le mien.

s'écrie le vieux nocher de l'Enfer du Dante. « La barque gémit sous le poids de ce mortel! » dit Virgile, en son Enfer, mais là s'arrête la ressemblance, et tout de suite, de ces âmes entassées sur cette plage, on entend sortir tant de gémissements et tant de blasphèmes, tant de plaintes et tant

de douleurs, que l'ancien *Enfer*, comparé à l'*Enfer* nouveau, est un Élysée! C'est à peine, cependant, si déjà vous avez touché le premier cercle, à peine si vous avez franchi ce lieu d'attente où lè poëte, en s'inclinant, a placé les dieux et les héros de la double antiquité, insultée aujourd'hui par l'abbé Gaume et le sieur Nicolardot :

Beaucoup sont morts avant le Christ, le divin maître!

« Et moi-même, ajoute Virgile, ici j'attends la seconde mort! » Il l'a dit, la *seconde* mort; la mort nouvelle après la vie nouvelle! Ainsi Dante explique à la façon d'un philosophe, l'éternité des peines de l'enfer. « Ils renaîtront, dit-il, après une expiation légère, tous les grands hommes de l'antiquité païenne, et par cette renaissance même, ils échapperont aux flammes éternelles. » O justice d'une grande âme! ô suprême respect d'une intelligence, pour les intelligences qui l'ont précédée! Il avait honte, le vieux Dante chrétien, de damner, éternellement, les rois de son esprit et les dieux de son culte : Homère, Horace, Ovide et Lucain :

Tous, ils ont mérité ce grand nom de poëte
Dont leur voix, tout à l'heure, a couronné ma tête;
Ils me rendent honneur, et j'en suis glorieux.

En même temps, par la même justice, à côté des poëtes anciens, dans une ombre assez calme, et sur les bords d'une source vive, il a placé les héros que les poëtes ont chantés : Énée, Achille, Hector, Électre, Jules César, Lucrèce; il a voulu sauver les philosophes, Aristote et Platon, Socrate et

Démocrite, Héraclite et Thalès, Empédocle et Zénon. Et lorsque enfin il est quitte avec le genre humain antique, et qu'il a sauvé tout ce qui doit être sauvé du monde païen, il entre, d'un pas déjà plus léger, dans le deuxième cercle :

> Lieux d'obscurité morne, enceinte gémissante;
> C'était comme une mer levée et frémissante,
> Quand des vents ennemis combattent sur ses flots.

C'est en ce lieu que le poëte (heureux présage!) a rencontré ces ombres charmantes, Paulo, Francesca, l'impérissable amour du moyen âge, âmes germaines de l'âme de Roméo, de l'âme de Juliette! Depuis que la langue italienne a murmuré aux âmes bien éprises, ces premiers, ces divins enchantements, l'histoire de Paulo et Francesca remplit toutes les mémoires et tous les cœurs. Rien de plus abandonné, de plus chaste et de plus touchant n'a paru sous le ciel poétique, et Dante a été le premier à le rencontrer, ce pur amour, que n'ont pas deviné les anciens poëtes :

> Amour dont un cœur noble a peine à se défendre,
> Tu chéris mes attraits, aujourd'hui vaine cendre.
> Le coup qui les reçut saigne encor à mes flancs!
> Amour qui nous contraint d'aimer quand on nous aime,
> De son bonheur à lui, si fort m'éprit moi-même,
> Que cette ardeur toujours me brûle, tu le vois.
>
> *Amor, che a nullo amato amor perdona!*

Chaque syllabe est une plainte, chaque parole est une passion, et pendant que Francesca raconte ainsi qu'elle et

lui, depuis ce jour, « ils n'ont pas lu davantage ! » aux côtés de cet ange, Paulo se hâte, il a peur de la perdre encore, et... mais vous les avez vus, elle et lui, dans l'admirable et poétique traduction de M. Ingres, ou d'Ary Scheffer.

— « Ces deux-là, dit Virgile à Dante, et Dante le croit sans peine, ils ne seront pas damnés; ils attendent, comme Énée et Didon, la résurrection éternelle, et ils l'attendent patiemment, car c'est le même vent qui les emporte, en la même immensité. »

Ainsi le véritable enfer, et le vrai supplice éternel ne commencera qu'au moment où les deux voyageurs, à travers les lamentations et les ténèbres, auront rencontré quelqu'un de ces misérables Florentins, échappé, tout sanglant et tout souillé, aux guerres civiles de la patrie. Alors, en effet, nous dirons : « Voilà l'enfer ! voilà l'enfer ! Nous voilà dans les crimes sans pardon, dans les supplices sans fin. Oui, Florence, par l'énergique et vengeresse volonté du poëte, on te retrouvera dans ces lieux sombres, en honte, en misères, en lambeaux, en fragments; flamme et cendre, fumée et serpent tour à tour.

Oui, Florence! on va te reconnaître à ton injustice, à tes meurtres, à tes blasphèmes, à tes brigandages, à tes crimes de toutes sortes. A entendre le poëte, l'enfer, le vrai, le nouvel enfer, l'éternel enfer n'a été prévu et préparé, de toute éternité, que pour la seule Florence, ou plutôt Florence elle-même, c'est l'enfer, l'enfer nouveau dans lequel seront précipités toutes les cités et tous les crimes de l'Italie. Ici vraiment le poëte a perdu *toute espérance;* ici le poëte n'obéit

plus qu'à sa rage, à sa violence, à sa douleur. Le génie, en ce moment, s'abandonne à toute sa haine; il voudrait que Florence n'eût qu'un seul crâne... il broierait ce crâne, à la façon d'Ugolin, acharné sur l'archevêque Rogier :

Au quatrième jour, sans force, contre terre
Gaddo tombe à mes pieds en murmurant : « Mon père,
Tu ne viendras donc pas au secours de ton fils ? »

Il meurt; et, comme ici tu me vois, j'ai, de même,
Vu, de mes yeux, tomber, de ce jour au sixième,
Les trois, l'un après l'autre : et puis plus rien ne vis.

Sur leurs corps à tâtons je me traîne et chancelle.
Ils sont morts, et trois jours encor je les appelle ;
La faim fut plus puissante alors que la douleur.

Quand il eut achevé, roulant un œil farouche,
Le forcené reprit le crâne dans sa bouche
Et fouilla jusqu'à l'os, comme un chien en fureur.

Et la haine du poëte, et sa violence, à chaque cercle, augmentent (chose impossible !), et quand vous croyez que *le poëte nouveau* (c'est son titre !) est à bout de malédictions, aussitôt le voilà qui recommence, avec une nouvelle fureur, tout pareil au vautour acharné au foie éternel ! Montons donc de cercle en cercle; et d'abîme en abîme, allons à la suite des deux poëtes, Dante et Virgile ! A chaque pas, dans l'insaisissable enfer, ils rencontrent un vice, un crime, un péché, chacun des sept péchés capitaux tenant la porte d'un enfer. Par exemple, voici les hommes esclaves de leur ventre : ils ont dévoré la patrie; insatiables, et depuis tant de siècles, il

la menacent toujours. En voici d'autres, les rapaces et les prodigues, qui ont également insulté à la misère publique :

> Et toujours prodiguer — amonceler toujours !

disent-ils en se heurtant, à tout briser.

> Les têtes que tu vois de cheveux dépouillées,
> Ce sont clercs, cardinaux, papes, âmes souillées
> Qu'asservit l'avarice, en ses désirs outrés.

Cet autre, ici, dans le bourbier, Philippe Argenti, épouvantait Florence de ses fureurs.

> Sur Philippe Argenti, disaient-ils, anathème !

Plus loin, dans ces tombeaux brûlants, sont enfouis les incrédules, une des pestes de Florence ! Ils ont semé dans ta patrie, ô Dante ! les doutes qui l'ont perdue. Ils ont semé le paradoxe et le blasphème, Florence a recueilli la lâcheté et la stupeur ! Dante, on le voit, n'est pas seulement un démon, c'est encore un bon et fidèle citoyen, tout rempli des malheurs de son peuple. Il châtie, il prévoit, il raconte, il consulte ; il demande, à tout l'enfer, des nouvelles de la patrie absente ; il veut savoir, si du moins, il la reverra avant de mourir ? A cette importante question, l'enfer ne sait que répondre, et la fureur du poëte s'en augmente. « Ah ! malheur à vous, prévaricateurs de toute justice, malheur à vous ! Vos lâchetés et vos mensonges m'ont gâté ma chère patrie, elle est méconnaissable à cause de vos crimes ; elle est sans pitié, elle est sans honte, elle est sans respect !

Honte sur elle, et malédiction sur vous, misérables qui l'avez trahie, abandonnée, corrompue! » Ainsi elle se plaint, la pauvre âme lésée...

> Ah! s'il est une chose encore que j'ignore,
> Parle-lui, toi, Virgile, et l'interroge encore,
> Car moi je ne pourrais, tant je suis attristé.

Seulement, on ne comprend pas que Dante ait placé dans son enfer, des géants faits à son image, et plus d'un artiste, impatient des règles de l'art et de la nature. Dans sa rage implacable, il est tout semblable à Canapée :

> ..... Orgueilleux qui ne sait pas fléchir.....
> Au lieu de supplier, insolent, il blasphème.

Et lui-même que fait-il donc? A-t-il demandé grâce à personne? A-t-il fléchi le genou? Est-il convenu qu'il s'était trompé, en effet, lorsqu'il avait mis la main au gouvernail de cette république chancelante? A celui-là Virgile aussi pourrait répondre :

> Connais dans ton orgueil, ta plus grande torture;
> Il n'est pas dans l'enfer, de souffrance si dure
> Que celle que la rage à ton cœur fait souffrir!

Puis, dans un moment ineffable de sympathie et de compassion, Virgile ajoute : *Lete vedrai*, « Tu verras le Léthé. »

Dante et le fleuve d'oubli, Dante et le Léthé, y pensez-vous, ô Virgile? Si cette lèvre superbe eût touché à cette onde dédaigneuse, il est évident que le poëte n'eût pas imaginé tant de forces, tant d'abîmes, tant de feux, tant de

larmes, tant de douleurs. *Lete vedrai!* Si seulement il avait eu au fond de son âme ulcérée, cette seconde espérance qu'il oublierait, un jour, tout ce qu'il avait souffert, se serait-il donc abandonné à tant de fureurs? Plus j'avance et plus je trouve en ce chemin des malédictions, mille obstacles et mille terreurs. Après la boue, après le sable, après la glace et la fumée ardente, on arrive à cette immeuse chaudière où tant de misérables sont mis en bouillie, et là encore Dante interroge l'avenir. Il partage avec tous ces *damnés par lui* cette préoccupation constante :

Fais au moins que de nous on parle dans le monde!

et véritablement, le monde nouveau, le monde chrétien, le monde de Léon X et de François Ier, de Michel-Ange et de Machiavel, a parlé de cet homme, autant que le monde ancien a parlé d'Homère et de Virgile. Il a étonné son siècle; il a glorifié les siècles anciens; il a épouvanté tous les autres! Ce qui était, lui vivant, une satire, est devenu un mystère. « Ta parole a été le trait enfoncé dans ses blessures! » Il a franchi, d'un bond, toutes les limites que les poëtes, ses semblables et ses prédécesseurs, avaient posées; et le voilà au sommet d'un Olympe que lui-même il a découvert!

Quel miracle! Avec cette langue sauvage... « un patois latin qui disait à peine : *Papa et maman*, » il a raconté les plus difficiles complications de la théologie. Il a décrit, à la façon d'un encyclopédiste intelligent et convaincu, tous les beaux-arts de son temps, et tous *ces ouvrages*

laborieux par lesquels se conserve le genre humain, au dire de Bossuet. Grâce à lui, et par lui, cette langue italienne, à son bégaiement, est devenue un habile et savant langage, dans lequel se sont exprimés tant de génies illustres, représentés par tant de chefs-d'œuvre (enfin donc ma cantate est chantée!) et le voilà, depuis tant et tant d'années, devenu, aussi bien qu'Homère, une poésie féconde où puisaient incessamment, où puisent encore aujourd'hui, les plus grands artistes du siècle de Dante et du nôtre : « le son de la parole frappe au dehors, le maître est au dedans : *magister intùs est.* » Autant que Virgile, il est tendre, et plus qu'Homère, il est Grand.

Bientôt, au milieu de sa grâce ou de sa terreur, il rencontre des fantaisies, dans lesquelles il surpasse en grotesque, les plus folles inventions de Thersite. Il est tout ce qu'il pouvait être, et même un peu plus. Il sait la théologie autant qu'Abélard; il sait l'amour aussi bien qu'Héloïse! Il est un soldat comme le Médicis des bandes noires, un prédicateur comme Savonarole, un politique à la façon de Machiavel, un pamphlétaire à la façon de l'Arétin. Il touche à tous les modernes, dont il est le grand-père; à tous les anciens, dont il est le petit-fils. Il est magicien comme Apulée; il est un poëte lyrique autant que Pindare! Oui! D'une manière furieuse et désespérée, il presse à les faire suppurer, toutes les plaies les plus infâmes et les plus honteuses de l'âme humaine, « ils seront *angoissés*, et ils voudront se cacher dans l'abîme! » Oui! et quand par hasard, il loue, il admire, il conseille... ô bonheur! il a toutes les grâces de l'ange, et ses bontés.

Google

Il pénètre, et glorieusement, ce que l'esprit humain a de plus honnête et de plus généreux. Et que d'idées, de changements, de surprises, de tours et de détours, dans ce poëme à l'infini! Il sait... tout! Il excelle à tout voir, il excelle à tout montrer! Il invente... à faire peur; il nous pique, et, piqués par lui, nous subissons toutes les métamorphoses de sa fantaisie. Il fait du beau le laid, de la vertu le crime; il explique, il commente, il abaisse, il agrandit; il accuse, il condamne, il pardonne; il tient les clefs du ciel et les clefs de l'enfer! Et des supplices, à blanchir en deux heures, la tête même de Voltaire! Ainsi vous le voyez qui change un homme en serpent, le serpent pique à son tour et redevient un homme, châtiant également, également châtié! « Vous avez un cœur de fer, sur votre tête le ciel sera de fer! » Dans l'abîme où il se plonge, entraînant avec soi toutes les âmes, « la pensée est l'accusateur, la conscience est le témoin, la peur est le bourreau. »

En cet *Enfer* des malédictions humaines et des malédictions divines, le feu parle et se plaint, la fange hurle; ici l'âme sans corps de Branca d'Oria attend le corps sans âme de ce même Branca d'Oria; Judas Iscariote (ô misère!) insulte aux assassins de César, tant célébrés par Juvénal; le Florentin Mosca donne le signal des guerres civiles, et quand la fange monte, il recule en disant : « Ce qui est fait, est fait! » Pêle-mêle abominable de trahisons et de malédictions contre la science de l'homme, et la prescience de Dieu!

Telle est ma symphonie à l'honneur de Dante et de la *Divine Comédie!* Et si j'ai vraiment, jamais, dans toute ma vie, éprouvé quelqu'un des vilains mouvements d'un esprit

jaloux et d'un cœur envieux, ce n'est pas le poëte, ce n'est pas l'historien, ce n'est pas l'orateur, ce n'est pas le jeune homme en sa jouvence, et moins encore un des tout-puissants de ce bas monde, qui m'aient humilié à ce point dans ma vanité et dans mon orgueil. Non! Dans le grand art de la parole et de l'imagination, je connais les maîtres, et je m'incline avec respect. Certainement, ce n'est pas moi qui écrirai jamais une seule page de *Jocelyn* et des *Contemplations*; ce n'est pas moi qui composerai jamais *Eugénie Grandet* ou la *Recherche de l'Absolu*; ce n'est pas moi qui trouverai les *Contes d'Espagne et d'Italie*, je ne ferai pas *Indiana*, *Valentine* ou *Volupté!*

Non, certes, et je laisse aux maîtres leur popularité, leur fortune et leur gloire; ils ont le souffle, ils ont l'inspiration, c'est Dieu qui les a faits ainsi... Mais ce que j'envie, et ce qui me chagrine au suprême degré, c'est qu'avec les vingt-quatre lettres de ce même alphabet, qui suffisait à écrire *Tartufe* et les *Femmes savantes*, *Candide* et le *Neveu de Rameau*, les *Lettres* de Voltaire et les *Lettres* de madame de Sévigné, il me soit impossible, absolument, de produire autant de musique et de passion, autant de curiosité, de rêverie et de voyages dans les plaines de l'infini, qu'en va produire avec l'aide et la collaboration des sept notes de la gamme, un gratteur de violon, un tapeur de piano, que dis-je? un râcleur de guitare! Il râcle, on l'écoute; il tape, on l'écoute; il gratte, on l'écoute; et moi, j'ai beau faire et j'ai beau dire, à peine si de temps à autre, un esprit aérien se rencontre à l'ordre de mon alphabet; à peine si j'arrête une âme au passage, pendant que le premier musicien venu, pour peu que

sa chanson se roule et se déroule au fond d'un buffet d'orgue eu un rouleau de petits clous, il se fait suivre, obéir, entendre, écouter par tout le monde. Il chante, et la rue est en fête, et le carrefour, vivement réjoui, se réveille à ces mélodies brutales; il pleure, et chacun pleure; il veut que l'on danse, et chacun danse. *Andante! allegro! adagio!* trois puissances. Et que peut faire une plume inerte, à côté de ces orchestres formidables, de ces chœurs, de ces basses, de ces ténors?

Il est écrit, je le sais : « que le cordonnier se servira de sa toise, et le tailleur de pierres de sa forme, le pêcheur de son pinceau, et le peintre de ses filets; » c'est-à-dire, il est écrit que pas un ouvrier n'est content de son outil, mais que l'*écrivain se servira de sa plume...;* est-ce écrit? Que je tente après Shakspeare, de raconter la vie et la mort de Juliette Capulet, soudain, haro sur moi! Malédiction sur ma tête, et brisons, à l'instant, la plume de cet insensé! Au contraire, arrive un musicien, un simple musicien qui s'empare de Shakspeare, de Juliette et de Romeo..... soudain tout fait silence autour du croque-notes, et moi-même, écoutant, frémissant, oubliant d'écrire, aussitôt je bats la mesure, et telle est la loi de la musique, il me semble à moi-même, à moi l'écrivain, que je vois tout ce que j'entends. Ainsi, quand nous arrivons à la douce élégie : *amis, semez des fleurs... jetez des fleurs!* l'orchestre en deuil s'empare aussitôt de cette note de désolation et de mort, pendant que les voix funèbres reprennent, à leur tour, aux instruments pleins de fièvre et de passion, la note errante et douloureuse à travers le drame et les sanglots.

Digitized by Google

Jetez des fleurs! Juliette est morte; elle est morte; et dans la chambre obscure de mon cerveau, je vois passer, couvert de fleurs, le cercueil de Juliette. Amis, jetez des fleurs! jetez des fleurs! Hélas! la pauvre enfant la voilà qui descend sous ces sombres voûtes, avec elle descend la mélodie, et l'une et l'autre elles se trouvent enfermées dans le même caveau, dans le même linceul. Alors figurez-vous que le musicien, acharné à son œuvre, se met à vous raconter ce qui se passe au fond des tombeaux des Capulets. Sous son voile blanc Juliette repose. La mort pèse sur elle, *comme la gelée sur la plus douce des fleurs de toute la prairie.* Tout est changé : les instruments de la dânse servent de cloches funèbres; le dîner de l'hymen est un repas des morts; les fleurs de la noce couvrent un sépulcre. Pauvre cadavre enfermé vivant dans la tombe d'un mort!

Entre alors Roméo, dans cette tombe, armé d'une pioche et d'un croc de fer. Voilà ce que raconte, en ce moment, la symphonie. Il est ferme, il est fort, il est résolu, il va mourir. Seulement souffrez que Roméo contemple, une dernière fois, les traits de sa bien-aimée. Ces projets sont sauvages et farouches, et quelle plume les écrira? — La plume est une force impuissante; il faut, pour suffire à la voix qui chante, le drame et ses passions; il faut les pitiés, les lamentations, les douleurs de l'orchestre.

Entendez-vous ce qui se passe au fond de ces plaintes, de ces abîmes? Vous croyez que c'est l'orchestre frénétique qui se débat dans sa douleur? Non! c'est Roméo qui se tue, et qui meurt sur le corps de Juliette! En même temps Juliette revient à la vie, à côté de Roméo.

Qui donc, sinon Juliette, au sortir de la mort, pourrait nous révéler la phrase mélancolique dout se remplit le petit jardin, doucement reposé par la brise du soir? Nous entendions, tout à l'heure, uue plaintc; eh bien, la même plainte elle se fait entendre à l'heure où Juliette revient à la vie... entre-coupée... faible... monotoue... délirante... jusqu'à ce qu'elle s'écrie enfin, la malheureuse : « O ciel! qu'est-ce donc? Une coupe dans la main de mon Roméo?... C'est le poison! Et pas une goutte pour Juliette, l'ingrat! Laisse-moi baiser ces lèvres, pour y retrouver quelques gouttes de ce précieux cordial! »

Tout est dit. Le drame est accompli; maintenant, que le finale éclate comme un grand finale d'opéra! Maintenant que toutes ces passions politiques se retrouvent en présence afin que le frère Laurence les écrase sans pitié, sous son indignation et sa colère! Plus le frère Laurence élève la voix, et moins ils osent faire cntcudre leurs cris de rage, ces Capulets, ces Montaigus, ces fantômes entrevus par Dante en son enfer. Voilà des plaintes, voilà des larmes; et pourtant, tout à l'heure encore, en cette maison mortuaire, il n'y avait qu'amour, passion, ballets, plaisirs, et la symphonie en sa joie, allait, vivante, à travers ces chambres dorées. Juliette est morte à côté de son Roméo mort. Il n'y a pas une heure que la symphonie était en plein délire. Hélas! ce n'était que fête et bombance, l'éclat, l'entraînement, les transports; les robes de satin se frôlaient contre les habits dorés; les diamants jetaient leur vif éclat sur les épées; les gantelets d'acier servaient de miroir aux épaules nues.

Digitized by Google

Par la *Romanesca*, nous étions revenus à ce bal célèbre qui dure encore, après trois cents années; mais aussi l'orchestre, en ce moment, se complétait d'un second orchestre (eh, que voulez-vous que fasse une humble plume exposée à deux orchestres?). Ici la plainte amoureuse, et plus loin le chant du bal. Donc, chante *allegro!* Donne ta joie! Et toi, humble *adagio*, donne ta douleur, que tout se mêle aux douleurs du poëme de Shakspeare...

Écoutez cependant, et suivez la symphonie! Elle vous raconte en quelques notes d'adieu, que maintenant la fête disparaît et s'efface, comme fait le rayon du soleil dans le nuage. En ce moment le vaste palais où la ronde entraînait tous les corps, avec ces âmes de vingt ans, il fait silence; il est désert; les lumières sont éteintes; les danseuses se sont envolées. Il n'y a plus, dans ces murs, que la nuit, le silence et l'ombre où s'agitent les chastes murmures d'un beau soir d'Italie. Ainsi chante, en pleurant, l'*adagio*, de sa voix la plus touchante.

Et, là-bas, sur la place et dans la ruelle, au détour de la rue, on peut entendre encore la voix babillarde des moins amoureux ou des plus jeunes, qui fredonnent, en toute hâte, les derniers chants du bal. C'est bien la jeunesse frivole, oublieuse même de l'amour. Cependant plus ces voix insouciantes s'éloignent, et plus l'*adagio* se lamente. Il pleure ainsi, jusqu'à ce que tout se taise, enfin, là-bas, comme ici. Vraiment le chant cesse et s'éteint; il fait nuit, tout à fait, dans la maison des Capulets. Nos deux amants eux-mêmes ils s'endorment. O plume impuissante à raconter ce doux sommeil, et ce songe enchanté!

Digitized by Google

Alors paraît et se montre, en son fantastique appareil, la reine Mab. Pendant que se reposent, une heure, les passions de la terre, le drame peut bien faire halte quelque part, c'est un droit que n'a pas la symphonie; une fois lancée, il faut qu'elle aille toujours. La symphonie, elle est le rêve éveillé; elle est à la fois songe et mensonge, esprit, vérité, charme et désespoir! Elle se passe, et très-bien, des vers du poëte et des costumes du chanteur; le monde est son théâtre; un jardin, une mansarde, un petit salon, un bosquet en plein vent, et quelques musiciens de bonne volonté, la symphonie est contente; elle n'en veut pas davantage, et tant pis pour qui résiste à ses passions, à ses douleurs.

Mais quoi, n'écrit pas qui veut l'écrire, une symphonie! Il ne suffit pas de dire : à coup sûr, je ne suis pas Beethoven! Je le sais bien, mais je serais content, si seulement j'écrivais une chanson, adoptée aussitôt par les orgues de Barbarie; un joyeux *air à boire*, une valse, un galop, une mazurka! Moins encore? une humble sonate, pour le clavecin de cette petite blonde aux yeux noirs, qui de ses pieds d'enfant, et de sa main formée à peine, se débat, et se dépite, en ce moment, contre une sonate de Clementi?

Ma foi je l'essaie! Et puisque la symphonie est en l'air au plus haut des cieux, je vais écrire une complainte!... On ne sera jamais Beethoven, on sera, peut-être, Adolphe Adam!

AU MARIAGE

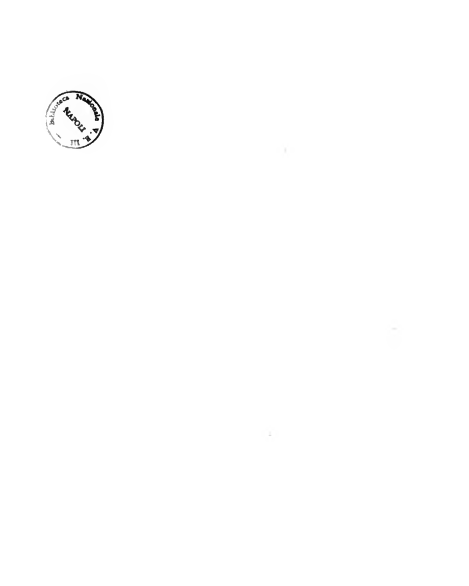
Ma chanson est intitulée : *Un Mariage écrit dans le ciel!* C'est peut-être un titre assez mal trouvé, pour une vulgaire chanson, mais enfin celui-là qui voudrait, d'un seul coup d'archet, briser la sagesse des nations, tenterait un crime inutile, absurde, odieux!

Il est écrit, depuis longtemps, que *les mariages sont écrits dans le ciel*, et à Dieu ne plaise que j'essaie une variation à ce doux proverbe. Il est vrai d'ajouter qu'en fait de mariage, il faut compter, au préalable, avec le notaire, avec le beau-père, avec le prêtre, enfin. J'ai entendu dire autrefois que le hasard était un grand marieur de filles, mais le hasard se fait vieux; il a joué sa dernière partie, et conclu, depuis longtemps, son dernier mariage. On l'appelle encore un dieu, par habitude, et comme on dit : « Votre Majesté! » par politesse, à ces gens qui ont été rois et reines, un jour, et quelque part. Mais croyez-moi, ne vous fiez pas au dieu Hasard, il est trop capricieux, trop fantasque, et trop peu



MUSIQUE ORIENTALE.

Digitized by Google



Digitized by Google

clairvoyant pour conclure, au contentement des deux parties contractantes, cette affaire qu'on appelle un mariage. Eh! qui voudrait se charger de marier Venise au grand-turc, quand le doge lui-même aurait grande peine à se faire accepter de sa vieille fiancée, la mer?

Donc la chose est fâcheuse à dire : il n'y a plus de mariages qui se fassent dans le ciel. Le mariage est une vente, un achat, un contrat aléatoire. Plus d'amour, plus de passion, plus de ces élans furieux qui poussaient deux amants à l'autel. Chose étrange, que l'on tienne encore aux *mariages dans le ciel!* dans un siècle où les opinions les plus tenaces, et les préjugés les mieux consacrés, sont rejetés avec aussi peu de cérémonie et de regret, que les os des générations passées sous la bêche du fossoyeur qui creuse une fosse, au beau milieu du cimetière!

Un mariage! Oh! oh! les vieux généraux ne préparent pas avec plus de soin la bataille décisive. Nos deux époux, avant de s'unir, se sont observés longtemps; ils ont fait plus d'une marche et plus d'une contre-marche, autour de la citadelle Hyménée; ils ont battu la campagne en éclaireurs; ils se sont dressé l'un à l'autre plus d'une embûche; ils ont fait de longues haltes; ils ont parlementé; ils ont dressé un traité d'alliance; ils se sont livré des otages; ils ont stipulé des dommages-intérêts; puis la chamade étant battue, ils sont entrés par la brèche, au milieu de la citadelle Hymen, comme on dit que le cardinal de Richelieu entrait dans les villes conquises. Que de peines ils se sont données, ces deux combattants, avant de chanter le *Te Deum!* du mariage, et quel mirage ingénieux, des deux parts!

Du côté de notre demoiselle à marier, que de musique sur le piano, de grâces virginales, de robes blanches, de peintures à la sépia! Que d'efforts douloureux pour se tenir droite, et pour laisser deviner toutes les qualités d'une belle âme, il en a coûté à la jeune épouse! Du côté du jeune homme, hélas! que de peines pour s'enrichir, que d'attention sur ses mœurs, que d'habits neufs! Hélas! aussi, combien de privations de tout genre : le jeu, le bal, la comédie, et le cigare, et tant d'autres privations que s'est imposées l'heureux époux, avant de conclure une si grande affaire! Sans compter le travail souterrain de la tendre maman, les efforts des amis, les calculs de l'avarice, et le fameux chapitre des *informations!* Sans compter le contrat, les acquêts et les conquêts, la corbeille et le trousseau, et le fameux texte : « En cas de mort! » qui revient à chaque ligne du joyeux contrat! Et voilà ce qui s'appelle encore aujourd'hui, un *mariage écrit dans le ciel!*

Je veux pourtant, et vous ne l'auriez jamais deviné à cet exorde, vous raconter, sur mon violon fêlé, deux mariages dont le Hasard fut le grand-prêtre, et qui ont tourné presque aussi bien que s'ils avaient *été faits dans le ciel.* Le hasard a tout fait, dans ces deux mariages, dignes du Nouveau-Monde où va se passer cette agréable histoire. Le hasard échangea l'anneau nuptial des quatre amants; il unit la jeune fille au vieillard, la femme sur le retour au jeune homme, et la conclusion de cette double union fut telle, qu'il faudrait remonter au mariage de Valère et de Lucile, d'Iphigénie et d'Achille, le plus beau des Grecs, pour trouver un mariage qui, par la réunion la plus excel-

lente de toutes les convenances, se puisse comparer aux doubles noces que je vais vous chanter.

Faut-il donc vous dire aussi que ce mariage accompli sur la terre, et *fait dans le ciel*, ne s'est pas fait sous le ciel de l'Europe? Hélas! le monde ancien, le monde comme il est, et *comme il faut*, a trop profané le mariage; il l'a beaucoup trop humilié, beaucoup trop livré aux beaux esprits de son théâtre et de ses *Physiologies*, pour que le ciel de l'Europe eût encore le moindre souci de présider à nos hyménées. Le ciel d'Europe est d'airain, pour les innocentes créatures qui aspirent au lien conjugal; il nous faut aller bien plus loin, au delà de la mer Rouge, et dans les belles prairies du sud-ouest de l'Amérique, si nous voulons rencontrer cet oiseau rare : un mariage, entouré de constellations clémentes et pacifiques.

Le pays où je vous mène est une vaste contrée de forêts primitives, chargée de fleurs qui étincellent dans l'herbe, comme autant de rubis perdus par une reine, après une fête. Au-dessus de cette terre où tout brille, éclate en mille feux, un grand soleil; auprès de ce feu tropical le soleil de l'Europe est à peine une lanterne sourde! Eh! j'ai grand peur de me perdre en cet océan de gazons et de fleurs; c'est pourquoi je reviens, en toute hâte, à la petite ville d'Adayes, sur le fleuve Rouge. Adayes est une ville espagnole; elle fut vingt ans, une ville française; elle est redevenue uue ville espagnole, si bien qu'elle ne sait plus guère, aujourd'hui, si elle est espagnole ou française?

Il en est des villes comme des hommes. — Les villes perdent une part d'honneur et de bonheur, à changer, si

souvent de maîtres. A force de changer de couleur, de sentiment et de drapeaux, on finit par ne plus savoir le nom de sa patrie, et le nom même de son père. En ce lieu d'asile et de piraterie, il est arrivé, plus d'une fois, que plus d'un Européen bel esprit, est venu échanger contre une calotte de peau, sa calotte de soie, et les mœurs des cités policées, contre les mœurs des forêts. Adayes est un salon, Adayes est une caverne; on y rencontre, à foison, toutes sortes de bonnes gens, simples, hospitaliers, ignorants, bigots, très-honnêtes, et ne songeant guère au bien d'autrui. Seulement, prenez garde à votre montre, et prenez garde à votre cravache, pour peu que votre cravache ait un bout d'argent. Espagnole ou française, Adayes est une honnête ville, où les gens ne laissent rien traîner.

Dans ce lieu de plaisance et de brigandage, la vieille Europe se fait jeune fille : elle joue, en minaudant, son rôle de fillette à marier. Innocence et fard; probité de verrous et de cadenas!

Quand vous avez traversé la ville espagnole (elle est facile à reconnaître à ses maisons de torchis, à ses seuils paresseux où l'habitant respire, en se pâmant, le frais du soir, à ses pans de murs qui sont des ruines, à ces vieux troncs, vestiges vénérables de la forêt abattue), vous vous trouvez en présence d'une église assez mal bâtie.

Approchez-vous, et contemplez la façade ridée; à votre aspect, le clocher s'incline, en vous donnant son bonjour amical! Entrez! le vent gémit dans les arceaux; la porte, aux sculptures gothiques, s'ouvre au plus léger prétexte! Écoutez le bénitier, il est rempli d'histoires amoureuses;

interrogez le mur d'enceinte, il vous racontera mille traditions !

Grâce à son église, et que dis-je? à *sa cathédrale*, Adayes possède un passé, si profondément plongé dans les ténèbres, qu'elle s'élève au rang même des plus fameux clochers du moyen âge. Elle a son poëme intime, aussi bien que les plus grandes villes de France, d'Angleterre ou d'Allemagne ont le leur. Grâce à son église, Adayes aura bientôt sa société des antiquaires, et partant sa *monographie;* elle aura son Walter Scott, pour en tirer des romans chers à la prairie en été, au coin du feu en hiver. Quoi d'étonnant? Un siècle, en Amérique, va compter pour un millier d'années; c'est ainsi que Notre-Dame d'Adayes, par son antiquité même, peut donner la main à Notre-Dame de Paris!

Cependant contemplez, à votre bel aise, Adayes et son clocher! Dans ce clocher, qui ne vaut pas celui de Saint-Jacques-la-Boucherie, on voit s'agiter quatre cloches fêlées; ces cloches, baptisées autrefois par des forbans, et par mesdames leurs épouses, toutes les fois que reviennent les fêtes religieuses, témoignent encore de la joie publique, par la plus discordante harmonie! Un véritable opéra-comique, messieurs! — Le plus épouvantable carillon que vous ayez jamais entendu au mariage de vos rivales, mesdames! L'église est carrée, ou peu s'en faut; ses frêles murailles sont ornées d'effroyables figures de vierges et de martyrs. — Les pauvres diables! On dirait, en dépit de leur sainteté, qu'ils sont atterrés par le bruit de ces quatre *faux* bourdons.

Adayes, église primitive, peinture primitive, et carillon primitif; que voulez-vous? Tout est primitif en ce lieu,

tout... même le prêtre qui dit la messe, et même l'ouaille qui l'entend !

Heureusement que le prêtre est un vieillard, que ce vieillard est un bonhomme, et que nous n'avons pas à redouter dans notre *concerto en la*, mais en *la mineur* et très-*mineur*, ces misères de toute histoire espagnole, où l'on voit : *fra* Antonio, qui est presque toujours un coquin du dernier ordre, un biographe défroqué, ce qui jette au fond de ces histoires, une noirceur abominable. Notre ami, l'archevêque d'Adayes (il en était l'archevêque, le curé, le vicaire, et l'enfant de chœur !) avait nom : dom Balthazar ! Avant d'être un saint homme, il avait été, comme tout le monde, un homme, et rien de ce que doit voir, et rien de ce que doit souffrir un vrai homme, ne lui avait été épargné.

Ce vieillard avait assisté au convoi du roi Louis XIV; il avait vu passer, dans leur carrosse et dans leur gloire musquée, toutes les maîtresses de Louis XV, le roi très-chrétien ! Lui-même, dom Balthazar, il avait vécu très-avant dans le siècle de Voltaire, et de madame de Pompadour. Une affaire d'amour l'avait conduit, à travers mille périls, au Nouveau Mexique, où Dieu l'avait fixé, pour qu'il prît soin des corps et des âmes des *Adayais*. Dom Balthazar, obéissant à sa vocation, enseignait à lire aux hommes de bonne volonté; il faisait répéter leur *Pater* et leur *Ave* aux petits enfants ! — Il guérissait la fièvre, aux vieilles femmes; aux jeunes gens, il proposait des énigmes; avec les jeunes filles, le dimanche, il jouait à colin-maillard, un jeu tout nouveau, qu'il avait transplanté dans le pays de son adoption, avec des graines de melon, et des têtes de tour-

nesols. Le père Balthazar Polo était à la fois le curé, le maître d'école et le médecin de la ville; il aura la première place dans l'histoire de la cité, si jamais elle est assez malheureuse pour avoir son histoire, un jour.

C'était, au demeurant, un homme accompli par les austérités du vieil âge; un bon homme, assez peu théologien, d'une conscience douce et d'uu sommeil profond, d'un cœur tendre et d'une faim toujours ouverte, comme sa figure; sa physionomie était sans défaut, et son âme était sans tache; seulement, il n'a jamais vu une taie, à son œil droit.

Or, cet œil à la taie, était le meilleur œil, sans contredit, des deux yeux de dom Balthazar, au temps même où il avait ses deux yeux! Il avait perdu son œil gauche, disait-il en riant, par suite d'un *pari* d'honneur! Un certain Castillan lui avait marché sur le pied, et s'en était vengé en lui donnant un coup de poing dans l'œil; ce qui fit que depuis ce jour, dom Balthazar fut une façon d'aveugle-clairvoyant, qui avait bien de la peine à se conduire. Au plus grand soleil, il y voyait, comme on voit dans le faible crépuscule du matin, ou dans la tremblante et timide clarté de la lune qui se lève entre les arbres. Ajoutez qu'il avait été si fort occupé de ses importatious de tournesols et de jeux innocents, qu'il avait complétemeut oublié la trausportation des lunettes, le bon curé!

Mais il était si bon, si bien intentionné, si complétement humain, si *pavé* (c'est le mot) d'excellentes intentions, que pas un Français mêlé d'Espagnol, et pas un Espagnol mêlé de Français, ne se fût permis de rire aux innombrables

quiproquos de ce galant homme. Il avait cependant des méprises plaisantes; mais on n'en riait pas, tant c'était un homme honoré, respectable et respecté!

Sa charité allait à l'aveugle, et comme elle pouvait, sans bâton et sans chien, et sans que personne lui criât : *gare!* On le vit, plus d'une fois, adresser à un nègre tout nu, de très-véhémentes exhortations sur les devoirs des maîtres, envers les esclaves; tout au rebours, il prêchait aux maîtres, l'obéissance, la soumission, le travail. S'il rencontrait une coquette de village, allant, le nez au vent, et de son œil noir œilladant le mois de mai, aussitôt voilà dom Balthazar qui chantait, à cette énamourée, un cantique à la louange de la sobriété... tout rempli de violences contre les cartes, les dés, et les liqueurs fortes. Et la coquette, en riant, disait au bon prêtre : « Ah! mon père! avant bien longtemps d'ici, je vous le promets, je ne toucherai ni les dés, ni les cartes, ni le verre au grog! Fi l'horreur!... » Et, relevant son tablier, dont le frôlement la pouvait dénoncer, elle s'en allait, toute courante, au-devant de son amoureux!

« Encore une âme que j'ai sauvée! » Ainsi disait le bon père; et l'instant d'après, à un vieil Espagnol, sans chemise, et nu-pieds, sale, et graissé de suif, un véritable Espagnol, un Espagnol primitif, orné d'un *puncho* et de chausses déguenillées, les seules qu'il eût au monde, à celui-là il débitait un sermon contre les couleurs tranchées, les habits brodés d'or, le camée enrichi de diamants, la bague au doigt, la plume au chapeau.

« Vanité, et tout est vanité, mon fils! » A ces mots, l'Espagnol convenait qu'il aimait, peut-être un peu trop,

le luxe et la fantaisie en riches costumes, et content de son péché, il s'inclinait, aussi fier que Don Juan.

Non certes, on ne riait pas du bonhomme! On l'écoutait avec déférence; et quand, par hasard, trop forte était la méprise, ses paroissiens, secouant gravement leurs solennelles têtes espagnoles, se disaient tout bas : Attendons! Le père a ses raisons sans doute! Et, dociles, ils attendaient, sans avoir jamais songé qu'une erreur de leur père spirituel pût avoir un fâcheux résultat pour lui-même, ou pour les autres.

Toutefois (nous revenons, par un détour, à notre ritournelle du proverbe des *mariages dans le ciel*), il advint, un jour, que la méprise du bon pasteur fut suivie de bien des chagrins, et fit verser bien des larmes. En ce temps-là, la plus jolie fille d'Adayes, où les jolies filles ne manquaient pas, était, au jugement même de toutes ces dames, une brunette accorte, et mignonne, appelée Armande et Dolorès Paccard, la fille d'un Français de la rue de la Comédie, et grand ami de Diderot. Ce Français, poussé par la Bastille, par la poésie, et par la pauvreté, était venu chercher la fortune en Amérique... Il y trouva la sensible Dolorès, dont il devint le mari, et six beaux pieds d'un joli terrain où il trouva le repos définitif. Sa fille, heureusement pour elle, à toute la grâce française, unissait la vivacité espagnole; elle vous avait la peau blanche et vive d'une Parisienne, accorte et bienséante, et l'œil bien fendu de l'Andalouse! Armande parlait le français avec l'accent espagnol; c'était une charmante langue ainsi parlée.

A seize ans, Armande Dolorès était orpheline, et qui pis

est, sans un louis d'or à l'effigie du roi de France ou du roi d'Espagne. Elle riait, elle chantait. « Une fille est un oiseau, » dit la chanson. Cet oiseau-là était une linotte à tête noire, et..... courez après si vous pouvez.

Non loin du village où la belle Armande évoquait les fêtes de la jeunesse, était né, enfant d'un père espagnol et d'une mère française, un bel enfant, qui, maintenant, était un beau jeune homme, et ce beau jeune homme était encore un charmant résultat de ce mélange des deux sangs, un jeune homme plus espagnol que français, tout comme Armande était plus française qu'espagnole. Notre héros, las de garder les troupeaux dans les grandes plaines ouvertes des Avoyelles, avait émigré auprès d'Adayes; il s'était procuré, à crédit, quelques arpents de terre, et, s'élevant ainsi à la rude profession de propriétaire, il vivait avec son vieux père et toute une armée de sœurs, dans une assez rustique maison, qu'il avait construite de ses mains. Richard, ce vaillant défricheur, bon à la charrue, au marteau, à la bêche, au fusil, venait d'entrer sans reproche et sans peur, dans sa vingtième année.

Il était, véritablement, un des plus beaux hommes de la province et le mieux tourné, en dépit de son pourpoint de peau d'agneau, et de sa méchante petite veste, errante à travers les prairies. Il avait les cheveux blonds d'un Normand (sa mère était Normande), et son teint frais, animé par toute la santé de ces eaux, de ces bois, de ces fleurs, de ces soleils, exprimait déjà toutes les passions dans leur plus vif caractère, et le plus charmant. Sa tête était fière et calme, et se balançait, superbe, sur des épaules robustes; son port était noble; il parlait franc; — au bout de ses deux bras, se

dessinaient, semblables à des tenailles de bel ivoire, deux larges poignets teutoniques. On l'eût comparé, trente fois par mois, au brave Hercule, au timide Adonis, si maître Hercule et si le bel Adonis, lui-même, eussent été plus connus dans le pays; le père Polo ne les avait pas importés à Adayes, avec les tournesols et le colin-maillard.

Dans un pays sauvage, on ne va pas chercher midi à quatorze heures; on se rencontre, on se regarde, on s'admire, et tout est dit. Armande avait vu, la première, Alvarès, son beau voisin; mais Alvarès, à soixante ans, disait encore, à qui voulait l'entendre, que c'était lui, le premier, qui l'avait rencontrée. A leur seconde rencontre, ils s'étaient dit, sans se parler, tout ce que peuvent se dire, en hontoyant, deux âmes innocentes et bien éprises. Au bout d'un mois, la jeune fille, un dimanche, alla consulter Balthazar Polo.

Le digne Balthazar! Il était si intelligent qu'il vit tout de suite, malgré ses yeux, la rougeur de la fillette. — Oui, mon enfant, je te comprends, je te vois! Il est vrai que le jeune homme n'est pas riche, et que tu es plus pauvre encore. Enfin, à la grâce de Dieu! Vous êtes l'un et l'autre honnêtes, actifs et jeunes; vous vous aimez, je sais cela, ma petite Dolorès, et vrai Dieu! ce n'est pas moi, qui vous empêcherai d'être heureux!

Vers le même temps, dans cette même Adayes, mais dans la haute sphère, et tendant au même but, le mariage, marchait, à pas lents, un autre amour, moins tendre, à coup sûr, mais plus prudent et plus respectable, entre un couple d'un âge mûr. Cette fois ce n'était pas, non certes, la faim qui va épouser la soif; la faim, joyeuse et contente, qui dit à la soif:

marions-nous, et viennent les enfants, ils auront mon pain bis, ils boiront ton eau fraîche. Ah! bien oui, il s'agissait de marier la perle au rubis, l'or à l'argent, la canne à sucre au coton, le damas au velours. Dans une riche et opulente plantation vivait, depuis dix-huit ans, madame de Labédoyère; elle était bel et bien, à son grand contentement, la veuve opulente et contente d'un riche planteur. Elle n'avait pas d'enfants; et, tout au plus, sa quarantième année allait sonner. Cette Adayaise était une anglo-américaine que feu Labédoyère avait rencontrée dans une ville de l'Atlantique, pauvre, fière et jolie, et qu'il transporta sur les bords de la rivière Rouge, pour le gouverner, lui et son ménage, pendant que lui-même, il gouvernait ses nègres.

L'honnête planteur trouva bientôt sa femme beaucoup plus maîtresse-femme qu'il n'eût pu croire. Après dix ans de mariage il était rentré dans sa liberté primitive, ou, pour parler sans métaphore, il était mort, le plus soumis et le plus ponctuel des époux. Ainsi, depuis tantôt huit belles années, madame de Labédoyère, seule héritière des vastes propriétés de feu son époux, était condamnée à la solitude du veuvage. Vingt ans de plus sur sa tête, avaient changé quelque peu madame de Labédoyère. A l'air rêveur de la jeune fille avaient succédé les airs impérieux de la grande propriété; le frais visage, avait fait place à cette figure carrée, entrecoupée de sombres sourcils, rehaussée par une légère et brune moustache. La moustache (agréable à tout prendre) était vigoureusement éclairée à la clarté de deux yeux noirs presque féroces; et même quand ces yeux voulaient être un peu tendres, ils ne savaient plus se baisser.

Tout le reste de la femme était à l'avenant; la taille *de la guêpe* (Adayes était pourvue aboudamment de ces sortes de métaphores) avait pris l'ampleur de la matrone, et le pied majestueux de la noble dame avait renvoyé bien loin les pas vifs et joyeux de ses jeunes années.

Cette dame, ainsi faite, et riche à ce point, soit oisiveté, soit ennui dans sa maison solitaire, avait imaginé de recevoir les hommages d'un vieux et riche Français, tout rabougri, mais présentable encore, et qui végétait comme elle, à deux ou trois milles de son habitation, un mille plus loin que la cabane, où logeait le jeune Richard. M. Dulac, le riche Français en question, était un petit homme adroit et madré, qui avait un pied sur le versant de la soixantaine; hypocondre jusqu'aux moelles, acariâtre à l'excès; son visage était jaune et ridé, on eût dit une pomme après l'automne; au demeurant, mélancolique et rêveur.

Il fallait tout l'ennui de madame Labédoyère, pour qu'elle songeât à convoler en secondes noces, avec ce taciturne. Mais quoi! N'avoir pour esclaves, que des gens achetés au marché, et voir chaque soir en rêve, le joug du mari défunt, fixé au clou conjugal, c'était une peine insupportable! Et puis cela lui parut noble et beau, à cette commère, d'apprivoiser une bête aussi farouche que M. Dulac. Elle se mit donc à être polie, et tout sucre, et tout miel, pour le ridé personnage. Elle eut pour lui, des prévenances infinies; elle lui envoya toutes sortes de friandises; elle lui parla de sa voix en fausset; elle fit plus... elle fit sa barbe!

Son regard même, à force d'étude et d'attention, devint presque tendre, et se teignit de cette aimable fascination

Digitized by Google

qui distingue le chat du tigre, quand le chat fait patte de velours.

Cependant le vieux gentilhomme, enguirlandé dans ces lacets couleur de rose, devint tout pensif; il se demanda, égoïste qu'il était, si les attentions, les grands soins, les petits soins, et les prévenances d'une si belle veuve, et si douce, et si désireuse de lui plaire, ne lui seraient pas un utile secours dans les infirmités, toujours croissantes de sa vieillesse? A ces questions dangereuses, M. Dulac répondit de telle sorte, qu'il finit par étudier quelques mots de galanterie à l'usage de la veuve, et quand enfin il sut bien son rôle amoureux, il le débita, comme eût pu faire un débutant dans le rôle de Lindor. Donc, après quelques moments d'hésitation et d'une pudeur bien naturelle, notre veuve consentit à unir son cœur et ses esclaves, au cœur et aux esclaves de M. Dulac.

Ce vénérable couple, et nos deux jeunes amants, s'étant ainsi rencontrés dans leurs vœux les plus chers, tout alla vite et tout alla bien, d'une et d'autre part; et comme la veuve était férue à ce mariage, autant que le vieux garçon en était joyeux, chacun de ces quatre fiancés ne songea plus qu'à recevoir et à prêter le serment définitif. Balthazar Polo, qui était l'unique providence de tous les maris, jeunes et vieux, fut donc appelé en témoignage de ce quadruple serment. Or, les amours de nos deux couples amoureux avaient commencé en automne; janvier, le mois glacé, venait de finir; février jetait sa pluie et ses tristesses sur les chemins défoncés; enfin les torrents furieux avaient si complétement oublié le rivage et le frein, qu'il fallait être

bien amoureux pour songer au mariage, avant le retour du beau temps. Ainsi il fallait attendre, et l'on attendit.

Mais enfin les tristes pluies s'arrêtèrent, février fit place aux mois plus cléments. A la fin, reparut dans le ciel éclairci, le soleil radieux de mars. Le mois de mars, incertain en Europe, est un beau mois dans la Nouvelle-Amérique. Mars, à la robe reverdissante, amène, en chantant, de beaux jours; il fait pousser l'herbe et la fleur dans les champs; il couronne, à ses sommets, l'arbre dépouillé de verdure; enfin rien n'est éclatant, plein de vie et de faste aérien, comme un printemps de la Louisiane. Osez vous plaindre, ingrats pour qui cette fête est préparée, de quelques tonnerres qui grondent, et qui tombent sur ces hauteurs !

Donc on était au commencement, aux premiers zéphyrs, aux premières fleurs, mais aussi aux plus soudains orages du mois de mars. Déjà les planteurs confiaient à la terre féconde les graines de coton et de maïs; toute espérance éclatait dans ces sillons lumineux, et quand venait le soir, les feux volants inondaient la plaine enchantée et frémissante. On eût dit autant de papillons aux ailes d'azur. L'arbre, aussi bien que la fleur et la semence, éclatait d'aise et de contentement. Le cornouiller étalait à loisir ses larges feuilles argentées; le *bouton-rouge*, aux touffes cramoisies, brisait, pétillant de joie et d'orgueil, les langes de l'hiver; l'alizier, le jasmin, et mille autres fleurs du printemps américain jetaient leurs parfums, leurs étamines et leurs couleurs sur les montagnes voisines du ciel. Fête plénière ici-bas et là-haut; la fleur parlait à l'oiseau, l'oiseau répondait à la fleur. Dans le gazon, au sommet de l'arbre, et partout, sur le rivage

où glisse, argenté par l'aurore, le fleuve aux flots rapides, sur le sol moussu où monte hardiment le chêne éternel, sur la branche où rit le rayon, où l'oiseau chante, où bourdonne l'abeille, écoutez et voyez! Vous entendrez le printemps, vous verrez le printemps. La saison délicieuse! Elle est surtout féconde en projets, féconde en espérances. O printemps! C'est l'heure où l'aigle, en son aire, et l'insecte, caché dans l'herbe, songe à son nid, à son hymen. C'est l'heure excellente entre toutes les heures de l'année, où l'homme aussi, quand il est sage, purifie avec amour sa demeure, et se choisit une compagne! Au printemps, le vieillard fait un pas en arrière, et regarde le ciel d'un œil serein. Le voici le soleil, ô vieillard! Découvre ta tête blanchie, ouvre ta poitrine, et ton regard, et ton âme, et tous les sens de ton corps et de ton âme à cette seconde vie, à ce bonheur suprême, qui vient du ciel, sur les ailes du zéphyr!

M. Dulac n'était pas un insecte, encore moins était-il un aigle; il était même un homme un peu mûr, et pourtant, plus le soleil avançait dans ses demeures sacrées, plus M. Dulac devenait tendre, inquiet, obéissant! Son regard, récemment rajeuni, s'animait à l'aspect de ces forêts reverdies; il appelait, de tous ses vœux, le jour de l'hymen; il était pressant, comme un Français de la vieille cour. Ah! ma chère âme et fiancée (ainsi disait le vieillard, d'une voix tremblotante), il est temps de nous réjouir. Croyez-moi, jouissons de notre beau printemps, cueillons les fleurs de la vie avant qu'elles soient fanées... et autres souvenirs de M. Dorat ou de M. le marquis de Pezay.

Digitized by Google

A des vœux si clairs et si charmants, la belle veuve opposait à peine un refus pudique. Elle se sentit fléchir à la seconde giboulée du mois de mars et de M. Dulac; enfin, bien priée et bien suppliée, elle consentit à ne plus différer le bonheur de son voisin, et elle promit de le suivre à l'autel.

Voilà pour la vieille colombe, et pensez donc si la jeune tourterelle était en train de roucouler. Elle écoutait, gentiment, les douces paroles de son ami Richard. Le beau Richard Alvarès, en phrases moins françaises, mais non moins passionnées, et surtout avec le même succès, pressait et suppliait la belle Armande : O ma dame et souveraine, écoutez-moi, exaucez-moi! Marions-nous, Armande! Armande, aimons-nous! Ce n'était pas le marquis de Pezay qui parlait ainsi, à l'iris en l'air, c'était bel et bien le beau Saint-Preux quand il parle à sa maîtresse Julie. Ajoutez que la fin du carnaval approchait; il ne restait plus que deux ou trois jours avant la venue du pâle carême, ennemi des innocents plaisirs. On allait entrer, oui-da, dans ce long jeûne, et si triste, pendant lequel l'église catholique défend l'heureuse cérémonie du mariage; loi sévère en effet, surtout dans la Louisiane, où le carême tombe au mois de l'année le mieux fait pour dire à la femme de son choix : *Je t'aime!* Ainsi le carême et le temps pressaient nos quatre amoureux.

Nos deux amants, Armande et Richard, voulurent en finir avec tous ces petits obstacles; si bien qu'ils décrétèrent qu'ils aviseraient à se marier vingt-quatre heures avant le carême. Ce qui fut résolu par Armande et le jeune Alvarès au coin du bois, fut justement résolu par M. Dulac et sa

belle veuve, au coin du feu. Ainsi, sans se connaître (ils ne s'étaient même jamais vus), ces deux couples choisirent pour se marier, le même autel, la même heure, et le même jour.

Mais voyez la chose étrange et l'accident ! Ce même jour on eût dit que tous les célibataires de la paroisse, les vieux et les jeunes, les fous et les sages, s'étaient donné rendez-vous à la bénédiction nuptiale. Je ne sais combien de couples, d'âges, de nations et de peaux différentes, se présentèrent à l'église d'Adayes, pour être mariés par le digne Balthazar Polo; on appelle encore cette année extraordinaire, dans la paroisse d'Adayes : *l'an des noces !*

Toute chose ainsi disposée et convenablement arrangée, il y eut encore un obstacle, à savoir : la pudeur de mademoiselle Armande, et la honte de madame de Labédoyère. Armande avait peur d'être vue et de rougir; madame de Labédoyère avait peur d'être en spectacle... et de ne pas rougir. — Sais-tu, Richard, disait Armande à son amant, que le père Polo a promis de faire des mariages demain, à midi, et après-demain, à quatre heures du matin? Quel malheur d'être mariés, devant tant de monde, et quand tout le monde vous regarde ! Mais, au fait, mon Richard, si nous nous marions après-demain, mais de très-bonne heure, ni vus ni connus, comme on dit que se marient les gens à la mode, qui le saura, qui nous verra? Marions-nous, veux-tu, après-demain, à quatre heures du matin, veux-tu, mon Richard ?

A ces câlineries innocentes, le jeune homme ne pouvait qu'obéir. Elle était si jolie, et la raison était si belle, en cette

bouche éloquente et souriante! — Ainsi, chère Armande, vous le voulez, marions-nous de bon matin. Il parlait encore, et déjà il était parti, pour tout préparer.

Eh bien, le caprice ingénu de cette jeune et timide fille fut aussi le caprice de la volontaire et majestueuse madame de Labédoyère. Elle insista près de M. Dulac, pour n'être pas mariée avec les autres femmes, au grand jour; elle voulut aller, incognito, à l'autel, la veille du carême, à quatre heures du matin. Ce fut en vain que le galant et tendre époux appela sa persévérance et sa galanterie à son aide, afin de vaincre les préventions de sa femme contre les solennités nuptiales, la dame, après avoir bien prié, déclara, tout net, qu'elle le voulait; et que si le mariage ne se faisait pas, à l'heure dite, il serait retardé de quarante jours! M. Dulac, qui était un tantinet vaniteux, fut donc obligé de renoncer aux brillantes cérémonies que l'Église réservait à un homme de sa caste. Entre nous, madame Labédoyère, voyant son époux si ridé et flétri, le sourire aigre-doux et le corps chancelant sur des jambes amincies par l'âge, ne fut pas fâchée de se marier dans l'ombre, et d'échapper, du moins le premier jour, aux regards ironiques des curieux, et aux propos des médisants.

Enfin le dernier jour arriva; le joyeux carnaval se sentait mourir, et le pâle carême montrait sa face pointue aux chrétiens les plus fervents, quand, sur les trois heures du matin, s'ouvrit l'église, au bruit discordant et furieux de ses trois cloches fêlées. Le digne Balthazar Polo, qui avait déjà fait des mariages durant toute la journée précédente, fut un des premiers à son poste. Cependant l'église se remplissait des

futurs conjoints et de leurs amis; les fiancés des deux sexes, l'homme à la droite, et la femme à la gauche du prêtre, arrivaient, les uns après les autres : c'était même un spectacle d'une grande variété et d'une grande confusion, à la lueur des lanternes vacillantes dans la main des nègres, cette procession de gens à marier. Ainsi vous eussiez vu venir un jeune Espagnol avec sa senora : le jeune époux, en manteau court, en vaste chapeau, équivoque figure, où les traits espagnols étaient mêlés à ceux des aborigènes; il marchait d'un air indifférent et distrait, soutenant une jeune femme, dont le visage, plus rond et plus calme, et non moins bruni, était à demi couvert d'une mantille à petits jours. Sous le mantelet, près du front, cette jeunesse avait placé le bouquet de fleurs naturelles qu'elle avait cueilli, elle-même, en se levant. Plus loin, venait une élégante à la dernière mode, à la mode française, et voyez-la, le sourire à la lèvre, et la rose à la joue! Elle porte une couronne artificielle sur ses blonds cheveux, imprégnés des essences du continent. Ah! la coquette, elle descend de Célimène en droite ligne, et du marquis de Moncade; et voyez comme elle tend la main à ce marquis poudré, dont l'habit bleu de ciel, le chapeau et le nez retroussés feraient reconnaître, à cent pas, un merveilleux de la place Royale!

En beaucoup d'autres mariés on pouvait également reconnaître un mélange de costumes bizarres, de traits singuliers, de physionomies étranges, qui indiquaient, d'une façon très-confuse, une foule d'origines croisées. Ces nouveaux mariés étaient presque tous abrités sous de vastes manteaux, de couleur sombre, un vrai refuge contre l'inclémence du

temps. En effet, le ciel, qui la veille encore, était bleu et serein, s'était tout à coup chargé d'épais et grondants nuages; Mars avait passé du rire aux larmes, de la joie à la colère, enfant gâté du printemps, à qui tout est pardonné d'avance, en faveur d'un arbre qui verdit, d'une fleur qui se colore, ou d'un rayon qui s'échappe des cieux cléments.

Quatorze couples, sur deux files opposées, les maris d'un côté, les femmes de l'autre, s'agenouillèrent, laissant entre eux un intervalle par où le prêtre pût passer, afin d'unir les époux, en leur donnant la bénédiction nuptiale. A la suite, et faisant cortége à chacun des nouveaux mariés, se tenaient les amis et les parents, tout prêts à recevoir la nouvelle épouse après la cérémonie, et à la conduire en triomphe au domicile de son mari. Cependant l'église était sombre et la nef était éclairée, à regret, par deux cierges de cire vierge placés sur l'autel; l'obscurité dansait autour de cette lueur solitaire en s'allongeant horriblement. Au dehors de la *cathédrale* (il faut agrandir, tant qu'on le peut, toutes choses) l'orage ne grondait pas encore... il était dans l'air.

A mesure que le jour avançait, le ciel devenait plus sombre; le vent furieux affluait avec violence autour du saint bâtiment, et se précipitait, en bouffées bruyantes, par la porte entr'ouverte; la flamme des bougies, incertaine, se baissait, se pliait, se ranimait par intervalles, fatiguant la vue et l'attention des spectateurs. C'était un frémissement incroyable et voisin de l'angoisse. Un orage, au sommet de ces nues, pleines de tumulte, pleines d'échos, plus bruyants que la foudre, est quelque chose de terrible et de sourd, qui emporterait les villes dans l'espace, et qui brise une pierre

Digitized by Google

comme il briserait un homme. L'orage, au Nouveau-Monde, est la machine à vapeur des temps modernes; implacable aussitôt qu'elle vous saisit! Vous pouvez donc juger de cette double terreur au dedans et au dehors de l'église. Au dehors, le vent qui gronde; au dedans, les horribles figures des *bienheureux* qui s'agitent en tous sens; la Vierge des sept douleurs, *Virgen de los dolores,* véritable caricature de l'affliction, donnant la main à saint Antoine, à la façon d'une dame qui va danser un menuet. Au dehors, les chevaux, attachés aux arbres, ou tenus par les nègres, sentant l'orage, frappaient du pied, se démenaient, hennissaient d'impatience, ou mordaient leurs larges freins espagnols.

Dans cette double circonstance de cette nuit, et de la tempête approchante, le digne Balthazar Polo fut averti qu'il fallait se hâter, s'il voulait que les nouveaux mariés arrivassent, sans trop d'encombre, à leurs nouvelles habitations. Il se hâta donc, et passant au milieu de la ligne conjugale, il jetait, un peu au hasard, sa bénédiction, à mesure qu'il avançait. C'était à peine si le digne curé se donnait le temps de poser l'anneau nuptial aux doigts qui lui étaient tendus. Cet anneau accepté, dom Balthazar remettait l'épouse aux amis de l'époux, qui se hâtaient d'envelopper la femme pour la conduire chez son mari avant que la pluie et le vent fussent tout à fait déchaînés.

Cela se faisait beaucoup plus rapidement que je ne puis le dire; et cependant, la tempête hurlait, geignait, menaçait. A chaque pas que faisait le bon curé dans son église, un éclair brillait dans le ciel, une nouvelle mariée disparaissait de l'église..... Bientôt l'éclair rentrait dans le nuage, la

mariée remontait sur son cheval, et Balthazar Polo procédait à un autre mariage, au milieu des cris, des plaintes, des lamentations. Dom Balthazar était semblable à Moïse au milieu du tonnerre et des éclairs.

Dans cette hâtive cérémonie, ordinairement si touchante, M. Dulac et Richard Alvarès étaient à genoux, à côté l'un de l'autre; vis-à-vis Dulac et Richard, les mariés, se tenaient les deux nouvelles mariées, madame Labédoyère, et notre amie, Armande Paccart, toutes deux tremblantes, l'une de peur, l'autre d'amour; toutes deux enveloppées dans leur manteau sombre, et l'une et l'autre, au même instant, elles tendirent leur doigt effilé à l'anneau nuptial, et la tête baissée sous la bénédiction du prêtre. Balthazar Polo arriva à ces deux couples, d'un pas chancelant. Dom Balthazar était plus aveugle, en ce moment, qu'il ne l'avait jamais été. Comptez donc, pour un seul jour, quatorze mariages nocturnes; le bruit de la tempête, la fumée et le pétillement des cierges, le maintien et le manteau des épouses. Hélas! Comment échapper à cet implacable ennemi du sourd, de l'aveugle et de l'absent, le *quiproquo?* Ce qui devait arriver, arriva. Le digne abbé Balthazar Polo, les yeux, le cœur et l'esprit également troublés, passa au doigt de la jeune Armande l'anneau du sec et vieux Dulac, pendant que madame Labédoyère, avec toutes les plus belles manières du beau monde, tendit l'index à l'anneau du beau Richard, et pour que rien ne manquât à l'équivoque, il remit Armande aux amis de Dulac; en même temps madame Labédoyère était livrée aux jeunes amis du jeune Richard. Soudain un grand coup de tonnerre éteignit les cierges de l'autel, l'église entière rentra

dans l'ombre, et le bon Polo, à genoux, se mit à remercier Dieu de tous les heureux qu'il avait faits, par son entremise. *Amen!*

Cependant on se hâte, on amène les montures; les parents de Richard (ils trouvaient bien le fardeau un peu lourd) placent madame Labédoyère sur un joli cheval, d'un pas rapide et sûr, dressé par le jeune homme pour sa belle et chère Armaude, et cependant la belle Armaude était doucement posée sur un petit bidet, au pas d'amble, que M. Dulac avait acheté pour la veuve..... Et bon voyage! Nos deux mariées les voilà parties, l'une au trot, l'autre au pas; la grave madame Labédoyère, escortée en feux follets, par de jeunes gaillards vifs et bien dispos; la sémillante Armande accompagnée par de graves planteurs, et trois ou quatre personnes d'un âge mûr, en reine que l'on promène au pas. Cependant l'orage arrive, avance... et sauve qui peut!

Sauve qui peut! Les toits volent au loin; les bois mugissent; les bêtes de somme hâtent le pas; les voyageurs se couvrent de leur manteau impénétrable. Allons! marchons! courons! Madame de Labédoyère, emportée au grand galop, se tient à la crinière de sa haquenée; Armande, au petit trot, maudit la lenteur de la sienne. Ainsi, tout servit à entretenir, jusqu'à la fin, la double méprise des deux époux.

A la fin, Armande et son escorte arrivent au logis du bonhomme Dulac, à l'instant même où la pluie en grosses gouttes pend aux branches des arbres. A la lueur du crépuscule, elle put remarquer, dans les bâtiments, une sorte d'importance qui ne s'accordait guère avec ses idées sur la cabane de Richard; les arbres et les arbrisseaux, que le vent faisait

plier, indiquaient plutôt un manoir, qu'une chaumière. Mais elle avait tant de hâte d'être à l'abri, sous le toit de son ami Richard, qu'elle n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions. Elle allait ! Elle obéissait ! Sous le péristyle, une foule de noirs se précipita à sa rencontre avec mille contorsions en l'honneur de leur nouvelle maîtresse... elle ne chercha pas à savoir d'où venaient tous ces noirs.

L'un s'empara de son manteau; l'autre onvrit devant elle uu appartement vaste et reluisant; un troisième offrit à la dame un fauteuil, un quatrième enfin, qui portait des bracelets d'argent, lui présenta un miroir, où rajuster sa chevelure, que la course avait quelque peu dérangée. Il est vrai que déjà la jeune fille ouvrait de grands yeux, et qu'elle doutait si c'était veille ou songe? A quoi bon douter? Elle vit bien, dans son miroir, qu'elle était tout éveillée, et tout de suite elle rendit le miroir à l'esclave, et elle étudia l'appartement d'un long regard. Le spectacle était nouveau, pour cette enfant de la bonne mère nature. Elle vit de grands fauteuils, dorés et recouverts en velours cramoisi, sculptés à chaque bras. Elle vit de molles ottomanes, autour desquelles circulaient des guirlandes de bois de chêne. Au-dessus du sopha, et contre le mur blanchi, était attachée une immense glace à la vénitienne, en biseaux, et sculptée et dorée, armoriée. Hélas! ce chef-d'œuvre avait été fendu, au moment où il quittait, pour n'y plus revenir, le boudoir de mademoiselle Duthé.

Cette glace, où tant de beautés s'étaient mirées, portait un large emplâtre au milieu de sa face : on eût dit un soldat querelleur, le lendemain de la paie. Elle s'inclinait d'uu



air goguenard sur l'appartement, de manière à refléter les moindres parties du sol de la vaste salle, qui était pavée en dalles, à la française. A la muraille opposée étaient suspendus d'antiques portraits de famille, affublés d'énormes perruques, ou couverts de brillantes armures. Cette magnificence et ce faste sans nom faisait un singulier contraste avec une large et grossière table de bois de cèdre, qui tenait le milieu de la chambre, entourée d'une douzaine de chaises du même bois, et de la même fabrique. Dans cette chambre à part, le dix-huitième siècle donnait la main, d'une façon très-familière, à l'art grossier de la civilisation américaine. Il en était, l'art américain, où il en est encore... à son commencement.

Elle vit tout cela, la jeune Armande, et d'un coup d'œil. Bientôt, de cet appartement somptueux, portant les yeux sur elle-même, elle se vit assise au fond d'un large fauteuil de damas, à franges d'or, les pieds sur un tabouret à fleurs, et devant elle un guéridon, à pied de biche, à dessus de marbre, et chargé d'un magnifique déjeuner. Rien ne manquait à ce matinal repas de noces, quasi royales. Le vin de Bordeaux, dans sa bouteille allongée, et le vin de Champagne, à peine dégagé de son goudron, le cristal de roche à facettes, l'argenterie armoriée, la porcelaine de Sèvres, si rare aujourd'hui, qui n'était pas commune en ce temps-là; et, sur des plats d'argent noirci, la truite savoureuse, la barre si friande, le pâté de canard, les mets favoris du pays, entourés d'une quantité suffisante de plats exquis de la cuisine française dont la jeune fille n'avait jamais goûté. Voilà comme elle se vit, la belle Armande.

Or, elle était un tantinet gourmande, et elle se hâta de déployer sur ses blancs genoux, réchauffés par un feu tiède et doux, une des serviettes attachées avec un ruban rose, du temps de madame de Pompadour.

— Ah! se disait-elle, en voyant tant de richesses et de *comforts*, ce n'est pas là sans doute la maison de mon Richard? Puis elle ajouta : « A moins, après tout, que Richard ne soit riche, et qu'il ait voulu me causer une surprise. » Elle eut bien vite rejeté cette explication, au bruit de la porte intérieure de l'appartement, qui s'ouvrait lentement... Non, certes, non, ce n'était pas son ami Richard, c'était le vieux gentilhomme à la face jaunâtre, et marchant d'un pas pénible et maladif.

Comme elle était chiffonnée en un petit coin, la bouche béante et les yeux hagards, la serviette déployée et le frisson sur tout son corps, elle entendit ce cacochyme appeler : Ma femme!... Oui, vraiment, il lui disait : *ma femme!* Et quand il vit : *sa femme!* en cette jouvencelle, et cette jouvencelle en cet humble état d'étonnement, de pitié, de frisson, de mille spasmes qui couraient çà et là, par cette tête innocente et par ce cœur tremblant... il comprit *la méprise*, et tout de suite, il se promit d'en tirer bon parti.

Pour commencer, il prit dans ses mains, doucement émues, cette belle main tremblante, et quand il vit rougir, de si près, ce joli visage, M. Dulac redevint Français tout à fait; il oublia les mots de galanterie surannée qu'il avait appris par cœur pour plaire à sa veuve, et alors, parlant pour son propre compte : — Ah! madame, pardonnez à mon embarras, mais mon bonheur me confond; je reste muet d'éton-

nement et de joie. O ciel et terre! combien vous êtes heureusement changée, depuis la dernière fois que je vous ai vue! Heureux et fortuné que je suis! Je retrouve une épouse, deux fois plus belle, et dix fois plus jeune! — Ah! de grâce, madame, obligez-moi d'un regard, sinon d'un sourire, et laissez-moi me féliciter de ce grand miracle, dont je remercie en même temps, le ciel et vos beaux yeux.

Armande, à ces mots, retira sa main dédaigneuse. — Il n'y a pas de miracle à cela, monsieur, reprit-elle avec un éclair dans les yeux, je suis la même, aujourd'hui, que j'étais hier; pourtant je reconnais je ne sais quoi d'étrange en tout ceci, un accident qui me trouble, et que je ne puis m'expliquer. La pauvre enfant, disant cela, était prête à pleurer.

— Vous avez raison, madame, et certes, vous avez bien raison, disait le malin vieillard; cela est étrange en effet, étrange et fort heureux que je retrouve, à la place de ma veuve, une toute jeune fille, éblouissante, et l'œil humide, et la main blanche et frêle; heureux que je vous trouve à mon foyer, souveraine et maîtresse en ma maison, vous, la vierge timide et tremblante; c'est un miracle!

A ces mots, les terreurs de la jeune fille augmentèrent; elle trembla. — Monsieur! monsieur! s'écria-t-elle, nous sommes, vous et moi, les jouets d'une fatale méprise; monsieur, vous n'êtes pas Richard! Où est mon Richard? C'est Richard que je veux! Et, les mains jointes, elle appelait : Richard! Richard!

En même temps elle se levait pour sortir; mais l'amoureux et obstiné vieillard se plaça devant la porte. Cette beauté, qui d'abord l'avait frappé si vivement, lui revenait

à présent dans toute sa grâce et dans tout son jour. Une grande passion s'empara de cette âme flétrie, et quand ce vieillard, qui se rappelait les beautés d'autrefois, eut bien étudié ce visage ingénu, ce beau front couvert de cheveux, ces joues colorées d'une rougeur extraordinaire, ces grands yeux noirs qu'une larme rendait plus brillants encore, et ces lèvres boudeuses et vermeilles... non, par tous les saints! le vieux Français se connaît trop bien en belles personnes, pour relâcher, à l'heure qu'il est, cette heureuse *méprise*. Je l'ai et je la garde, et si je la rends à ce Richard, malédiction sur moi!

— Peuh! fit-il, quel est donc ce monsieur Richard? madame la baronne, un pleutre, un rustre... un je ne sais qui?

— Monsieur! monsieur! répondait la belle désolée, il est mon mari, il s'appelle Alvarès, il est logé là-bas, près des peupliers, je l'ai épousé ce matin.

Et M. Dulac : — Prenez garde à ce que vous dites, reprit-il; je ne connais pas ce Richard Alvarès. Celui que vous avez épousé ce matin, c'est moi; celui à qui vous avez promis, devant l'autel, foi et fidélité, c'est moi! O ma jeune femme et mon épouse aimée! Eh! voyez donc, à votre doigt, l'anneau brillant que vous portez; lisez donc cette devise, en pierreries, JUSQU'A LA MORT; c'est mon anneau que vous portez! C'est moi, désormais, qui suis votre protecteur, votre ami, votre époux, votre père. Enfin vous êtes ma femme, sinon par l'effet de nos deux volontés, du moins par le bon plaisir de la Providence. Elle sait bien ce qu'elle fait, la Providence! Elle vous lie à moi, elle me lie à vous d'un lien que rien ne peut rompre. Ici, une toux violente

interrompit M. Dulac, dans ce discours amoureux et solennel.

Armande alors, comprenant toute l'étendue irréparable de l'accident qui avait rejeté son mariage en deçà de ses espérances, était retombée, abîmée en sa douleur. Elle pleurait et se désolait. Le vieillard, qui était habile autant qu'amoureux, n'oublia rien pour consoler cette enfant charmante; il fut aux petits soins pour elle; il lui présenta, galamment et gaiement scs éblouissants présents de noces : un riche collier de pierreries, une lourde chaîne d'or, et robes parisiennes et dentelles flamandes, éventails chargés d'amours; des gants, des rubans, des fanfreluches, toutes les parures destinées à la belle veuve. En habile homme, et commc il vit que la dame était occupée à tout voir, sans regarder, il parla moins de son amour que de sa fortune, de l'étendue de ses domaiues, du nombre de ses esclaves, de sa ferme volonté de mettre aux pieds de madame la baronne Du Lac sa fortune avec sa main. Puis, voyant qu'elle l'écoutait, déjà plus patiemmeut, il assaisonna son discours d'un peu de calomnie et de beaucoup de médisances. Il dit que Richard était gueux et chargé de famille; il insinua adroitement, que cette méprise, dout lui Dulac, il se réjouissait, comme du moment le plus heureux de sa vie, ne serait pas arrivée sans un peu d'aide et de bonne volonté de M. Richard. L'instant d'après, il représentait M. Richard dans les bras de l'opulente veuve, oubliant la pauvre Armande, qu'il lui avait sacrifiée.

Ainsi parla l'artificieux gentilhomme; il avait l'air si honnête et si convaincu de ce qu'il disait, et puis il était tout disposé à se soumettre à l'arrêt qu'allait porter sa femme!

Armande alors le regarda d'un air tout à fait doux : elle plaça à son cou souple et content la chaîne d'or; elle entoura son bras divin des bracelets gravés par Germain. Que disons-nous? Elle consentit, tout doucement, au banquet qui leur était préparé. Elle avait faim, elle dévora une bartavelle; elle avait soif, elle tendit son verre à la bouteille avenante, et son joli nez se perdit dans la mousse du vin de Champagne, oubli pétillant de tous les maux.

Cependant madame Labédoyère, à cette heure madame Richard, était rapidement emportée à la cabane de son jeune époux, par le fringant coursier que Richard avait amené des Avoyelles. Telle fut la rapidité de cette course au clocher du mariage, que les nuages paraissaient vaincus en vitesse, et bien que l'habitation de Richard fût beaucoup plus éloignée que celle de M. Dulac, la belle veuve ne mit pas plus de temps à faire le trajet, que n'avait fait la belle Armande! Elle arriva, comme Armande elle-même, aux premières gouttes de l'orage, aux premières clartés du matin. Mais la surprise de la dame fut bien plus grande encore que celle de la jeune fille. La pièce dans laquelle elle fut introduite était parquetée de planches mal jointes, sur lesquelles on posait comme sur un huchoir. Un grand trou, pratiqué au milieu de l'appartement, servait de cheminée, et dévorait la fumée odorante d'un cyprès tout entier. Les poutres nues du plafond étaient noircies par le hâle intérieur du toit enfumé; un vieux coffre, une douzaine d'escabeaux et deux fauteuils grossièrement façonnés, formaient tout l'ameublement de cette humble maison.

Ce fut pourtant dans ce trou enfumé, que la veuve fut

introduite avec peu de cérémonie. O surprise! Elle était à peu près seule, et pas même un esclave ne se présenta pour la recevoir! Une jeune fille aux cheveux blonds flottants l'aida à ôter son manteau, et lorsqu'elle parut à découvert, dans tout le feu de ses propres diamants, dans tout le bruit de sa robe frémissante, les deux vieillards, qui s'étaient levés pour la recevoir, un bonhomme de soixante ans, à barbe blanche, en haut-de-chausses déguenillé, et une respectable matrone de dix ans plus jeune, en grossier bonnet de coton blanc, en robe de bure, retirèrent leurs bras vénérables et tendus pour embrasser leur nouvelle fille. Ils s'inclinèrent jusqu'à terre, dans l'attitude et dans le silence du respect.

— O dieux! la belle dame! Ainsi disait la bonne ménagère à son mari.

— Qu'elle est âgée! ainsi chuchotait à ses deux frères, la jeune blonde qui avait débarrassé madame Labédoyère de sa mante à grands retroussis.

Cependant la sévère dame, aux regards dédaigneux, promenait sur le groupe et sur la cabane des regards empreints d'ironie et de mépris. Ses yeux hautains lancèrent des flammes, quand elle repoussa le misérable fauteuil qu'on lui offrait; sa moustache renaissante se redressa sur sa lèvre enflée. — Où suis-je, et dans quelle maison, et chez qui? Pourquoi m'a-t-on conduite ici? Ce n'est pas la maison de monsieur mon mari!

Au même instant, voilà la surprise, arrivait le beau Richard, si gai, si content, et les yeux étincelants de joie. — Où est ma femme, que je l'embrasse? Ah! chère enfant

que j'aime, où donc es-tu? disait le beau Richard... Mais, à l'aspect de la veuve, il s'arrête, il hésite, et... — Ma sœur, quelle est cette dame? Il disait cela d'un ton plus bas, et déjà fort inquiet, sans trop savoir pourquoi donc il était si malheureux?

— Cette dame, Richard, répondit un des jeunes garçons, c'est ta femme, oui! c'est la dame elle-même, que le curé nous a donnée à ton compte, et pour toi.

— Et une belle dame encore! Je puis bien jurer qu'il n'y en a pas de plus belle dans tout le pays, ajouta la mère de Richard.

— Mais, monsieur, je ne suis pas votre femme, à Dieu ne plaise! s'écria la veuve en éclatant, les poings fermés; je ne suis pas votre femme, et je le jure, haut la main! Qu'on me ramène à l'instant chez mon mari. Je le veux! Je ne resterai pas dans cette misérable cabane un instant de plus.

— Vous dites très-vrai, madame, répliqua Richard; vous n'êtes point ma chère Armande, et (j'en rends grâces au ciel) j'ai épousé une bien plus jolie et plus jeune femme que vous, madame; Armande, Armande Paccard! J'entrevois d'ici quelque fatal quiproquo que je dois éclaircir; mais j'en suis fâché pour vous, madame, il faut que vous restiez chez moi en otage, et que je retrouve Armande, ma femme. Ainsi, pas de cris, pas de larmes, vous êtes mon gage, et vous ne sortirez pas de cette cabane, avant que ma belle Armande me soit rendue. Il pleurait, il se lamentait, il se frappait au visage! O misère! ô désespoir.

— Dieu du ciel! s'écria la mère de Richard, illuminée d'une idée subite; il y a gros à parier, mon pauvre enfant,

que voilà un tour du mauvais œil du pauvre Balthazar, qui t'aura donné la mauvaise dame !

— En ce cas-là, ma mère, il faudra bien que le seigneur Balthazar retrouve et me rende ma véritable épouse. Et quel droit aurait-il de m'escroquer, au profit d'un autre, ma gentille Armande? Et pourquoi m'affubler de cette dédaigneuse dame, qui est assez âgée pour être ma mère? Mais j'irai trouver dom Balthazar; j'irai le trouver, sur-le-champ, pour qu'il me rende Armande Paccard. Si je ne le fais pas, je consens bien à ne plus monter à cheval, de tout le reste de mes jours! En attendant, ma mère, il faut veiller sur cette dame; et la bien tenir, jusqu'à mon retour.

Disant ces mots, il franchit la porte, en dépit de la pluie et du vent qui battaient la muraille. En vain sa mère inquiète appelait : Richard ! Richard ! Il lança son cheval à toute volée, et courut, à travers l'orage, en dépit de la tempête et de l'ouragan, à la cure, où le bon pasteur, au coin d'un bon feu, se reposait des fatigues de la matinée. — « Écoutez-moi, mon père, écoutez-moi, et, s'il se peut, tirez-moi de l'abîme où vous m'avez plongé. » Voilà par quelles paroles désolées commença cette longue conférence avec dom Balthazar Polo. Le bon homme essaya d'abord de convaincre sa victime qu'une pareille erreur était impossible. Est-ce donc qu'il ne savait plus marier ses ouailles? Est-ce qu'il était aveugle à ce point-là? Par saint Balthazar, son patron, et par saint Oculi, son protecteur dans le ciel, lui, Balthazar Polo, il était sûr d'avoir remis à chacune de ces dames l'anneau de son époux; il était sûr et certain d'avoir très-pertinemment remis chacune de ces dames, elles-mêmes,

aux mains de leur époux. Véritablement, il parlait bien, mais tout ce que put dire le digne curé ne servit qu'à augmenter la fureur de Richard.

— Il y aurait de quoi damner un saint, s'écriait le jeune homme, et pensez-vous que tout le monde soit aveugle, et moi-même suis-je assez sot pour ne pas distinguer une femme de quarante ans, d'une fillette de dix-huit ?

Ainsi il parlait furieux, triste, et si touchant dans sa douleur! A la fin, dom Balthazar demanda au jeune homme, s'il savait le nom de l'homme qui devait épouser la dame *âgée?* Il était probable, en effet, que chez cet homme la jeune fiancée avait été conduite. Richard, frappé de cette idée, eut peine à trouver une réponse. Hélas! il n'avait pas même songé à s'informer du nom de la femme qu'on lui avait amenée. Il fallait donc courir, au grand galop, à de nouvelles informations auprès de la veuve, et il partit, sur-le-champ, pour retourner en son logis.

Cependant il ne voulut pas quitter le village d'Adayes sans aller à la demeure de sa chère Armande, et sans demander ce qu'elle était devenue? Il n'espérait guère, et pourtant il espérait..... vain espoir! La cabane était vide. Armande? On ne l'avait pas revue! On la croyait chez son époux, et l'on n'en savait aucune autre nouvelle, depuis qu'elle avait quitté la maison, en beaux habits de noce. Il courut même à l'église, appelant: Armande! Armande! Il ne trouva que le sacristain, dans l'église attristée, et ces affreux martyrs à longue barbe, aux yeux tors, qui regardaient ses angoisses avec la plus stupide, et la plus égoïste indifférence. La *Virgen de los dolores*, tout entière à ses violentes

douleurs, n'avait aucune pitié pour les chagrins amoureux de l'humble Richard. Le saint Dominique était tout occupé de savoir ce qu'il ferait rôtir sur son gril méprisé? Saint Pierre-ès-Liens se débattait contre ses chaînes moisies. A l'aspect de ces béats, qui ne songeaient qu'à leurs propres douleurs, le jeune Richard fut tenté de leur faire sentir sa colère; mais il eut peur de faire attendre Armaude. Il remonta, furieux, sur son cheval, et il arriva chez lui, trempé par la pluie, au milieu d'une épaisse vapeur, produite par la température de ces contrées.

La fureur de l'orage, qui aurait perdu les habits de noce de madame de Labédoyère, si elle avait tenté de se hasarder au dehors de la maison, lui avait fait supporter avec assez de patience, et même avec une curiosité qui n'était pas sans quelque plaisir, sa courte détention dans la maison de *son mari!* A son retour, Richard trouva la veuve, assise dans un fauteuil, l'air soucieux, plutôt qu'ennuyé. Ses sœurs se livraient à leurs occupations habituelles, quoique plus silencieuses et plus réservées qu'à l'ordinaire. Le ton impérieux de la dame inconnue, et l'éclat de son costume gênaient quelque peu leurs mouvements. Quant aux réflexions intimes de madame Labédoyère, elles n'étaient pas toutes, il faut bien le dire, au désavantage de Richard. Si Richard retrouvait Armande, eh bien! M. Dulac n'était pas perdu; sinon, ce baron Du Lac, perdu pour madame Labédoyère, pouvait être facilement réparé par ce jeune homme de si bonne mine et de si riche encolure, jeune, emporté, colère, et beau garçon, montant à cheval par l'orage, amoureux à outrance, insolent, vaniteux, superbe, et vingt-cinq ans, quelle fortune

Digitized by Google

splendide, à côté des richesses et des catarrhes de M. Dulac! Enfin, si le beau Richard était pauvre, la veuve avait assez de bien, pour elle et pour lui. Pour tout dire, elle commençait à trouver sa situation fort supportable, lorsque Richard entra dans la maison.

Richard, tout essoufflé, tout mouillé, tout haletant... mais enfin très-poliment, demandait à la dame (il était temps) son nom, et le nom de l'homme qu'elle devait épouser, avant de se marier avec lui, Richard? Où le trouver, madame? Aidez-moi, nous le trouverons, et je vous demanderai pardon, de tous les ennuis que je vous ai causés! Ainsi il parlait, déjà moins triste, et lançant le feu de ses deux grands yeux dans ce cœur incendié. Certes, le moment était solennel, la question était difficile, et quand la veuve eut répondu sans colère qu'elle devait épouser M. Dulac, un de ses voisins, qui possédait une grande habitation à quatre lieues d'ici, le jeune Richard et sa famille, en grand conseil, cherchèrent un remède à tant de malheurs.

Ils étaient donc très-sérieux, pendant que la veuve, enjouée, ou peu s'en faut, présidait à cette importante délibération. A la fin donc il fut arrêté, d'une commune voix, que Richard irait, avec son père, à l'habitation de M. Dulac, pour redemander sa jeune épouse. — Et si sa femme lui était rendue, aussitôt maître Richard promettait de rendre à madame Labédoyère, son mari et sa liberté. Cela dit, le père et le fils se mirent en route, comme deux paladins d'autrefois. Le père était un cavalier peu habile, qui, de toutes les allures du cheval, ne connaissait que le pas, ou

tout au plus le petit trot. Aussi, Richard, impatient d'arriver, gourmaudait le bonhomme : — Allons, mon père, allons plus vite; il nous faut traverser toute la campagne avant d'arriver à la maison de M. Dulac; même nous serons très-habiles, si nous arrivons avant la nuit close. Allons, mon père! Et le bonhomme (il était homme de sens et de bon conseil) :

— Qu'importe, disait-il, il sera toujours assez temps d'arriver, pourvu que nous arrivions avant la nuit! Vous savez bien que voici bientôt dix ans, que je n'ai monté à cheval, et vous ne voudriez pas, mon fils, que votre vieux père se fît le jockey de votre passion, pour se casser le cou, dans sa vieillesse. Soyez donc plus patient pour moi, mon fils Richard. D'ailleurs, qui vous presse, et pourquoi tant se hâter? A défaut de mademoiselle Paccard, n'avons-nous pas de bonnes arrhes, de belles négresses, une belle veuve, un bon neveu? Holà! holà! Si tu m'en crois, nous n'irons pas si vite, ami Richard!

Ainsi maugréant, Richard, aux pieds légers, et son bonhomme de père, à la tête lourde, atteignirent la maison de M. Dulac, justement comme on était entre chien et loup, ou, si vous voulez un brin de poésie, à l'heure inclémente du crépuscule : il ne fait plus jour, il ne fait pas encore nuit. Cependant la pluie avait cessé; le mois de mars était redevenu le printemps; dans le ciel rasséréné, les nuages vaporeux et diaphanes se coloraient d'une teinte rose, et déjà promettaient un beau jour. Le souffle était doux, le calme était profond, la maison silencieuse, et mons Richard frappait à la porte : « Ouvrez! ouvrez, monsieur Dulac,

ouvrez-nous. C'est moi, Richard Alvarès, je viens reprendre ici ma fiancée... Ouvrez-nous, monsieur Dulac ! »

Il frappa, plus d'un grand quart d'heure. A la fin parut, au guichet de la porte fermée, un vieux nègre, et ce nègre était tout souriant : — « Bonjour, monsieur, disait-il, bonjour; mais mon maître est avec sa jeune femme; ils viennent de s'enfermer il n'y a qu'un instant, et ce n'est pas moi qui les veux troubler. Bonjour, monsieur. » Et le guichet se referma.

Toc! toc! toc! Richard furieux se mit à frapper, de plus belle; il frappait à renverser la maison. Le guichet s'ouvrit de nouveau, et le même esclave, avec son même sourire horripilant, apparut au guichet :

— Ami, disait Richard, comment est faite la femme de ton maître. Oui, dis-nous un peu comment elle est ?

— Ma foi, monsieur, c'est très-joli, très-mignon, très-léger, très-pimpant. D'abord la dame a pleuré, on l'entendait qui disait : Richard ! Richard ! Richard! Puis elle s'est apaisée. Enfin elle s'est consolée. Et les voilà là-haut, les deux tourtereaux, dans leur nid. Bonjour, monsieur! bonjour, monsieur !

Pour la seconde fois le guichet se referma sur cet infortuné jeune homme. Il se lamentait; il invoquait la terre et le ciel ! Il passait de la prière au blasphème, et du blasphème à la fureur; ce qu'il éprouvait, en ce moment, sous les fenêtres de ce toit conjugal, ne saurait se décrire. Le sang français et le sang espagnol, affluant dans ce cœur ulcéré, se livrèrent un combat féroce. A la fin, l'orgueil français l'emporta. — « Partons, mon père, dit Richard; partons, mon père,

je comprends tout, à présent. L'ingrate et la perfide! Elle s'est cruellement jouée de moi : partons, mon père! Ah! partons! partons! »

Le vieillard, très-sage et très-habile (il avait déjà son plan), retint son fils, et rappelant le nègre : « Il faut absolument que je parle à ton maître, et sur-le-champ!

— Cela est impossible, monsieur! La nuit commence à peine, et mon maître a défendu que, sous aucun prétexte, on entrât dans sa chambre, avant le très-grand jour.

— Je te dis qu'il faut absolument que je parle à ton maître, esclave de Satan! cria d'une voix terrible le vieux Louisianien : Va lui dire, à l'instant, que je le veux! »

Le noir, qui ne riait plus, s'en fut enfin prévenir M. Dulac; mais l'instant d'après, il revint, toujours souriant, et porteur d'un honnête message de son maître. Ainsi, M. le baron Du Lac prévenait M. Richard et son père que lui, Dulac, c'était la nuit de ses noces; qu'il s'était retiré pour reposer à côté de sa nouvelle épouse; en conséquence il priait ces messieurs de ne pas le troubler dans son bonheur; mais demain, sur les onze heures, à midi, tout au plus, le baron sera très-heureux de recevoir ces deux messieurs, et d'obéir aux ordres qu'ils voudront bien lui donner.

Le vieux berger, qui n'était pas patient tous les jours, suivait cette aimable réponse du regard et du geste; il semblait se grandir d'un demi-pied, à chaque mot que disait l'esclave, et développant peu à peu ses vastes épaules, ses grands bras, ses larges mains et la fureur qui gonflait sa poitrine : — Va dire, cria-t-il au nègre, au baron Du Lac que si je ne le vois pas tout de suite ici, je renverse son toit

d'un coup d'épaule, et que je l'ensevelis, lui, sa femme et ses enfants, sous les débris de sa maison.

En ce moment enfin une fenêtre, au premier étage de la maison silencieuse, fut ouverte avec précaution. Une tête couverte d'un bonnet de laine, retenu par un ruban d'un demi-pied, se fit entrevoir à cette fenêtre, et M. Dulac demanda, d'une voix aigre et cassée, à qui en voulaient ces Messieurs, qui donc faisait tout ce tapage, et de quel droit on le venait réveiller, malgré ses ordres formels, à cette heure de la nuit?

Le père alors répondit, pour son fils; il exposa, en peu de mots, l'objet de leur visite; il parla du changement cruel dont son fils était la victime; il finit par réclamer, à haute voix, la jeune femme de Richard, offrant de rendre, en retour, les diamants, les habits et la personne de la fiancée de M. Dulac.

Ces paroles, très-nettes et très-claires, furent suivies d'un grand silence. En vain Richard prêtait l'oreille, prêt à s'élancer dans ce sombre appartement, au moindre cri, au moindre soupir... Mais pas un soupir ne se fit entendre. Évidemment personne, en ce lieu nuptial, n'avait à crier : à l'aide! au secours! et toute chose était parfaitement régulière en cette maison nuptiale. M. Dulac rompit le premier ce silence profond, et d'un air triomphant :

— Messieurs, leur dit-il, vous le voyez, il n'y a pas d'erreur. Je suis très-satisfait et très-glorieux du mariage que j'ai fait ce matin. J'espère que la jeune dame, mon épouse, qui est près de moi, qui nous écoute, est heureuse autant que je suis heureux. Enfin cette jeune femme est à

moi, selon toutes les lois de l'Église. Elle est mienne; elle porte, à son doigt, un anneau d'épouse légitime, à mon nom, l'anneau même que lui a donné le prêtre, à l'autel. Quant à la veuve Labédoyère, je n'ai rien à y voir; faites-en ce qu'il vous plaira; c'est une très-respectable dame, et qui convient, parfaitement, à un jeune homme ambitieux. Croyez-moi, jeune homme, acceptez, volontiers, le bien que le ciel vous envoie, et... Mais le vent est vif, et je vous souhaite une foule de jours heureux.

A ces mots, le triomphant Dulac, retirant sa tête, refermait la fenêtre, et comme il la refermait sans trop de hâte, l'infortuné Richard voulut tenter un dernier effort :

— « Armande ! Armande ! Écoute-moi; reviens à moi, Armande; un mot, ma fiancée, et je t'emporte dans mes bras... » Sa voix et ses sanglots se perdirent dans cet air vif de la nuit, et l'on dit que le petit dieu d'amour en rit beaucoup.

Cette fois encore, M. Dulac répondit, mais d'un ton ferme et plein de dignité :

— Jeune homme, dit-il, c'est s'y prendre un peu trop tôt pour convoiter ma femme, et c'est être bien emporté dans ses désirs, que de vouloir l'arracher de mon lit, la première nuit de mes noces ! Vous vous êtes mis trop tôt en chemin pour cette galante expédition, messieurs ! Ce n'est pas l'habitude, même en France, aux galants comme vous, de pourchasser la femme d'autrui, à la barbe de son mari; sous le roi Louis XIV, les galants donnaient au moins quinze jours de répit à ces pauvres maris.

Quant à vous, monsieur Alvarès le père, il est très-éton-

nant de voir un homme à barbe grise soutenir M. Richard dans une si méchante affaire. Vous voulez ma femme, et vous prétendez me donner, en troc, madame Labédoyère... Eh! messieurs, je comprends que le troc vous agrée, il n'y a, en tout ceci, qu'un petit obstacle, c'est que je ne veux pas troquer ma femme contre la vôtre. Allez au diable! Je suis content de mon lot, je le garde, et faites-en autant de celui qui vous est échu. Ainsi, messieurs, encore une fois, je vous souhaite le bonsoir! A ces mots, le bonnet disparut, la fenêtre se referma, le volet intérieur cria sur ses gonds; au même instant, le nègre répéta en riant : — « Bonjour, messieurs, » et le guichet se referma, et cette fois-ci pour tout de bon.

Ainsi, plus d'espoir, tout était fini! Immobiles à cette place, et sur ce seuil de fer, le père et le fils se regardèrent. Le vieil Alvarès, qui montrait plus de colère que peut-être il n'en éprouvait en son par-dedans, parlait encore d'enfoncer la porte. Richard disait encore : — « Oublions l'ingrate! Adieu, mon père! » Enfin, mieux conseillés l'un et l'autre, et jurant et pleurant, ils se rendirent près du triste Balthazar Polo.

Le bon curé les reçut avec sa bonté ordinaire; il écouta doucement la fureur du père Alvarès, et la douleur de son fils :

— Mes amis, leur dit-il, j'ai le plus grand chagrin de l'erreur que j'ai commise, et cependant je reconnais, en tout ceci, le doigt de Dieu. Mais, hélas! je ne puis défaire ce que le ciel a fait. Richard, mon fils Richard, il est certain que madame Labédoyère est votre femme légitime, et devant

Dieu et devant les hommes, Armande Paccard est la femme légitime de M. Dulac. Il n'y a rien à changer et rien à reprendre en tout ceci, mes enfants; c'est le vœu de la Providence, obéissons. Cependant, venez me voir demain, avec votre femme, ami Richard, j'enverrai chercher monsieur et madame Dulac, et je tâcherai d'arranger cette affaire, aussi bien qu'il se pourra.

Le lendemain, à la moitié du jour, les deux nouveaux couples étaient réunis au presbytère. Madame Dulac, toute honteuse, et jolie à damner saint Siméon Stylite, arriva, les yeux baissés, et s'appuyant à regret sur son vieil époux; madame Richard, au contraire, elle était plus que jamais, une Labédoyère! Elle était toute au triomphe; elle marchait, la tête levée, et se pressait, confiante, près de son jeune époux, comme si elle eût redouté encore une méprise. Richard était calme, et paraissait soumis aux ordres de la Providence; M. Dulac souriait avec l'assurance d'un homme à bonnes fortunes qui ne doute plus de rien, et qui est accoutumé à de pareils exploits.

Le bon prêtre, à l'aspect de ces couples si mal assortis, et par sa faute, comprit toute son erreur; il soupira, il fit mentalement une courte prière, après quoi il parla en ces termes :

— Nous avons fait une grande méprise, dit-il; je suis bien coupable d'avoir ainsi violé un contrat, pour lequel on appelait en témoignage mon sacré ministère. Et vous, dit-il en s'adressant aux vieux amants, vous, madame Labédoyère, et vous, monsieur Dulac, vous avez été les deux gagnants, à ce jeu de hasard auquel ces malheureux jeunes gens ont

Digitized by Google

horriblement perdu. Encore une fois, c'est la volonté d'en haut, ce qui est fait est fait, soumettons-nous! Cependant madame Labédoyère, et vous, monsieur Dulac, tâchez de réparer les crimes du hasard, et ma faute à moi, pauvre aveugle, qui ne veux pas pleurer, pour ne pas perdre, tout à fait, la douce lumière du jour. Que M. Dulac abandonne la moitié de ses immenses propriétés à sa jeune femme; et vous, madame, cédez la moitié des vôtres à votre jeune époux... En même temps, que le ciel et ces jeunes gens me pardonnent, et que ces mariages soient acceptés tels que les voilà!

Au premier abord, la transaction parut dure aux deux avares, mais l'argument du pasteur était péremptoire. M. Dulac ne pouvait plus songer à céder la belle Armande au jeune Richard! De son côté, madame Labédoyère n'avait pas attendu cette comparution, pour se féliciter du bon marché qu'elle avait fait; mais quand elle vit le beau Richard à côté de son laid rival, elle ne put s'empêcher de comparer tant de jeunesse à tant de décrépitude, et elle convint, avec elle-même, qu'à tout prix elle devait maintenir l'échange! Elle fut donc la première à répondre au bon curé, que si M. Richard consentait à la tenir pour sa fidèle et légitime épouse, ce n'était pas la moitié de son bien qu'elle voulait lui donner, c'était toute sa fortune. A son tour, M. Dulac, et pour ne pas être en reste avec sa jeune épouse, approuva les stipulations de l'ex-veuve. On fit appeler le notaire, il instrumenta sur-le-champ, et les parties se retirèrent chacune en son logis : Armande avec M. Dulac, Richard avec madame Labédoyère.

A dater de ce jour, Richard habita la maison de sa femme, qui devint, à l'instant même, sa maison propre.

Hélas ! le soir même de ces transactions philosophiques, les deux jeunes gens (pauvre Armande et pauvre Richard !) sentirent leur plaie saignante se renouveler d'une façon cruelle. La coutume des charivaris, renouvelée en France, avec tant de fracas, pour la distribution des croix d'honneur, n'a jamais cessé d'être exactement observée dans toutes les colonies françaises de l'Amérique du Nord. C'est la plus bruyante manière, et par conséquent la meilleure que nous sachions de célébrer les mariages mal assortis. La nuit approchait à peine, que l'on entendit venir, de la maison de madame Richard, un infernal charivari ! Le cor sonnait, le sifflet criait, le chaudron hurlait, la cloche tintait, la cornemuse mugissait, les voix hurlaient.

La procession burlesque marchait à travers les bruyères, à la lueur des torches. Elle était conduite par deux figures horriblement masquées : l'une de ces figures représentait une vieille femme au regard insolent; l'autre, en louchant, et la gueule béante, représentait un jeune rustre attaché par un carcan à cette vieille, et c'était une immense risée à les voir se béquetant, comme ferait un pinson, amoureux d'une corneille. Pour compléter la musique, arrivait, clopin-clopant, un drôle à large poitrine, qui criait de tous ses poumons une ballade appropriée à la circonstance; toute la troupe répétait en chœur le joyeux refrain dans lequel les noms de Richard et de sa femme figuraient en première ligne, et si poétiquement, que l'on eût dit autant de couplets arrangés et rimés par une société de vaudevillistes de Paris.

Digitized by Google

Cependant l'intrépide madame Richard, à l'approche de l'ennemi, se prépare à le bien recevoir; la troupe joyeuse, arrivée à la porte des nouveaux mariés, se range eu ligne et en silence. Alors, un plaisant de la bande, avec les attitudes d'un *clown* de théâtre, sortit des rangs, et viut frapper rudement à la porte. — «Holà! Réveillez-vous, belle endormie! Holà! Eh!...» Ce *Eh!* fut le signal, pour les assiégés, de faire usage de leurs armes défensives : à son premier coup de baguette, le clovn et la bande joyeuse furent accablés d'eaux croupies, d'œufs pourris, de pommes moisies, et autres projectiles, en usage dans les premières représentations du théâtre de la Gaieté. On rendit aux tapageurs bruit pour bruit, poêle pour chaudron, parfum pour musique. Ils étourdirent les oreilles, on iufecta leurs habits : entre les œufs et la musique la lutte était inégale, il fallut que le son battît en retraite. Ainsi fit-il, et le joyeux charivari, venu en si bon ordre, se retira à travers champs, non pas sans avoir laissé sur le champ de bataille plusieurs instruments qui attestaient de leur défaite, et dont se servirent, utilement, les cuisiniers de monsieur et de madame Alvarès.

Tout n'est qu'heur et malheur en ce bas monde! Le charivari, battu à la porte de M. Richard, fnt complétement victorieux sous les murailles de M. Dulac. Le vieux gentilhomme se soumit de si mauvaise grâce à cette ouverture à grand orchestre, qu'il augmenta beaucoup la joie de la soirée. O misère! les musiciens le bernèrent, après lui avoir écorché les oreilles; ils entrèrent chez lui, en lui riant au nez, comme à un mal appris des coutumes et usages; ils

burent son meilleur vin; ils endossèrent ses meilleurs habits; et l'un d'eux, jeune et spirituel gaillard, eut l'audace d'offrir un baiser à la mariée... qui l'accepta (le baiser!). Si Richard eût été là, il se serait donné à tous les diables. Ainsi fit M. Dulac; il avait eu trop d'esprit à sa première nuit des noces, il ne lui en restait plus, le second jour : il fut brutal et mal élevé; il s'emporta avec fureur contre tout le monde, contre le charivari, contre les nègres, contre sa femme, oui-da, contre sa jeune femme! Bonté du ciel! il poussa la sottise jusqu'à regretter madame Labédoyère... et tout haut!

Armande entendit ces blasphèmes, et contempla, d'un œil sec, le blasphémateur. Elle n'avait pas attendu ce moment-là pour regretter son jeune ami Richard!

A dater de ce charivari, qui fut pour lui l'*éphéta* conjugal, M. Dulac redevint, dans toute la laideur de l'expression, le vieux Dulac d'autrefois, morose, ingrat, malpropre, égoïste, fatigué, blasé, et ne disant jamais : bonjour! de peur d'avoir un accès de toux. Cela dura trois ans. Thérèse devint pâle, triste et silencieuse; elle remplit, pendant trois ans, les pénibles fonctions d'une garde-malade; puis le malade mourut, un beau jour, un beau matin! Et sa femme le pleura... honnêtement.

De son côté, madame Richard avait essayé vainement de reprendre, avec son jeune mari, les habitudes princières qui avaient soumis, si complétement, feu M. Labédoyère. Hélas! si le jeune homme était beau, en revanche il était revêche, entêté, volontaire; il se sentait chez lui, car il avait chèrement payé son domaine. Il fut le maître, au

grand crève-cœur de sa femme. Richard était bon fils et bon frère : il établit dans sa belle maison son père le pâtre, et sa mère la rustique; il habilla ses jolies sœurs des mêmes habits que sa femme; il les nourrit du même pain, les fit servir par les mêmes nègres, et quand il fallut les marier, il coupa, en six parties, son bien matrimonial, et il dit à chacune de ses sœurs : Prenez! Ce fut une irréparable douleur pour la vieille matrone. Elle était devenue avare, à mesure qu'elle ne pouvait plus administrer sa fortune. Elle rongea son frein longtemps, puis un beau jour (encore un beau jour), madame Richard s'en fut à la recherche de feu M. Labédoyère, et M. Richard bâtit à son épouse un superbe tombeau.

Vous savez la fin de l'histoire, Armande et Richard, libres tous deux, riches tous deux, moins jeunes et non guère moins beaux et moins épris, purent enfin se marier, cette fois, sans méprise. Richard avait renfermé, bien précieusement, la bague d'argent que le hasard avait mise au doigt de sa veuve, et cette fois on ne choisit plus le crépuscule du matin; on attendit le plein midi, le glorieux midi! La pompeuse cérémonie fut célébrée au grand autel de l'église d'Adayes. Jamais la chère petite église n'avait été plus parée, jamais le carillon fêlé n'avait faussé si joyeusement. Dom Balthazar Polo fut encore le prêtre de cet hymen. En bénissant de nouveau les deux époux, il tremblait de commettre une nouvelle méprise, et pourtant il portait, sur le nez, des lunettes à branches, que lui avaient fait venir, tout exprès pour la cérémonie, de la Nouvelle-Orléans, monsieur et madame Alvarès.

Le digne couple, heureux cette fois et tranquille, a vieilli dans l'abondance, au milieu d'une nombreuse postérité. On les cite, en tout le pays des Avoyelles, pour leur travail, leur constance et leur charité, trois vertus qui font les bons ménages. Ils s'aiment tant, qu'ils ne se sont jamais parlé de la fatale méprise qui pensa les rendre si misérables. Seulement, il y a quelques années, un respectable botaniste français, qui voyageait dans le pays, vint un soir leur demander l'hospitalité; le voyageur, entre autres choses qui avaient rapport à la science, montra aux deux époux comment la feuille du sycomore contient, cachée en son pétiole, le germe de la feuille qui doit se développer, l'an prochain.

A cette démonstration, le vieux Richard regarda, les larmes aux yeux, sa vieille compagne, lui montrant, du cœur et du doigt, cet ingénieux tableau de leur premier et malheureux mariage, qui contenait le premier germe de leur tristesse et de leur bonheur. Thérèse comprit ce mélancolique apologue; elle jeta les feuilles de sycomore, en conservant avec soin le germe de la feuille à venir. Le lendemain, ils firent planter, au devant de leur porte, deux sycomores de la même force et du même âge. Sous leur ombre ils s'aimèrent encore quelque temps; puis, sous leur ombre ils s'éteignirent, Philémon et Baucis de la ville d'Adayes. Telle est leur histoire; on conserve encore, et précieusement, dans le trésor de la cathédrale, les lunettes, le bréviaire, et le nom de dom Balthazar Polo.

C'est un des derniers mariages du Nouveau-Monde qui se soient vraiment *faits dans le ciel.*



MUSIQUE VILLAGEOISE.

Digitized by Google



Digitized by Google

A BEETHOVEN

Accents! accords! Bâton de mesure, et battements! Cadence... parfaite... imparfaite... irrégulière! Fugue et canon! Consonnances! déductions! Diaptose, diastème! diatonique et diachisme! Diapason et disdiapason! Consonnance et dissonance! Échelle et dominante! Élévation, endématie et dithyrambe! Harmonie, hémiditon, duo, quintette et quatuor! Fanfare! Expression! Fleurtis! toute la gamme et tous les modes : Mode hyper-dorien, hyper-éolien, hyper-iastien, appelé par Euclide hyper-itonien ; mode hyper-lydien oublié par Aristomène, mode hyper-mixto-lydien que le vieux Dascius appelait hypo-diazeuxis; mode hypo-mizo-lydien inventé par Gui d'Arezzo, le premier musicien qui se présente à nos louanges dans le dictionnaire de M. Fétis! A ce même Gui d'Arezzo nous devons l'hypo-prolambanomenos, autrement dit la « gamme! » Hypo-prolambanomenos! le propre frère d'*Hypaton* et de *Cynnemenon!*

O dieux et déesses de la musique ancienne et moderne,

accourez à ma symphonie! Dieux inconnus! Dieux secourables! J'invoque aussi la noire et la blanche, et la croche et la double croche, et la bancroche, imagées en 1338 par Jean de Nuris, docteur et chanoine de Paris. Et toi point d'orgue! et toi prosodie! et toi récitatif! Et vous tous, rhythme et rhythmopée, avec les sons de toute espèce, et tous les bruits, et tous les souffles indiqués et reconnus par Hyppase de Métapont, Pythagore, Gensorius, Nicomaque, Adolphe Adam, Rameau, Tartini et Menjoli, orchestre de la terre, et vous, orchestres de là-haut, vous m'aiderez, je l'espère, à parler convenablement du roi des symphonistes, de lui-même, van Beethoven!

Certes en voilà un qui se moquerait, et cruellement, de ma petite chanson des *mariages dans le ciel*. Il donnerait toutes mes ouvertures pour une simple barcarolle et pour une loure à $\frac{6}{4}$, et pourtant la loure est à peine une musette. Ah! ce Beethoven! J'étais à sa fête, elle a duré huit jours; je m'en souviens, comme on se souvient du chant de l'oiseau dans la matinée! Ah! ce Beethoven! Il m'a fait comprendre une des plus mauvaises passions du cœur de l'homme, il m'a fait comprendre l'envie. Un musicien honoré plus qu'Homère; une symphonie attirant aux fêtes de Bonn, trois reines, un roi, tant de princes, tant d'artistes. Hurrah! une symphonie à Beethoven!

De la plaine et du mont, de la cabane et du château, du fleuve et du ruisseau caché dans l'herbe, et de la moindre parcelle de ces trente-deux royaumes divisés par ces grandes parcelles : Allemagne, Prusse, Autriche, Saxe, Wurtemberg, Bavière, Hanovre, Hesse-Cassel, Saxe-Weimar, Nassau,

Bade, et Mecklembourg, où vint au monde S. A. R. madame duchesse d'Orléans, la mère et le père du jeune comte de Paris...

Tout ce monde arrive en chantant, en priant, en proclamant, en improvisant une immense cantate à Beethoven! Le ciel est en fête et la terre est en joie. Au milieu de son double rivage, le vieux Rhin apporte son contingent de voyageurs à la *Symphonie pastorale*, à *Fidelio!* à Beethoven! Le nom glorieux de Beethoven retentit dans toutes les bouches; il frémit dans tous les cœurs. Ni Molière, au coin de la rue de Richelieu, et couronnant cette fontaine avare, où il se morfond entre la joie et la tristesse d'une coquette et d'une pleurnicheuse; ni Pierre Corneille, à Rouen, sa ville natale, au beau milieu d'un pont, où il semble un abandonné, ni le La Fontaine, en marbre, à la pointe de sa colonne, à Château-Thierry, ne sauraient vous donner une idée approchante de ce délire et de ces honneurs. L'Allemagne est en fête; elle a convoqué l'Europe à célébrer avec elle, l'anniversaire de son glorieux enfant, Beethoven, et l'Europe a répondu aux inspirations poétiques de l'Allemagne! Et de même que sept villes de la Grèce intelligente se sont disputé l'insigne honneur d'avoir donné le jour à l'auteur de l'*Iliade*, aujourd'hui deux vieilles maisons vermoulues de la ville de Bonn se disputent l'honneur d'avoir vu naître Beethoven.

Il est né à Bonn, voilà qui est sûr, et j'entends d'ici les réjouissances de sa ville heureuse et sanctifiée. A ce bruit, à ce peuple, à ces vieillards, mêlés à tant de jeunes gens, l'espérance et le printemps de l'année, à l'aspect du royal héritier de ce grand Frédéric qui jouait si bien du canon et si

mal de la flûte, de ce roi content de son peuple, et qui va et qui vient tout seul, de son château à la ville; de la reine qu'il attend, à l'artiste, son sujet, dont la statue est encore sous les voiles qui la cachent à tous les yeux, pas un de ses habitants de chaque jour ne reconnaîtrait la savante et tranquille Université de Bonn? Elle obéit aux révolutions de Beethoven!

En vaiu elle a conservé, jusqu'à ce jour glorieux, avec sa gravité uative, les formes et l'aspect des vieilles Universités du moyen âge; il a fallu crier la première, et de sa plus haute voix : « Vive à jamais Beethoven! » Beethoven est dieu à Bonn, il est roi partout! Daus ces doctes murs, tout chargés de la poussière véuérable que sèment les âges, comme une semeuce fécondante, vous chercheriez en vaiu à reconnaître un seul de ces huit cents disciples qui, pour un instant, out secoué le joug du maître, en disant : — *Beethoven!* — ou quelques-uns de ces quatre-vingts professeurs dout plusieurs portent des noms célèbres dans toute l'Europe. Professeurs et disciples, ils s'émancipent afin de célébrer ce poétique anniversaire. L'un fait des vers à la louange de *Fidelio*, l'autre cherche, en scandant sur ses doigts, le sens perdu de quelques mélodies inédites; celui-ci a tiré de son enveloppe mortelle, son violon de Crémoue, il veut faire sa partie en cet immense festival. A demain l'école!

A demain le droit féodal! Le roi David dansait devant l'arche: et comme il a bien fait de danser, le roi David, il est devenu une excuse à toutes les sarabandes. Beethoven est la grande excuse à ces choses inouïes qui ont changé un instant la grave physionomie de cette ville hospitalière. Oui! la vieille Université de Boun s'étonne en se réjouissant; l'étonnement,

Digitized by Google

est encore une façon d'enthousiasme. Horace parle quelque part, d'un poëte *étonné*, et dans sa pensée il accorde à ce poëte, une grande louange.

Laissez passer Beethoven! M. Schlegel lui-même, il reviendrait en sa chère cité, M. Schlegel tant vanté par madame de Staël, M. Schlegel lui-même... on crierait : Vive Beethoven! Ni Bethmann Holweg, le professeur de droit romain, le *curator*, ni M. Dalhmann, un des *sept* de Gœttingue, comme on dit « un des quarante, » ni M. Welber, l'archéologue, ni Lanen avec tout son sanscrit, ni M. Freitag l'oriental, ni M. Waller, professeur de droit-canon, M. Harlen, un poëte, et pas même M. Orndt, un vrai Prussien de 1813, éloquents et bienveillants, ne sauraient s'opposer aux : «Vivat Beethoven!» M. Diez, en ce moment solennel, arriverait précédé de ses troubadours, M. Wolf aurait pour son escorte, le chevalier Trassignies et dame Marie sa femme, ces enragés en Beethoven diraient à M. Wolf : — Prêtez-nous vos troubadours, ils porteront nos bannières! Ils diraient à madame Marie de Trassignies : — Eh! dame Marie, il faut aller à l'église, et mêlée aux chœurs de nos sœurs et de nos mères, vous chanterez le cantique en l'honneur de Beethoven.

A cette fête arrivait, pareil à la flamme, à l'écho, Listz! Il est là, le voilà, c'est lui-même! Et celui-là sera un grand symphoniste qui pourra le décrire. Il est tout, il est partout : compositeur, chef-d'orchestre, architecte ; il parle à tout le monde, et dans toutes les langues, et en même temps il va, il vient, il anime, il blâme, il loue, il reprend; il s'occupe, actif et passionné, des moindres détails. Quiconque arrive, inconnu, célèbre, ami, ennemi, s'adresse à Listz.

Il est le maître de la ville, il la distribue à son gré : une chambre à celui-ci, un lit à celui-là, une botte de paille à ce fanatique! Or le fanatique est dans l'âge heureux où la paille est remplie à la fois, de rêves et de chansons. Listz! Listz! on n'entend que ce nom-là, quand par hasard le grand cri : Beethoven! se repose un instant.

Et tout ça chante, hurle, crie et roucoule; et tout ça se met à table, au hasard de ne pas dîner. Est-ce qu'on dîne en ces moments de génie et d'inspiration? Tout le souci des nouveaux arrivants quand leur gîte est assuré, c'est de tourner autour de la statue en bronze, et de chercher à l'entrevoir dans ses voiles. On disait le nom de l'artiste à qui ce bronze a dû la vie; il s'appelait Hacnen. Ce qu'il a fait depuis ce Beethoven, peu de gens s'en sont inquiétés; mais aux fêtes de Bonn il n'y avait, le premier jour, que Beethoven, Listz et M. Hacnen! Saluons, s'il vous plaît, ce bronze voilé; ceux qui l'ont vu disent déjà que ce bronze est plein de vie et de force; le héros est couvert du vieux costume des anciens maîtres allemands; il est debout, il obéit en ce moment à l'inspiration, au rêve, à ce quelque chose qui lui faisait retrouver toutes les mélodies errantes de la terre et du ciel, douces cantilènes du printemps et de l'été, chansons bénies du ruisseau qui gazouille, de l'oiseau qui chante, de la fleur épanouie au matin. La tête de Beethoven est calme; de la main gauche il tient un cahier de musique; la main droite semble appeler d'un geste, la note fugitive au sommet des arbres, au sommet du ciel!

On louait aussi ce Beethoven simple et glorieux, oublieux de toute misère, et content de sa gloire; il est placé, au plus

calme endroit, entre des jardins, au milieu d'un vaste carré de l'une des faces de la cathédrale de Bonn, une des vieilles églises de l'Allemagne, de cette ville hospitalière et savante, trop voisine de cette ruine inachevée, la cathédrale de Cologne. Eh bien! cette cathédrale de Bonn est charmante; par sa base elle appartient au XIIIe siècle, ses sommets touchent au XVe siècle; le XIVe siècle, cette belle et fière époque du vrai gothique non flamboyant, s'est chargé de l'intérieur de l'église; la cathédrale est faite d'une vieille pierre ornée par le temps, d'une charmante couleur. La noble église semble protéger, de son ombre ingénue, le roi des maîtres de chapelle, devant qui se sont inclinées, reconnaissantes, les plus nobles chapelles de chaque côté du Rhin.

Pendant que je parle et que j'admire, à travers les trous de son manteau, le maître en extase, arrivent sans cesse et sans fin, à cette illustre symphonie, une foule de chanteurs. J'en veux nommer quelques-uns dans ma Symphonie afin de bien témoigner la souplesse et le tour de force de la langue que je parle : Ils s'appelaient : 1° M. Tischof, professeur de théorie musicale au Conservatoire de Vienne; 2° M. T'dglichsbeck. Celui-là était une espèce de Wilhem, l'ami de Béranger. M. (prenez garde à ce nom-là) M. T'dglichsbeck, maître de chapelle du prince de Hohenzollern-Hechingen, envoyé par son prince à cette fête de l'Allemagne musicale. On chante à table les chansons de M. T'dglichsbeck, on les a chantées à la guerre.

Que de batailles il a gagnées! Que de passions il a réveillées dans les âmes endormies! 3° Voici M. Verhulst, maître de chapelle du roi de Hollande, arrivé tout exprès

pour saluer Beethoven sur son piédestal. Enfin tous les regards s'arrêtent sur le maître Spohr : il a six pieds, il ressemble au *Jupiter tonnant.*

..... *Quos ego!* Les flûtes, les ophicléides et les violons se soulèvent à son : *quos ego!*

Ce sixième héros (après Listz et Beethoven, après Spohr, le géant, et M. T'dglichsbeck, le maître de chapelle), ce fanatique ardent de la symphonie en *ut*, c'est M. Zwirner, qui a bâti, en moins de huit jours, la *Halle de Beethoven!* Une salle de deux cents pieds de long, sur une largeur de soixante-quinze pieds, haute de quarante pieds ! Que dites-vous du chef-d'œuvre ? Amphion, lui-même, en a-t-il accompli de pareils ? Quand on songe que cette *Halle*, ou plutôt ce temple de Beethoven, était, il y a huit jours encore, un jardin plein d'arbres, de fleurs, de frais gazons, de petits oiseaux qui chantaient l'hymne éternel de ces chanteurs du ciel ! Le jardin a été rasé par M. Zwirner, et l'Allemagne entière a reconnu qu'il n'était donc pas impossible au démon, de bâtir, en vingt-quatre heures, le *Pont du Diable.*

C'est une tradition pour ces chefs-d'œuvre ; à peine ils sont terminés, on y découvre un brin de sorcellerie ! Il arrive assez souvent que le diable exige, pour sa peine, la première âme entrée au sanctuaire. Alors, dans l'œuvre à peine achevée, arrive un honnête sacristain de village, ou bien un digne ermite, qui jette au pieux monument un chien enragé, un chat pelé, un loup, comme à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, et le diable est bien attrapé. Cette fois, pour le monument de Beethoven, le diable a été plus fin que les hommes, il a eu bel et bien... l'âme de Listz !

Listz, en effet, il avait le diable au corps, lorsqu'il écrivait, à force de voix, d'orchestres, d'instruments, d'enthousiasme et de passions, le *Hosanna in excelsis* de l'art allemand :

« Pourquoi cette foule et pourquoi cette fête? Peuple, réponds-nous; qui te pousse? où vas-tu ?

« — Nous allons en effet à une grande fête. Vous, mes amis, apportez vos meilleures pensées, vos mélodies les plus saintes; grands et petits, nous allons à une grande fête!

« C'est le jour de la consécration du génie!

« *Récitatif.* — Comme les vagues de la mer, passent les peuples, emportes par les flots du temps!

« Les peuples passent; la voûte du ciel qui les abrite, nul ne la peut briser.

« Mère inconstante, la terre est exposée à des enfantements, et à des révolutions sans fin.

« Tu vis encore, où seras-tu demain?

« Aujourd'hui, tu es un ouvrier de la terre, et demain tu seras un de ses morts.

« L'œuvre de l'homme! Le néant produit par un instant de l'éternité!

« — Ton œuvre! elle est à peine, elle n'est plus. — Elle fuit. — C'est une fumée. — Et quand tout est parti, la mort reste, debout sur tout ce néant.

« Les peuples d'autrefois, où sont-ils? Dans une nuit, plus profonde que la nuit.

« Seulement parfois, sur la tombe de la génération enfouie, se dresse le nom du monarque, un fanal pour la génération qui s'avance!

« Dans le livre de l'histoire universelle, le prince répond pour son pays; ainsi il paie le privilége de rester seul, sur les débris du passé.

« — Encore un mot! le souffle de l'humanité est-il donc chose périssable? — Est-ce une vraie mort? — L'œuvre entière de l'homme doit-elle périr? — Quoi! pas un souvenir de ces nobles idées, pas un écho de ces grands bruits? L'humanité a-t-elle donc tant souffert, pour n'être plus qu'un abîme? — Pauvre humanité! n'auras-tu donc pas ton représentant à la fin du dernier jour!

« *Le chœur répond :* Humanité! ton représentant, c'est le génie, avec la vérité éternelle et la grandeur éternelle.

« *Une voix.* — Le génie! Il a dédaigné les railleurs! Il s'est passé de pouvoir et de fortune, il porte l'anneau de diamant qui unit l'homme à Dieu; l'auréole divine brille à son front. — Il a le souffle immortel, le temps passe

sans le toucher, la mort s'arrête, et lui permet de franchir les sentiers escarpés de l'avenir.

« *Sanctus! Sanctus! Sanctus!* Le génie est le revêtement mortel de la divine pensée.

« *Chœur général.* — Voilà notre fête! voilà notre fête! chantons! Cette heure est à Beethoven! Il nous regarde, il nous bénit!

« *Hosanna!* voilà son image! Quand nous ne serons plus, elle dira à nos neveux, les respects que nous lui rendons!

« *Honneur! Beethoven! Beethoven!* »

Tu es vraiment le maître et le dominateur de ces fils de Beethoven, ami Listz, que je revois en ce moment semblable à ce poëte athénien qui entrait dans sa ville natale, portant une étoile à son front. En vain tu voulais céder la place à ce géant de la musique, Spohr... tu as repris ta place, et sans le vouloir, et sans le savoir, tu marchais le premier. C'était un dimanche, on chantait, à la cathédrale, la *Messe solennelle* de Beethoven! On jouait, le soir, *la Symphonie pastorale*, et que Dieu me préserve de parler, en amateur, de la messe solennelle et de la symphonie!

Elles n'étaient pas, ce jour-là, des choses de la terre; elles appartenaient aux domaines d'en haut. Dans la pensée de cette réunion, il s'agissait, non pas d'assister à un plaisir, mais de se recueillir pour une cérémonie religieuse.

Eh! ceci était moins un concert, qu'un chant funèbre; c'était l'adieu suprême que jetait l'Allemagne reconnaissante à la tombe de son illustre mort! — L'Allemagne, en ce moment, obéissait à ce mot d'ordre : tout pour Beethoven, et tout par Beethoven! Et si profonde était la conviction des artistes et du peuple allemands, que c'est à peine s'ils ont voulu entendre parler de cet autre Allemand, leur frère,

nommé Mozart, et du fils immédiat de ce Mozart, Charles-Marie de Weber!

Le jour suivant (c'était le lundi, le 20 août de l'an de grâce 1845), la foule, et toujours au nom de Beethoven, voulut assister au baptême d'un navire allemand, qui allait s'appeler aussi *Beethoven!* Certes *le Beethoven* méritait l'honneur insigne d'être tenu par un pareil peuple, sur de pareils fonts baptismaux. Les eaux du Rhin étaient grondantes, incessamment grossies par les pluies; les hautes cimes, surmontées du donjon féodal, en guise de couronne ducale; les deux rives, remplies d'un peuple qui bat des mains, en chantant; toute cette majesté adorable des grands aspects et des grandes œuvres: ce fleuve immense, ce peuple immense, ajoutez cet immense orgueil d'une nation, contente de son grand homme, honoré comme un dieu, c'était là tout un spectacle! Sur le pont du navire-catéchumène se tenait, toute blanche, et blanche comme une fiancée, à la fois modeste et fière, et comme il convenait à la douce majesté de ses dix-sept ans, la jeune marraine du nouveau navire, honnête et pieuse beauté allemande, d'un regard si doux, d'un si chaste maintien! O navire! tu peux maintenant quitter le port, à pleine vapeur!

Tu peux affronter les caprices et les orages de cette onde pleine de tumultes, de poésies, de pensées; de regrets parfois, d'espérances toujours! Les vents sont pour toi, le flot t'obéit, le port s'ouvre à ta carène inviolable! Empare-toi, vainqueur, de ces ondes superbes; jette aux grandes cités de ce rivage heureux, jette aux hameaux, jette aux peupliers de ces îles nombreuses, ton ondoyante fumée.

Allons! ton règne commence : allons! remplis-toi des enchantements du voyage; emporte, d'un même élan, l'oisif et le penseur, le marchand et le poëte, l'artiste et le soldat, l'écolier et le vieux diplomate, le prêtre catholique et l'enfant de Luther. — Va! ton heure est venue! Obéis, sans peur, au signal de cette belle enfant, ta marraine, qui d'un geste ingénu va t'imposer le plus beau nom de cette ville où campa Jules César. — La marraine du *Beethoven*, s'appelait mademoiselle de Bethmann Holwig.

« A peine baptisé, *le Beethoven* jette l'ancre sur les bords d'une île charmante, qui s'appelle *Nonenwerth*. Figurez-vous un jardin doucement posé sur les eaux; de belles allées sablées traversent l'île entière. Vous rencontrez tour à tour une prairie, une forêt, des orangers un peu tristes, de belles fleurs peu colorées, mais suaves; les vignobles d'en haut te saluent d'un air quelque peu humilié, car le soleil est rare, et le ciel a voilé ses splendeurs. Cependant le canon tonnait sur les deux rives; la musique militaire, ardente, grondait et resplendissait à travers le feuillage; soudain, et d'un pas grave, tout le cortége se met en marche; on va quatre par quatre, en bon ordre, au pas des instruments sonores. Le chef de la cité (monsieur le bourgmestre de Bonn, ne vous déplaise), marchait le premier, et il me semble que je vois encore cette heureuse figure, pleine de bonne grâce, accorte, affable, et toute bourgeoise. Le digne homme, en grande tenue, et décoré de l'ordre de son souverain, tenait à sa main une pipe enflammée, et de ce fourneau il tirait une immense bouffée.

Dans ce nuage il s'avançait, à la façon d'un dieu invi-

sible, et je renonce à vous dire tout ce bonheur. Cette pipe, ou plutôt cette fournaise, représentait... et qui donc pouvait-elle représenter, sinon l'image vénérée de maître Beethoven en longs cheveux blancs, la tête couverte d'une calotte en velours, et donnant des leçons de chant à une jeune fille qui l'écoute? Peut-être même à cette *Adélaïde* inconnue qui lui a inspiré son plus beau rêve? Adélaïde! Adélaïde! Et comme Rubini, ou seulement comme madame Loewe chantait cela, grand Dieu!

A la plus belle place de Nonenwerth s'élève un ancien couvent, d'un honnête et tranquille aspect. N'allez pas vous figurer une ruine: ici tout est debout, tout est resté. On dirait que la sainte prison vient de s'ouvrir; les captives se sont envolées, mais non pas sans espoir de retour; elles sont parties, sans briser une seule vitre des fenêtres, une seule branche du saule pleureur qui remplit, de son ombre penchée, la cour du cloître intérieur. Vaste maison, vaste espace: heureuses cellules qui laissaient entrer le rayon du soleil, les parfums du jardin, le chant des oiseaux, le bruit du fleuve, et le cri du pêcheur! Tout est grave, et d'une gravité sereine. Ils ont respecté la chapelle et le réfectoire. Ces dortoirs, pleins de prières et pleins des heureux songes des consciences honnêtes, ont conservé je ne sais quel souvenir des paisibles sommeils. — Regardez, cependant, ces longues tables toutes dressées à l'avance; les cloîtres, les dortoirs, le réfectoire surtout, tout va, bientôt, se remplir d'un grand festin qui sera servi à six cents convives! Et chacun aura sa place marquée, et chacun aura sa part dans ce repas, présidé par Beethoven.

A Nonenwerth on a dîné en Allemand, c'est-à-dire fort et ferme; on a ri en Allemand, c'est-à-dire en dedans, et sans que le visage en dise rien. Puis le cortége s'en est allé comme il était venu, à double vapeur, car il faut bien compter pour une vapeur, l'âcre fumée des pipes. Dans cette foule heureuse, on regardait passer une femme voilée, d'une beauté fière et hardie, moins calme que résignée, et supportant, sans les chercher, les regards qui la cherchaient. — Nul ne savait son nom. — Seulement, à la réunion du lendemain, lorsqu'en présence des rois et des reines, réunis dans le même hommage à Beethoven, cette élégie vivante se mit au piano, pour chanter une des plus merveilleuses mélodies de Weber, l'assemblée entière dit son nom. Elle avait nom madame Pleyel.

Mais hâtons-nous, hâtons-nous! Arrivons à tout hasard, à toute vapeur! Il faut que nous soyons, dans une heure, sous les larges fenêtres du joli petit château de Brülh, étincelant des grâces fardées des derniers électeurs de Cologne. Jamais électeur de Brandebourg, jamais petit seigneur de ces rives, je dis les plus galants et les plus amoureux, n'a possédé un plus joli petit château que ce Brülh. C'est un galant édifice, du rococo le plus rageur. Les nymphes les plus azurées se balancent dans les plus galants nuages; l'escalier seul est une merveille, légèrement supportée par les cariatides les plus élégantes. Partout l'or, la peinture, les lumières, les contournements bizarres, partout les efforts des petits appartements de Versailles, dont Louis XV était l'hôte, et dont madame Du Barry fut l'architecte. O guirlandes! ô modèles! ô pastels! bien étonnés de se voir trans-

portés, si brusquement, sur l'emplacement des vieilles tours féodales de l'antique Germanie! Le vieux Rhin, quand il aura vu, à travers ces glaces brillantes, enchâssées dans le luxe des encadrements, ce luxe d'un goût pervers, et ces folles tentures chargées de folles images, est remonté, indigné, vers sa source : Où sont les vieilles salles dallées et sonores? Qu'a-t-on fait des boiseries noircies à la flamme, et dures comme le fer? Qui donc a renversé les vieilles citadelles domestiques, où brûlait un chêne embrasé?

Terribles foyers! Là se reposait le burgrave des fatigues de la chasse ou des périls de la guerre. Ah! fi! sur l'emplacement de ce *Burg* et sur le nid d'orfraie, avoir bâti ce petit château de cartes, avec les cartes du dernier lansquenet de madame de Pompadour! Tout brille et tout reluit, et tout sourit, en ces licences de la pierre taillée et brodée à jour. La rampe de l'escalier grimpe, à ces salons enchantés, comme une vigne du midi qui s'abandonne à ses capricieuses étreintes. Les Amours rient et se cachent dans les lambris des salons, comme si le roi Louis XV allait venir; un balcon circulaire domine la salle des concerts, tout comme dans les palais génois, aux beaux jours de notre *Romanesca*.

C'est un contraste, ce joli petit Brühl; on accepte ce contraste avec joie. — Et tout chantait, en ce beau lieu, tout célébrait Beethoven. Cependant, sous les entrelacs de ces brillantes croisées, sous ce balcon de coquetterie et de parure, se prépare un concert, à faire sortir de son antre le vieil empereur Barberousse, à rendre sourd le dieu Beethoven. O contraste inattendu! Démenti donné à la symphonie pastorale! Ainsi, quatre cents tambours et deux

cents trompettes vont lutter, sur ces rives, à qui réveillera, dans leur terrible poussière, les vieux héros de la Germanie. Non! la trompette du dernier jugement ne répandra pas un plus formidable et plus terrible bruissement.

Cela battait, cela hurlait, cela bondissait, cela sonnait et résonnait, avec une fureur inépuisable, et toujours croissante. Il se taisait, en ce moment, le vieux Rhin; il se taisait d'épouvante et d'admiration. Sauvage et terrible harmonie, à coups de tambours! Symphonie avec six cents clefs de cuivre et d'airain. Quoi, deux cents trompettes et quatre cents tambours? A chaque instant, il me semblait que l'ombre du grand Frédéric, évoquée par ce bruit surnaturel, allait sortir de cette tombe où l'empereur Napoléon s'en fut le visiter, dans tout l'appareil de sa gloire. — Deux grands spectres, aujourd'hui reconnaissables, l'un et l'autre, dans la foule des ombres royales, à leur uniforme usé par les batailles, et à leur petit chapeau.

Vous partez enfin, et vous avez déjà regagné la ville, que ce formidable concert vous poursuit encore; vous l'emportez pantelant dans votre crâne brisé, comme on emporte un songe, un rêve, un cauchemar, ou quelques-unes de ces fables gigantesques dont l'Allemagne est remplie. Quatre cents tambours et deux cents trompettes qui roulent, comme le tonnerre ne roule pas!

Le lendemain (sonnez trompettes, battez tambours, va symphonie! Et nous, suivons la symphonie, et suivons Beethoven!), la foule, au nom du héros de ces trois jours, se réunit comme un seul homme. Invités, poëtes, musiciens, voyageurs: les étrangers, les seigneurs, les bourgeois, les



MUSIQUE A LA GUERRE.

Digitized by Google



Digitized by Google

violons, les hautbois, les trompettes, la foule, enfin tous, les uns et les autres, ils se sont donné rendez-vous sous les portiques pavoisés de l'Hôtel de Ville. Et l'on marche en bel ordre, chacun se mettant naturellement à sa place, ou content de celle que lui donne le hasard. Le cortége était conduit par les étudiants de l'Université de Bonn; parmi ces jeunes gens, les plus beaux et les plus fiers, les vrais écoliers de la théologie et de la liberté, du droit romain et de l'espadon, bacheliers en lettres et en escrime, grands philosophes et grands buveurs, ne redoutant ni le cigare ni les *Pandectes*, en un mot les contemporains des chansons de Kœrner, avaient revêtu, pour cette cérémonie auguste, les costumes d'autrefois, à savoir : la jupe rhénane, le sayon borussien, la blouse gauloise de la Burschenschaff.

Ils portaient le col rabattu; leur poitrine était ouverte à ce vent tiède et doux. La casquette était crânement posée sur de luxuriantes chevelures, blondes à rendre jalouses les beautés les plus blondes. Ajoutez l'écharpe blanche autour du corps, le gant des chevaliers à chaque main, le gant des vieux défis, un instant profané par les Crispins de Regnard; ces jeunes gens portaient au poing, protégé par une vaste coquille gauloise, que le velours brodé enveloppe d'une guirlande de fleurs, l'épée des chevaliers de la Table-Ronde. Hurrah! la ville est pavoisée, et toutes les couleurs de l'Allemagne flottent aux vents; un épais feuillage recouvre chaque muraille; le canon gronde en riant; les cloches sonnent; le peuple attend. Arrivée à l'église, la foule se précipite.

Ici des Français se seraient tués, à descendre au hasard les marches rapides; les Allemands, non moins fougueux,

mais plus habiles, se répandent, à la façon du torrent, dans cette église splendide, où tant de belles voix ont chanté, non plus la *Messe solennelle* de Beethoven, mais la messe en *ut*. Parmi ces belles voix s'élevait jusqu'aux voûtes charmées, la belle voix de mademoiselle Standizt.

Cependant allons encore, allons toujours! La messe à peine achevée, soudain la foule se porte, infatigable, sur la place de l'église où la statue était encore en son linceul. Sur des estrades se tenait tout un peuple attentif, car c'est déjà un spectacle de regarder un voile, qui cache quelque chose! On regardait aussi les fenêtres d'une maison de fort belle apparence; le balcon était décoré d'un velours rouge, une tente l'abritait. Enfin, à ces fenêtres superbes qui viennent de s'ouvrir, à ce balcon, salué par de grands cris et par des fanfares formidables, apparaît la reine Victoria, au bras du roi de Prusse, et les princes, et les princesses, et lord Aberdeen, et lord Westmoreland, et parmi les dames d'honneur, lady Canning, dont la beauté merveilleuse embellit même le beau nom qu'elle porte!

Au même instant, la garde urbaine (on eût dit, au costume, le chœur de *Robin des Bois*, quand le chœur va chanter : *Chasseurs diligents!*) fait feu de tous ses mousquets, le voile tombe, et l'on voit apparaître, dans ce bronze très-ressemblant, et dans son costume de tous les jours, Beethoven, cet enfant de la vieille cité, ce génie mort infirme, et de la plus cruelle infirmité qui pût atteindre un grand artiste longtemps méconnu, que la France eut l'honneur d'enseigner à l'Allemagne. Le voilà! le voilà! C'est bien lui! chacun le reconnaît; c'est bien lui! Les vieillards

(pas déjà si vieux) s'approchent, et retrouvent les traits d'un bon bourgeois de leur cité, qui fut leur ami et leur bon voisin, avant d'être un grand homme.

Ainsi, dans cet enthousiasme et dans la naïve admiration de tout un peuple, il y eut beaucoup du charme et du contentement de l'ami qui retrouve un ami, du voisin qui retrouve un voisin. Sois le bienvenu, nous t'aimons, nous te reconnaissons, nous nous rappelons ta bonhomie et tes douces vertus. Telles étaient les louanges, et l'on se fût bien passé du discours de M. le docteur Breidenstein, et même de la cantate de M. Smets.

Le voilà donc couronné, glorifié, salué, reconnu de tous ses voisins, ce grand Beethoven, et maintenant qu'il est à tout jamais, debout sur son piédestal, et que la ville est rendue enfin à son calme, à son repos de tous les jours, ne quittons pas l'Allemagne et le vieux Rhin (puisque aussi bien nous y sommes conviés par une main royale) sans visiter Stolzenfels (*la Roche orgueilleuse*), austère monument du moyen âge allemand, noble ruine sauvage, et réparée par S. M. le roi de Prusse. — Rodolphe de Hapsbourg peut revenir à Stolzenfels, comme Agnès de Mansfield pourrait reparaître à Brühl, tout est prêt pour les recevoir.

Le charmant château de Stolzenfels s'élève, non loin de Coblentz; ses tours, habilement réparées, ont conservé cet air de vétusté joyeuse qui décore les vieilles façades. Aussitôt que la vie a reparu dans ces murailles, vouées par le temps au silence, à la ruine, à la mort, S. M. le roi de Prusse, comme un habile antiquaire qui respecte l'histoire et qui l'aime, car l'histoire passée lui répond de l'histoire

à venir, a laissé au château de Stolzenfels, tout le caractère énergique de sa vieille origine. C'est bien le château féodal avec son fier système de tours, de fossés, de tourelles, d'ornemeuts pleins de caprices, de hasards pleins de génie. Les vitraux, les bahuts, les portes sculptées, les mille recherches de l'art ogival brillent, d'un éclat tout nouveau, hors des murs et dans les murs de Stolzenfels.

La noble ruine, sauvée avec tant de goût et par tant de dépeuses royales, s'élève sur le rivage le plus pittoresque du grand fleuve; tout au fond, se dressent les montagnes, chargées de nuages; à votre gauche, le rocher stérile; à votre droite, la vaste plaine, ondoyante de l'or mouvant des moissons; dans les eaux du Rhin, à ce flot plus calme, de la Moselle, qui se mêle humblement à ces ondes en tumulte, vous pouvez reconnaître au loin la couleur argentée de la douce rivière... Tout cela est d'un grand calme. — Le soir où la reine d'Angleterre s'en vint à Stolzenfels, le canon éclatait sur les deux rives; la ville de Cobleutz était illuminée presque autant que Cologne même; la vieille tour du vieux manoir brillait comme un fanal; le Rhin grondait; le ciel était sombre; la lune des ballades allemandes, pâle et mouillée, jetait ses pâles clartés dans ces nuages!

Au dedans du château se passait uue fête; peu de gens, parmi les hôtes les plus favorisés, avaient été invités à cette fête, où les rois, et les reines, et les princes se donnaient la joie intime de n'être plus que de simples mortels. Les hommes portaient l'habit bourgeois et sans décoration; les dames étaient vêtues avec l'élégante simplicité de jeunes femmes, qui se reposent des soucis de l'étiquette. La con-

versation était plus animée et plus franche. Le roi de Prusse, heureux du bonheur de ses hôtes, avait, pour chacun, une parole amicale. Évidemment, ce soir, la musique sera la bienvenue, et les artistes seront les bien écoutés. A Brühl, en effet, les reines étaient distraites par les présentations nombreuses; à Stolzenfels on ne présentera personne. On est peu nombreux, on est chez soi. Meyerbeer (un des rois de la fête) était à son poste, et bientôt le concert commençait.

Pour avoir une juste idée de l'effet produit par cette musique éclatante, il ne suffirait pas de se rappeler quel est Meyerbeer, quelle passion sincère ce grand maître porte aux chefs-d'œuvre de son art, et quel appui il a trouvé toujours à cette cour, si bien faite pour aimer, pour encourager, et pour comprendre tous les arts. En même temps rappelez-vous les confusions des trois ou quatre concerts des journées précédentes, les terribles morceaux de résistance signés du nom de Beethoven, et les longues heures que nous avons passées à entendre la musique d'un seul et même artiste, qui toute sa vie s'est occupé à poursuivre l'harmonie imitative dans ses derniers retranchements. Donc un peu de musique, appartenant à d'autres génies, exécutée non plus à grand orchestre, mais par deux ou trois belles voix, choisies entre mille, un salon tout royal, d'une sérieuse richesse, et même l'émotion recueillie de cet auditoire ingénieux à tout comprendre, c'étaient bien des joies réunies.

L'auditoire se composait ainsi : S. M. la reine Victoria, qui paraissait affable et très-heureuse, ce soir-là; LL. MM. le roi et la reine de Prusse, la reine de Prusse, une bien-

veillance inépuisable, attentive à ses hôtes, toujours prête à encourager, à applaudir. Le roi et la reine des Belges.

La reine des Belges, cette aimable Majesté, la digne fille de notre reine, la digne sœur de tant de jeunes princes, qui sont fiers de l'appeler : *ma sœur!* — Elle se reconnaissait facilement, la reine des Belges, au respect, à l'admiration; à la louange unanime; à son charmant sourire; à ce regard modeste et voilé qui disait si bien : Je vous reconnais, vous êtes Français, vous avez vu, récemment, le roi mon père, vous avez salué la reine, ma mère... et la vôtre!

Ah! qu'elle était belle ainsi, cette digne sœur de monseigneur le duc d'Orléans! Qu'elle était charmante, cette sœur de la princesse Marie! Elle était la grâce en personne! Elle était la bonté même! Et si juste, et si vraie, et si savante! Un conseil pour son père, une consolation pour sa mère, une espérance pour la Belgique entière qui l'avait adoptée, et qui l'aimait avec frénésie.

Hélas! dans ces salons de Stolzenfels où elle écoutait si bien les chefs-d'œuvre, où la première, en rougissant de sa hardiesse, elle donnait le signal des applaudissements et des louanges, ô reine infortunée! ô majesté que nous avons vue enfant, toute animée et toute rose au souffle du printemps de Neuilly, la jeune voix qui défiait les échos du Tréport et du Rainey, qui nous eût dit, sous ces voûtes superbes où tout chante à votre cœur, où tout sourit à votre fortune, où tous les regards français se portent sur vous avec une tendresse paternelle, ah! regrets éternels d'une mère au désespoir! souvenirs déchirants de tout un peuple en deuil, qui nous eût dit, que nous étions si voisins de vos

funérailles, et quand nous inclinions devant vous, devant vous vivante et souriante, nos têtes respectueuses, qui nous eût dit que c'était pour la dernière fois!

Ce fut là une des dernières fêtes de S. M. la reine des Belges, et c'est pourquoi nous en devons garder la mémoire. Elle était assise à côté de la princesse de Prusse, la princesse de Prusse animant tout ce palais de sa beauté, de son esprit, de sa fierté, de son orgueil. Chacun disait en la voyant : c'est encore une reine, et la confondait dans les respects dont les trois autres reines étaient entourées. Non loin du prince et de la princesse de Prusse, se tenaient, très-attentifs, le duc régnant de Coethen, le prince de Holstein, le neveu de la reine d'Angleterre; la duchesse régnante de Nassau avait près d'elle un très-jeune homme, l'archiduc d'Autriche. Le prince Albert se faisait remarquer par son assentiment éclairé à tous les beaux passages; c'est un musicien accompli. Avant de quitter la Prusse, il a envoyé à Meyerbeer quelques pages de sa musique, et Meyerbeer a trouvé dans ces pages, bien de la passion et de la vie.

Enfin n'oublions pas, dans cette imposante réunion, cet homme qui est un des grands politiques de ce monde, que pas une révolution n'a lassé, que pas une révolution ne prendra à l'improviste; pensée nette et féconde, volonté intelligente et ferme, prévoyance un peu triste, comme tout ce qui est la prévoyance, l'illustre contemporain de M. de Talleyrand, — j'ai nommé le prince de Metternich.

Tel était l'auditoire! On ne retrouverait pas son semblable en tout ce siècle. Et vous pensez si Meyerbeer s'était

appliqué à composer un concert qui fût digne d'une pareille assemblée. Il fallait, avant toutes choses, se faire écouter de ces oreilles délicates; en même temps il fallait rester fidèle à l'art sérieux, aux vrais chefs-d'œuvre, et ne pas trahir les récents honneurs rendus au génie allemand. Meyerbeer a résolu ce problème difficile, et nous, dans nos pages symphoniques, nous avons précieusement conservé le programme du concert de Stolzenfels.

Madame Viardot a chanté la *Sicilienne*, de Pergolèse; M. Pischeck a chanté le *Garde-drapeau*, de Laindpraintner. Une *étoile*, et toute naissante, une voix inconnue et sans nom, mais la plus belle voix du monde et la plus touchante a chanté (si vous saviez la surprise et les transports!) un morceau du *Camp de Silésie*, et *Mère-Grand*, par Meyerbeer. On écoutait, on admirait; chacun demandait le nom de la nouvelle chanteuse?... Elle s'appelait, tout simplement, Jenny Lind! Le roi de Prusse avait fait venir pour ces deux concerts, mademoiselle Jenny Lind, de Stockholm; madame Viardot, de Paris; M. Staudigl, de Londres; les chœurs, de Darmstadt; tout comme aussi l'âme, l'esprit, le génie de ces concerts, Meyerbeer, était venu, tout exprès, de Berlin à Brühl, et à Stolzenfels.

Après le concert, cette réunion royale est passée dans la salle à manger; un magnifique souper était servi à la même table pour le roi et pour les artistes; on ne faisait pas mieux que cela à Fontainebleau, aux Tuileries, au château d'Eu.

Ceci me rappelle que durant les fêtes de 1843, au château d'Eu, où le roi l'avait invité, un jeune artiste fut rencontré dans les jardins, par un officier au service de la reine d'An-

gleterre. — « Monsieur, disait l'officier à l'artiste, avez-vous vu la reine Victoria? — Monsieur, répondait l'artiste, je viens d'avoir l'honneur de dîner à la même table que Sa Majesté. — Ah! reprenait l'officier, que je vous porte envie! Je vivrais cent ans dans mon grade, que je n'aurais jamais cet honneur-là! »

En même temps le vieux soldat ôtait son chapeau devant le jeune artiste, sans doute pour honorer le convive du roi; mais l'artiste, redevenu un bon diable : — « Monsieur, disait-il, couvrez-vous! Il y avait à cette table royale, vingt artistes qui en savent plus long que moi. Si grands que soient ses hôtes, quiconque est invité chez notre roi, dîne avec lui. C'est une vieille et hospitalière habitude de cette illustre maison. »

Le lendemain de cette dernière fête à Stolzenfels, la reine d'Angleterre prit congé du roi et de la reine de Prusse, et maintenant nous pouvions croire que cette fois, du moins, les fêtes étaient terminées... Le roi de Prusse en avait décidé autrement. A la porte de Coblentz, sur le Rhin, l'éternelle et mouvante parure de ces montagnes, de ces jardins, de ces palais, de ces ruines, le roi possède encore un beau château qui s'appelle le château de Coblentz. Dans cette maison, nouvellement réparée, le roi s'est fait construire une salle magnifique, et parfaitement comparable à la grande salle du château de Neuilly. L'espace est immense; de hautes colonnes supportent un riche plafond, entouré d'une riche balustrade. Sous ses voûtes superbes, l'or et le marbre ont accompli leur chef-d'œuvre; au pied de ses hautes fenêtres s'étend un charmant jardin, plein de fleurs

dans les beaux jours. Il est vrai que là-bas, à l'horizon qu'elle attriste, s'élève, aride et menaçante, la forteresse d'Ebreistein garnie de canons; mais le gazon des fossés, les arbres des glacis, les petits jardins qui courent dans la montagne, les nombreux visiteurs, admis sur ces hauteurs formidables, annoncent une paix profonde. C'est bien le cas ou jamais, de crier : *Victoire!* Eh oui! Le monde entier ne sait pas, et ne veut pas savoir de plus belle victoire que cette paix charmante des hommes, des cités, des nations et des rois. A sa fête du château de Coblentz, le roi avait invité tous les invités du château de Brühl, et même, par une bienveillance dont il faut se souvenir, Sa Majesté avait fait chercher, dans la ville, tous les hommes qu'il voulait revoir.

A huit heures, cette belle salle du château de Coblentz était remplie, et, cette fois, voyez la fête heureuse! Il n'y avait guère que les plus riches uniformes, et les ordres les plus splendides de l'Europe. J'ai voulu compter, mais en vain, les croix, les rubans, les ordres, les insignes d'un grand seigneur sicilien, savant antiquaire, poëte éloquent, homme hospitalier à qui la France vient de faire mille fêtes récentes, le duc Serra di Falco, membre de l'Institut et commandeur de la Légion d'honneur, mais le nombrede ses décorations est impossible à compter. Les dames, de leur côté, ce qui vaut mieux, étaient très-parées et très-belles. Cette soirée se distinguait des soirées précédentes par une grâce aisée, un attrait plus intime. S. M. la reine de Prusse en a fait les honneurs avec une grâce charmante, elle a voulu que tous ceux qui ne lui avaient pas été présentés à Brühl lui fussent présentés à Coblentz. On n'est

pas d'un meilleur accueil, d'un plus charmant sourire, d'une bonté plus digne et plus vraie. Tout comme les deux jours précédents, Meyerbeer présidait au plaisir de cette soirée, et l'on disait que le grand artiste avait redoublé de véhémence et d'inspiration.

Ce même soir, on entendit Vieuxtemps! On entendit M. Moeser, on entendit M. Batta, Listz enfin, qui, sur son piano inspiré, nous a raconté toute l'Espagne, et surtout l'Espagne de Fanny Elssler. Bien écouté et bien applaudi par ces mains royales, Listz s'est abandonné à toute l'inspiration qui est en lui. Ce même soir, les uns et les autres, nous étions heureux de son triomphe; à Brühl aussi, Listz avait joué, mais interrompu par quelques petites causeries tombées de bien haut cependant; en vain avait-il fait gronder son terrible instrument sous sa main mécontente, l'innocente causerie avait continué; si bien que l'artiste, interrompu, dans un mouvement de colère impatiente, s'était arrêté court, sans même achever la mélodie commencée. A la seconde épreuve, il n'avait pas obtenu plus de silence, et la seconde fois, comme la première, il avait brisé, sur-le-champ, sa note méconnue.

Allez donc chercher un poëte, assez hardi pour empocher son manuscrit, parce qu'une reine d'Angleterre aura causé pendant la lecture! Il n'y a que la symphonie et les symphonistes pour montrer tout ce magnifique orgueil. On appellerait : insolent! le valet faiseur de cantates qui se permettrait une pareille révolte; au contraire on aime ces coups de tête des grands artistes; pour se faire respecter, il faut qu'ils se respectent eux-mêmes. Je ne sais plus quel poëte, quand

il faisait une lecture chez M. le duc d'Orléans, demandait, qu'au préalable, on arrêtât toutes les pendules du palais, et M. le duc d'Orléans se prêtait, volontiers, à ces minutieuses précautions.

La soirée s'est terminée par un très-bel air du *Don Juan* de Mozart, que mademoiselle Jenny Lind a chanté, comme jamais nos Italiennes de Paris et de la banlieue ne chanteront. Tel est le programme exact de ces fêtes royales. Gluck, Pergolèse, Marcello, Mozart, Méhul, Schubert, Weber et Beethoven.

Sur l'entrefaite, se mourait obscurément un malheureux poëte de l'Allemagne, nommé Becker, qui, pendant huit jours (il y a déjà quinze ans et deux révolutions), a été célèbre dans toute l'Europe. Ce Becker est l'auteur aviné du fameux cantique contre les Français et du refrain : — *Vous n'aurez pas notre Rhin allemand !* L'Allemagne entière, il faut bien le dire, a chanté cette chanson à gorge déployée, et je crois bien qu'elle en sait encore tous les couplets. Pour récompenser leur poëte, plusieurs princes de l'Allemagne lui avaient fait de magnifiques présents. S. M. le roi de Prusse, qui sait donner à chacun ce qui lui revient, avait donné à ce Becker une coupe d'or. Naturellement, l'heureux poëte aura pensé que cette coupe était faite pour être remplie, et remplie, il s'est fait un devoir de la vider. A force de remplir sa coupe vide, et de vider sa coupe pleine, — *pleno se proluit auro,* — il est tombé dans les misères d'une ivresse sans excuse.

Et le voilà mort, d'une mort aussi obscure que sa vie, un instant célèbre, et par hasard. Tyrtée de rencontre,

by Google

Béranger de contrebande, pauvre diable qui a dû être bien étonné de sa gloire, et d'avoir écrit une *Marseillaise*, sans le savoir !

A cette heure du XIXe siècle, l'Allemagne entière s'occupe d'un chef-d'œuvre si vaste, et qu'elle veut faire si complet que pas une des créations de l'Europe moderne n'en puisse approcher, même de loin ; œuvre géante, piédestal impérissable élevé aux croyances, au génie, à l'honneur de la Germanie poétique et chrétienne. Il ne s'agit, cette fois, ni de tracer des sentiers fabuleux à travers des obstacles impossibles, ni de briser l'isthme qui sépare deux océans, ni de donner à la pensée, qui court en volant, la rapidité de l'éclair, ni de doubler la fortune d'un peuple, il s'agit d'accomplir un rêve, commencé par des générations depuis longtemps endormies par la mort ; en un mot, il faut sauver de sa ruine ce chef-d'œuvre interrompu par les doutes et par les guerres, par les tempêtes de la terre et les orages du ciel, la cathédrale de Cologne. C'était, il n'y a pas dix ans encore, quelque chose de fabuleux, un rêve confus, un idéal brisé, un pêle-mêle d'arcades sans but, d'ogives incomplètes, de piliers sans résultat ; rien ne vivait dans ces murailles lézardées, pas même le marbre des tombeaux, pas même les échos de ces voûtes, incessamment ouvertes aux quatre vents du ciel ! Ruines toutes neuves d'un temple inachevé, rien n'est plus triste, car dans ces broussailles de pierres tout vous échappe, même le souvenir, qui est la résurrection du monument des vieux âges.

Eh bien ! cette œuvre immense d'une pareille fondation à tirer de la mort, l'Allemagne l'a entreprise avec cette

patience persévérante qui est la volonté de Dieu, et la volonté des grands peuples. Peu d'années se sont écoulées, depuis que cette grande décision a été prise par l'assentiment unanime de tous les habitants de ces rives, de ces plaines, de ces montagnes, et déjà, sous ce dôme immense, se fait sentir on ne sait quelle vie recréatrice et solennelle qui est pleine de charme et d'espoir. L'enceinte primitive est sauvée, et, sauvée, on la décore, on la pare; on l'éclaire aux douces et charmantes lueurs des éclatantes verrières; on la couvre de peintures; on restaure les anciennes fresques; c'est déjà une église complète, et qui marche en avant de toutes les cathédrales du monde.

Cependant, autour de ce chef-d'œuvre, admirablement réparé, s'élèvent, dans un ordre certain, d'immenses arcades; de chaque côté du monument, se dressent des colonnes hardies, se taillent des portiques, se posent des voûtes; chaque partie de l'œuvre obéit à un ensemble calme, régulier, solennel; cela monte et grandit, peu à peu, non pas avec l'enthousiasme éclatant des premiers manœuvres que poussait l'Évangile, et qui demandaient, pour récompense unique, les faveurs de la vie éternelle. O grâce et simplicité d'honnêtes ouvriers, pères de famille, qui sont attendus par le salaire régulier de chaque soir! C'est là un beau et glorieux travail, généreusement entrepris, et ce vaste monument, adopté par l'Allemagne entière, mérite déjà l'admiration de l'Europe. Or, quelle plus magnifique statue, et plus voisine des astres, pouvait se dresser, à lui-même, le génie d'un si grand peuple? Quel monument plus durable de sa patience, de sa fortune, et de sa concorde?

L'Allemagne a forcé tous les hommes et toutes les croyances à venir en aide à son église cathédrale ; elle a recueilli l'assentiment et l'argent de tous les rois, la sympathie et l'argent de tous les peuples. L'artiste errant s'arrête en chemin pour payer son tribut à la cathédrale de Cologne, pendant que les chanteurs allemands vont de ville en ville, à travers l'Europe intelligente, chantant les airs de la patrie, en l'honneur de leur antique Église. Eh! quels divins concerts, doublement inspirés, qui portent jusqu'aux nues, la cathédrale de Cologne et le nom de Beethoven! Dans ces villages, dans ces hameaux, sur ce fleuve enchanté, sa pensée est errante ! Il a rêvé sur ces bords! Il s'est inspiré dans ces plaines! Il a chanté à l'ombre de ces bois! Même, un jour, le garde ignorant le prit pour un braconnier qui était à l'affût dans les blés.

Mais aussi quel enchantement à se rappeler, dans ces lieux qui les ont vus naître, au bruit lointain de ces échos qui, les premiers, les ont répétées, ces divines mélodies, ces rêves enchanteurs, ces caprices charmants! Tant d'esprit, tant d'imprévu, tant de songes d'été, tant de piquante et gracieuse bonne humeur! Prières! tendresses! héroïsme! indignation! fièvres! délires! passions! Les douces joies! les champêtres gaietés, le mois de mai dans sa fleur; novembre et ses frimas, l'Océan et ses tempêtes! Tant de chansons recueillies par cette âme en peine de l'idéal... Avez-vous jamais entendu chanter, quand vous aviez vingt ans, l'*Adélaïde* chantée par Rubini, accompagnée par Frantz Listz?

Eh bien, vous pouvez vous vanter d'avoir entendu, ce jour-là, quelque chose d'aussi complet que le troisième

acte de *Myrrha*, déclamé par madame Ristori, que le quatrième acte de *Phèdre*, joué par mademoiselle Rachel !

Cependant, au milieu de ces adorations, de ces encens, de ces cantiques, j'eus une vision, que je dois mettre à la fois, sur le compte de tant de concerts, d'insomnies, de rencontres royales. Au milieu d'une ville allemande, et dans ce qu'on appelle, en tout lieu, *la grande rue*, je vis passer un de ces hommes que le regard le plus distrait voit tout de suite, et même au milieu de la foule. Elle-même, la foule, elle les remarque, elle les devine, elle les voit, par cet admirable instinct qui la pousse; elle les salue, au seul aspect de leur majesté, sans demander comment ils se nomment? Ainsi, naguère, la foule en passant, saluait, chez nous un vieillard au fin sourire, au doux regard, et quelque chose disait à notre peuple : — Eh! celui-là qui passe, en te saluant, c'est Béranger!

Quand donc je vis cet Allemand qui longeait la rue en silence : Ah çà, me dis-je à moi-même, il te faut suivre, en toute déférence, en tout respect, cette tête intelligente, où brille, en divins caractères, tout le feu du génie. Ainsi je suivis l'inconnu, du pas léger du jeune homme amoureux, dans l'*Art d'aimer*, lorsqu'il a rencontré la beauté de ses rêves. Ici, l'inconnu était un homme, arrivé au milieu du moyen âge; il avait une grosse tête énorme et touffue, et toute hérissée; au-dessous de cette chevelure, et disons mieux, de cette crinière, brillait un petit œil fauve, intelligent et vif, dont le regard profond convenait, merveilleusement, à ces deux lèvres saillantes, où brillaient tout ensemble, et tour à tour, la malice et la bonhomie.

Digitized by Google

On n'est pas plus simple et plus attachant que cet homme : il allait en zigzag, au hasard de mille fantaisies; il marchait à pas inégaux, tantôt vite, et tantôt lentement; il regardait et souriait; ou bien il n'était plus sur la terre, et son regard se perdait dans le nuage; enfin c'était un homme hors du monde, au delà même de la rêverie. Il tenait de l'homme et de l'idée; il touchait au fantôme, et rien qu'à le voir, soudain vous vous sentiez ému, charmé, intéressé. Ils sont rares, dans l'humanité tout entière, ces beaux esprits, ces grands génies, pour lesquels le premier venu se dépouillerait, facilement, de sa part de bonheur, afin d'en revêtir cet inconnu qui passe, et qui n'a pas même un regard à lui donner.

Cependant mon homme allait toujours, jusqu'à la porte du fameux marchand de musique de la rue Kohlmarkh; là il hésita; d'abord il se mit à lire, d'un coup d'œil, les pages de musique étalées aux vitrines du marchand, et tantôt il s'écriait, avec une moquerie intime, et tantôt il approuvait, en brandissant sa grosse tête de Jupiter tonnant. Tout d'un coup, la fille du marchand, qui l'avait vu venir, ouvrant la porte avec une belle révérence, et les deux mains tendues au vieillard, se mit à le supplier avec des gestes charmants. Ce geste enchanté voulait dire : « — Entrez, monseigneur! Honorez notre humble maison de votre auguste présence, et comme on sera content de vous voir! » Lui cependant, bonhomme, il prit la petite main qu'on lui tendait, et doucement il la pressa dans ses belles mains, pâlies par le travail. Il regardait paternellement cette enfant; elle eût été sa fille, il ne l'eût pas regardée avec des yeux plus obéissants.

Digitized by Google

Il entra donc; l'enfant roula vers lui le fauteuil, de sa mère, en même temps elle appelait son père et sa mère : — Allons donc! accourez donc! Ils accoururent : la mère, accorte et fraîche, et le père, un bon Allemand de Vienne, un bon Allemand, très-habile et très-fin... Et l'un et l'autre de saluer. Mais lui, l'inconnu, à peine il s'inclina devant l'homme et devant la femme elle-même; et, s'approchant de la vitre où je tenais mon visage indiscret, il se mit à battre une symphonie errante à travers les nuages de son cerveau.

Ça commençait en notes lentes, douces et calmes; bientôt le mouvement devenait plus rapide, et l'idée abondante et claire, arrivait au bout de ses doigts, plus agiles que les doigts de la fée. A coup sûr, cet homme, en ce moment, composait un chef-d'œuvre, et le confiait à la vibration de cette vitre étonnée, et toute prête à se briser, sous le choc de cette main vaillante. Ah! quels accords! Les grands poëmes! Les divines mélodies que cet homme a fait pleuvoir sur ma tête ignorante! En même temps son regard était plein de feu, son front était plein d'intelligence, et tant d'énergie à son sourire, et tant de mélancolie en toute sa personne auguste, tant de verve, et tant de génie, et tant d'inspiration!

Son œuvre achevée, il se retourna vers la fille du marchand, qui tenait déjà une belle feuille de papier à musique; la belle enfant lui tendit la plume, et comme la table était au fond de la boutique, elle présenta son épaule à cet homme inspiré... Lui, sans prendre garde à sa fortune, il écrivit, sur cette épaule au cou charmant, écartant de la plume ces beaux cheveux, blonds et soyeux, qui tombaient de cette tête penchée. Il n'y avait rien de plus aimable à voir; mais que

la fête eût été complète, si quelque voix du ciel eût pu chanter, en même temps, les belles choses que ce grand homme écrivait là!

Il remplit une page, il en remplit une autre; il écrivait très-vite, mais parfois il s'arrêtait, cherchant l'idée, alors la fille du marchand, de sa tête penchée, et tournée du côté de ce grand artiste, lui jetait un long et pieux regard. Elle était fière, elle était contente, elle était heureuse de servir de soutien à ce grand génie! On eût dit que le choc électrique lui faisait deviner les divines mélodies qui couraient, de son épaule à ce papier sublime. Quand tout fut écrit, elle prit les pages, et elle se mit à les lire, en murmurant tout bas, la douce et poétique chanson. Même une larme, une vraie larme du cœur de cette enfant tomba sur l'encre humide encore, et l'encre et les pleurs se mêlèrent, et je suis bien sûr que la plus belle part du chef-d'œuvre était là, dans ce coin mouillé.

Quand elle eut bien lu et chanté, j'imagine (hélas! je n'entendais rien), cette composition nouvelle, elle la porta à son père, le marchand de musique, et si vous saviez l'attitude ingénue et la grâce pudique de cette enfant! Elle avait l'air de dire à son père avare : « — O mon père, il est beau, certes, d'être le plus fameux marchand de musique de toute l'Allemagne, mais il serait plus beau, mille fois, de ne pas profiter, comme vous faites, de la pauvreté de ce grand musicien. Voyez, mon père, il est pauvre, il a faim; il est la gloire et l'honneur de son peuple; il est la fortune et l'honneur de votre boutique. Encore aujourd'hui, là, tout de suite, et sur la vitre ingrate, il vient de composer une élégie



à abaisser le ciel; eh bien, mon père, achèterez-vous donc ce chef-d'œuvre, au prix de quelques florins? Là, voyons, je vous en prie, ayez pitié de lui, ayez pitié de vous, ayez pitié de moi! »

. Telle était cette prière ardente, intime, éloquente et muette. On lisait toutes ces ardentes supplications sur le visage, et dans le geste éloquent de cette Beauté.

Mais le père, habitué à ces drames, où il jouait le rôle de l'avare et du tyran, prit ces feuillets de papier sans les lire, et ce fut, tout au plus, s'il y jeta un regard distrait. Son regard était, certainement, une réponse au regard de sa fille. «—Eh! ma fille, de quoi vous mêlez-vous? Est-ce que je suis un poëte, un musicien, une fillette à marier? Je suis un marchand, un marchand de musique encore, et ne songez-vous pas que ces belles choses, qui vous font tant pleurer, viennent à cet homme, comme à l'oiseau son chant matinal, et ne lui coûtent guère plus, que l'eau ne coûte à la fontaine? S'il est pauvre en argent, il est riche en renommée; à chacun sa fortune. Et quelle sotte habitude avez-vous donc prise là, de chanter, si vite et si bien, toute la musique de ce brave homme? Heureusement qu'il est sourd, et qu'il ne se doute pas des belles choses que vous chantez, il me les ferait payer trop cher. »

Ainsi parlait le père à la fille; mais la fille, elle, répondait à son tour, à ce marchand, des choses si véhémentes (à en juger par l'émotion du marchand), que son père, en maugréant, prenait dans sa caisse un couple de florins d'or, ce qui était beaucoup plus que la moitié de ce qu'il voulait donner, et les mettait dans la main de sa fille. — En ce mo-

ment, ce bon père Allemand, semblait dire à sa fille : « Es-tu contente ? et regarde, enfant, ce que je fais pour toi ! »

Elle prit l'argent, et rougissante (ô la belle et douce rougeur, le charmant coloris, d'une conscience innocente, et l'enfantine admiration !) elle offrit, d'une main, au grand artiste, ces deux florins d'or ; en même temps, de son autre main, de sa main droite, elle couvrit ses beaux yeux humides, comme si elle ne voulait pas être le témoin de ce triste marché. Si vous aviez passé par là, ô Paul Delaroche, artiste aimé des gens d'honneur, conscience hautaine, inaltérable probité, cœur fidèle, esprit généreux, quel tableau charmant vous eussiez fait de cette fille adorable, et de ce grand homme, acceptant, joyeux, cette aumône de deux florins !

Il prit l'argent ; il retint la main qui le lui donnait ; il baisa cette main charitable, et comme l'enfant le regardait avec un sourire, il lui dit je ne sais quoi, mais certainement il lui dit de bonnes paroles, car elle en fut toute rassérénée. Il sortit d'un pas léger, et il s'en fut... du côté même où le *Chat qui file* ouvrait sa porte hospitalière aux braves gens qui ne redoutent pas un broc de bière, ou même un verre de vin chaud.

Mais le malheureux ! Comme il prit mal son temps, ce jour-là, avec la maîtresse du *Chat qui file !* On était au vendredi, qui est un jour de tristesse, même pour les enfants de Luther. Il s'en fallait d'une bonne heure, que l'horloge, au battant de fer, ne frappât la onzième heure, et la maîtresse de céans était occupée à donner le brillant de l'or, au cuivre de sa batterie, à changer en argent pur, l'étain de son dressoir. Ainsi, la casserole et le broc, l'assiette et le gobelet

Digitized by Google

s'abandonnaient à une confusion, voisine du sabbat, sous la main de cette ménagère en jupon sordide. Allez donc vous frotter à la ménagère allemande, lorsqu'elle frotte elle-même un pot d'étain, qui n'a pas été frotté depuis huit jours !

— Ma mère (ainsi parlait l'étranger), il me faut tout de suite, un morceau de veau tout chaud (*ein Kalberness*).

— C'est bientôt dit : « Il faut ! » reprit l'hôtesse du *Chat qui file*. « Il faut ! » Mon maître, attendez à demain, sur les midi, à l'heure où dînent les honnêtes gens, les gens réglés, les pères de famille, et monsieur le bourguemestre, si vous voulez tâter du *veau tout chaud*, reprit la commère en frottant ses plats, avec une rage inexplicable. *Il faut ! il faut* du veau tout chaud.

Elle criait tant, à voix si haute, que le malheureux sourd entendit ce qu'elle disait : — Eh bien ! dit-il en faisant sonner ses deux florins, madame du *Chat qui file*, donnez-moi du veau tout froid.

— Ni froid, ni chaud, ni vin, ni veau, ni bière, avant qu'il soit deux bonnes heures, reprit la dame hôtesse ; et la voilà qui se met à attaquer, d'un grès furieux, un chaudron qui n'en pouvait mais.

— Hum ! dit l'inconnu, le *Chat* ne fait guère patte de velours aujourd'hui.

Sans insister, il se retira, évidemment triste et désappointé. Il comptait si bien sur ses franches lippées ! Et maintenant son argent inutile se taisait dans sa main fermée. Hélas ! hélas ! Homère a mendié trois mille ans, avant que M. Ingres eût inscrit l'*Apothéose* d'Homère, aux voûtes du Louvre de nos rois !

Moi, tout rempli de sa tristesse, au même instant j'entrai dans l'auberge, et tête nue, avec l'accent du plus profond respect :

— Madame, dis-je à l'hôtesse, il y avait chez vous, tout à l'heure, un homme... un artiste... Enfin, voudriez-vous, madame, me dire où va cet homme, et comme on l'appelle, et s'il est facile à aborder?

— Hum! dit la dame, en donnant répit à son chaudron, cet homme est une espèce de musicien, un oisif, un ivrogne, un mangeur. Ça n'a pas d'ordre et c'est bizarre!... Aujourd'hui, ça vous rit aux éclats, le lendemain ça va pleurer, pour un rien. C'est un fanatique. Il avait, naguère, un sien ami, un musicien de son espèce, un buveur de sa force, un certain Hoffmann, qui est mort. Celui-ci et celui-là, ça me faisait deux singulières pratiques. Ils chantaient, ils racontaient, ils disputaient, ils rêvaient; ils tenaient nos buveurs et nos fumeurs attentifs, à ce point qu'ils oubliaient de boire et de fumer. Ah! monsieur, quels hommes! Quels hommes! tout dépenaillés, déguenillés. Tantôt ils jetaient l'or à pleines mains, tantôt ils vous demandaient un crédit, pour un verre de punch. Et joueurs! Mais tant va la cruche au vin, dit le proverbe... Enfin, maître Hoffmann est mort le premier, laissant l'autre à le pleurer. Il l'a tant pleuré, qu'il en est devenu sourd, et vous le voyez, errant comme une âme en peine, et qui ne sait plus à quoi se tenir.

— Et son nom? son nom? Oui, madame (en prenant ma douce voix), dites-moi le nom de cet ami d'Hoffmann, s'il vous plaît?

— Hé! dit la dame, en retournant son cuivre, on

l'appelle ici, comment dirai-je? Ah! m'y voilà..... Van Beethoven.

Et elle se remit à frotter son chaudron, plus semblable au vieil Ugolin s'acharnant contre le crâne étroit de l'archevêque, qu'à la paisible ménagère occupée à se mirer dans sa batterie de cuisine. — Oui, j'ai bien dit, reprit-elle, il a nom : van Beethoven.

C'était lui! A ce grand nom je sentis mon cœur se gonfler dans ma poitrine, et mes yeux se remplirent de larmes. Beethoven! Je devins si pâle, que l'hôtesse, oubliant sa batterie et ses batteries :

— Mon Dieu, monsieur, me dit-elle, est-ce que monsieur se trouve mal?

Puis, comme elle me regardait, inquiète, étonnée, et ne comprenant rien à ce malaise subit :

— Madame, lui dis-je, ayez pitié de moi, et que je voie à l'instant même, une éclanche de mouton, et un bon morceau de veau tourner à la broche que voici. Non, je ne sors pas d'ici, avant de tenir mon rôti.

— Chut! monsieur, reprit l'hôtesse en me montrant le four, votre affaire est là, elle est cuite à point, et je ne vous demande que le temps d'appeler ma servante.

En effet, la servante ouvrit le four; et, bonté du ciel! (que n'étiez-vous là, maître Hoffmann, et même le chat Murr) une odeur suave de viande rôtie, un mélange exquis de veau, de mouton, de grives et de perdreaux, remplit soudain la salle immense. Il y avait une fête, pour un sourd affamé, rien qu'à respirer ces fumées savoureuses. Hé! pourtant ce grand plaisir avait été refusé par cette mégère, à ce

brave homme! Elle allait cependant, elle venait, elle disposait tout le dîner sur un grand plat, à savoir : mes deux pièces savoureuses, le bœuf et le mouton, sans oublier un tas de légumes, et les épices, à l'avenant.

— Et pourquoi donc, madame, et de quel droit avez-vous privé M. Beethoven, du festin qu'il vous demandait? Vous avez l'air si doux et si bon; et ne craignez-vous donc pas d'avoir commis une énorme cruauté?

— Voici mes motifs, dit la dame-aubergiste, et j'espère que vous les approuverez, monsieur. Ce Beethoven est donc un musicien, c'est-à-dire un goinfre, un buveur, un mange-tout. Tout le monde, ici, prétend qu'avec beaucoup d'économie et beaucoup d'ordre, il pourrait vivre, à la rigueur... Ah! bien oui, à peine il possède un quart d'écu, soudain il est pris d'une malerage de faim et de soif; soudain le voilà qui vient ici, chez moi, dépenser tout son argent. Eh bien! j'en reçois le moins que je peux, par pitié pour lui, ce pauvre homme, et c'est pourquoi je ne lui donne à dîner que deux ou trois fois par semaine : il n'est pas assez riche pour manger de mon pain, tous les jours.

Voilà ce qu'elle dit, l'hôtesse. Et maintenant, sonnez clairons, battez tambours, hurle ophicléide! Arrivez au tombeau de Beethoven, célèbres pèlerins de son génie! Et vous aussi, les rois et les reines, les poëtes et les belles personnes, chantez en chœur : Beethoven! Beethoven! On lui refuse une éclanche, il y a trente ans; on lui donne un bronze, aujourd'hui! C'est à ne rien comprendre à l'enthousiasme, à l'adoration, à la cruauté des peuples intelligents. Tout! Rien! Le bruit ou l'échafaud! L'infamie ou les autels!

Madame (et je souriais quand j'aurais voulu dévorer le cœur de cette bête féroce), et savez-vous, madame, le vin que M. Beethoven honore de sa préférence? Nous autres, voyageurs, nous sommes un peu curieux, voilà le fait.

— Le vin qu'il préfère? Attendez donc, mais il aime assez le bon vin, pour se contenter de la piquette. Oui-da; vous savez, monsieur l'étranger, que ces gens-là boivent, généralement, et très-volontiers, de tous les vins. Celui-là ne dédaigne pas, non certes, un pot de mon petit vin de Moselle, quand l'écume en couronne les bords. Que de fois il me chantait une petite chanson qu'il m'a faite, à moi toute seule, et qui porte mon nom :

Eh! dame, eh! dame Gertrude,
Mon vin d'habitude,
Mon petit clairet...

— Quoi! madame, il vous a fait une chanson, il a donné votre nom à une chanson, c'est-à-dire il vous a faite immortelle, et vous lui refusez une longe de veau?

(O vanité de la gloire humaine! ô néant des choses immortelles!)

Ainsi j'ouvrais une immense parenthèse en mon pardedans, tant j'étais frappé de l'ingratitude et de la méchanceté de cette femme. Une chanson à cette drôlesse immonde, une perle à ce pourceau!

— Mais enfin, madame, avez-vous souvenance que le brave homme ait dit, un jour, d'un certain vin : « Voilà de bon vin! »

— Oui, dit la dame, un jour qu'il était, ici même, avec

son digne ami, Théodore Hoffmann, ils avaient chansonné je ne sais qui, un Burgrave, un conseiller aulique, un grand-duc, et maître Hoffmann ayant fait les paroles de la chanson, maître Beethoven en fit la musique, une musique! Ah! dame, on la fit chanter trois fois, le premier jour. C'est pourquoi ils furent gratifiés, chacun, d'une vingtaine de frédérics d'or. Aussitôt voilà la vie et ses fêtes qui recommencent autour de nos deux abandonnés. Ils riaient, ils folâtraient, ils s'amusaient, ils jouaient au jeu de faire sauter un bouchon; ils se tutoyaient, que c'était une bénédiction. Ces deux aimables gredins s'aimaient fort, et tant que l'un en avait, l'autre en avait aussi. Voyez donc la bombance et la fête, en ce moment où ils en avaient tous les deux!

— Eh bien, madame Gertrude, eh bien?

— Eh bien, ces deux prodigues, à peine ils eurent porté mon vin de Moselle à leur lèvre imprudente, ils s'écrièrent que mon vin n'était que de la piquette, et ils demandèrent, à haute voix, du vin de Johannisberg, frappant sur la table à coups de poing, que toute la salle en retentit.

— Eh! tôt donc, madame Gertrude, il me faut deux bouteilles de votre meilleur vin du Rhin, au cachet de S. A. le prince de Metternich.

Au nom redouté du plus fameux marchand de vins qui ait jamais mis une pièce en perce, et cacheté, de sa cire, une bouteille au long col, dame Gertrude, en toute hâte, ouvrit mystérieusement, certain caveau, dans lequel elle descendit. L'instant d'après, elle reparut à la douce lumière du jour, rapportant, en grand triomphe, une bouteille au cachet du prince, au cachet vert, une autre bouteille au cachet rouge,

afin de bien indiquer comment c'était l'écarlate de tous les vins blancs de l'Allemagne. Or l'araignée avait filé sa toile autour de ces dives bouteilles vénérables, qu'il fallait toucher avec tant de respect et de componction.

— Monsieur, me dit Gertrude, il s'en faut que M. de Metternich ait jamais bu de pareil vin ; il n'est pas assez riche pour en boire, et même il ne le vend qu'à ses grands amis.

— Pourtant, ma bonne hôtesse, on a raconté, bien souvent, qu'un jour, où il était dans ses grands jours, S. A. le prince de Metternich aurait envoyé tout un panier de ce vin précieux, en échange d'un simple billet, écrit à Son Altesse, par un écrivain du troisième ordre des écrivains. Celui-là aurait écrit, disait-on : « J'ai reçu de S. A. le prince de Metternich, vingt-cinq bouteilles de son meilleur vin de Johannisberg ! » Et le prince aurait fait droit à la pétition de l'écrivain.

— Monsieur l'étranger, reprit dame Gertrude, en souriant, votre histoire est un conte, et notre gracieux prince de Metternich aurait été, certainement, le dernier homme à y croire. Eh quoi ! lui-même, un si parfait gentilhomme et négociant, troquer vingt-cinq frédérics d'or, contre un méchant papier de rien du tout ? De votre histoire, les marchands de vins allemands en ont fait des gorges chaudes ; le vieux Rhin s'en est amusé à outrance, et le Johannisberg tout entier, a ri comme un fou, à ce bruit singulier. Non ! non ! l'histoire n'est pas vraie, elle n'est pas vraisemblable, elle est l'invention d'un faiseur de nouvelles, qui ne connaît pas S. A. le prince de Metternich, et qui n'a jamais bu de son vin.

Digitized by Google

— Mais, dame Gertrude, il me semble, au moins, que Son Altesse eût bien fait de démentir cette sotte histoire, et de ne pas compromettre, en se taisant, un honnête écrivain qui ne lui avait rien demandé?

— Eh! pourquoi donc la démentir, cette belle histoire, mon cher monsieur? Elle était si bien inventée. Elle n'était pas désagréable à votre écrivain français, bien qu'elle indiquât un certain penchant à la mendicité; enfin elle était toute honorable et glorieuse pour M. de Metternich, et pour son vin de Johannisberg. Voici vingt ans qu'on en parle, et depuis vingt ans, pensez donc à l'intime contentement d'un prince, élégant et généreux, à si bon marché!

Cependant, j'avais enfoui dans l'une et dans l'autre poche de mon habit mes deux joyeuses bouteilles; j'avais placé mes deux rôtis dans un panier, que recouvre une serviette un peu bise; enfin j'étais lesté, et je sortis de cette maison, fier, superbe et content, comme si l'on m'eût donné le signe du Capricorne ou du Lion.

Et chemin faisant, je me disais: « Te voilà donc, homme heureux, appelé à la gloire, au bonheur de servir un grand artiste. Ainsi te voilà son domestique, et comme il sera content, lorsque tout à l'heure, au coup de midi, le chapeau sur la tête et la serviette sous le bras, tu lui diras, sans t'incliner: — Le maître est servi!

Certes, je n'appartiens pas, et je m'en vante, à la classe odieuse des voyageurs curieux qui veulent tout voir, tout savoir, et qui de tout, se souviennent. Un pareil homme est tout semblable à la machine où Daguerre a forcé le soleil à remplir l'office ingénieux d'un faiseur de portraits.

Certes, je vois, je regarde et j'oublie; ou bien, j'oublie avant d'avoir rien vu. Pour moi, le voyage est une fantaisie... il est une fatigue, une maladie, un abîme, et le voyageur curieux est une dupe. Mais, cette fois, j'appartenais complétement, de l'âme et du corps, à ce grand homme à peine entrevu, et j'étais convaincu, sans que dame Gertrude eût répondu à ma demande, que j'allais reconnaître sa maison, et le trouver, lui-même, assis dans un angle obscur, à quelque table affamée! Enfin ma vision était si claire, et si facile à suivre, que, sans hésiter, sans demander ma voie, à travers une suite de ruelles, j'arrivai à ce modeste et simple logis, à porte carrée, à petits vitraux. La fenêtre est étroite, et la maison est humble. Il n'est pas nécessaire de frapper à la porte; entrez, la porte est ouverte. On monte, on entre, et d'un coup d'œil, on voit toute la pauvreté, tout l'abandon de céans. Beethoven en si petit logis! Le couvert était mis, c'est vrai, mais rien sur la table. Un bel oiseau des Canaries chantait dans sa cage, et chantait pour lui seul. Un chat, impatient du dîner, faisait entendre un ron-ron attristé. Le soleil pénétrait les moindres recoins de cette salle, où montait le jasmin, ce flatteur!

J'étais chez Beethoven... j'étais chez moi. Aussitôt je disposai sur la table, à la belle place, mon gibier, mon mouton et le fameux *ein Kalberness!* Je tirai précieusement mes deux astres jumeaux : *Lucida sidera,* le cachet rouge et le cachet vert, Castor et Pollux; en effet, celui-ci paraissait déjà... à l'instant même où celui-là a cessé de se montrer. Bref, la table était prête et fumante, et j'étais à contempler mon chef-d'œuvre, lorsque la gouvernante, entendant ce bruit

étrange, ouvrit une porte, et, me voyant qui disposais toute chose, elle parut aussi peu étonnée que le chat et le serin.

D'un coup d'œil elle inspecta la table, et, voyant toute chose à sa place, elle daigna me sourire. Elle prit même, en son buffet, le pain et le sel hospitalier; elle s'en fut chercher de l'eau claire, et, posant un siége en face de chaque assiette, elle me dit : — Tout va bien !

Puis, comme je lui demandais l'honneur de saluer son maître : — Hélas! fit-elle, il était sorti, ce matin, vif, alerte et dispos, mais il est revenu, plongé dans ses humeurs noires. Voici deux fois que je l'appelle au dîner, et deux fois, qu'il n'a pas répondu. Voyons, cependant, s'il n'y mettra pas un peu de complaisance, et s'il résiste aux arguments que contenait votre panier.

En même temps elle m'ouvrait la chambre où se tenait Beethoven, et j'entrai !

La fenêtre était ouverte; il était assis près de la fenêtre, une main sur un petit clavecin en bois blanc, dont les touches étaient fêlées. Ce faible instrument avait pourtant suffi à tout ce génie; il avait contenu toutes les passions, recélé toutes les douleurs de cette âme en peine! Et maintenant ce bois sonore était inerte sous la main du grand artiste, devenu sourd !

Il y avait, sur sa table en bois de sapin, une chanson notée et toute joyeuse ! Hélas ! il était de bonne humeur quand il la commença, mais la tristesse était venue, et la chanson restait sur sa table, incomplète, et semblable à ces murailles dans le poëme de Virgile, toutes neuves, mais inachevées, ruines d'hier ! *Pendent opera interrupta...*

Cependant j'écrivis, sous les notes de la chanson, le couplet que voici, et qui s'accordait assez bien avec ces petits cris de joie sur lesquels le silence était tombé :

Ami, je vous apporte un vin de cinquante ans,
Deux rôtis, cuits à point, par madame Gertrude,
Il est temps de dîner, Beethoven, il est temps
D'oublier en dînant, le travail et l'étude.

A coup sûr, ces jolis vers ne sont guère mieux que des vers d'opéra ou même d'opéra-comique, mais ils ont le mérite d'avoir été inventés, bien avant les vers de *la Favorite*, un des ornements de l'Opéra de Paris. Modestie à part, je suis forcé de convenir que Beethoven, soit que le texte savoureux de ma chanson l'eût disposé à la confiance, ou que le contentement de voir enfin des vers, si bien faits, se complaire, et s'allonger doctement, au-dessous de sa note inutile, aient touché cette grande âme... il sourit à ma chanson, même il y changea, de sa main, un mot qui gênait la césure autant que la vérité :

Ami, je vous apporte un bon vin de dix ans...

Le mot *cinquante*, évidemment, lui semblait une fiction poétique, et même en chanson, il ne voulait pas mentir.

Quand il eut corrigé mon texte, il compléta sa gaieté par le couplet que voici :

Il est temps, en effet, de chanter et de boire ;
Hé donc, pour être un peu joyeux,
Rien ne vaut un vin généreux
Offert par un Français, à son ami Grégoire...

Hoffmaun et Beethoven, ils appelaient *Grégoire* (en français) tout buveur honorable, en souvenir de la chanson qu'ils chantaient souvent :

Moi je suis comme Grégoire,
J'aime mieux boire!

— Allons, dit-il, donnez-moi le bras, et puisque vous m'invitez, passons dans la salle à manger.

En même temps il revenait à la fenêtre ouverte, il me faisait asseoir à ses côtés; son regard, attristé et confiant, parcourait la vaste étendue et les clartés du ciel.

— Hélas! me dit-il avec un profond soupir, vous croyez donc encore au vieux maître allemand? Eh! que vous avez bien fait de venir, et de m'encourager! Je suis si triste ici, dans cette grande ville, et dans ce petit jardin! La campagne seule m'est heureuse et favorable. Ici je meurs et j'étouffe; ici je n'entends que des bruits étranges, des voix confuses, des plaintes inertes, des vagissements d'enfants nouveau-nés. Rien d'humain, rien de réel; pas une douleur qui soit vraie, et pas un amour qui soit sincère! Un affreux bourdonnement m'obsède et me gêne; un clapotage hideux se place entre mes rêveries. Hélas! hélas! pauvre artiste vaincu, je suis bien malheureux, mon ami. Disant ces mots, ses yeux fatigués s'étaient remplis de larmes. Il pleurait doucement... il pleurait!

Et comme il vit sur mon visage, un si grand étonnement de sa douleur :

— Hélas! reprit-il, si je pleure il ne faut pas t'étonner, je suis si triste, abandonné, négligé, oublié; je ne vis plus;

je me meurs tous les jours Qui donc songe encore, à cette heure, à demander si Beethoven est mort ou vivant? Il n'y a plus de Beethoven; il n'y a plus qu'un bonhomme obscur, pauvre, inconnu, misérable, oublié. Moi-même, hélas! je ne sais plus comment on m'appelle, et qui je suis? Pourtant, naguère, j'étais le maître absolu du monde invisible, et des domaines au delà des sens. Je commandais à toute une armée de génies et de chanteurs qui chantaient, pour moi seul, mille ineffables symphonies dont j'étais le poëte et le musicien, l'orchestre et le dieu. Ma vie était un concert, une symphonie, un rêve, un charme, un enchantement.

Quelle extase! Un immense archet partait de la terre, en traversant mon âme, et l'emportait, jusqu'au ciel, à travers des frémissements et des délires. Le monde avait un écho dans ma conscience, un miroir dans mon cœur. J'étais l'asile où venaient s'abriter tous les bruits de la terre, et les divines mélodies. Le chant de l'oiseau, le bruit du vent, le murmure du fleuve enchanté, les soupirs de la brise aux parfums de la nuit, le balancement du peuplier d'Italie au milieu d'un ciel pacifique, l'actif bourdonnement de l'abeille, et la plainte innocente du grillon au foyer domestique, autant de concerts et d'enchantements! J'entendais même le bruit de l'étoile, et les chants de l'archange, et ce que disent les Trônes aux Dominations; ainsi je vivais glorieux, amoureux, triomphant! Je vivais de ces extases, de ces plaintes, de ces chansons, de ces bruits, dont j'étais l'écho facile, abondant, harmonieux!

Ici, il se courba; il passa sa main sur son front, pour en chasser des visions funestes. Il succombait à la peine;

il demandait grâce et pitié au mal qui l'avait frappé..... Beethoven était sourd ! Les dieux étaient sourds pour Beethoven !

— Oui, dit-il, mon oreille inutile a cessé de m'apporter ces divines rumeurs. Milton n'était qu'aveugle ; heureux Milton qui pouvait entendre, en rêvant, la chanson joyeuse à travers les blés en fleurs, la cantatrice au milieu de l'orchestre splendide, et le hennissement du cheval, et l'aboiement du chien, et les paroles d'amour, et la prière ailée qui monte, aux bruits de l'orgue, à travers les voûtes solennelles ! Heureux Milton ! Il ne se voyait pas vieillissant, ridé, courbé vers la terre, et couvert de cheveux blancs. Mais Beethoven, devenu sourd, ô Dieu du ciel ! Est-ce une justice ? Adieu donc, mes rêves charmants ! Adieu, mes chanteurs invisibles ! Adieu, mon orgue, et mes harpes célestes, touchées par la main des anges ! Elle-même, la sainte Cécile de Raphaël, elle toucherait mes oreilles en leur disant : l'*éphéta* divin ! mon oreille, fermée et désobéissante, repousserait la main divine. Hélas ! hélas ! Pitié ! pitié !

J'étais navré de sa douleur, et je cherchais un moyen de le calmer, quand lui-même : — Allons, dit-il, pourquoi ces plaintes ! Ne suis-je pas un homme enfin, et la *Symphonie en ut*, est-elle morte ?

Il se leva, il me prit la main d'une façon galante, il me conduisit dans la salle à manger, il me fit asseoir à sa table, et il ne demanda pas pourquoi sa gouvernante avait fait disparaître le troisième couvert ?

— Ah ! dit-il, voilà de bon vin ; cinquante ans, c'était trop dire, et dix ans... ma foi, mon cher ami, dix ans, ce

n'est pas assez dire. Il faudra mettre au moins *vingt* ans, dans la chanson, et la chanson n'en sera pas plus mauvaise. Ah! mon cher Hoffmann, où donc es-tu, mon ami, et quelle fête si tu pouvais boire avec nous!

Ainsi il fut gai, vif, brillant, charmant, en ce repas improvisé. Il parlait bien, il avait oublié toute sa peine.

— Or çà, dit-il, quand le dîner fut à sa fin, je veux vous montrer que le vieux Beethoven n'a pas perdu tout à fait le sens de l'ouïe, et qu'il n'est pas tout à fait sourd. Mon ami, ce sont les hommes qui ne m'entendent plus, mais moi je m'entends encore, et Dieu soit loué! vous allez entendre une des plus belles choses que jamais une oreille mortelle ait entendue.

A ces mots, il se mit à son épinette, et, d'un geste inspiré, l'âme au ciel, et les yeux dans l'espace, il joua, sans que son doigt posât sur une seule touche, et tirât un seul accord de l'instrument fêlé, je ne sais quelle éloquente et touchante composition, dans laquelle il avait mis certainement toute son âme et tout son cœur. Si je ne l'entendais pas se plaindre et retentir sous sa main puissante, je la voyais écrite, en traits de feu, sur son noble visage; elle étincelait dans son regard, elle errait dans son sourire; elle planait, enchantée et triomphante, sur le front de ce Jupiter olympien.

Lui, cependant, possédé par ce délire, haletant après l'idéal, joyeux, superbe, amoureux, aux pieds de l'Adélaïde invisible, enivré par tant de passions qui palpitaient dans son sein généreux, en proie à l'inspiration ardente qui vous transporte, à travers l'espace, à la façon du cheval de Mazeppa, il frémissait, il pleurait, il frissonnait.

Il était au-dessus de la terre... il était dans le ciel... Il entendait la musique de Beethoven !

Quand il fut au bout de son extase, il la suivit encore d'un regard inspiré, puis il se leva; il ferma l'instrument, comme s'il avait peur d'en voir échapper son secret, puis se tournant vers moi, dans un ravissement indicible :

— Ils ont beau faire, ils ont beau dire : « Holà, le pauvre et malheureux Beethoven !... » Beethoven est encore le plus grand musicien du monde ! Il riait; il me pressait de ses grosses mains; il m'approchait de sa large poitrine; il me mouillait d'une grosse larme de joie, il m'appelait son confident, son ami, son digne ami, disant que j'avais fait pour lui, en ce jour, plus que n'avait fait l'Allemagne tout entière... Eh ! oui ! j'avais pleuré à cette errante et fugitive symphonie, dont les bruits, les idées et les accords sont restés un grand secret, entre Dieu et Beethoven.

Même il prit la chanson, dont j'avais écrit les paroles : — Tiens, me dit-il, emporte avec toi notre chanson, comme un gage de l'amitié de Beethoven.

J'ai gardé sa chanson; j'ai gardé son souvenir; et le jour glorieux où je me prosternai au piédestal de sa statue : — O Beethoven, lui dis-je en moi-même, il manque ici, parmi ce peuple qui te contemple et qui t'adore, Hoffmann le conteur, dame Gertrude, et le *Chat qui file*...

Tant il est vrai que pas un triomphe, ici-bas, n'est complet, et que la gloire humaine a toujours un certain côté faible, qui laisse entrer la fatigue et le regret.

A MADAME DE POMPADOUR

Je sais bien que l'on ne peut pas toujours être en plein sublime, et que le sublime a des ennemis nombreux. L'*Adélaïde*, à la bonne heure ; mais en ce mois sombre, au bruit du vent qui gronde, aux clartés de la neige qui couvre, en ce moment, le petit jardin sous son blanc linceul, si vous entendiez quelque voix fraîche et jeune chanter, dans le sentier voisin, la douce cantilène :

O ma tendre musette,
Musette, mes amours!
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours...

Sans nul doute, vous seriez content de cette fête inattendue, et vous prêteriez une oreille attentive à la chanson qui passe, et qui vous réveille en passant. Ainsi le veut la musique ; ainsi le veut la chanson. J'en sais une aussi, une chanson de l'autre siècle, au temps des féeries de Versailles, et de la royauté expirante dans le giron soyeux de madame de Pompadour.

Google



MUSIQUE DES BOHÉMIENS.

Digitized by Google


Biblioteca
Nazionale
V. E. III —
NAPOLI

Certes, ce n'est pas là encore une éloquente symphonie à grand orchestre, et van Beethoven n'a rien à y voir; cependant, c'est une chanson assez jolie, et si vous voulez vous transporter, avec moi, dans le palais de Versailles, non pas dans les grands appartements de Louis XIV, dans le salon de la *Guerre* ou dans le salon de la *Paix*, mais dans ces petits boudoirs galants, creusés sous le trône même du grand roi, au clavecin que touche, en minaudant, d'une main gantée, une élégante dame d'atours, sous les trumeaux biseautés à Venise, et surmontés d'un paysage de Lancret, ou d'un galant *goûter* de Watteau, je saurai bien vous la chanter encore, ma galante et poétique chanson.

Sachez, cependant, que c'est la camarade et la compagne de madame de Pompadour, madame du Hausset elle-même, qui a trouvé les paroles de ma chanson, et, s'il vous plaît, pendant que nous l'accompagnons, de notre mieux, sur notre forte-piano de pacotille, nous la laisserons chanter sa chanson.

Or, voici ce qu'elle chantait, madame du Hausset, la dame d'honneur d'une marquise sans honneur.

Madame la marquise était un peu malade et je lui tenais compagnie. Elle se tenait dans sa chambre, au rez-de-chaussée, où elle faisait des nœuds en rêvant; car vous savez que dans cette haute fortune et dans cet enchantement, voisin des fables, Madame est triste, et qu'elle se dédommage, quand elle est seule, de sa gaieté forcée en présence du maître, qu'il faut amuser à tout prix. Moi qui l'aime et qui ne la quitte guère, je lui lisais, ce jour-là, un livre de l'abbé Prévost, intitulé : *Les Amours du chevalier*

Desgrieux. Le livre est charmant comme un livre d'amour; mais ce jour-là Madame était difficile à distraire de ses ennuis,... ce qui fit que tout d'abord, elle ne m'écouta guère, et que bientôt elle ne m'écouta plus. — Lis toujours, me disait-elle d'une voix attristée, et ses beaux yeux errants, çà et là, à travers tant de magnificences amoncelées, avaient fini par se plonger dans la longue allée du tapis vert, au delà de cette eau plate, qui sert de miroir au jardin.

— Madame n'écoute plus, lui dis-je; et cette lecture la fatigue? — Non, fit-elle, continue; et cependant, ma chère du Hausset, je pensais que nous étions bien bonnes, toi et moi, de nous affliger ainsi, sur le malheur de ce petit Desgrieux et de cette petite Manon qui, certes, ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Enfin, puisque M. le lieutenant de police entraîne cette petite Manon et son chevalier dans l'autre monde, il sait probablement bien ce qu'il fait; à quoi bon, d'ailleurs, prodiguer notre sympathie en pure perte? Ainsi, crois-moi, laissons-les partir, et s'ils s'aiment encore, eh bien, à la bonne heure, je voudrais être à leur place. Elle est pauvre, elle est exilée, elle est malheureuse, mais elle est jeune, elle est libre, elle est aimée... aimée! et tu veux que je la plaigne, et j'ai vu le moment où tu pleurais! Tiens, je suis folle. Allons, continue. Hélas! cela m'ennuie, et me fatigue d'écouter, un peu moins que de parler.

A ces mots, je reprenais le livre que j'avais déposé sur une console, et j'allais recommencer ma lecture, lorsque l'huissier de service annonça, d'une voix mystérieuse, madame la maréchale de Mirepoix, et M. le comte de Saint-

Germain! Madame fit un signe; elle se leva un peu sur sa chaise longue; j'ajoutai un coussin, et, au même instant, madame de Mirepoix, accorte et vive, comme on l'est à vingt ans, accourut avec cette vivacité charmante, qui est une de ses grâces. Elle était en demi-panier... à peine un œil de poudre sur ses beaux cheveux bruns, et, dans son chapeau de paille passé à son bras, elle apportait de belles cerises, moins fraîches que son visage, qu'elle avait cueillies, elle-même, dans le gentil verger de Trianon.

— Ah! dit-elle, en se jetant à genoux auprès de madame, où donc en sommes-nous, aujourd'hui? Bon Dieu! quelle tristesse! et comme la voilà faite! Qu'elle est pâle, attristée et malheureuse, et qu'elle est à plaindre! Bon! bon! ne répondez pas, marquise, je sais tout : le maître aura grondé ce matin, ou plutôt, disons vrai... quelque nouvelle amourette, n'est-ce pas? Allons, allons, calmons-nous, jalouse; on vous reviendra, si vite et si repentant. Après tout, le maître est le maître, et nous, nous serons toujours la maîtresse, la maîtresse heureuse, enviée et charmante. Ah! fi! la poltronne. Est-ce que rien saurait prévaloir contre ces deux yeux-là? Ne craignez rien, ma belle, les caprices de Louis passent comme une matinée de printemps : c'est vous seule qu'il aime. Il aime votre esprit et vos belles grâces, votre sourire et votre beauté de Diane chasseresse. Courage, et croquez-moi ces belles cerises, fraîches comme vous!

Et elle tendait son chapeau à Madame, qui se prit à sourire, en plongeant ses belles mains, dans ce panier enrubané.

— Bon, dit Madame en baisant la maréchale au front, vous avez raison. Croquons des cerises, et laissons le chagrin. Le chagrin, ce n'est bon qu'à nous vieillir.

Elle sourit... en soupirant, et, d'un air distrait, elle mangea quelques cerises; madame de Mirepoix, à l'œil éveillé, et dans l'attitude d'une admiration profonde pour la beauté de madame, recevait les noyaux dans sa main... Cependant M. le comte de Saint-Germain était resté sur le seuil de la porte, afin de ne pas troubler l'épanchement des deux amies; il regardait, avec la réserve d'un courtisan des petits appartements, ces deux femmes d'une beauté si différente. Diane et Flore, la rêverie et la gaieté, la reine et la bergère... En effet ces deux femmes s'aimaient autant... pour le moins, que deux rivales, très-belles l'une et l'autre, peuvent s'aimer... à la cour.

Ce fameux comte de Saint-Germain, dont on a dit tant de fables, était le bienvenu chez madame la marquise, et chez le roi lui-même. Il était beau, bien fait de sa personne, et d'un âge à rassurer les jaloux... sans trop effaroucher les coquettes. Il était beau diseur, bien élevé à toutes les façons élégantes, recherché dans ses habits, dans ses odeurs, dans son linge, dans ses bijoux; pétillant d'esprit quand c'était son tour à causer; écoutant très-bien, tout bourré qu'il était d'anecdotes les plus incroyables du monde, qu'il racontait de l'air le plus naturel; ajoutez qu'il avait le grand art de s'entourer d'un prestige étrange, en laissant croire qu'il était, pour le moins, aussi vieux, à lui seul, que la maison de Bourbon tout ensemble. A l'en croire, il avait été très-lié avec le feu roi Pharamond, et il avait tenu, plus

d'une fois, le prince Henri de Béarn *sur les genoux que voilà!*

Faut-il vous dire aussi que le grand succès de M. de Saint-Germain, et sa popularité sans égale, tenaient beaucoup à la richesse incroyable de ses dentelles, à cette jactance d'une gaieté irrésistible, à la magnificence royale des diamants dont il était couvert? Ce jour-là même il en avait sur sa personne, pour des sommes fabuleuses; ses jarretières seules, valaient plus de cent mille écus, et dans une boîte d'or, que surmonte un émail de Petitot, il avait renfermé, en guise de tabac d'Espagne, une poignée de topazes, de rubis et d'émeraudes qui n'auraient pas déparé la couronne de France. Les dames, folles de tout ce qui brille, aimaient à voir resplendir, sous leurs yeux, dans leurs mains, toutes ces belles choses. A toutes ces causes réunies : le désœuvrement de la dame, l'ennui de la journée, l'absence du maître, et l'oisiveté du lieu, le comte de Saint-Germain fut le bienvenu chez madame de Pompadour.

On causa quelque temps au hasard, véritable causerie entre deux femmes, qui sont très-occupées au fond de l'âme, des plus grands intérêts dont se puisse inquiéter leur beauté, leur fortune, leur immense orgueil, leur ambition implacable, mais qui ne veulent rien montrer de leurs secrètes pensées, et qui cachent la gravité de la situation, sous les grâces légères du discours. Naturellement, on en vint au livre que nous lisions tantôt, quand madame la maréchale était entrée, et Madame elle-même, non pas sans une certaine hésitation, finit par convenir que c'était là une histoire attachante, et que les honnêtes femmes pouvaient lire, en dépit de l'étrangeté du sujet.

— C'est, en effet, un drame singulier, reprit M. de Saint-Germain, et l'abbé Prévost accomplissait un grand tour de force en rendant supportables, pour les plus grandes dames, les plus décentes, et les plus réservées, au milieu de la grâce, de la faveur et des élégances les plus exquises de Versailles, les amours d'un escroc et d'une fille. Oui, la tâche était difficile, et sans nul doute cette histoire de Manon Lescaut est un livre ingénieux, bien fait, vraisemblable, et j'y aurais été pris, tout le premier, sans une aventure dont j'ai été le témoin, et qui m'a mis en garde, oh! la pauvre dupe que j'étais! contre les inventions les plus autorisées de messieurs les romanciers et de messieurs les poëtes, ces sublimes menteurs.

A ce mot *aventure*, aussitôt vous eussiez vu ces femmes, ennuyées, dresser l'oreille, à la façon du cheval de guerre, au premier bruit du clairon. — Une aventure! oui-da, mon cher comte, s'écria Madame avec un de ces gestes merveilleux qui étaient remplis d'une domination irrésistible, prenez garde, vous allez retomber dans vos rêveries. Je suis bien nerveuse, aujourd'hui; je suis peu crédule, et votre histoire, n'eût-elle que deux cents ans de date, croyez-moi, vous ferez bien de la garder, pour un autre jour.

— Oui, oui, s'écria madame de Mirepoix, en portant à son cou le bras de Madame, vous avez raison, ma chère. Ce vieux comte séculaire, avec ses histoires de l'autre monde, finira par nous donner des attaques de nerfs. Avec cet homme-là on ne sait plus quel âge on peut avoir; il recule, à mesure que nous avançons dans la vie; il gagne un jour, quand nous perdons une journée... et voyez-le, sou-

riant, calme, imperturbable, odieux, à force de sang-froid! Laissez donc là vos contes qui sentent le moisi, mon bon seigneur, et si vous voulez nous dire, à toute force, une histoire, eh bien! racontez-nous l'anecdote d'après-demain, pas plus tard.

M. de Saint-Germain, qui avait su mettre (et même un peu plus) madame la maréchale de Mirepoix dans les intérêts de sa renommée, et par tant de sa fortune, supporta, très-philosophiquement, cette boutade, et, s'appuyant sur le bord de la fenêtre, où grimpait un rosier du Bengale, chargé de boutons à peine ouverts : — Hélas! madame, je suis bien à plaindre avec vous; si je parle d'*hier*, je ne suis plus qu'un homme de l'autre monde; si je vous raconte une histoire de demain, je suis un sorcier, bon, tout au plus, à jeter dans un grand feu. J'aime mieux me taire, et d'autant que mon récit a déjà six mois de date; c'est, d'ailleurs, une histoire assez simple, et qui ne vaut pas qu'on la raconte, seulement je suis bien fâché d'en avoir parlé.

C'est à savoir, reprit Madame, que vous mourez d'envie de la dire; eh! dites-la, une fois pour toutes, et si nous sommes contentes de vous, nous vous permettrons de prendre deux belles cerises, dans le joli panier que voilà.

Le comte alors, sans se faire prier davantage :

— Madame a connu, dit-il, le marquis de Saint-Gilles?

— Oui, reprit Madame, un grand d'Espagne assez beau, pour un Espagnol; deux grands yeux qui brillaient comme des charbons; il a été huit jours à la mode, ici; le roi ne pouvait pas s'en passer, et, je le vois encore avec son froufrou de guitare, et son roucoulement de romances anda-

louses. Au fait, qu'est-ce que cela prouve que je l'aie ou non connu, et M. le comte de Saint-Germain aurait-il la prétention de me donner un rôle en son histoire?

— Or, nous vous avertissons, monsieur le tricentenaire, reprit la maréchale, que nous ne voulons pas être de cette histoire-là.

— Comme aussi telle n'est pas mon intention, madame la maréchale, reprit le comte de Saint-Germain; mais j'ai fait, depuis longtemps, cette remarque : pour peu que l'on eût connu, ou seulement entrevu, dans une ombre, ou sous un jour favorable de l'histoire ou du roman, un des héros dont il est question dans un récit, aussitôt le récit doublait de valeur. Je suis donc très-content que Votre Grâce se souvienne d'avoir connu le marquis de Saint-Gilles, ambassadeur du roi d'Espagne à La Haye, avec cela : grand d'Espagne de la première classe, et chevalier de la Toison-d'Or, enfin tout à fait incapable de rien inventer. — Non, certes, reprit la marquise, et pas même ses chansons.

— J'étais donc, madame, à La Haye, en simple curieux, et je dînais, en petit comité, chez M. le marquis de Saint-Gilles, qui était, ce soir-là, aussi préoccupé que s'il se fût agi de la conquête du Nouveau-Monde. Il soupirait, et j'ai vu le moment où Son Excellence était plus pâle encore que de coutume. — Ici, monsieur, je vous arrête, s'écria la maréchale. Oui, et si vous faites jamais pâlir ce visage-là, vous aurez fait une chose aussi difficile que d'ôter sa tache au diamant du roi, comme vous avez fait, l'autre jour.

— Remarquez bien, madame la maréchale, reprit le comte de Saint-Germain, que je suis loin de parler des roses et

des lis de cette joue extra-moricaude. Eh dieu ! vous croyez toujours que l'on jette des pierres dans votre jardin. Cependant rien n'est plus vrai, monsieur l'ambassadeur était fort préoccupé, le soir dont je parle. Après le dîner, nous nous promenions, de long en large, dans le très-petit salon d'une des plus grandes maisons de La Haye, lorsque monseigneur, me prenant par le bras : — Mon cher comte, me dit-il, vous voyez un malheureux ambassadeur qui se trouve en un cruel embarras. J'ai connu, autrefois, le marquis de Moncade, un des hommes les plus riches et les plus considérés de toutes les Espagnes, l'ami du roi, et, ce qui vaut mieux, l'ami de la reine, le propre neveu du grand inquisiteur de Séville, en un mot, un de ces hommes qu'on est heureux et fier d'obliger, et, justement, je me trouve dans l'impossibilité de rendre à M. de Moncade, le service le plus signalé que pût demander un homme de sa sorte, à un homme tel que moi.

Ici M. de Saint-Germain s'arrêta, et, se tournant vers la maréchale, qui écoutait, bouche béante, la main tendue, et ses précieux noyaux de cerises dans le creux de cette main, faite pour tenir un sceptre : — Que ne m'interrompez-vous, lui dit-il, madame la maréchale? voici déjà cinq minutes que je parle, et vous ne dites mot.

— Si je ne vous interromps pas, reprit la dame, il faut vraiment que je ne vous écoute guère. Que vous parliez ou non, c'est tout un; parlez, ne parlez pas, ça vous regarde. Enfin, soyez sûr que l'on vous interrompra, et de reste, aussitôt que vous nous ennuierez.

M. de Saint-Germain continua :

— Quand M. le marquis de Saint-Gilles eut soupiré tout à son bel aise, et fait deux ou trois tours : « Jugez vous-même, s'écria-t-il, si je dois éprouver un grand ennui ! J'ai reçu, depuis huit jours, par un courrier, une lettre du marquis de Moncade, et dans cette lettre, écrite à coup sûr de sa main, ce noble seigneur me raconte, en des termes à fendre l'âme, qu'il est le père d'un fils unique, le seul espoir de son nom, et de l'avenir de sa maison. Ce jeune homme est, dit son père, un jeune homme accompli ; en effet, si j'en crois son signalement, peu de jeunes gens lui peuvent être comparés. Il vient d'avoir quinze ans, son œil est bleu, sa tête est fine, et plus jeune même que son âge ; par un caprice qui lui va bien, il porte ses propres cheveux, d'un blond cendré (beauté rare pour un Espagnol), et qui bouclent naturellement. Il a la main blanche et vive d'une jeune femme, et le bras vigoureux d'un jeune homme ; il n'est pas grand, mais il est bien pris dans sa taille élégante ; il est bon musicien ; il est bon poëte ; dans l'ensemble de ses études et de ses travaux, on reconnaîtrait plusieurs parties de l'homme d'État et du capitaine.

A dix ans, il était déjà colonel du régiment de la reine. Ajoutez qu'il a beaucoup d'esprit, d'éloquence, avec beaucoup de gaieté, d'entrain, de courage et de naturel ; toutes les vertus et plusieurs des vices indispensables au gentilhomme : actif, bon vivant, beau joueur, tenant convenablement une épée, et généreux comme un roi. Bref, un vrai miracle... Eh bien ! l'amour a démenti toutes les promesses de la nature, et déjoué toutes ces combinaisons de la Fortune. En effet, ce malheureux jeune homme, héritier d'un

Digitized by Google

si grand nom, et réservé à ces illustres destinées, il s'est amouraché, follement, d'une jeune personne qu'il a rencontrée en bonne bourgeoisie, au milieu de Paris. »

Voilà la chose! En même temps, ajoutait ce triste ambassadeur, ce père, au désespoir, me fait le signalement de la jeune personne enlevée, enlevante, et certes, la dame, au moins, vaut le monsieur. Figurez-vous le plus beau visage... on dirait une princesse du sang royal, déguisée en marquise. (Ici Madame a souri de son plus charmant sourire.) Ainsi faites, ces deux créatures du printemps et du bon Dieu, naturellement ils s'aiment, elle et lui, de toutes leurs forces; jeunes tous deux, beaux tous deux; à eux deux, ils ne font pas trente-deux ans. Mais voilà le malheur: le comte de Moncade, épris de cette belle flamme, a tout sacrifié à cet amour insensé; il a renoncé à toutes les gloires de l'épée; il a déchiré ses titres de noblesse; il a brisé son écusson; il a vendu ses meubles, ses diamants, ses tableaux, ses chevaux; il a mangé ses terres; il a mis en gage même sa toison d'or, que le duc de Médina-Cœli avait portée; il a renoncé même au pardon, à la générosité, aux bienfaits de son père; enfin, pour mettre le comble à ces incroyables folies, et pour ne pas renoncer aux fantaisies qu'il pouvait accomplir, ce malheureux jeune homme a disparu avec son infante, qu'il doit épouser, si le mariage n'est déjà fait, car il lui en a signé la promesse formelle.

« Si bien, ajoutait le marquis au désespoir, que me voilà privé de mon cher fils... Hélas! oui, privé, à tout jamais! Où est mon fils? que fait mon fils? Et dans quelle misère il est tombé? Je n'en sais rien! En vain, j'ai mis les plus habiles

espions à ses trousses; en vain, je l'ai fait suivre... il est habile à tel point, je devrais dire il est si complétement amoureux, qu'on a fini par perdre absolument ses traces. Tout ce que je sais, et j'en suis sûr, c'est qu'il n'est pas en France; il n'est pas en Angleterre, et je le crois en Hollande. Ainsi je t'en prie et je t'en supplie, mon cher cousin (car tous les grands d'Espagne sont parents), tu prendras le soin paternel de faire chercher dans toute la Hollande, et par tous les moyens, mon enfant prodigue et sa maîtresse. Allons! songe à ma peine, et fais cela toi-même, avec le concours de tous les agents de l'ambassade! Il ne faut épargner ni le soin, ni la dépense, et quand tu l'auras retrouvé, quand tu les auras rejoints, elle et lui, fais en sorte, s'il te plaît, par tous les bons procédés qu'il te sera possible d'imaginer, qu'ils reviennent à des sentiments meilleurs. Représente à cet enfant prodigue et charmant, le désespoir de son père, la douleur de sa famille, le chagrin de son oncle, dont la rancune est redoutable; enfin, s'il le faut, parle au nom du roi. En un mot, sauve-le de lui-même, et de sa funeste passion.

« Quant à la jeune fille, elle est, dit-on, si jolie, et je sais, de bonne part, que nous ne devons pas la traiter comme une créature perdue! Elle appartient à des gens honorables; elle est honnête et chaste, elle l'était, du moins, jusqu'au jour malheureux... pour elle et pour moi, où elle vit mon fils. Il faut donc la sauver, pour que l'œuvre de mon fils délivré, soit complète et sans reproche. Ainsi, qu'elle renonce à devenir la comtesse de Moncade; qu'elle remette entre vos mains, la promesse imprudente que lui a faite son

amant, de la conduire à l'autel, et elle peut être assurée de rentrer dans toutes nos bonnes grâces. Dieu merci, l'Espagne et la France ne manquent pas de bons maris pour une fille de son état, et pour peu que tu la trouves digne de notre intérêt et de notre estime, je t'autorise à lui compter dix mille louis, en avance sur sa dot, qui doit lui suffire à épouser un chevalier de Calatrava. Ceci dit, mon cher marquis, je n'ai plus d'espoir qu'en ta prudence, en ta bonté; prends en pitié la véhémente prière d'un père au désespoir. »

Telle était la lettre que le marquis de Moncade écrivait au marquis de Saint-Gilles, et que le marquis de Saint-Gilles me lisait, non pas sans s'abandonner aux plus amères réflexions.

— Mais, mesdames, reprit le comte de Saint-Germain, après une pause d'un instant, je m'aperçois que mon vieux récit ne vous touche guère, et je pense qu'il serait bon d'en remettre la fin aux premières vapeurs.

A ces mots, Madame fit un soubresaut.

— Comte, dit-elle, je ne sais personne qui soit aussi taquin que vous. Vous voyez bien qu'on vous écoute, et beaucoup mieux que vous ne le méritez. Finissez donc, ou bien pas de cerises!

— Madame, reprit le comte, s'il vous plaisait de m'en octroyer une seule, en avancement d'hoirie, il est sûr et certain que mon récit en irait mieux.

Madame, sans répondre, prit une cerise, et la posa, elle-même, sur les lèvres du conteur.

— C'est cent fois plus que ne vaut son histoire, répliqua madame de Mirepoix.

Et le comte reprit son discours :

— Quand je vis ce pauvre ambassadeur en si piteux état, vous comprenez bien, Madame, que j'eus grande envie, au fond de l'âme, de l'aider et de le servir. Mais cependant, monsieur le marquis, comment retrouver ces deux beaux fugitifs?

— Hélas! reprit le marquis, je les fais chercher partout, à Amsterdam, à Rotterdàm, ici même; il n'est pas un recoin de la Hollande où je n'aie envoyé... Point de nouvelles! J'en perdrai la tête. Que vont penser Moncade, et la reine, et le roi? Je suis perdu!

Moi, alors voyant tout ce désespoir, et touché de cette peine :

— Monseigneur, repris-je, en me levant dans un moment d'enthousiasme et d'inspiration, pour peu que nos deux amants soient à La Haye, ou même à vingt lieues d'ici, je vous réponds que dans vingt-quatre heures, je les aurai découverts et ramenés dans la bonne voie. Ayons donc bon courage, et si, en effet, ils échappent à mon zèle, vous pouvez répondre à monseigneur, qu'à coup sûr les deux amoureux que vous cherchez... ne sont pas chez les Hollandais.

— Faites cela, et vous me rendrez la vie et le repos, reprit le marquis; j'ai toujours entendu dire que vous étiez un peu sorcier, monsieur de Saint-Germain, mais si vous venez à bout de ce problème, eh bien! vous n'aurez pas de plus chaud partisan que moi.

Notre conversation se fût peut-être prolongée assez longtemps, mais le salon se remplissait de toutes sortes de gens

qui venaient pour faire leur cour à Son Excellence, et je sortis, raisonnablement préoccupé, j'en conviens, de la promesse que j'avais faite, et des insurmontables difficultés que je m'étais chargé d'aplanir.

En ce temps-là le théâtre de La Haye était un vrai théâtre; il possédait une cantatrice, une merveille qui se nommait la Gabrielli. Vous ne l'avez jamais entendue, madame, et vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que la musique italienne, confiée à cette voix toute puissante! La beauté de la dame ne gâtait rien à son talent, et l'inspiration de ses yeux s'accordait, parfaitement, avec l'inspiration dont son âme était remplie. Elle chantait comme on chante dans le ciel, ou bien comme on chante, ici, quand le théâtre est dressé dans le cabinet des médailles, et que le maître, en personne, daigne applaudir l'accent, la voix, la taille, les bras divins de la *prima donna*.

Ici encore un sourire de Madame.

— Flatteur! dit-elle au comte; mais vous méritez bien la seconde cerise.

Elle se contenta, cette fois, de lui présenter le chapeau. Le comte prit la cerise :

— Elle ne vaut pas l'autre, dit-il.

— Bon! dit la maréchale de Mirepoix, vous allez voir, maintenant, qu'il faudra donner à manger à monsieur.

Le comte fit un petit signe d'assentiment, et il reprit, en ces termes :

— Cette Gabrielli tenait sous le charme et sous l'enchantement de la plus vraie admiration, tout ce parterre de marchands et de marins; les femmes pleuraient, les hommes se

taisaient : on eût dit que la salle entière avait un seul cœur, un seul regard, pour mieux comprendre et pour mieux voir le miracle. Et moi-même, incertain de ce que j'avais à faire, et cherchant encore mon plan de bataille, je me rendis au théâtre. On jouait, ce soir là, *la Serva Padronna*, cette merveille, où brillait naguère mademoiselle Véronèse, un beau nom en peinture, en chanson, en opéra-comique. La Gabrielli se montrait si vivante et si charmante que, sans songer aux soucis de l'heure présente, je m'abandonnais à l'ivresse générale, lorsque, par grand hasard, au bout de ma lorgnette, et dans le recoin d'une loge obscure, je découvris deux beaux jeunes gens, la fille et le garçon en petit habit, jolis comme deux amours, qui chuchotaient, qui se regardaient, et qui complottaient, à voix basse, et serrés moi contre toi, toi contre moi, plus loin du théâtre et de tout ce qui s'y chantait, en ce moment, que si la Gabrielli eût été la Guimard, et que Paesiello se fût appelé M. Rameau! Vous jugez de ma surprise et de ma joie à ce spectacle imprévu! — Oh! oh! quels étaient donc ces deux amoureux, si jolis, si mignons, si contents, qui oubliaient de se mêler à l'enthousiasme universel?

La jeune Dame avait beau se cacher sous de longues coiffes, le jeune Monsieur avait beau mettre une main prudente sur la moitié de son visage... Oh! les amoureux, les oublieux, les imprudents!... Je les reconnus du premier coup-d'œil! Voilà qui va bien! voilà qui me charme, et me contente! Il n'y avait que ces deux amoureux, je ne dis pas dans le monde (ici, le comte salua Madame, qui lui rendit son salut), mais dans toute la Hollande, pour se parler ainsi,

pour s'isoler si complétement, et d'un isolement absolu, dans toute cette frénésie que soulève, autour de soi, la belle voix d'une jeune femme inspirée... En ce moment, toute mon attention se porta dans la loge mystérieuse où cette fille et ce garçon étaient blottis, comme deux tourtereaux dans leur nid, et je m'inquiétai de ces deux amoureux à ce point que la Gabrielli fut, m'a-t-on dit, d'assez mauvaise humeur pendant la dernière moitié du second acte. Elle était un peu semblable à toutes les femmes, qui ne comprennent pas qu'un homme, quel qu'il soit, s'amuse à regarder autre part que de leur côté.

— Vous êtes un peu fat, monsieur le comte, reprit la maréchale de Mirepoix.

— Je ne le suis plus, madame, répondit M. de Saint-Germain, depuis que j'ai l'honneur d'approcher du soleil levant; on est trop humilié par ici, pour être un fat.

— Allons, dit Madame, on sait bien que vous voulez une troisième cerise : eh bien! prenez-la vous-même, dit Madame, oubliant de présenter au comte le chapeau qui contenait ces belles cerises.

— J'y perdrais trop, s'écria M. de Saint-Germain, en retirant sa main, comme s'il eût été piqué d'un serpent; la première cerise m'a dégoûté de toutes les autres.

— Que ceci vous apprenne à n'être pas gourmand, reprit madame de Pompadour, et cependant honni sait qui s'arrête en son chemin.... continuez.

— Vous le voulez, madame, eh bien! je continue! Ainsi, la pièce était à peine achevée, et Gabrielli apparaissait au milieu des fleurs (c'est toujours M. de Saint-Germain qui

parle), que je quittai ma loge, en toute hâte, et, bien caché dans mon manteau, je me mis à suivre, en rasant la muraille complaisante, le couple fugitif. Le vent était vif; le ciel pluvieux tombait, goutte à goutte; il n'y avait pas une étoile au firmament, à peine une lanterne au coin de chaque rue. Ah! le froid de la bise, et quel chemin! Les voitures fuyaient au loin; les fallots des bourgeois attardés disparaissaient, peu à peu, comme autant d'étoiles à pied. J'en ai le frisson, rien qu'à me rappeler ce froid hollandais; mais quoi? nos deux jeunes gens auraient été bien en peine de dire s'il faisait du vent, ou s'il tombait de la pluie? Ils allaient, se tenant par la main, courant, s'arrêtant, se regardant, causant tout bas, pour se dire, en mille accents joyeux, toujours les mêmes choses, perdant et retrouvant leur chemin, sans le demander. Enfin ils arrivent dans une assez mauvaise rue, à l'enseigne de *l'Amiral Tromp*, le même amiral dont Rembrandt a fait le portrait, lequel portrait appartient à S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans. Il eût fallu les voir, ces oiseaux bleus, quand ils eurent trouvé leur porte, courant... du pas léger du printemps! Lui gai comme avril, elle active et contente comme le mois de mai! — Allez, allez, leur disais-je tout bas, vous voilà pris, mes pauvres oiseaux bleus. Et, tenez, madame, en les voyant si contents, si complétement heureux, l'envie me prit de leur dire : « Enfants, voilà ma bourse, aimez-vous, et allez-vous-en, bien loin, bien loin d'ici! »

— *Sancte Germane, ora pro nobis!* s'écria madame la maréchale.

— Amen! répéta Madame, en chantant d'un ton quelque

peu nasillard, pour imiter le cardinal de Rohan, le premier aumônier.

— Mais, mesdames, reprit le comte de Saint-Germain, j'ai appris, depuis cinq ou six cents ans déjà, à me méfier de mon premier mouvement; c'est une science qui convient aux hommes sensés, et que les femmes ont bien tort de ne pas vouloir apprendre; elle les défendrait de bien de sottises. Sauver ces deux amoureux, à quoi bon? C'était les abandonner à la ruine, à l'isolement, aux remords, aux regrets, à toutes les déceptions de l'amour. Les séparer, au contraire, et les forcer de rentrer dans la voie battue et droiturière, il n'y avait pas, en ce moment, de plus grand service à leur rendre! Oui, vraiment, je les sauve, et je les arrête, au moment le plus heureux de leur vie, au moment où cette heureuse passion de l'amour ne peut que s'affaiblir pour disparaître en ce néant, qui emporte, inexorable, toutes les choses du cœur? Quelle nourrice eût rêvé une chance meilleure, et plus heureuse, pour son cher nourrisson?

Voilà quelles furent mes pensées, pendant que je revenais chez M. l'ambassadeur d'Espagne, à cette heure avancée; on me dit chez lui, que monseigneur était couché, et je crois qu'il dormait déjà, oublieux des saints devoirs de l'amitié. Au premier mot que je fis de parler à monsieur l'ambassadeur, ses gens me refusent sa porte; j'insiste, on le réveille, et tout plongé qu'il est encore dans les chastes délices du premier sommeil, je lui raconte ma découverte. Il écoute, il regarde, il se récrie, il se croit le jouet d'un songe. — Est-ce possible! ô ciel! ô miracle! est-ce bien vrai? Nous les tenons! nous les tenons! Çà, ma garde et mes flambeaux,

mon carrosse et ma suite, et que tout le monde soit sur pied! On obéit, on accourt, monseigneur se fait donner son habit de gala et se couvre de sa toison d'or. Au même instant, les portes de l'hôtel s'ouvrent à deux battants, nous montons en voiture, et nous voilà, à deux heures du matin, au grand galop, dans cette ville honnête et si calme, qu'un rien dérange et réveille. Au bruit des roues, à l'éclat des torches, au bruissement de ce cortége inaccoutumé... les bourgeois, réveillés en sursaut, crurent un instant que la mer rompait ses digues, et que la Hollande allait avoir pour le moins six pieds d'eau salée au-dessus du niveau de l'Océan.

Avec le bruit de la foudre et la vivacité de l'éclair, nous arrivâmes au seuil de *l'Amiral Tromp*, et nous nous arrêtâmes d'une façon solennelle, à la porte de cette hôtellerie endormie et ronflante, où depuis le commencement de La Haye et du monde, on n'avait jamais vu venir si brillante compagnie, à pareille heure, en si brillant appareil. A peine arrêtés sous l'enseigne (elle criait, l'enseigne, et l'amiral Tromp, réveillé en sursaut, nous jetait des regards irrités), notre heiduque et nos valets de pied se mettent à frapper de toute leur force. — Holà! oh! la maison!... Bref, ils appelaient de cette façon impérieuse qui porte la terreur dans l'âme de toutes les maisons coupables, et même parfois des maisons innocentes. — Qui va là? dit enfin l'hôtelier, prudemment retranché derrière la porte fermée. — Ouvrez, répondent les voix furieuses, ouvrez à monseigneur l'ambassadeur! Aussitôt la porte roule en gémissant sur ses gonds, mal graissés, et l'hôte, son bonnet à la main, l'épouvante

sur le visage : — Que peut un pauvre homme comme moi, pour le service de Votre Altesse, Monseigneur?

L'ambassadeur était descendu de voiture, les hommes de sa suite restaient à cheval ; six heiduques l'entouraient, armés de leurs cannes à pomme d'argent.

— Je sais, *m'sieu*, dit Son Excellence à l'aubergiste stupéfait, que vous avez donné asile au fils de monseigneur le marquis de Moncade et à sa maîtresse, et je viens, au nom du roi mon maître, tirer de vos mains et de votre hôtellerie, ce jeune seigneur. Vous êtes, véritablement, un grand coupable, mais je veux bien vous dire que si vous obéissez, vous éviterez le châtiment qui vous revient.

L'hôtelier, de plus en plus troublé, atteste ses grands dieux qu'il est innocent du crime dont on l'accuse, que sa maison est destinée aux pauvres gens, et aux plus chétifs voyageurs. En même temps il apporte son livre ouvert, et tout couvert de noms inconnus. Parmi ces noms, nous remarquons *M. et madame Benoît, venant de Paris.* Benoît de qui? Benoît de quoi? Ces deux voyageurs habitaient, depuis quelques jours, une modeste chambre, au troisième étage, et du côté le moins fastueux de la maison.

A ce nom de *Benoît*, monsieur l'ambassadeur se met à sourire. — Ah! mes gaillards, disait-il, monsieur Benoît! madame Benoît! En même temps, il fait signe qu'on le conduise, il marche le premier, nous le suivons..... deux torches éclairaient cet escalier silencieux. Nous montons sans bruit, nous montons toujours, enfin, tout au bout d'un corridor immense, à l'angle où tout finit, l'hôtelier nous désigne une porte basse, et qui disparaît dans la muraille intelligente

et complice du fruit défendu! Chut!... chut!... nos deux amoureux étaient là.

Ah! mesdames, quel silence enchanté dans cette chambre... et d'autant plus que dans les chambres voisines tout ronflait abominablement. On eût dit un nid d'oiseaux, surpris par l'orage... Hélas! maudit que je suis, pour t'avoir dénoncée à ces fils de l'inquisition, pauvre et mignonne chambrette, enfouie et cachée, mystérieuse, amoureuse.... l'ambassadeur lui-même hésitait à surprendre ainsi ces deux pauvres enfants dans le piége où ils étaient tombés. L'hôtelier, un vieux marin, qui avait servi sous l'amiral Tromp, nous regardait d'un air attendri. A la fin, M. de Saint-Gilles, honteux de sa propre émotion, frappe à la porte, et d'un ton moins sec qu'on n'eût pu s'y attendre :

« — Ouvrez, monsieur Benoît, ouvrez-nous; nous sommes des amis qui vous cherchons, depuis huit jours, des amis, entendez-vous, et des amis de la jolie madame Benoît! » Quel homme câlin, ce monsieur l'ambassadeur! Cependant, rien ne venait de cette chambre obscure! Pas de réponse, et pas un bruit, pas un mouvement. Et pourtant nous comprenions, tant nous étions éveillés, le drame intime qui se passait dans ce taudis charmant! Certes, les pauvres enfants, ils étaient éveillés en sursaut! Ils cherchaient à se voir dans cette nuit profonde, à s'entendre au milieu de ce grand silence! « Et qu'allons-nous faire? — Et que vas-tu devenir? » — Ouvrez, monsieur Benoît! Ouvrez, madame Benoît! Évitons le scandale et le bruit, croyez-moi, disait la même voix, qui commençait à s'enfler... Mais rien! Le tombeau n'est pas plus sombre, il n'est pas plus sourd!

A la fin, cependant, la porte, à peine touchée, et frémissante au contact d'une invisible main, s'ouvre, ou plutôt s'entr'ouvre, et nous nous précipitons, l'ambassadeur et moi, et nous voyons, bonté du ciel! un spectacle à fendre le cœur. Le jeune homme, à demi nu, tirait hardiment son épée; il avait la flamme à son regard, et le dédain était à ses lèvres; ses beaux cheveux blonds étaient jetés en arrière... image vivante du désespoir.

— Messieurs, dit-il, n'approchez pas, ou je vous tue! En disant ces mots, il était très-beau et très-fier; mais quand il vit qu'il avait affaire à deux hommes de sang-froid, que l'un de ces hommes était un très-grand seigneur, et parlait, au nom du roi son maître, il se calma, et, abaissant son épée avec une grâce pleine de force, il attendit.

— Monsieur de Moncade, lui dit M. de Saint-Gilles d'une voix calme, il n'est plus temps de feindre, et nous savons qui vous êtes. Je suis, moi, l'ambassadeur d'Espagne, et je viens, paternellement, mais aussi très-sérieusement, vous parler au nom de votre père, au nom du roi, mon maître et le vôtre. Un instant d'égarement, jeune homme imprudent, vous a fait oublier ce que vous deviez à votre roi, à vous-même, au nom glorieux que vous portez. Vous avez renoncé au nom de vos ancêtres, et maintenant vous voulez les déshonorer, par un mariage indigne de vous. Voilà pourquoi je suis venu, moi, le représentant du roi d'Espagne, et l'ami de votre noble père, afin de vous ramener au devoir comme un gentilhomme, et au besoin pour vous y contraindre, si vous étiez, ce qu'à Dieu ne plaise, assez endurci pour ne plus écouter la voix de l'honneur. Donc, choisissez,

ou de me suivre en allié et fidèle sujet du roi, ou d'obéir à la force. Il faut absolument que vous soyez, cette nuit même, ou mon hôte, ou mon prisonnier!

A ces paroles sans réplique (eh! que répondre à la force, à l'autorité, au nombre enfin?) le jeune homme, éperdu, se demandait s'il était le jouet d'un songe? Il restait là, sur son lit défait, plein de trouble et de confusion. Il hésitait, il regardait, il cherchait à se défendre, il était, tour à tour, hardi, furieux, timide et suppliant.

— Monsieur, disait-il enfin, écoutez-moi, je vais tout vous dire, et vous comprendrez ma peine! Oui, monsieur, vous l'avez dit, je ne m'appartiens plus, je suis l'esclave et l'amoureux d'une aimable fille qui n'a que moi seul au monde, et véritablement j'aime mieux mourir, que de l'abandonner. Ainsi il parlait, si triste et si malheureux! Cependant ses beaux yeux se remplissaient de larmes, sa voix sanglotait. Il s'appuyait, frénétiquement, sur son épée, et son épée, heureusement pour lui, se brisa sous l'effort.

— Jeune homme (ici vous reconnaissez l'ambassadeur), il n'y a pas de faute sans rémission, pour peu qu'on s'en repente, et Dieu soit loué! qui n'a pas voulu que votre maîtresse ait porté, même un seul jour, le titre et la couronne des marquises de Moncade. Ah! jeune homme, un pareil mariage, y pensez-vous? Un Moncade, un Mendoce, un descendant des rois d'Aragon, qui signe une promesse de mariage à quelque aventurière! Oui-da! mais cette promesse accomplie était votre perte à tous les deux. Heureusement que je vous tiens, et, par ma grandesse! vous ne m'échapperez pas!

J'oubliais, madame, en tout ceci, de vous dire (vous vous en doutez, au surplus), qu'il y avait un lit tendu dans un coin de cette chambre, un lit en serge orange, dans lequel un homme seul eût été mal à l'aise. Les rideaux de ce lit s'étaient fermés à notre approche; mais, au premier geste de M. de Saint-Gilles pour s'emparer de son prisonnier, soudain les rideaux s'entr'ouvrent, et nous voyons s'élancer, splendide, à travers ses larmes et ses cheveux blonds, oh! mais là, dans l'appareil de la Junie de Racine, une jeune femme d'une merveilleuse beauté. A peine songea-t-elle à se couvrir d'un manteau de nuit qui était sous sa main, et, les pieds nus, les bras nus, sa belle tête couverte de ses cheveux épars, sa fière poitrine haletante et palpitante d'effroi, la voilà qui se jette à nos pieds :

« — Non, non, dit-elle, en joignant, l'une à l'autre, une main des petits appartements, une main du grand couvert, deux mains du salon de la Paix, — ô monseigneur, monseigneur, pas de violence! Épargnez mon amant, épargnez-le, châtiez-moi; moi seule, hélas! je suis coupable! Hélas! c'est moi qui l'ai perdu, c'est moi qui l'ai entraîné! » En même temps elle se relevait comme une lionne blessée à mort, elle se jetait au cou de son amant, et d'un geste convulsif : « — O mon pauvre ange, ô ma chère passion! mon amour! mon enfant! tout ce que j'aime, ici-bas, il faut donc nous quitter! » Et pleurante, et les mains jointes, ses beaux cheveux défaits tombant sur ses blanches épaules, elle se jetait à nos pieds : « — O messieurs, messieurs! pardon! pardon! Tenez, je ne l'aime plus, je ne veux plus le voir, je me sacrifie! Adieu, Moncade, adieu, mon enfant, adieu

tout ce que j'aime; adieu, laisse-moi! va-t'en! va-t'en, laisse-moi, laisse-moi! » En même temps elle le retenait, elle le reprenait, elle l'embrassait, elle l'étouffait!

Quels sanglots! quels gémissements! Un tigre ou M. le lieutenant criminel eût été touché de ce désespoir! Nous restions immobiles et muets à ces plaintes, à cette voix émue, à ce délire, à ces mots entrecoupés, à ces cris, à ces larmes, à ce geste égaré, à cette innocente beauté, qui se croyait à l'abri du regard, parce qu'elle relevait son chaste manteau de nuit, qui retombait toujours! En même temps, elle allait à une cassette, elle en tirait un portrait, des lettres, un parchemin. « — O mes lettres adorées! et elle les déchirait; ô mon portrait! et elle le plaçait sur son cœur. »

Puis, d'un geste plus calme, elle déployait le parchemin, et elle le lisait tout haut : « *Je jure de te prendre pour ma femme, moi, le comte de Moncade!...* Sa femme! Hélas! ô mon cher amant, mon petit marquis, mon grand d'Espagne! Il faisait de moi sa femme, sa comtesse! Hélas! hélas! ô damnée, ô malheureuse, ô pauvrette que je suis!... » Ses belles mains se plongeaient dans sa fraîche et blanche poitrine; sa voix se perdait dans les sanglots, ses épaules se perdaient dans ses longs cheveux.

Elle pleura longtemps, repoussant son amant qui la voulait consoler! Nous étions tous fort émus, et plus que je ne saurais vous dire. A la fin, et quand elle fut calmée, elle se souvint qu'elle était à peu près nue, et, reculant de six pas... « — Voici, dit-elle, le lien le plus cher qui me tenait à la vie; adieu messieurs, soyez contents, mon amant est

libre! » Et, avec un geste de reine, elle nous tendit le parchemin... Nous hésitions à l'accepter.

Alors ce fut au tour du jeune homme : il se précipita dans les bras de sa maîtresse, et les mots les plus tendres, et les promesses les plus sacrées, et les serments, et les larmes de la douleur!... « Embrasse-moi, mon amour, encore, encore! » Il lui baisait les mains; il buvait ses larmes sur son beau visage; il l'appelait des noms les plus tendres; il disait : ma femme et mes amours! Puis, par un effort désespéré, il se précipita hors de la chambre en disant qu'il allait mourir. Déjà même il relevait le tronçon de son épée... elle retint sa main vengeresse, et elle se blessa à cette lame brisée! Hélas! madame, j'ai vu couler ce beau sang juvénile! Oui, j'ai vu se rougir cette jambe divine! A la fin, elle tomba dans un fauteuil, mourante, inanimée, oh! morte! et sans pousser un seul cri.

Si bien qu'il fallut entraîner le jeune homme, et le jeter dans le carrosse de M. l'ambassadeur; à peine si M. de Saint-Gilles eut le temps de me dire : « En vérité, nous sommes bien cruels, et cette fille est digne d'un trône! Ne la quittez pas, mon cher comte, avant qu'elle soit un peu consolée. Donnez-lui, c'est le vœu du marquis, mille louis pour sa dot, et si ce n'est pas assez, ajoutez cinq cents louis, je prends tout sur moi. Pauvres enfants! pauvres enfants! Nous avons été pourtant comme cela!... » Bref, il me laissa avec la belle, et, suivi de ses gens, il monta dans son carrosse, emmenant le jeune homme avec lui.

Le comte de Saint-Germain nous raconta tout ce passage en levant les yeux vers le ciel; il parlait d'une voix émue,

et Madame, qui pleurait facilement, se mit à fondre en larmes. Madame de Mirepoix, elle-même, se sentait fort touchée, et prête à verser toutes ses larmes, comme si elle eût assisté au *Père de Famille*, de notre ami Denis Diderot, mais elle ne voulut pas convenir de son émotion; son rôle, à elle, et son métier, c'était d'être toujours de bonne humeur; le roi Louis XV l'appelait *sa gaieté!* Madame l'appelait *son arc-en-ciel*. C'était vraiment une charmante jeune femme, espiègle au besoin, prudente et cachée, et ne disant jamais que la moitié de ce qu'elle voulait dire; enfin faite exprès pour vivre à la cour, et pour tirer son épingle d'or du jeu perpétuel de toutes ces ambitions.

— Mais quelle diable d'histoire vous nous débitez depuis une heure, et dans quel style, seigneur centenaire, s'écria la maréchale : c'est amusant comme un opéra de Marmontel ! — S'il vous plait, madame, dit le comte, ce n'est pas la fin de l'histoire! — Ce n'est pas là toute l'histoire? eh! parlez donc, malheureux! s'écria Madame, en séchant ses larmes, du revers de ses blanches mains! — Ses yeux brillaient d'un feu très-doux, en ce moment; — elle se vit dans une glace qui était en face d'elle, et elle sourit à ce rêve de sa beauté, qui s'en allait tous les jours.

— Non, mesdames, reprit le comte de Saint-Germain, ma véridique histoire ne s'arrête pas à ces douleurs. Pendant que M. de Saint-Gilles, à force d'avis, de conseils et de tendresse, ramenait un peu de calme et d'espoir dans l'esprit du jeune comte, je consolais, de mon mieux, la timide et inconsolable veuve. Elle fut bien souffrante et bien éplorée le reste de la nuit. Il me fallut panser son pied blessé, et

elle me laissa faire, hélas! sans trop savoir ce que je faisais. Au point du jour elle se réveilla dolente, mais assez forte pour monter en chaise de poste; car, disait-elle, elle voulait s'éloigner, au plus vite, de ces lieux, témoins de son triomphe et de ses amours, de sa douleur et de sa honte. Elle me permit, pourtant, de l'accompagner, d'abord jusqu'à Bruxelles, et bientôt de Bruxelles à Paris, où, le voyage aidant, l'absence et la causerie appelant l'oubli, qui est le souverain remède à ces grandes passions, j'eus la joie inespérée et l'intime contentement de la laisser plus tranquille, et même, au besoin, consolée. O les femmes! les femmes! Je revins à La Haye, en faisant de grands : hélas! sur la vanité des passions.

A mon retour, je touchais à la frontière de France, lorsqu'il me sembla entrevoir, dans une berline armoriée, emportée à six chevaux, la figure intelligente du jeune comte de Moncade. J'appelai, je criai : *Arrête! arrête!* et la voiture ne passa que plus vite. Le marquis courant la poste, et sur la route de Paris? Il y avait là tout un mystère, que je tentais, mais en vain, de m'expliquer. Le relâcher si vite, est-ce donc là une chose prudente, et M. de Saint-Gilles ne sait-il pas tous les dangers qui attendent son néophyte? Enfin, j'arrive à La Haye, et ma première visite est pour l'ambassadeur. Certes, après le service que je lui avais rendu, je devais m'attendre à quelque réception royale. On m'annonce... A mon nom, M. l'ambassadeur reste muet et silencieux. J'entre, et pas un mot d'amitié... Je salue... à peine il me rend un signe de tête! A la fin, toute son indignation se fait jour, avec des cris de possédé : « — Ah! disait mon-

seigneur, ah! quelle école, eh! quelle école! Où est-il, le vagabond? Où est-elle, cette malheureuse? Volés! perdus! pillés! déshonorés! » J'ai vu le moment où le pauvre homme s'arrachait les cheveux.

A la fin, sa colère, quelque peu apaisée par sa violence, lui permit de me raconter tout ce qu'il avait fait *pour M. le marquis de Moncade.* Il l'avait entouré d'honneurs et de caresses; il l'avait habillé de pied en cap; il l'avait présenté à tout le monde comme un père son propre fils; il avait traité ce jeune intrigant, avec tant de bonté; il avait obéi à ses moindres caprices; il avait confié madame l'ambassadrice à sa garde; il avait joué tout le jeu qu'il avait voulu et à tous les jeux, même il s'était laissé gagner tout l'argent que cet aigrefin avait voulu gagner. Bien plus, comme il ne voulait pas que le pauvre enfant fût sevré, tout d'un coup, de ce violent amour qui faisait sa vie, il avait sollicité, lui, l'ambassadeur du roi catholique! la pitié et la consolation des belles dames, pour ce jeune homme pris sans vert... et ces dames s'étaient montrées miséricordieuses. Que n'avait-il pas fait, juste ciel? Enfin, au bout d'un mois, le jeune homme, repentant, corrigé, et, qui mieux est, consolé, avait senti le besoin de revoir son père et sa patrie. Oui! son père et sa patrie!

A ces mots des plus espagnols, l'ambassadeur avait pleuré de joie, et il avait renvoyé le fils de son ami, le marquis de Moncade, dans sa meilleure voiture; enfin il lui avait tant donné en nippes, en bijoux, en argent, en épée, en magnificences, qu'un vrai père, à coup sûr, ne ferait pas mieux, pour monsieur son fils aîné.

— Mais, disais-je au comte, pourquoi tant vous chagriner, monseigneur? Vous avez rendu un fils à son père, un colonel à son régiment, un serviteur à son roi. Tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait à la prière d'un ami; toutes vos dépenses vous seront remboursées, si elles ne le sont déjà, et vous avez conquis un ami à la vie et à la mort.

A ces mots, le marquis se cacha le visage. — Taisez-vous! s'écria-t-il, taisez-vous, un ami de ce petit brigand, un complice amoureux de cette aventurière ne dirait pas mieux que vous ne dites! Et comme, à ce coup-là, j'allais me fâcher, pour tout de bon, il me passa une lettre que j'ai lue, une seule fois, et que je sais par cœur :

« J'ai lu, mon cher marquis, avec un grand étonnement, « le très-pathétique récit que vous me faites dans votre « dernière lettre, et si je vous réponds si tard, c'est que « j'étais dans une de mes terres, en Portugal. Hélas! mon « ami, plût au ciel que j'eusse un fils, tel que celui que vous « m'avez trouvé! Mais le ciel m'a refusé cette consolation, « et j'ai perdu mon fils, bien avant qu'il fût entré dans l'âge « des folies. Vous avez donc été, j'imagine, la dupe d'un « habile aventurier et de sa maîtresse; mais il n'est pas juste « que vous supportiez tant de pertes. Vous avez voulu obliger « le marquis de Moncade, c'est au marquis de Moncade à « tout réparer, et je vous prierai, instamment, de m'en- « voyer la note des frais que ces dérangements vous ont « causés. Je vous connais, vous serez encore assez malheu- « reux de cette mésaventure, à laquelle j'ai gagné, moi qui « vous parle, de ne pas pouvoir mettre en doute votre bonne « et sincère amitié. »

Digitized by Google

Dans un *post-scriptum*, le marquis de Moncade suppliait M. de Saint-Gilles de ne pas donner suite à cette escroquerie, — *qu'il ne faut pas trop blâmer*, disait-il, *si véritablement ces deux jeunes gens s'aiment de tout leur cœur.*

A cette lecture écrasante, il me sembla (vous allez rire), il me sembla que j'allais me trouver mal. Je fus abasourdi de l'aventure ; je me vis, tout d'un coup, mêlé aux risées de l'Europe, et, laissant monseigneur à ses réflexions désobligeantes, je me retirai tout honteux. Six jours après (je n'avais pas revu l'ambassadeur), on me remit une petite lettre d'une grosse écriture. — *A M. le comte de Saint-Germain :*

« Tu n'es pas habile autant qu'on le croit, mon cher magi-
« cien, et cette fois, ta science est grandement en défaut.
« Que dirait-on, à Paris, si l'on savait que le fameux comte
« de Saint-Germain a pris Manon pour une princesse, et son
« ami Desgrieux pour un prince déguisé ? » La lettre était signée *Manon*, et, plus bas, un graud D orné d'un *nez*, comme on u'en voit guère aux portraits de Polichinelle.

Je portai cette lettre à M. de Saint-Gilles, et ma foi ! il en rit beaucoup ; ma mésaventure et le mépris de ces petites gens, le consolaient de sa méprise.

— Ah ! dit-il, vous aussi, vous avez donné dans le panneau ! Pendant que je me ruais en festins et en présents pour le prince charmant, vous étiez aux genoux de la priucesse, et vous faisiez des folies pour l'infante... Nous sommes à deux de jeu, mon maître ; et cependant, autant que je m'en souvienne, il me semble que je vous dois quelque argent. — Une bagatelle ! Monseigneur, Votre Excellence m'avait chargé de donner quinze cents louis à la belle. — Mille

louis, monsieur, et pas un *zeste* avec, c'est à prendre ou à laisser. — Va donc pour mille louis, monseigneur, mais je vous jure, sur l'honneur, que j'y perds quatre-vingt-dix-neuf louis... J'y mets du mien.

Quand l'histoire fut achevée, il y eut un instant de grande hésitation dans l'auditoire; nos deux dames ne savaient pas encore si elles devaient rire ou se fâcher?

— C'est affreux, s'écria Madame, être ainsi trompée, et se voir escroquer ses larmes! Cette indigne petite Manon, qui l'eût dit? Cet innocent chevalier!... Qui se serait jamais imaginé..? Et moi qui avais la bonté de m'intéresser à leur sort... Comme elle parlait ainsi, Madame jouait avec la boîte du comte; la boîte s'ouvrit, et voilà toutes ces pierreries brillantes, qui roulent sur le tapis royal, fleurdelisé aux Gobelins!

A la vue de ces trésors, madame de Mirepoix pousse un cri, et les noyaux des cerises mangées par Madame, que la maréchale tenait encore dans sa main, vont rouler sur le tapis, pêle-mêle avec les diamants.

M. de Saint-Germain ramassa un de ces noyaux.

— Madame la maréchale, dit-il, je vous donne toutes ces pierreries, contre ce trésor.

Vous jugez de l'étonnement de ces dames.

— C'est une folie, disait Madame! — C'est sublime ce que vous faites là, reprenait la maréchale.

Comment eût fini ce débat! On ne sait; mais en ce moment, Madame, qui était aux écoutes (hélas! la pauvre femme, toute sa vie s'est passée à écouter... à attendre...) entendit quelqu'un venir!...

Au bruit de ces pas trop connus, elle pâlit, elle rougit, elle repoussa son amie qui était auprès d'elle. Les diamants et les noyaux de cerise, ramassés en toute hâte, furent enfermés dans la boîte d'or. Le comte de Saint-Germain, qui était à genoux, venait de se relever avec la promptitude alerte d'un jeune homme... Il était temps!

C'était Sa Majesté le roi Louis XV qui montait, d'un pas pénible et soucieux, le petit escalier des petits appartements!

Sa Majesté jeta un coup d'œil assez vif, sur ces trois personnes, comme si elle eût cherché à découvrir quelque mystère. Le regard de ce monarque ennuyé, prévoyant et morfondu, offrait, à l'observateur, un singulier mélange de hardiesse et d'hésitation, d'esprit, de mépris, d'intelligence, d'ironie et de finesse. Cela brillait un instant comme l'éclair, après quoi, tout ce nuage redevenait ténèbres, inanité, confusion!

— Marquise, dit-il en saluant la maréchale, vous voilà bien animée, et peut-on savoir, sans indiscrétion, le sujet de ce grand courroux qui brille en vos yeux? — Sire! dit Madame, en se levant dans l'attitude du plus charmant respect, nous dénonçons à Votre Majesté, un insigne menteur, nommé l'abbé Prévost, qui nous a fait pleurer comme des femmes de procureurs, sur les amours de mademoiselle Manon et de M. Desgrieux, et voici M. de Saint-Germain qui a connu, particulièrement, ces deux héros, et qui n'en dit pas grand bien, que je sache. Ainsi l'abbé Prévost nous a trompées, il nous a menti, il nous a volé nos larmes... et cinq ou six mois de Bastille...

On sait que le roi Louis XV recherchait, de préférence,

les plaisanteries funèbres; cela lui plaisait de parler, à tout propos, de morts, de funérailles, de cadavres, de cimetières. Ces notes lugubres, jetées parmi les chansons de sa vie, produisaient un effet étrange, dont il ne se rendait pas trop de compte, mais qui servaient d'affreux soulagement à ses ennuis. Quand donc il entendit parler de l'abbé Prévost, le roi sourit, de son sourire le plus lugubre.

— Ah! marquise, j'en suis bien fâché, mais cette fois, malgré toute ma bonne volonté à vous complaire, il n'y a pas de lettre de cachet qui tienne, et vous permettrez que mademoiselle Manon fasse son petit chemin sur l'âne qu'elle monte. L'abbé Prévost est mort... — Et enterré, reprit la maréchale en riant aux éclats. — Et *écorché vif*, ne vous déplaise, madame, répliqua le roi Louis.

Et comme il vit que ces deux femmes, peu habituées à ces frissons de la mort, tremblaient déjà, sans trop savoir ce qu'il allait leur dire, il prit place sur la chaise de Madame, et il raconta, d'une voix aiguë et stridente, avec les plus longs détails, comment l'auteur de *Manon Lescaut* s'en revenait, tout pensif, à son presbytère, à travers la forêt de Chantilly; comment le pauvre homme fut pris d'une syncope, et comment il fut transporté sur la table d'un cabaret :

« On envoya chercher le frater du village; cet homme accourut, et — voyant un cadavre, il se mit en train de le dépecer, affaire de voir de quelle mort il était mort? Bref, nos petites dames, ce monsieur coupe *à tort et à travers*, poussa son bistouri aussi loin qu'un bistouri peut aller, et cependant l'abbé ne disait mot; seulement, quand l'homme voulut couper les vaisseaux du cœur, il sentit la main du

cadavre qui l'arrêtait, et il entendit le mort qui lui disait : *Corbleu! vous me faites mal!* » Le roi parla, longtemps, sur ce ton-là, s'amusant des terreurs de Madame, et lui-même aussi, pâlissant pour son propre compte, à ces détails funèbres qui le poursuivaient, jusque dans son sommeil.

— C'est à en avoir l'eau à la bouche, disait la maréchale de Mirepoix.

L'après-souper fut brillant (on soupait, pour se reposer de l'étiquette du *grand couvert*); il y avait, ce soir-là, une grosse cour : M. le cardinal de Bernis, M. d'Argenson, M. le comte de Broglie, le duc d'Aumont, le duc de Richelieu, M. de Montmartel, M. et madame de Gontaut, M. de Marigny le frère de Madame; le chevalier de Montaigu, M. le duc d'Ayen, qu'on appelait bénévolement le Voltaire de Versailles; le duc de La Vallière, le chevalier Colbert, le comte de Laigle, le chevalier d'Hénin, chevalier de Madame, oui, son domestique, un prince, ô vertus! de la maison de Chimay! Il y eut aussi le vieux maréchal de Luxembourg, le chevalier du Muy, M. de La Vauguyon, le docteur Quesnay, notre ami; M. de Soubise, M. de Saint-Florentin, M. Turgot, un jeune maître des requêtes de la plus belle figure et des plus grandes espérances. — Les dames n'étaient pas moins choisies: Mesdames de Brancas, de Marsan, de Soubise; madame d'Amblimont, dont chaque dame était jalouse, belle et fraîche comme un beau jour, et qui portait, fière comme une duchesse, un collier de perles, donné par le roi; madame d'Esparbès, une amie de Madame; madame de Crillon, les deux princesses de Chimay, madame d'Estrades, la duchesse de Luynes.

Digitized by Google

On joua gros jeu; le comte de Saint-Germain fit des merveilles au pharaon. Il gagnait, en riant, des sommes immenses; le roi, qui se séparait difficilement de ses louis d'or, paraissait très-mécontent de la fortune aveugle qui le laissait, lui, le roi, pour passer à Saint-Germain.

Sur les dix heures, entra, dans le salon, M. le duc de Choiseul; il était l'âme et l'esprit de la cour :

— Sire, dit-il, j'apporte à Votre Majesté de quoi tenir le jeu de M. de Saint-Germain... deux places de fermiers généraux. — J'en prends une, dit le roi, et je vous donne l'autre, duc de Choiseul. — Vous plaît-il, monsieur de Saint-Germain, dit le duc, de me jouer cette charge, contre quelque chose d'ensorcelé ?

Le duc de Saint-Germain, tirant de son doigt une bague, montée d'un noyau de cerise :

— Ma bague, dit-il, contre cette charge!

M. de Choiseul regardant la bague :

— Qu'est-ce que cela? Sire, autrefois M. de Saint-Germain changeait le bois en diamants, et voici qu'il fait tout le contraire.

Et comme M. de Saint-Germain remettait, précieusement, sa bague à son doigt :

— Au fait, reprit le duc de Choiseul, c'est peut-être là son talisman. Mais ce diable d'homme aurait gagné.

La conversation tomba à ce propos, Madame restant pensive, le roi ne songeant à rien, chacun se taisant, et l'or du jeu, circulant (avec l'ennui) de main en main.

C'étaient là les journées les plus calmes et les plus heureuses du roi Louis XV et de madame de Pompadour.

Digitized by Google

AUX CHEMINS DE FER

Muse il est temps que nous chantions les chemins de fer. Vous avez beau résister à mon ordre, ô Muse! il est démontré que l'industrie est un poëme, que la forge est un drame, et qu'un atelier de menuiserie est un conte d'enfant. Tout est fini du monde ancien, du monde enchanté que nous aimions. Plus de château sur l'agreste colline; au fond des bois sombres, plus de chansons. Le ruisseau jaseur murmurait doucement sa complainte, il travaille aujourd'hui. Le vent est un manœuvre, et la fleur même est devenue une marchandise : on l'emploie à mille usages, pour lesquels elle n'était pas faite. A bas les rêveurs! Fi des poëtes! Loin de nous les utopistes! Haine aux philosophes! Mort aux idéologues! Parlez-nous de Richard Arkwright, de James Watt et du métier à tisser. L'Académie, est-ce qu'on en parle après la grande exposition? Travaillons de nos mains, avec de bons outils; soyons des ouvriers, soyons des manœuvres,



Digitized by Google

[illegible] ô Muse! [illegible]

[illegible] Le ruisseau [illegible] il travaille aujourd'hui [illegible] la fleur même [illegible] à [illegible] Richard Arkwright [illegible] l'Académie, est-ce [illegible] de beaux mots [illegible]



Digitized by Google


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III
Digitized by Google

si nous voulons être aimés, honorés, glorifiés. L'usine a remplacé la docte montagne, interrogeons l'usine. Ils ont fait, de la fontaine de Castalie, un réservoir sur le chemin du Nord! Ils ont préposé les neuf Muses à la distribution des *ticket;* ils ont tant fait, qu'Apollon, le berger d'Admète, est devenu fabricant de machines, eh bien! faisons comme tout le monde, entrons dans la *bifurcation* du célèbre M. Fortoul, appelons la manufacture à notre aide, et tâchons de comprendre enfin, dans ses moindres détours, le grand évangile, la grande révélation, l'évangile et la révélation de la vapeur.

Ces chemins, ces sentiers, ces vapeurs, ces abîmes comblés, ces montagnes abaissées, ces fleuves domptés, ces océans étonnés de se trouver si voisins l'un de l'autre, en un mot tant de rêves accomplis, et si complétement, que les voilà qui remplissent le monde, à la façon d'une religion universelle, il n'y a pas si longtemps, déjà, que nous les avons vus naître, et que, les premiers, nous avons franchi, pour la première fois, ces distances naguère infranchissables. Quels étaient donc ces hommes qui, les premiers, se sont confiés à la machine enflammée, à la vapeur à peine découverte, au chemin furieux? diront (je l'espère au moins) messieurs nos neveux dans cent ans d'ici, lorsqu'à leur tour ils obéiront aux passions de la vie? En même temps (sans doute) ils s'étonneront de notre courage en disant que, certainement, nous valions mieux qu'ils ne vaudront, à cette heure... Eh bien! oui, nous avons essayé, les premiers, ce grand problème, et si peu sont morts à cette tâche illustre que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

On commença, tout d'abord, par un tout petit chemin, qui liait l'une à l'autre deux grandes cités, Paris et Versailles, la vie à la mort, la cité qui marche à la ville qui se repose, le berceau d'où tout sort, à la tombe où s'est anéantie, en vingt-quatre heures, la plus illustre et la plus glorieuse monarchie de l'univers. A cette fête, et c'était l'usage alors, accouraient, empressés, les princes de la jeunesse, les poëtes, les écrivains, les artistes, le monde à part dans l'intelligence animée à célébrer, glorieusement, toutes ces illustres entreprises. En ces efforts si nouveaux, le temps était mis en cause et l'espace était vaincu, et plus on parlait de dangers, plus l'empressement était vif d'assister à cette bataille heureuse, et c'est pourquoi les meilleurs et les plus célèbres avaient voulu donner l'exemple aux voyageurs à venir.

Partons donc, et, — s'il se peut, n'allons pas si vite; il y a tout à voir, au milieu de ces routes nouvelles : des campagnes inconnues, des rivages sans nom, des fontaines qui tout à coup sortent des entrailles de la terre, incessamment remuée. Allez toujours, et maintenant que rien ne vous étonne, il n'y a plus, pour vous, d'enchantement impossible. Ici la forêt tombe à vos pieds; plus loin le rocher monte au-dessus de vos têtes. Voici, là-bas, à l'extrémité de l'horizon, la colline qui s'enfuit, emportant le vieux château féodal dans son manteau de verdure. Sur la Seine, aux flots d'argent, les îles de Neuilly jettent leurs bras de feuillage et de fleurs. O douces îles, où tant d'enfants jaseurs faisaient entendre, au loin, leurs cris de joie; asile sacré des plus touchantes vertus domestiques; palais renversé dans un jour d'orage, on vous salue, on vous pleure, et nul ne songe à

regarder la flèche austère de Saint-Denis, cet obélisque de la mort qui épouvantait Louis XIV.

Allons toujours, voici déjà le petit village de Courbevoie, abrité doucement sous les coteaux de Montmorenci, tant la vitesse abrége les distances. Tournez la tête, et donnez encore un coup d'œil à la grande cité. On peut la fuir, on y revient toujours; voilà donc Paris encore, et moins ses bruits, moins ses colères, moins ses sarcasmes. Baissez la tête, et vous verrez le dôme des Invalides et les tours de Notre-Dame! Au pied de la ville, souveraine entre toutes, s'étend le bois de Boulogne, comme un tapis vert, sur lequel voltigent quelques brillants insectes aux ailes dorées. Ce sont les belles dames parisiennes que leur calèche traîne au galop de leurs chevaux; mais, à cette heure, il n'y a que nous qui allions au galop dans le monde, notre coursier, hennissant, défierait à la course les chevaux même du soleil. Cependant nous courons toujours. Dans cet espace, où se joue, en riant, la douce lumière, voici Meudon et Bellevue.

Entrez, voyageur, entrez, sans peine et sans peur, dans les domaines du roi de France. Vous êtes dans le parc de Saint-Cloud, tracé par Le Nôtre; et telle est la beauté naturelle des grandes choses, que ce beau parc n'a pas été entamé ni défiguré par cette tempête qui le traverse. Bien plus, déjà même ces pierres nouvelles ont pris la douce teinte de la mousse qui les recouvre, le lierre s'attache à ces aqueducs, faits d'hier; cette architecture utile se mêle à ces beaux ombrages, comme si elle avait été placée en ce lieu par le caprice du jardinier.

C'est la force et la faveur de ces grandes machines : on

disait qu'elles dérangeaient toutes choses, au contraire, elles mettent toute chose en un jour plus éclatant. Elles devaient briser le paysage, et les voilà qui se mêlent au paysage, et qui, très-souvent, le complètent par une arcade à toute volée : un pont suspendu dans les airs, un abîme ouvert où soudain tout se précipite. Ainsi, tout d'un coup, le convoi de Versailles tombe au fond d'un souterrain immense, et reparaît, leste et joyeux, à la douce clarté du jour. Bon! Vous voilà sortis sains et saufs de ces abîmes ineffables; la lumière en est plus vive, et le soleil en est plus beau. Le diorama de Daguerre n'a pas des transitions mieux calculées.

Mais quel vent nous entraîne et quel orage a passé, nous emportant comme autant de jouets? Quelle main nous pousse? En vain Ville-d'Avray, Chaville, Viroflay, nous tendent leurs beaux ombrages, en vain la vallée de Sèvres s'est-elle parée de ses plus beaux atours, c'en est fait, nous touchons le but. Cette fois, toutes les magnificences du départ sont vaincues par les magnificences de l'arrivée. Vous pénétrez dans d'immenses galeries qu'on dirait copiées sur la galerie des *Victoires*. Victoire, en effet, puisque enfin la vieille route du vieux Versailles, ce noble sentier, par lequel tout le XVII[e] siècle a passé, cette voie à l'infini, de triomphe et de ruine, de gloire et de misère qui a servi à la royauté de France dans son plus vaste appareil, et dans son humiliation la plus extrême, elle est vaincue, et nul n'y passera plus, désormais, sinon le philosophe ou l'historien, jaloux de retrouver les traces effacées.

Alors le vieux sentier de Louis XIV et de Louis XV, le sentier sanglant du roi Louis XVI, ces pavés semés de lau-

by Google

riers et de gouttes de sang, le philosophe et l'historien l'étudieront désormais avec le même intérêt triste et rêveur, que la galerie des glaces où trônait le grand roi, la chambre où il est mort, l'*allée des philosophes* dans ses jardins. Au nouveau Versailles il fallait une route nouvelle. A ces galeries remplies de nos armées républicaines, et tout aussi pleines de l'empereur Napoléon que du roi Louis XIV, il fallait un sentier que nul pied humain n'eût foulé. Si bien qu'avant de partir, et pour que votre voyage soit complet, demandez-vous ce que vous allez voir à Versailles? Si vous allez visiter le grand roi, croyez-moi, prenez la même route qui conduisait à cette capitale des royautés éteintes; si vous allez en pèlerinage à la France nouvelle, à la France heureuse et libre de 1830, prenez le chemin de fer. Heureux, cependant, le peuple qui peut choisir entre deux majestés toutes-puissantes, entre deux gloires ineffaçables, entre deux rois sans rivaux dans l'histoire, sans avoir crainte de se tromper.

Mais cependant que dirait Louis XIV, s'il pouvait, de sa chambre royale, découvrir au loin cette fumée qui roule, ce feu qui entraîne, cette vapeur qui arrive aussitôt partie? Que dirait-il, lui qui se croyait le tout-puissant, pour avoir amené quelques fontaines dans les plaines arides où il voulait loger la royauté? Et quel étonnement pour ce bâtisseur, qui admirait, non sans raison, la machine de Marly, si l'on venait lui dire : O Sire, un brin de fumée, un brin de vapeur, obéissant à un roturier, vont jeter, s'il vous plaît, la Seine entière sur le *tapis vert!*

Cependant, croyez-uous, Sire, il y aurait trop d'humi-

liation pour Votre Majesté, si elle reparaissait dans ce monde, qui n'est plus fait à son usage! Croyez-moi, Sire, et rentrez dans votre repos! Majesté, reprenez votre sommeil interrompu! Cette foudre qui passe, et ce tonnerre qui vole, eh! ce n'est rien, sire! c'est votre peuple de Paris qui s'en vient visiter votre chambre à coucher, qui vient s'asseoir à la place auguste où le trône était posé, qui vient, bourgeoisement, se promener dans vos jardins.

Je voudrais, maintenant que la route est ouverte, et que le *rail* impétueux se prolonge à travers la France entière, que vous eussiez sous les yeux, une merveille, un miracle, une révélation... la carte par excellence, la carte de Cassini. Mieux que toutes nos vaines paroles, elle nous expliquera le système et le parcours de ces grandes voies dont nous célébrons la venue. Il n'y a pas de tableau de la main du plus grand maître! (eh! bien quoi? me voilà dans l'industrie) qui se puisse comparer, pour l'utilité pratique, à la carte de Cassini; non, et il n'est pas un de nous qui, la trouvant par hasard, toute grande ouverte sous ses yeux éblouis et charmés, n'ait cherché avec transport, n'ait retrouvé avec orgueil, son hameau natal, abrité par le modeste clocher de la petite église... Et tenez, la voilà qui chante, en *sursum corda*, ses mélodies argentines dans le lointain!

Vous, alors, retrouvant ces quelques maisons perdues dans les bois, et que vous seul vous pensiez connaître, vous vous sentez pénétré de reconnaissance et d'amitié pour le grand artiste qui n'a pas oublié le doux royaume de votre dixième année, en ce limpide royaume de France. Voilà donc comment la carte de Cassini est devenue une histoire po-

pulaire; elle n'avait rien oublié, pas un hameau, pas une maison, pas une métairie. Elle a pris l'empreinte; elle a pris le nom, elle a pris les bosquets, elle a pris les plus minces filets d'eau, elle a tout donné, même le buisson d'aubépine où la jeune Annette avait coutume de s'asseoir en attendant Lubin, son ami.

Cette fois, la géographie, une aride et sèche mégère qui représente, ordinairement, par un point bien sec, les plus doux aspects de ce bas monde, chargeait ses cartes de montagnes, de vallons, d'eau courante, de forêts verdoyantes, de lacs limpides, et rien qu'à les voir, dessinées nettement, en un beau et vif relief, ces beaux points de vue enchanteurs, par ces espèces de paysagistes exacts, par ces géomètres inspirés, vous vous prenez à aimer cette carte géographique, aride autrefois, et si triste, qu'elle vous faisait peur.

Maintenant donc la France est à vous, doublement, par les chemins de fer, par la carte de Cassini. Vous parcourez, du doigt et de l'âme, ces villes, ces bourgades, ces forêts, ces champs de bataille sur lesquels se balance l'épi doré du mois d'août. Déjà même, sur les coteaux riants, vous voyez mûrir la vendange; dans les plaines réjouies et réveillées, vous entendez la meute aboyer; dans les vallons, pleins d'ombre et de lumière, entendez-vous sonner le cor? Cette carte ainsi disposée, et toute remplie des chaudes couleurs de l'été, des teintes plus calmes de l'automne, produit en vous-même, je ne sais quel effet comparable à cet air national qui faisait pleurer les Suisses, au milieu du palais de Versailles, en leur rappelant la patrie absente.

Généreusement, ce Cassini laisse à la France, en dépit

des traités, et malgré ce vieux Metternich, le Rhin allemand, un petit coin de la Belgique (à l'endroit même où Spa, l'enchantée, ouvre au voyageur sa calme oasis); même il nous a laissé, ô triomphe! un petit coin de l'Italie, et béni soit-il, pour tant de largesses! Il aimait la France, il la voulait grande et forte, et ça ne lui déplaisait pas de rogner la part du voisin, pour nous agrandir.

Or ça, maintenant, je vous prie, où voulez-vous porter vos pas, dans les jours de repos? Dans les sillons du Midi? dans les forêts du Nord? Sur les Pyrénées ou sur les Alpes? Sur le Rhin, sur le Rhône, à la Méditerranée, à l'Océan? Parlez! Dans cet heureux pèlerinage, à l'heure où tout est fête et joie, à travers l'espace, et les villes toutes parées, vous ne sauriez avoir de meilleur guide et plus facile à consulter, que la carte de Cassini. C'est un guide silencieux, muet, et surtout infaillible. Il n'est pas pittoresque, il n'est pas descriptif, mais il est sûr. Il vous laisse, en passant, tout le charme heureux de la surprise, et toute la variété du voyage, avec l'étonnement des lieux qu'il indique. Il est calme, intelligent, très-clair et très-sûr. Dieu vous en préserve, amis voyageurs qui cherchez la fête et le plaisir, de ces menteurs comme on en voit à Rome, à Moscou, à Madrid, et partout, infatigables hâbleurs, confondant, sans honte et sans peur, tous les lieux et tous les temps, et répétant, à tout bout de champ, leur ballade monotone.

Cassini, notre héros, est un maître historien à la façon de Tacite; un mot lui suffit pour vous dire où vous êtes; en même temps il a posé sur vos pas, des phares, des signaux, des jalons favorables; si bien que vous êtes tout étonnés de

Digitized by Google

vous reconnaître, à chaque pas, dans ce labyrinthe harmonieux de grandes routes poudreuses et de frais petits sentiers, dans ce fertile et pittoresque pêle-mêle de vallons et de montagnes, de champs de blé et de bruyères, de ruines sans date, et de villes bâties hier.

Encore une fois, je vous le conseille, étudiez cette étendue immense, et puis fiez-vous hardiment, à la tempête qui tombe du ciel : *procella ex astris!* Livrez-vous au chemin de fer.

C'est ainsi que nous avons vu s'ouvrir à nos regards charmés, les glorieux sentiers qui mènent à l'Océan. L'Océan nous appelle... Allons-y. En un clin d'œil, la Seine est franchie, et te voilà déjà, Maisons, noble château, bâti par Mansard, habité par Voltaire, et dont Béranger fut le commensal. Il occupait une de ses mansardes aériennes, au beau milieu du parc, ce grand Voltaire. Il avait vingt ans! Il commençait à pressentir la force et les grâces toutes vaillantes de l'esprit qui était en lui. Il se promenait durant le jour, dans ces longues avenues, pleines de songes, pleines de rimes sonores.

Je cherche au coin d'un bois la rime qui me fuit...

Et le soir, quand ces salons, dignes d'un prince, étaient remplis de la plus choisie et de la plus élégante société de Versailles, quand la causerie ardente et touchant à toute chose, entrait parée, ingénieuse, éloquente, hardie, avec toutes les passions de la littérature, de la philosophie et de l'amour, soudain, quand il était en verve, et que nul obstacle ne gênait sa fantaisie et sa volonté, ce jeune homme, em-

porté par son courage et par son audace, allait à travers les préjugés de son temps, et les fauchait, traitant les vieilles croyances et les usages surannés, comme Tarquin le Superbe a traité les pavots de son jardin.

Quelle fête à l'entendre, et quelle joie, avec tant de surprise et d'épouvante, en songeant que tout ce qu'il disait là, s'accomplirait quelque jour. Puis, quand il avait bien secoué l'ancien monde, et culbuté le temps présent dans l'heure à venir, il remontait dans sa mansarde, et, sa lampe allumée, il écrivait les vers de son poëme, et les chapitres de son histoire. Ah! Voltaire! ah! Voltaire! Certes, ce vent furieux mêlé de feu et de fumée qui nous emporte à l'Océan, est un grand miracle... On le donnerait tout entier ce miracle, et le monde, à coup sûr, ferait un bon marché, pour revoir un instant, à ta fenêtre enrubanée, un éclair de tes yeux, un sourire de ta lèvre éloquente, oui tout le chemin du Nord et tout le Midi, Toulouse et Bruxelles, la Méditerranée et l'Océan, pour entendre un accent de ta voix.

Hélas! j'écoute en vain... je n'entends que le bruit strident de la machine enflammée. En vain je cherche encore à travers ce parc, découpé en mille miettes, la trace plus récente de Béranger le poëte... Il faut obéir au tourbillon qui nous emporte. Il n'est plus là, cet esprit charmant, ce vif et généreux capitaine des batailles libérales, ce merveilleux conteur des histoires du printemps, ce facile, ingénieux et piquant chansonnier des années d'agitation et de course haletante après la liberté, qui s'enfuyait toujours! Béranger! Il fut un instant le roi de ces domaines de Maisons. Sur ce pont, si leste et si léger, qui unissait la route

Digitized by Google

au jardin, que de fois le digne ami de Béranger, Jacques Laffitte, est venu l'attendre. — Arrivez donc, arrivez, disait-il, nous avons à vous montrer un jeune homme, éloquent comme Mirabeau, un historien qui vous sait par cœur, un journaliste intrépide, un fils à vous, Béranger.

Et sur ce pont charmant, foulé par tant d'intelligences éteintes, et que nul ne salue aujourd'hui, le poëte et l'historien se donnaient une main amie. — Oh! dieux et déesses! Il était écrit que la main de l'historien fermerait les yeux du poëte. Esprit dont le souffle agitait ces vieux arbres, chansons que chantaient ces eaux jaillissantes, contes, poëmes, histoires, lettres d'amour du château de Maisons, tout est ruine, oubli, silence, injures d'un siècle ingrat; seul le philosophe ou le poëte, en traversant ces frais domaines, se rappelle et songe. Il ne voit pas les îles légères, le fleuve animé par les voiles; il ne voit pas qu'il entre, en ce moment, dans le fameux duché de Normandie, une des plus grandes conquêtes de la couronne de France. Et pourtant Meulan se souvient de Philippe-Auguste, qui en a fait une ville française. Mantes, la jolie et la bien nommée, elle vous dira que dans ses murs en flammes, vint tomber et mourir Guillaume le Bâtard, ce Guillaume le Conquérant, que trois royaumes n'avaient pu arrêter ni contenir.

Dans ces murs paisibles ont passé, les armes à la main, les plus grands capitaines; Du Guesclin, pour la reprendre aux Anglais, Philippe-Auguste pour y mourir, Jeanne de France y fondait une église. Un peu plus loin..: le château de Rosny vous ramène, en passant, au plus digne, au plus fidèle ami de Henri le Grand; là vivait heureuse, imprévoyante et dédai-

gneuse de l'avenir, une fille des rois, une imprudente héroïque, dont le courage a racheté bien des faiblesses. Mais Rosny est vendu, Rosny est en parcelles, il n'y a plus de Rosny! Mieux vaut être encore une ruine, une ruine illustre, à savoir Rolleboise, une tour prise et reprise par les gens de Rouen, des bourgeois qui étaient des soldats toujours, et des héros quand Du Guesclin marchait à leur tête. Rolleboise, aujourd'hui, n'est plus qu'un abîme où le voyageur, poussé tout vivant, se demande, éperdu, s'il n'est pas entré dans l'empire des morts? On tremble, on se trouble; on s'écrie...

Et bientôt quelle joie immense, à retrouver l'air frais et pur, la campagne doucement éclairée, et le calme soleil normand, toute cette vaste et riche campagne dont les frais horizons se confondent avec le ciel! Allons encore, allons toujours. Saluons qui nous salue, écoutons qui nous parle; admirons le chemin tracé, et saluons en ce moment la voie à venir qui doit conduire à Cherbourg. Saluons aussi Vernon, parée à la façon de la fiancée du bonhomme Greuze; Vernon la coquette et la curieuse! Elle fut longtemps un champ de bataille: interrogez ses souvenirs, elle vous parlera de Louis VIII, de Richard Cœur-de-Lion, de Geoffroy Plantagenêt; la vaste forêt qui couronne ces hauteurs, c'est la forêt de Bizy, Bizy au modeste château, mais la forêt était une forêt royale.

Il a vécu dans ces murs, monseigneur le duc de Penthièvre, la vertu même. Que de fois le roi Philippe s'est promené sous ces vieux chênes, plantés par des princes de la maison d'Orléans! Un peu plus loin, du côté opposé, voici le château de Gaillon. Hélas! cet admirable point de vue, un des plus beaux de la Normandie, cette maison aimée de François Ier,


Digitized by Google

le roi du XVIe siècle, ces beaux arbres sous lesquels tant de savants et tant de saints évêques promenaient leurs studieux loisirs, Gaillon, n'est plus qu'une prison formidable! Vous pouvez admirer la façade éclatante de ce château déshonoré, dans la cour de l'École des Beaux-Arts, à Paris même, dont cette façade est le plus bel ornement. Tristes contrastes, une prison au milieu d'un si beau domaine; ces murailles nues, au milieu de tant de maisons opulentes que la Seine salue en passant. Mais quoi! le paysage et la poésie obéissent aux mêmes contrastes. Le poëte a vu tant de choses avec l'œil de son esprit; la rive et le champ de blé ont été traversés par des fortunes si diverses! Où brille, en ce moment, la moisson jaunissante, une armée a passé, la torche et le fer à la main; la verdoyante montagne était un château fort; le fleuve apportait des pirates, le château fort était plein de bandits.

Pendant que nous marchons à la suite de notre poëme, avez-vous remarqué le flux et le reflux de la Seine, une fraîche rivière, obéissante à l'Océan? Ce n'est plus la rivière au doux murmure, aux frais contours, où l'on joue, où l'on chante, où tout fleurit jusqu'aux épines. C'est un petit océan dont le flot monte et descend, comme un flot qui viendrait des pays lointains. Mais le moyen de raconter, dans ma cantate, et la terre et le ciel, et la ruine et l'océan! On aurait le vol de l'aigle, on ne les suivrait pas, ces merveilles de l'histoire, qui est variable et changeante, et de la nature, qui ne saurait changer. Emportez donc dans votre esprit content, et dans la chambre obscure de votre cerveau, doucement réjoui, ce que vous aurez récolté à travers ces prairies verdoyantes, ces forêts, ces îles, ces maisons naissantes, ces

pommiers en fleur, à travers ces villages dont le nom seul est toute une histoire. Emportez donc Rouen, l'antique cité des ducs de Normandie, et la patrie immortelle du grand Corneille! Certes, celui-là qui, au milieu de la Seine, porté sur le bateau qui glisse, obéissant au fil de l'eau, a salué d'un regard charmé, la vieille capitale de la Normandie, celui-là qui, pour la première fois, a pu admirer cette masse imposante des plus nobles et des plus vieilles pierres de la France, celui qui s'est rappelé, tout d'un coup, l'histoire et le poëme de la Normandie, depuis les temps du prince Rou, jusqu'aux batailles du roi Louis XI, aux victoires du roi Henri IV, celui-là seul peut dire l'effet tout-puissant de cette ville placée là, pour donner la vie et l'unité à cette noble province.

Mais cependant faites que la ville entière sorte de ses murs pour vous mieux recevoir; attirez-la dans ce vaste emplacement qui suffirait à contenir tous ses monuments, toutes ses rues, tous ses marchés, et même sa cathédrale et les tombeaux de ses Ducs; faites que, de loin, l'imposant et le grand Corneille apparaisse, debout sur son piédestal éternel, que les cloches des hautes cathédrales sonnent à toutes volées, que le canon fasse retentir sa voix puissante; amenez à cette fête les magistrats de la cité normande, les dignes héritiers de ces magistrats célèbres dont la prudence et la sagesse ont été, si longtemps, la loi suprême; appelez aussi, pour que rien ne manque à cet orgueil unanime, les pieux successeurs de ces pontifes qui osèrent résister à la Sorbonne, et même à la cour de Rome, quand la Sorbonne et la cour de Rome furent d'avis que Jeanne-d'Arc était hérétique.

Digitized by Google

Appelez aussi, et conviez à ces fêtes, les plus belles personnes du pays de Caux, l'orgueil des fermes de la Normandie, et tous les laboureurs normands, le bon sens, la prudence en personne, et les marins de la rivière de Seine, dont les aïeux, même avant Christophe Colomb, ont pressenti le Nouveau-Monde; oui certes, attirez dans ces vastes prairies, cette utile et courageuse foule; en même temps que le maire et les magistrats de la cité offrent, à tous, l'hospitalité royale de leur ville glorifiée! En même temps saluez les orateurs des deux chambres, saluez les poëtes et les beaux-arts. Que sur la place même où Jeanne d'Arc fut livrée à cet abominable bûcher, les deux nations rivales, Anglais et Français, dans le commun élan de ce patriotisme européen qui vient d'enfanter une œuvre si grande, rompent le même pain et boivent dans le même verre, et vous aurez encore une faible idée de ce grand spectacle, du lieu, de la fête et des hommes, auquel nous n'avons rien à comparer.

Et voilà comme enfin s'est vérifiée cette parole prophétique d'un homme qui a dit plusieurs prophéties : « Paris, Rouen, le Havre, une même ville, dont la Seine est la grande rue. » Seulement la grande rue est devenue un sentier de quelques heures. La même voix avait dit aussi : *L'Océan est un lac français!* Un lac français plus que jamais, grâce au chemin de fer.

Le vieux Caton, dans sa haine ardente contre Carthage, apportait au sénat romain des fruits fraîchement cueillis sur les figuiers de l'Afrique; ainsi il voulait prouver que Carthage était aux portes de Rome. Dans ce moment de joie et d'orgueil, si nous avions voulu démontrer Rouen

devenu un faubourg de Paris, nous n'en voudrions pour preuve qu'un long chapitre, écrit par un homme qui a parcouru dans sa journée soixante-huit lieues, et qui de Rouen revenait, assez à temps, à Paris, pour que ces lignes fussent imprimées dans le journal du lendemain.

Au mois de juin, quand le blé est en fleur, quand l'arbre épanoui se prononce, et lorsqu'au sommet de la colline on voit le pampre annoncer la vendange fécondée, il est bon de parcourir toutes sortes de paysages, nouvellement révélés aux regards des mortels. C'est vraiment un monde inconnu, ce nouveau monde ouvert à la sympathie, à la curiosité des nations; hâtez-vous donc. Nous étions tantôt sur les côtes d'Angleterre, on nous mène aujourd'hui même, aux frontières de l'Allemagne et sur les rives du Rhin allemand. Ainsi, à toutes les extrémités de la France, le miracle étend ses bras de fer; il est partout, il touche à tous les horizons. Il renverse, en passant, toutes les barrières; il abaisse, il élève; il fait du mont la plaine, et de la plaine il fait la montagne. Admirez le bondissement; écoutez le hennissement.

Savez-vous, cependant, que la tête même de cette voie, ouverte à travers tant d'obstacles, appartenait, il n'y a pas tantôt tout un siècle, à des poëtes, à des improvisateurs, à des faiseurs de chansons? En ce même lieu qui sert d'abri à tant de machines formidables, en ce clos Saint-Lazare où le Léviathan mugit, impatient de partir, sous les gais auspices de René Lesage, de Piron, de Marivaux lui-même, le théâtre forain, le théâtre des jours de masque et de licence avait posé ses tréteaux les plus charmants.

En ce lieu de fête et de plaisir, d'intrigue et de bel esprit,

tous les rangs étaient confondus pour un jour. C'était un présage. En ces temps choisis, le duc et pair était l'égal du courtaud de boutique, et la grisette allait de compagnie avec la princesse. On a retrouvé, dans les fouilles du chemin, les vestiges de ces confusions : l'épée de mademoiselle de Maupin et l'éventail de Richelieu ; les gants armoriés de la comtesse d'Egmont et la cornette effrontée de Manon Lescaut ; la ceinture de mademoiselle Duthé, les jarretières de la princesse de Soubise ! Un jeune abbé, nommé Talleyrand-Périgord, avait oublié sur ces banquettes, plus que profanes, sa crosse, à côté de la batte d'arlequin ; Colombine en était pour sa boîte à mouches, madame de Tencin, la sœur d'un cardinal, en était pour un petit enfant, dont elle avait fait un enfant trouvé, et qui s'appelait d'Alembert. Arlequin pleurait ici, Colombine ici riait, pendant que la Fanchon de M. de Florian s'arrachait ses beaux cheveux.

Ils ont disparu à tout jamais, ces vestiges des anciennes joies et des poétiques licences : Colombine est morte à l'hôpital, Arlequin est mort aux *Bons-Pauvres*, Cassandre seul vit encore, par le privilége du vieil âge. De ces murailles qui ont abrité tant de folies d'une heure, rien ne reste ; en revanche, vous avez un palais qu'on dirait bâti par les géants, pour des géants. Dans cette gare du clos Saint-Lazare, on arrive par des rues vastes, nombreuses, bien ouvertes ; on dirait le carrefour de l'univers.

Nous parlions tantôt, avec le vieux Dante, de la vie nouvelle ; elle est ici, la vie nouvelle. Elle éclate en toute sa force, en toute sa grâce. Elle a commencé par renvoyer dans le pays des fables, ce chariot hideux que le peuple appelait

un *coucou*. Après deux siècles, deux grands siècles, le coucou est mort. Il est mort avec l'Encyclopédie, avec la royauté de Versailles. Quand nos aïeux avaient vingt ans (je le crois bien) ils trouvaient admirable cette façon de voyager, en *lapin*, c'est-à-dire exposés au vent, au soleil, à la pluie, à toute la poussière qui séparait, il y a cent ans, Paris de Versailles, et voici que les enfants de ces pères si hardis, trouvent, et à bon droit, qu'il est peu convenable à la dignité humaine d'être entassés dans ces tombereaux découverts; on n'en veut plus; nous sommes tous de grands seigneurs, à cette heure, et nous allons comme autant de princes en vacances. Bon! Ce mugissement du Léviathan, c'est une façon de faire claquer notre fouet.

Cependant nous partons par ce chemin *du Nord*, qui a devancé tous les autres. Après un dernier regard jeté sur Montmartre, nous entrons, par un détour inespéré, dans cette plaine qui était autrefois (*autrefois*, cela veut dire il y a vingt-quatre heures) une plaine si triste, si longue et si maussade! — la plaine de Saint-Denis! Rien qu'à voir cette longue terre, inerte, et maussade, s'étendre, au loin, dans son immonde nudité, l'ennui vous prenait au cœur; Saint-Denis même, ce tombeau dévasté, vous attristait par sa joie odieuse de rouliers et de cabarets. Il est vrai qu'on s'échappait par la tangente, et qu'on avait, pour se reposer, l'île Saint-Denis, le rivage des fritures et des baigneurs; mais que c'était payer cher, un peu d'ombre, et quelques goujons frits, sur les bords de quelques flots limpides! Te voilà donc supprimée enfin, plaine Saint-Denis de l'abomination de la désolation! — On salue en passant l'île et ses bords ver-

doyants, et déjà, sans le savoir, on touche au pays des fêtes et des enchantements... Enghien!

A ce nom d'Enghien, tous les vieux cœurs de quarante ans s'enivrent aux fraîches odeurs des foins coupés, en l'an de grâce et de liberté 1830! Les doux souvenirs! que de buissons, et que d'écharpes oubliées sous les buissons! Le lac, en ce temps-là, n'était pas devenu un de ces lacs sulfureux dont nous menace l'Écriture, c'était, tout simplement, une belle pièce d'eau pour la promenade bruyante, ou silencieuse; heureux silence où l'on a tant de choses à se dire! L'heureuse naïade d'Enghien, la naïade de nos beaux jours! Elle n'avait pas été soumise encore à l'analyse : les grands chimistes ne s'étaient pas écriés, en faisant la moue : — *Cette eau est bonne, elle sent le soufre!* Les paralytiques et les lépreux, et les cerveaux endommagés par le travail, n'avaient pas fait de ces solitudes charmantes, comme une vaste léproserie.

En ce temps-là ton onde était respectée et chantée à l'égal de la fontaine de Bandusie, Enghien, aux échos sonores, aux ombrages discrets; ô cher Enghien de Rosette et d'Élisa, de Rosine et de Fanchon, d'Étienne et de Louis, de Théodore et d'Armand, les pieds charmants qui foulaient ta verdure étaient jeunes, étaient alertes, et plus disposés à la danse qu'à la goutte. On mêlait cette eau-là, aux vins des crus circonvoisins, au joli petit vin d'Argenteuil, ami de l'eau et de la joie; Argenteuil, Sannois, Cormeil, tels étaient nos Châteaux-Laffitte, nos Châteaux-Margaux, puis au dessert on buvait, en guise de vin d'Aï, un joli petit vin de Champagne mousseux... d'Épinay!

C'était là le bon temps ! En ce temps-là, quand on s'était blotti dans le fond du *coucou* (le bonheur tient si peu de place !) on trouvait que le coucou allait bien vite. Rien que quatre heures, ô misère heureuse ! eh ! quatre petites heures seulement, pour revenir de taut d'éblouissements, de tant de joies, c'était bien peu ! A présent qu'ils seront arrivés à peine partis, à présent que le bal de Sceaux et le bal d'Enghien ne sont plus qu'à uue portée de fusil, comment vont faire les jeunes gens ? — Qu'ils s'arrangent, ce ne sont pas là nos affaires... Tant pis pour eux, tant mieux pour nous !

Vous rappelez-vous, mes amis, ces doux villages, Eaubonne, Saint-Gratien, Sannois, Cormeil, Montmorency, l'heureuse vallée ! Le chemin qui nous emporte, emporte aussi la douce vallée, et vous pouvez compter chacune de ces cent mille parcelles qui composent autant de domaines... Encore un pas, et vous verrez, capricieuse et charmante en ses détours, l'Oise, une aimable rivière, qui vous accompagne en chantant ; on la voit tour à tour briller et disparaître à travers les arbres ; — rives calmes et fertiles, riants paysages, frais îlots chargés de verdure ! — Çà et là, plus d'un château se montre en sa simplicité champêtre, plus d'un village brusquement traversé, s'occupe déjà de placer sa rue principale sur le beau sentier qui va lui donner l'espace, le mouvement, la vie !

Eh ! voilà Pontoise ! On chantait, autrefois, une aimable chanson : « En revenant de Pontoise ! » De Pontoise, et par une pente assez douce, en passant par Auvers, vous descendez à l'Isle-Adam. Un château naguère était là, tont rempli de la maison de Bourbon. C'était une académie, un théâtre,

Digitized by Google

un salon, ce château de l'Isle-Adam; les princesses de Versailles y jouaient la comédie, et les rois du Nord venaient les applaudir. Du château, pas un mot; de ces princes, et même de ces beautés, pas un souvenir!

L'Oise, en ce moment, devient tout à fait une belle rivière. De temps à autre, une église de village montre sa flèche ambitieuse et modeste, figurez-vous un grand calme, un grand silence, et quelque chose de frais et de reposé qui fait plaisir à voir! Ceci n'est pas comme la Normandie, un pays de ruines et de souvenirs historiques; vous n'êtes pas obligé, à chaque instant, de vous arrêter pour contempler un champ de bataille, une forteresse abattue, et pour vous raconter les misères d'autrefois; vous n'êtes occupés que des prospérités de l'avenir. Cette forêt qui pointe et qui s'en va, c'est le Chantilly du grand Condé. Ce vieux château, c'est le Liancourt des Larochefoucauld!

C'en est fait, la ligne a franchi la montagne, et l'on arrive, en grimpant toujours, à Saint-Just-en-Chaussée, par mille accidents d'un terrain difficile, et tant de barrières, de voûtes, de pentes, de tunnels! Ces ponts sont bâtis avec un soin royal, moitié pierres et moitié briques; ces barrières sont gardées par de véritables chalets en bois vernis, et de l'effet le plus agréable. A chaque détour du chemin, vous rencontrez un de ces passages destinés à relier l'un à l'autre, et par un lien léger, ces villages, ces hameaux, ces fêtes, ces masures, ces domaines, ces jardins.

Mais déjà la verdure a cessé; l'arbre a disparu; le paysage est bien loin! Plus de fleurs, de fleuve, et de maison enjouée où tout est grâce et contentement.

Digitized by Google

Voici la craie..... En vingt minutes, vous êtes sauvé! L'arbre et la moisson reparaissent à vos yeux éblouis; en ce moment, le paysage qui, jusqu'alors, s'était montré, surtout de droite à gauche, glisse de votre gauche à votre droite; on vous nomme, en passant du département de l'Oise dans le département de la Somme, Rouvroy, Ailly-sur-Noye, Dammartin, Rouviet, Cagny. Ce clocher, qui s'élève au milieu de cette plaine fertile, vous annonce Amiens et sa cathédrale... Et Lille et la frontière... Enfin! Je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais la rencontre des deux nations, lorsqu'au milieu des magnifiques prairies de Vilvorde, lac en hiver, prairie en été, par cette magnificence odorante et suave des foins nouvellement fauchés, et des blés qui le seront demain, le convoi royal a ralenti sa marche pour attendre le convoi suivant. En ce moment a été exécutée une manœuvre aussi savante que peut l'être une manœuvre d'infanterie : les deux convois ont marché de front, sur une ligne parallèle, à la grande admiration de cette foule enthousiaste. O grandeur! ô force! ô majesté!

Hélas! elle vivait en ce temps-là, la reine hospitalière et charmante, Sa Majesté française la reine des Belges, et de son plus charmant sourire elle accueillait ces voyageurs qui la saluaient de leurs acclamations. Qu'elle était jeune encore et touchante! Un si beau langage, un si beau regard! Toutes les vertus de sa mère, et l'on criait : *Vive la France!* et l'on criait : *Vive la reine! — Salve Gallia regina!... Salve Germania mater!*

« Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux « que la Westphalie! Il mit pied à terre, avec Cocambo,

« auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques en-
« fants du village, couverts de brocart d'or, tout déchirés,
« jouaient au palet, à l'entrée du bourg; nos deux hommes
« s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez
« larges pièces rondes, jaunes, vertes, rouges, qui jetaient
« un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ra-
« masser quelques-uns; c'était de l'or, c'étaient des éme-
« raudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand
« ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit Cocambo,
« ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit
« palet.

« Ces petits gueux quittèrent le jeu en laissant à terre
« leurs palets et tout ce qui avait servi à leurs divertisse-
« ments. Candide les ramasse, court au précepteur et les lui
« présente humblement, lui faisant entendre, par signes,
« que Leurs Altesses Royales avaient oublié leur or et leurs
« pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta
« par terre, regarda Candide avec beaucoup de surprise, et
« continua son chemin.

« Où sommes-nous? s'écria Candide, il faut que les en-
« fants des rois, en ce pays, soient bien élevés, puisqu'on
« leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. »

A L'OPÉRA

Prenons un ton moins haut, et chantons doucement, assis sur les ruines du théâtre de l'Opéra.

Vous voyez bien, sur ma fenêtre, à l'angle où le soleil s'arrête, et non loin de ce bel œillet dont voici les derniers jours, ce fragment de bois doré? Je l'ai trouvé l'autre soir, au coin de la Grange-Batelière, ce fragment de quelque chose qui avait été orné, décoré et doré ! Sur ce bois vermoulu, restaient encore les moulures d'un ornement exquis!

Le bois était peint en blanc et chargé d'emblèmes : sur l'écusson se voyait une griffe, oui-da, la griffe de l'aigle ; on découvrait sous la griffe de l'aigle, un ergot... l'ergot du coq; sous le coq, on retrouvait, facilement, les deux initiales de 1848 : R. F.; sous le : R. F. brillait le : L.-P., le chiffre du roi de Juillet; grattez toujours, vous arriverez aux fleurs de lis, resplendissantes, sur un champ d'azur. — Bon! me dis-je à moi-même, à coup sûr voilà un fragment des quatre bois dorés qui font un trône, ou d'une loge de l'avant-scène, au théâtre de l'Opéra !

Or, j'avais trouvé juste ! En effet, ces débris curieux appar-



Digitized by Google

[illegible] de l'Opéra.

[illegible] autre, à l'audience [illegible] dont vous [illegible] doré? Je l'ai trouvé [illegible] re, ce fragment [illegible] et doré! sur [illegible]

[illegible] et chargé [illegible] la griffe [illegible] en erget. [illegible] ment, les d[illegible] it le : L.-I., [illegible] nous arriverons [illegible] champ d'azur. — [illegible] de l'Opéra. [illegible]

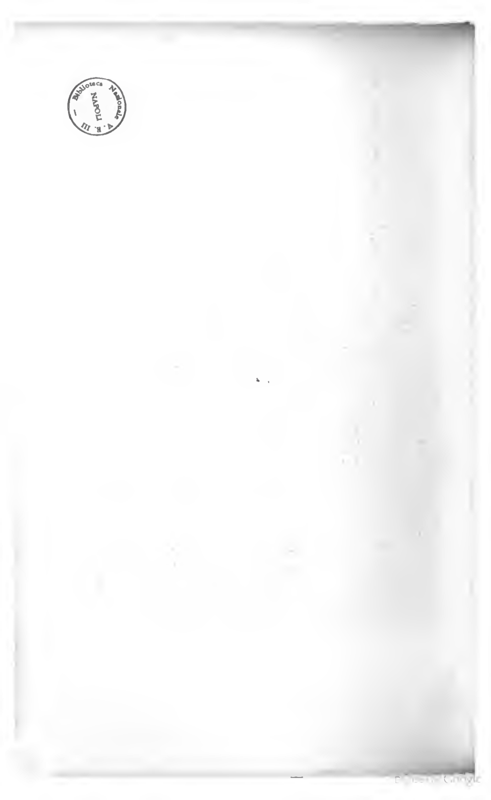
[illegible]



Rouargue

MUSIQUE DES SALTIMBANQUES.

Digitized by Google


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III
Digitized by Google

tenaient à l'intérieur même du Grand-Opéra, que l'on restaure, à force de bras, tous les dix ans. J'emportai donc avec la joie et la hâte de l'antiquaire ce fragment vermoulu qui me rappelait tant de génie et tant de gloire, — tous ces talents, — toutes ces beautés, — toutes ces jeunesses; tant de chutes sans nom, tant de triomphes, tant de souvenirs! « Ce monceau sera un témoignage, entre toi et moi! » Ceci est écrit dans le *Livre*, au chapitre XXXI; *Tumulus erit testis, inter me et te!* » Voilà pourtant, me disais-je en mes contemplations, tout ce qui reste de ces passions, de ces fêtes, de ces chefs-d'œuvre, de ces plaisirs : un fragment sans nom... *Sine nomine saxum!*

Il est là sous mes yeux, ce débris de tant de grandeurs! Il est là, semblable à ces poussières du saule vermoulu, qui jettent je ne sais quelle clarté dans la nuit profonde! Il me poursuit, il m'obsède; il me nargue, il m'insulte! Ah! qu'ai-je fait, malheureux! de ramasser ce misérable fragment, marqué, comme un lâche, à l'initiale de tous les pouvoirs?

Eh bien! au moment où j'écris, par cette nuit rayonnante d'étoiles, je revois, grâce à ce fragment du Grand-Opéra de Paris, les mille choses qui se sont passées dans cette enceinte ravagée, où tout est sombre, où tout est mort, où rien ne vit plus, de ce qui a vécu à cette place! Avez-vous vu passer le fantôme? Entendez-vous l'écho plaintif? Les ombres dansent! Les fantômes chantent! L'orchestre invisible se lamente en un coin; cet orchestre accompagne un fantôme, Adolphe Nourrit, il est conduit par un mort, qui s'appelait, naguère, M. Habeneck!

Bientôt, remontant de l'effet à la cause, et de la partie au

tout, je le revis en son entier, ce beau théâtre, à l'heure où ses nouvelles destinées allaient s'accomplir. Silence! Ici, dans cette salle *provisoire* (elle a vu crouler deux monarchies et une république, cette salle *provisoire!*), va commencer un monde! Ici, va venir une nouvelle dynastie!

Ici, — sous ces voûtes réparées à son usage, dans cette enceinte où la peinture et l'or luttent de verve et d'éclat, va se faire entendre un nouveau maître, Giacomo Meyerbeer, dans toute la force et toute la puissance de la jeunesse! Ivre à la fois d'espérance et de génie, il allait à la conquête, ce Meyerbeer, à la façon de Guillaume le Conquérant lui-même, et ce fut dans cette enceinte, aujourd'hui ruinée, et remise à neuf pour la vingtième fois, qu'il livra la première de ses grandes batailles. Hélas! il avait ce jour-là, à ses côtés, pour lui sourire et pour lui dire : *Courage, ami!* un mort qui était son frère! Ils s'aimaient tant l'un et l'autre, le poëte et le musicien! Ils avaient tant rêvé à ce *Robert le Diable*, qui allait apparaître et se montrer, pour la première fois, au monde subjugué! O mon petit morceau de bois que je vois là, insensible et muet, chargé et surchargé de tant de flatteries et d'adulations menteuses, et tout couvert que te voilà de trahisons, et de parjures comme est une vieille femme de son mensonge et de son fard, avez-vous souvenance des premiers moments où se fit entendre, à nos oreilles charmées, la première note de *Robert le Diable?*

Vous rappelez-vous le silence et l'attention, et n'avez-vous pas vu, dans un coin-de la salle, où il se tient caché à tous les yeux, comme ferait un meurtrier, le génie invisible? En ce moment il est pâle, inquiet, épouvanté, tremblant, et

doutant de son œuvre... Oui! lui-même, ô misère! Ce grand artiste qui, tout à l'heure, aura charmé le monde entier de ses passions, de ses douleurs, de ses amours!

Amis! prenons garde à cet homme, il en veut à la gloire universelle, et rien ne lui suffira, tant qu'il ne marchera pas tout seul, dans son sentier lumineux! Quant à moi, je le vois encore à la veille de ce *Robert-le-Diable*, qui fut sa bataille d'Austerlitz!

Qui saurait résumer toutes les émotions de cette soirée, accomplirait une tâche illustre. Le premier moment de ce grand jour, l'obstacle était partout! L'œuvre allait son chemin, le public avait peine à la suivre, il hésitait à croire, il hésitait à applaudir, il se tenait sur la réserve, et dans le doute. Tantôt la décoration allait trop vite, et tantôt trop lentement! On eût dit que les chœurs étaient épouvantés de ces enfers, du sein desquels ils hurlaient à la façon des damnés! Les nonnes blanchissantes osaient à peine toucher, de leur pied tremblant, cette lave ardente! Ah! la stupeur! ah! l'épouvante! Dans cette mêlée, on a vu le démon lui-même qui jetait le désordre en ces tumultes, si bien ordonnés à l'avance! On a entendu des musiciens qui réclamaient les droits du flageolet négligé; on a entendu des juifs, qui criaient à l'impiété du juif Meyerbeer... Ils accusaient d'impiété et de profanation le grand poëte qui a fait pleurer la gentille Alice, qui a donné au démon lui-même, les entrailles d'un père, qui a parlé, pendant cinq actes, dans le plus pur accent chevaleresque et chrétien du moyen âge.

En ces premiers moments de grand triomphe, *Robert-le-Diable* et M. Meyerbeer étaient traités, par les fanatiques,

comme les chrétiens forcenés avaient traité Gœthe et le docteur Faust!

Et cependant vous étiez déjà les maîtres du monde intelligent, héros et chansons, orchestre et poëme, visions et chevalerie, épopée à la façon des héros de la Table-Ronde! On vivait dix ans dans notre jeunesse, avec le *Robert-le-Diable* de M. Meyerbeer, avec le roman de M. Victor Hugo! Dix années, t'en souviens-tu, petit morceau de bois dédoré qui servis de rempart à tant de belles dames, à tant de beaux esprits qui venaient entendre et rêver, à cette avant-scène? Dix ans! Et pendant ces dix années, nous avons entendu, sous ces voûtes superbes et dans ces grands rôles, tantôt madame Damoreau, tantôt mademoiselle Falcon! Aujourd'hui Nourrit, le lendemain Duprez! Hélas! la première, a lutté longtemps contre l'âge vieillissant, et il a fallu céder la place aux plus jeunes! Hélas! la seconde, au moment où tout allait bien pour elle, où elle était devenue une des filles adoptives de Meyerbeer, où tout chantait sa gloire et son triomphe, elle est prise, ô douleur! par une atonie immense! Elle veut chanter, la pauvre Falcon, sa voix s'arrête! Elle veut parler, sa parole hésite!

Elle est pleine de vie et de jeunesse, hélas! hélas!... elle n'est plus déjà de ce monde; elle ne peut plus suffire à l'éloquente passion, elle se meurt, elle est morte! Aujourd'hui reine, et demain... un souvenir, un souvenir à vingt ans! Qu'en dis-tu, mon fragment? Qu'as-tu dit, à l'aspect de ces misères? Au moins te rappelles-tu cette heure suprême et cette lutte immense contre l'impossible?

Elle s'agitait, elle se débattait, et se révoltait dans le vide,

Digitized by Google

la pauvre enfant! Les murailles même en ont pleuré. *Etiam lapides clamabant!*

Moi cependant, l'instrument sonore, tout rempli des motifs de *Robert-le-Diable*, moi, et ce morceau de bois qui ne se souvient de rien, pas même des armoiries et des chiffres qu'il a portés, moi et cette ruine insensible à ces grands désastres, nous avons pourtant assisté à toutes ces grandes batailles! — Il était à *la Juive*, et j'y étais aussi! A la suite de sa grande procession, nous avons vu entrer et marcher le maître Halévy, et soudain les voilà qui tournent, en cercle, autour de nous, ces émeutes, ces fanfares, ces passions, ces douleurs. « Le juif! le juif! » Ça se chantait parmi la multitude en fureur, et cette fois les juifs ne disaient pas que leur frère Halévy avait manqué à ses croyances!

Il avait emprunté Éléazar à Shakspeare, et de ce nouveau Shylock il avait tiré grand parti, dans ce concours de toutes les forces et de toutes les grâces du moyen âge! Eh bien, passez et circulez à votre aise, archevêques, moines, prieurs, cardinaux, princes de l'Église; soldats aux étincelantes armures, bannières flottantes, coursiers bondissant sous l'acier! *Là Juive;* elle était, à nos yeux éblouis, tout le moyen âge de pourpre et de fer, d'or et d'argent; l'encens fume, et la trompette éclate au plus haut des cieux! Sous un dais magnifique, entouré des princes de l'Église, s'avance, à la façon d'un dieu terrestre, l'empereur Sigismond!

Visions d'autrefois! spectacles des nuits d'hiver! cantiques oubliés! Il y avait dans cette *Juive*, un royal festin où les pages et les varlets faisaient leur service à cheval, pendant que, mêlées aux inquisiteurs, les courtisanes du concile

s'abandonnent à des danses peu orthodoxes. Elles avaient des noms charmants, ces furies du concile ; elles s'appelaient mademoiselle Noblet... un fantôme ! Pauline Leroux, une bourgeoise, aujourd'hui ! Mademoiselle Adèle Dumilâtre, une grande dame ; mademoiselle Duvernay, une des filles adoptives de l'Angleterre ; mademoiselle Louise Fleury, la grâce en personne ; Aglaé, la blonde ; et mademoiselle Forster, la brune Forster ; et madame Alexis Dupont, réservée à tant de misères, et mademoiselle Bénard, et les deux Fitzjames ! Elles ont passé comme passe en été l'herbe des champs. *Pallentes herbas*, dit Virgile en son églogue ! Elles ont quitté ces domaines de leur première jeunesse, ces déesses, ces bacchantes, ces furies, ces grâces légères. — *Pulvis et umbra sumus !*

C'est dans *la Juive*, entre autres spectacles, que nous avons vu un cardinal de l'an 1400 de notre ère, prosterné aux genoux d'un juif, et réclamant la fille qu'il a perdue ! Le juif répondait au cardinal, en lui montrant la chaudière où le bourreau a jeté son enfant !

C'étaient des morts qui jouaient les premiers rôles de *la Juive*, et ce beau mort qui reparaît toujours, Adolphe Nourrit ! Hélas ! il s'est tué de ses mains, ce beau Nourrit, qui nous avait enseigné, le premier, les mélodies de Schubert ! Il s'est tué, l'impatient, un jour d'été, en pleine Italie, à l'heure où déjà le Paris oublieux, mais qui finit toujours par se rappeler ce qu'il oublie, ingrat Paris, se rappelait enfin son chanteur favori ! Il s'est tué ! Je vois encore, au fond de cette loge où il pouvait contempler toute sa famille, ses jeunes enfants dont le plus vieux avait huit ans à peine !

Aimables enfants près de leur mère qui les couvait des yeux et du cœur! Hélas! la mère est morte à son tour!

Il avait chanté, peu de temps avant sa mort, Adolphe Nourrit, un opéra de cet illustre et terrible Cherubini (un mort!), intitulé : *Ali-Baba ou les quarante Voleurs!*... quarante morts! Vous vous rappelez ce vieux Cherubini! Il était le maître et le tyran du Conservatoire! C'était un de ces hommes nés mécontents, que rien ne peut satisfaire; ils vivent en grognant, ils meurent comme ils ont vécu! Il avait eu cependant la chance heureuse d'être l'ami de M. Ingres, qui l'a représenté, sur une toile immortelle, abrité par la belle main de la plus noble et de la plus belle Muse qui fût au monde en ce temps-là, muse de la beauté, muse de la jeunesse; et quelle protection plus charmante, se pouvait rencontrer à un artiste aussi rude au toucher?

Au reste, l'humeur fantasque de cet excellent homme était passée en proverbe; et comme on ne pouvait pas s'en fâcher, on avait fini par en rire. C'était donc, dans tout ce petit monde obéissant à sa loi, à qui raconterait les boutades, les caprices, les bons mots, les aventures de Monsieur *le commandeur* Cherubini. Encore aujourd'hui, quatre ou cinq élèves du Conservatoire sont à peine réunis, qu'aussitôt la conversation tombe sur le maître absent, et les histoires n'en finissent plus. Je vous en fais grâce... En voici une, assez bonne. Un jour d'hiver, par la pluie et l'orage, Cherubini, sortant de sa maison pour une course lointaine, un de ses élèves passe en voiture, il voit son maître hésitant... aussitôt il met pied à terre : — O cher maître, acceptez ma voiture, et je rentrerai chez moi, de mon pied léger!

— Ton cheval n'est pas méchant, j'espère? disait Cherubini en prenant possession du petit coupé. Cependant la pluie allait son train; l'homme en voiture, en ce moment, n'était plus qu'un homme à pied. — Et maintenant, mon cher maître, ayez la bonté de me prêter votre parapluie! — Apprends, mon cher, répondit Cherubini en relevant la portière, qu'un honnête homme ne prête jamais son parapluie... Et fouette, cocher!

Tel qu'il était cependant, morose, attristé, quinteux, mécontent de lui-même et des autres encore plus, ce digne homme, il n'avait pas un ennemi : c'est qu'au fond il avait le meilleur cœur du monde. Il aimait comme d'autres haïssent; mais, en fin de compte, c'était bel et bien une amitié vaillante, dévouée; ingénieuse au tourment, ingénieuse au bienfait. Surtout il portait l'affection d'un père à son élève, à son ami, Fromental Halévy. Il l'aimait avec orgueil! Il le regardait comme son chef-d'œuvre, et le continuateur de son génie. Il l'applaudissait, mais tout bas; il le vantait beaucoup, mais en secret; il le louait *in petto*, et le reprenait à briser les vitres. Halévy l'a entouré jusqu'au dernier moment d'une piété toute filiale, et le jour d'*Ali-Baba*, il était certes plus tremblant que Cherubini.

Certes, l'élève avait raison, ce jour-là, de trembler pour son maître. En vain toutes les puissances du souvenir furent évoquées à l'occasion d'*Ali-Baba et des quarante Voleurs*, en vain on fit répéter, comme un miracle, la romance du premier acte; en vain on proclamait, à l'avance, un chef-d'œuvre égal à tout ce qu'avait écrit Meyerbeer, le *trio* des *trois dormeurs*... il disparut tout bonnement, un beau

soir, ce chef-d'œuvre exquis, comme eût pu faire un simple vaudeville de M. Ancelot! C'est que vraiment c'est surtout dans les jours clairs et riants de la jeunesse que l'artiste se souvient du mot divin qui ouvre toutes les portes de l'idéal : « *Sésame, ouvre-toi!* » Peu à peu s'en va l'enchantement, et voilà un homme, au milieu de la caverne, oubliant le mot d'ordre : *O Sésame, ouvre-toi!* C'est la faute des œuvres trop vantées à l'avance, elles font peur au public!

Rappelez-vous *le Philtre*, où l'on voyait paraître, *en sabots*, ce beau Nourrit! Quelle fête, ces sabots sur le plancher de l'Opéra, un bois précieux que le satin effleure à peine! Des sabots, par Jupiter, des sabots à l'Opéra! Ça ne s'était pas vu, depuis l'opéra des *Sabotiers*, et encore!... Il y avait aussi ce qu'on appelait l'*air* du *Serment!* un casse-cou, où plus d'une voix est restée, et s'est cassée à tout jamais! C'était là dedans que le jeune Dérivis, digne du nom de son père, chantait si bien :

Le bel état que celui d'aubergiste!

pour faire pendant au grand air de l'Opéra-Comique :

Ah! quel plaisir d'être soldat!

Les grandes fêtes, les joies merveilleuses, et les fiers contentements c'étaient là!

En fait de révolutions, nous ne connaissions plus que celles-là : la casserole et le rabot remplaçant, à l'Opéra, le ceste de Pollux, le disque de Télamon, la lyre d'Orphée, et le char d'Apollon! On faisait, crûment, quelqu'une de ces révolutions innocentes tous les soirs, et pas un de nous, ne

s'en portait mal. Chacun de nous marchait d'un bon pas, chacun parlait et rêvait tout haut! Les maladroits rêvaient de fortune, et les plus sages songeaient à la gloire! Les belles œuvres allaient, l'une hâtant l'autre : aujourd'hui les vers de Joseph Delorme et les poëmes d'Alfred de Vigny, les romans de M. Mérimée et les chansons galantes de M. Alfred de Musset, M. Thiers avec M. de Lamartine, M. Villemain et M. Guizot, Soulié avec Balzac, M. Scribe avec George Sand! C'était une hâte immense de voir, de savoir et de pouvoir! On répétait déjà *les Huguenots*, que *Robert-le-Diable* était encore en tout son éclat! On relisait *les Orientales*, que déjà se montrait *Notre-Dame-de-Paris*, dans le lointain. Notre poëte, en ce temps-là, n'était qu'un poëte, il songeait uniquement aux grâces du printemps, aux inspirations de l'été. Il marchait en pleine gloire, en plein soleil, et qui lui eût dit qu'il frapperait, un jour, à la porte de la chambre des pairs, celui-là eût reçu un cruel et ironique démenti!

Il venait de jeter, dans le monde épouvanté, *Notre-Dame-de-Paris*, le poëme en prose de la fatalité humaine, et le monde, étonné, commençait à épeler l'*ananké* funeste, lorsqu'un jeune talent, tout viril, s'emparait du poëme et le portait à l'Opéra! Le poëte de *Notre-Dame-de-Paris* était, en ce temps-là, la fête et l'orgueil d'une bonne et belle maison qui fut notre patrie! Il écrivit les paroles que demandait le musicien, et quand il eut sous les yeux cette *Esmeralda* vivante que le poëte avait taillée en son marbre, l'artiste nouveau rêva qu'elle aussi elle avait fait un chef-d'œuvre!

Digitized by Google

Je vivrais cent ans (et plût au ciel, c'est si amusant la vie!... *Elle est la gloire!* disait saint Augustin) que je me rappellerais les plus fugitives mélodies de *la Esmeralda!* Nous étions au berceau de l'œuvre, et pas une de ces journées célèbres, où l'on devait essayer le grand air, achevé la veille, ou le chant commencé le matin, ne sortira de notre mémoire.

Ordinairement c'était le dimanche, et dans cette hospitalière maison, cachée au fond de la vallée, entre ces montagnes et ces jardins, à l'ombre de ce parc séculaire, au reflet du lac d'argent! Souvent, à la fin du jour, notre patron, la tête nue, et ce beau regard, tout rempli d'aise et de contentement, se mettait à contempler ce paysage enchanteur. — *Il n'y a rien*, disait-il, après un silence, *il n'y a rien de plus beau, sous le soleil!* Il avait créé, lui-même, toutes les merveilles de son domaine; il avait semé ces gazons; réuni ces eaux fugitives, creusé, au bout de son parc, ce lavoir, cher aux lavandières du village. Il était l'architecte, il était le jardinier, il était le planteur, il était le fleuriste de ces beaux lieux! Il en était surtout la grâce et l'esprit, la bienveillance et le charme, il en était la gloire et l'honneur. Nous l'aimions, de cette tendresse infinie et dévouée que l'on ne porte guère qu'à son père. Il nous avait choisis, il nous avait devinés, il nous avait encouragés, il nous avait adoptés, il nous avait fait libres, riches, honorés, indépendants de toutes les variations de la politique, et de tous les changements de la fortune. Ah! le digne et excellent homme, ah! le noble et grand caractère! l'âme humaine et tendre! le consolateur et le bienfaiteur de tant d'esprits qui vivaient, qui régnaient sous sa sauvegarde!

Avec quelle grâce paternelle, il nous faisait les honneurs de sa maison! Il est mort, celui-là aussi, et pas un jour ne s'est passé, où notre mémoire ait manqué à sa mémoire...

Il était arrivé, le premier, à la première représentation de cette *Esmeralda*, l'objet de sa sollicitude ; et, savant dans l'art d'écouter les belles choses, il attendait, plein d'angoisses, les divers mouvements de cette soirée. Et nous aussi, ce soir-là, nous avons connu, par nous-mêmes, ce grand frisson de la toile horripilante qui se lève en gémissant, nous les avons éprouvées, ces premières émotions d'un public attentif! Il nous semblait que cette *Esmeralda* était notre œuvre, et que tout ce monde ardent du moyen âge était sorti vraiment tout armé de notre esprit et de notre cœur. Age heureux des illusions saintes, des terreurs fanatiques, des sincères enthousiasmes, des honnêtes dévouements! Et, rien que pour me rappeler ces heures mémorables, je le veux précieusement conserver, le petit morceau de bois doré qui assistait à cette fête. Oh! les douces chansons! Les cris terribles! *La Cour des Miracles*, et ses épouvantes; plus loin le bal de madame de Gondelaurier, où Fleur de lys attend Phœbus! Ce ne sont que baillons et velours, guenilles et broderies, pieds nus et souliers de satin, plaie hideuse et fraîches épaules, tous les épanouissements, tous les contrastes, toutes les douleurs!

Je chante, humble fille,
Au bord du ruisseau;
Ma chanson babille
Comme un jeune oiseau!

Digitized by Google

A coup sûr, un poëte, un grand poëte avait passé par là; et depuis Quinault, fils d'un boulanger, comme Virgile, on n'avait pas vu de musicien mieux inspiré, mettre en chansons de plus beaux vers.

Et le grand effet du drame et du musicien, quand monte Esmeralda sur la machine où Quasimodo appelle à son aide!

De loin elle semble,
L'abeille qui tremble
Au bord d'une fleur!

Comme aussi, peu d'émotions se peuvent comparer à l'extase de Quasimodo, lorsque Massol, le plus bel acteur de l'Opéra, horriblement déguisé et transfiguré, chantait, sur un bel air, d'une placidité charmante :

Combien j'aime,
Hors moi-même,
Tout ici!
L'air qui passe
Et qui chasse
Mon souci!

A cette voix en peine répondaient les cloches à toute volée, comme si elles eussent compris l'inquiétude intime de ce pauvre homme! Dans ce sourire il y avait certes bien des larmes; il y avait bien de la pitié dans cette douleur!

Nous y étions aussi, et des premiers, à ces terribles *Huguenots*, qu'avait annoncés *Robert-le-Diable!* Nous y étions à ce drame où tant de génie a été dépensé, d'une façon si prodigue et si charmante! Et voilà encore une de ces fêtes que nous ne devons plus revoir, quand l'œuvre éclate, abondante et superbe, au milieu de toutes les grâces de la

jeunesse, et des plus poétiques enivrements de l'amour! Gloire et beauté souveraine! Histoire! Imagination! Prophétique douleur!

Ce petit fragment de la salle de l'Opéra, ce morceau de bois que j'ai sous les yeux, serait un fragment de Ninive ou de Memphis, ou de toute autre cité perdue au milieu des siècles et des sables, qu'il n'aurait pas à raconter plus d'ivresse et plus de passions, que l'ivresse même de ces grandes soirées. Ils étaient tous, à cette œuvre immense, les hardis capitaines, les belles dames, les jeunes gens, les huguenots et les catholiques d'autrefois : Cossé, Thoré, Tavannes, Brissac, la reine Marguerite, et Raoul de Nangis, et la belle duchesse de Nevers dont M. Meyerbeer avait fait une catholique romaine, convertie aux dogmes de Luther!

Cette fois encore, l'Église et Babylone étaient en présence; on se battait pour des idées religieuses, c'est-à-dire que l'on était en plein dans la bataille, car les hommes, a dit un philosophe, ne se sont jamais réellement battus que pour leurs passions; s'ils se battent pour leurs intérêts, ils se battent mal. Que vous dirai-je, enfin, et n'ai-je pas bonne grâce à invoquer ces grands souvenirs? Le duo du quatrième acte, par exemple, une chose aussi belle que *le Lac* même de Lamartine! Eh bien! A peine aviez-vous le temps d'essuyer vos yeux pleins de larmes, et de frapper sur votre cœur, pour le calmer : « Tout beau, mon cœur! »

Ces choses-là s'écoutaient comme un croyant écoute un office divin. Puis, l'œuvre achevée, et souvent par les plus mauvaises nuits de l'hiver, vous rentriez dans vos demeures, haletant et chantant aux échos étonnés, ces grandes mélo-

Digitized by Google

dies qui allaient bientôt passer dans l'âme des nations. — *En mon bon droit j'ai confiance! — Chacun pour soi, le ciel pour tous!* — A la bénédiction des poignards, lorsqu'au milieu de cette effroyable tempête qui éclate à tout briser, au fond de ces âmes furieuses, n'était-ce pas, en effet, une chose étrange, que pas un cri ne se fît entendre qui ne fût digne d'une âme virile? Évoquées en masse, aussitôt toutes ces passions répondaient à cet appel terrible; l'orchestre se soulève, et, se dressant avec fracas, il va se heurter, terrible, contre l'obstacle, en frémissant toujours! Non, l'Océan, dans son écume et dans ses rages, n'avait pas plus de majesté et plus de grandeur!

Ah! ce gigantesque quatrième acte des *Huguenots!* Il devait soulever toutes ces pierres! Il devait briser toutes ces sculptures! Il devait mettre en poudre cette salle provisoire! Ils chantaient ces pathétiques miracles, Nourrit et mademoiselle Falcon! Madame Dorus chantait aussi! Une jeune fille chantait, qui est morte, mademoiselle Flécheux! et ce fut la dernière fois, que chanta le page du comte Ory, mademoiselle Jawureck, célèbre par ces deux jambes inimitables, auxquelles Rossini avait permis de chanter faux, et de chanter sans voix!

Et huit jours après, tout pleurait, tout chantait, et tout dansait aux *Huguenots* de Meyerbeer. Car cet homme habile, et qui ne voulait rien négliger, il recherchait la popularité que donne la danse au musicien, quand le musicien mène à travers les méandres fleuris, les chœurs enchantés de la vie heureuse! En ce temps-là, chose à remarquer, même le drame appelait la danse à son aide; eux-mêmes, les poëtes

sérieux, ils conduisaient leur douce héroïne au bal. Dans le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne, le doge de Venise donne un bal à ses hôtes; Lucrèce Borgia, cette terrible Lucrèce, est démasquée à la suite d'un bal, et c'est dans l'apparat d'une fête qu'elle se venge. Elle-même, Marion Delorme, son poëte la veut voir parée et accorte pour le bal. Quand vivait Antony, Antony allait au bal! Il y eut, entre autres fêtes célèbres de la poésie, ce bal des *Huguenots*. Eux aussi, fidèles à de récents et terribles exemples, ils dansaient sur un volcan!

C'est pourquoi M. Scribe, attentif à toutes choses, M. Scribe, un esprit, et le grand esprit amuseur de ce siècle, un Balzac en action, se mit à représenter le *Bal masqué*, dont il fit un héros! Certes, il était bien quelque peu question, dans cet opéra, du *Bal masqué* de Gustave III, assassiné par Ankastroëm, mais le vrai héros de ce drame, c'était le bal masqué, les vraies héroïnes s'appelaient mademoiselle Julia, mademoiselle Perceval, madame Montessu, le grelot à la tête, et le grelot à la main! A ce bal où le roi Gustave III fut assassiné, les musiciens du roi, dit la chronique, avaient fait venir de France, un air nouveau qui produisit un fâcheux effet, bien qu'il n'eût pas encore accompli toutes ses prouesses? Cet air nouveau, c'était, ne vous déplaise : *Ah! ça ira! ça ira! ça ira!* Et, chose étrange encore! les dames de Stockholm « jugèrent que le *Ça ira* n'était pas dansant! » Elles étaient bien difficiles, les dames de Stockholm!

Ou plutôt soyez à jamais louées et bénies, ô beautés du Nord, pieuses beautés, qui avez compris, par instinct, toutes les larmes et tout le sang que pouvait contenir cet horrible :

Ça ira! ça ira! Et si, comme vous, le roi Gustave avait eu l'intelligence de la musique des sauvages, s'il avait su tout ce que ces glapissements pouvaient contenir de meurtre, et s'il avait compris la sanglante expression de rue et de populace attachée à cette chanson de tricoteuses et de guillotine, il se serait tenu pour averti, il fut resté dans sa chambre, et il ne serait pas mort, sous les coups d'un assassin, le roi Gustave III!

Cependant quelle merveille, ce bal de Gustave III! La salle entière en a bondi de joie et d'orgueil. Tout dansait et prenait sa part à la joie infernale. Le tonneau galant donnait la main à la guitare amoureuse, le miroir accompagnait le poisson, la botte d'asperges tatillonnait avec le hautbois fantastique; il y avait à cette fête, madame Élie et M. Élie, à la fois marquise et marquis, paysanne et paysan, et des Arlequins, des Gilles, des Paillasses, faces pâles et faces rubicondes, la fantaisie et le délire... et tel fut ce *tohu bohu* de la danse à son vingtième degré, que l'on vit, une fois, des dames du plus beau monde, encouragées par le masque et le domino, qui résolurent d'affronter la tempête du bal masqué de *Gustave*, et de passer, frémissantes, sous le feu roulant des trompettes, des ophicléides et des tambours!

Elles tremblaient, les pauvrettes! Elles pâlissaient sous le masque! Elles se croyaient bien cachées... mais le parterre est un dieu, qui voit tout! Il reconnut ces belles dames, du plus beau monde, à leur démarche, à leur élégance suprême, à leur pas léger, à leur façon de faire au public, une de ces belles révérences qu'apprend, en naissant, une fille de bonne maison!

Celles-là, se dit le public, en battant des mains, elles ne sont pas des danseuses de profession... et les voilà rougissantes à brûler le satin du masque! Elles avaient grand'peur, elles en furent quittes pour la peur. — Plus d'une en fut quitte pour être grondée, à son retour, par sa mère, indulgente et discrète, confidente de ses folies! On dit tout à sa mère; on lui avoue, en souriant, ce que jamais on n'avoue au mari!

N'est-ce pas, ô fragment de ce vieil Opéra anéanti, n'est-ce pas, débris inerte, ô ruine absurde, ô fragment imperceptible d'un grand tout, témoin muet de ces passions haletantes, n'est-ce pas que c'étaient là des plaisirs ineffables, des fêtes sans rivales, des heures si légères et si tôt passées!

N'est-ce pas, que nous étions des têtes bouclées, des cœurs contents, des âmes joyeuses, des esprits éloquents, des poëtes, des amoureux, des conteurs, tout ce qu'on peut être, à vingt ans? C'est toi que j'atteste, ô fragment de la loge, où s'accoudait pensive et superbe la belle dame aux cheveux noirs, les bras parés de ces riches bracelets ciselés par le grand joaillier Froment-Meurice, un de nos morts, et non pas le moins pleuré.

En ce temps-là on entendait, dans tous les coins de la salle, dévastée aujourd'hui, cette voix des corybantes de Sophocle : « Un dieu habite ici ! »

Digitized by Google



Digitized by Google



MUSIQUE DES SAUVAGES.

Digitized by Google

Digitized by Google



AU BALLET

Il est encore sur ma fenêtre, et déjà moins brillant, ce fragment, ramassé dans les ruines de l'Opéra; il me pourrait conduire aux honneurs de la science, si je voulais, grâce à ce fragment d'un grand tout, entreprendre un véritable cours de paléontologie, à l'exemple de Cuvier, qui, des débris de tous les règnes de la nature, appartenant aux âges inconnus de l'histoire de l'univers, recomposait des espèces ignorées et ensevelies, depuis le déluge, dans les couches les plus profondes du globe. Et moi donc! Avec un brin du Grand-Opéra, moi, futile, je recompose un monde anéanti! Convenons que c'est jouer de bonheur, et poursuivons, s'il vous plaît, ce cours de *paléontologie*, appliquée aux danses légères de l'Opéra.

Il me semble, en ce moment, que je l'entends qui me rappelle, à sa façon, les grandes soirées, quand la révolution de Juillet eut adopté le foyer de l'Opéra, pour son rendez-vous de prédilection. En fait de révolutions, parlez-

Digitized by Google

nous de révolutions qui conservent et sauvent toutes choses, même la liberté!

Parlez-nous d'une révolution qui fait, lentement, toutes ses ablutions, chaque matin, et qui aurait honte de poser sur sa tête, bien peignée, un hideux bonnet rouge, emblème de meurtre et de sang! Notre révolution aimait, de préférence, cette grande réunion de tous les arts, dans ce théâtre qu'elle avait réparé. Elle a entouré, de sa faveur constante, cette *Académie*, où la danse et le chant rivalisaient de zèle et de faveur. Qui voudrait compter tous ces chefs-d'œuvre anéantis, tenterait la chose impossible! A la révolution de Juillet, commence une ère nouvelle dans tous les arts. En même temps qu'elle nous donnait *Robert le Diable, les Huguenots, la Juive*, elle remettait en grand honneur, *Guillaume Tell* et *Don Juan*, le *Freyschütz* et *Fernand Cortez!* L'Opéra dansait, en ce temps-là, des ballets dont la musique était signée Hérold, Boïeldieu, Schneitzhœffer... trois morts! Hérold, mort huit jours après avoir accompli le *Pré aux Clercs*, son chef-d'œuvre! Il régnait dans ces domaines de l'Opéra, où nous l'avons vu, plus d'une fois, à côté de Bellini, cet heureux Bellini, si jeune et si beau, qu'un jour on lui disait qu'il ressemblait à la plus belle de nos ambassadrices. « — C'est vrai, répondit il, mais je lui ressemble *en mieux!* » Que de morts, ah! que de morts, en si peu de jours! Donizetti, par exemple! Il est devenu fou après *la Favorite*... il est mort, en plein génie, en pleine jeunesse, en plein désastre de ses sens! Hélas! si nous voulions, notre deuil irait plus haut!

— Choisissez, par exemple, non plus dans le rang des artistes, mais dans les loges où se tiennent les puissants de

ce monde, ah! que de larmes! ah! que de deuils! Cette illustre princesse, fille d'un roi, elle était un grand artiste, elle a disparu dans un nuage! Cette reine d'un peuple ami, éclatante de jeunesse et de beauté, elle est retournée au ciel, sa vraie patrie, et son peuple la pleure encore! Ce prince de la jeunesse française, qui donnait tant d'espérance, il s'est brisé, un jour d'été, à la porte de la maison paternelle! Est venue aussi la tempête, et la tempête les a emportées, ces jeunesses heureuses, qui prenaient leur part de toutes ces fêtes de la vie! A son tour il est mort, le vieux roi (je le vois encore à l'Opéra, aux grands jours, à côté de la reine); il est mort, il repose dans un tombeau d'emprunt, ce roi qui a sauvé Versailles de sa ruine!

Appelez, s'il vous plaît, pour revenir des rois aux artistes, tous ces artistes célèbres qui assistaient à ces fêtes de chaque soir... C'est la mort elle-même qui va vous répondre : Hippolyte Monpou était un maître, il est pris de la fièvre, — et le voilà rayé du nombre des vivants! Cette belle et charmante Jenny Colon, une muse qui savait chanter, elle disparaît, à vingt-cinq ans! Dans ce foyer du silence et de la dévastation, dans ces ombres, dans ces ténèbres, *pallentes umbras Erebi*, je les ai rencontrées, plus d'une fois, qui se promenaient ensemble, et ton bras sous mon bras, Balzac et Frédéric Soulié, les deux grands drames, les deux histoires, les deux contes de ce temps-ci; Frédéric Soulié riait tout haut, Balzac riait tout bas; le rire était dans ses yeux, le sourire était sur sa lèvre; il tenait en sa main, semblable à la baguette de la fée, une canne à pomme d'or toute fine ourlée de turquoises... « la canne à M. de Balzac! »

Ils sont morts, l'un et l'autre, emportant avec eux, ces deux créateurs, les fêtes les plus charmantes de notre jeunesse! Un autre homme, un penseur, un rêveur, un enthousiaste qui se promenait par là aussi, il s'appelait Armand Carrel! Un fanatique de ces grandes partitions, c'était son confrère Armand Marrast... une plume éteinte, une plume brisée au choc des révolutions qui passent; une tête... une tête de mort! Tâchez donc, et voyez si vous ferez un seul pas, dans ce chaos, sans fouler la poussière... ou l'exil!

Interrogez ces funérailles, mêlées à ces fêtes, et vous vous rappellerez cet autel de la Grèce, également consacré aux Muses et au dieu du sommeil. *Hic jacet!* Ici repose un siècle de vingt-cinq ans... notre siècle!... Et soudain voyez-vous dans l'ombre réjouie accourir, souriante et légère, une fille de l'air, une Grâce, une Muse, une idéale, une charmante, une féerie? Ombre d'une ombre! Elle est pâle et fluette, elle arrive, frileuse, du pays des frimas; elle s'appelle, elle s'appelait, en ce temps-là, mademoiselle Taglioni. Nourrit, avant de mourir, avait composé, pour cette fille de l'air, avec le roman d'un mort, nommé Charles Nodier, le chef-d'œuvre des ballets, intitulé *la Sylphide*, et voilà la chanson que chante la sylphide à la porte même de l'Opéra :

« Ouvre-toi donc, ouvre-toi, porte inflexible! Mon épaule est froide, à cette heure, sous mon aile frissonnante; ouvre-toi, porte invisible, ou prends garde que je ne dise mon nom à cette ville endormie! Aussitôt la ville entière, à ce nom qu'elle aimait, va s'éveiller, et la porte sera brisée. Ouvre-toi, porte brutale, ouvre-toi! Et les jeunes gens, dans l'enivrement des belles années, et les jeunes femmes, sous la

chaste beauté de leur premier sommeil, les plus vieux qui me suivaient de l'âme et du cœur, les rois cachés dans la foule, et les artistes, ces rois du peuple, ils viendront pour me prêter main-forte! Réveillons, diront-ils, la ville endormie; apportez les haches et les torches, et que l'Opéra s'abaisse aux pieds enchantés de la sylphide! Ouvre-toi, porte ingrate, ouvre-toi!

« Ouvre-toi, et, semblable à l'oiseau qui vole, je vais franchir ton seuil, sans le toucher! Autrefois, il t'en souvient, tes deux battants s'ouvraient à mon premier appel, ta serrure épaisse m'accueillait avec un petit cri de joie et d'orgueil, tes gonds criards et grondeurs prenaient soudain leur voix flûtée, et mes rivales étaient jalouses, me sachant entrée en mes royaumes, sans avoir laissé à ces ronces, un bout de mon voile, un peu de ma grâce et de ma jeunesse. Quelle fête alors, quand la ville savait que j'étais là! Aussitôt la salle entière s'illuminait, du faîte au comble; aussitôt les palais et les chaumières, la montagne et le vallon, le fleuve et l'abîme, le ciel et l'enfer, également obéissants, s'abandonnaient à tous mes prestiges; j'allais, à mon gré, dans le vaste jardin de la nature, et tous les enchantements me suivaient à la trace, en dansant.

« Et pour me voir, accouraient des grands faubourgs, tant de jeunes beautés, le printemps de l'année; et pour m'applaudir, arrivaient tant de jeunes gens, enivrés de mes grâces légères; et les uns et les autres, pour ma récompense, ils me jetaient tant de belles fleurs! O porte indocile! ô porte de mon Éden renversé, et de mon beau ciel anéanti! Elle ne veut plus s'ouvrir... Elle s'ouvrait, cependant, sur mes domaines

de l'Écosse; elle donnait sur les rives de mon Danube; elle donnait sur mon champ de bataille, lorsque le casque en tête et l'épée à la main, je conduisais tant de troupes légères, à la conquête du sérail! »

Telle est cette plainte, à minuit, l'heure des fantômes; ainsi se lamente, à cette porte insensible, une ombre en peine, elle-même, mademoiselle Taglioni, et voilà, certes, un des charmants souvenirs, soudain réveillés dans notre vieux cœur, par ce petit morceau de bois doré que j'ai dérobé aux décombres de l'Opéra! Mademoiselle Taglioni! Celui-là n'a rien vu, qui n'a pas vu la première représentation de *la Sylphide!* Elle arrivait, souriante et légère à ravir! Elle était amoureuse et chaste; elle dansait, à la façon du clair de lune, dans une ballade de Shakspeare, et les yeux baissés, le maintien si calme, et la grâce, et le charme, et la folie à travers l'idéal! Je commençais alors à écrire, lorsqu'elle commençait à danser; j'écrivais avec rien, sans motif et sans cause, uniquement pour le bonheur d'écrire et de parler, librement, à quiconque veut entendre incessamment raconter l'histoire éternelle du rien du tout! Alors, et naturellement, la voyant reluire, à la façon du ver luisant, dans les gazons de l'été, je m'attachai à cette gloire volage et volante; pendant dix ans, je l'ai portée à mon épingle, en guise d'améthiste et de rubis, ce papillon volage. Il a été, dix ans durant, le thème enchanté de mes frêles discours. Elle dansait, et j'écrivais, et rien qu'avec mes louanges à sa jeunesse inspirée, on ferait un beau tome!

En vérité, il n'y avait que cette femme au monde, pour danser comme elle dansait. Elle était si vraie et si calme,

Digitized by Google

un si doux sourire, un si chaste regard! On voyait si bien, quand elle dansait, là-haut, sur nos têtes, qu'elle foulait l'air natal! Nulle gêne et nul effort, tout cela lui venait comme le chant vient à l'oiseau! On eût dit que pour elle, avait été fait ce vers du poëte Ausone :

Saltat pede, carmine, vultu!

Elle n'a parlé qu'une fois, au public, de sa voix de mortelle, un soir qu'elle venait de danser le *menuet*, avec le centenaire Vestris (le propre fils de celui qui disait : Moi, Voltaire et le grand Frédéric!) ce vieux Vestris, enrubané, elle l'avait ramené, tout exprès, des sombres bords, où il se promenait avec mademoiselle Allard, sa grand'mère, pour cette représentation suprême. Et comme le public, ce même soir, s'inquiétait d'une sylphide restée en l'air, accrochée à sa machine, et ne battant plus que d'une aile, elle dit au public, qu'elle allait chercher et ramener sa compagne! Une seule fois aussi, Debureau (il en mourut de chagrin) fut forcé de dire : *Oui!* à un public de grandes dames et de grands seigneurs, qui ne savaient pas la première lettre de son alphabet, et qui ne le comprenait pas!

Après *la Sylphide*, il y eut *la Fille du Danube*, et nous autres, nous savons tous cette histoire, comme on sait l'histoire du *Juif-Errant*. Un jour, sur l'herbe tendre, le seigneur de Donescbeingen, qui est une principauté située sur la rive du Bug, une rivière qui se jette dans le Danube, avait trouvé une petite fille, une petite fée aux yeux bleus, ce qui fit qu'on la nomma *Feldblume*, à savoir : *Fleur des Champs!* — Depuis *l'eau qui danse* et *l'oiseau qui parle*, on

n'avait jamais rien vu de plus beau, que *Feldblume*, à seize ans, lorsqu'elle danse avec le petit Rudolph.

Il arriva, cependant, comme l'enfant dansait innocemment avec le jeune Rudolph, qu'elle fut rencontrée par le baron de Willenbald, comte de Méringen, lequel baron *avait au cœur une superstition.* — Le baron, *doué de tous les charmes du corps et de l'esprit, malgré sa bonne envie d'en offrir le partage à une femme, n'osait en courir l'aventure!* Telle était cette histoire à dormir debout. Et de rire! On riait alors de toute chose, et même on riait des compositions du père Taglioni! A peine sa fille était en l'air : — Restez là, lui disait-il, je vais chercher une idée; et elle l'attendait, patiemment. L'instant d'après, le père Taglioni revenait avec cette idée ingénieuse, qu'il fallait endormir les deux amants dans le palais de la nymphe du Danube, *et marier le parfum de leurs haleines*, en attendant mieux!

Et c'étaient des fêtes, des guirlandes entrelacées, des voiles échangés, des folies! On voyait la conque du vieux Danube *se détacher du fond du fleuve, et remonter à la surface, en suivant les ondulations du courant!*

Il y eut aussi, parmi ces ballets paternels, dont mademoiselle Taglioni faisait des chefs-d'œuvre, une certaine *Nathalie*, une laitière suisse, de la façon de M. Taglioni le père! Il avait imaginé, le bonhomme, d'atteler sa fille à une charrette pleine de légumes; le léger sylphe s'était laissé faire, et, sa charrette embourbée, il l'avait traînée, à la façon d'un sylphe! Et que c'était amusant, l'enlèvement de la petite laitière, *enlevée avec rapidité et avec légèreté!* Enlevée, on emmenait mademoiselle Nathalie (ô présage!) dans une petite

maison très-dangereuse, on la couchait *sur une espèce de sopha*, et bientôt elle *finissait par donner quelques signes d'existence!*

Après quoi cette Nathalie avenante se mettait à danser, autour d'un mannequin de tailleur, représentant lord Oswald en habit rouge : « *Elle folâtre autour de lui, et ayant machinalement posé sa main sur son cœur, elle paraît fâchée qu'il ne batte pas!* » Voilà comment il écrivait notre patois, le vénérable père Taglioni. Véritablement ça nous amusait beaucoup, ces choses-là, et la sylphide en riait, la première, avec une grâce d'enfant! Le bon siècle! On avait toujours quelque chose de bête à dire, et quelque chose de fou à raconter! La bêtise mêlée à l'esprit! L'absurde ajouté au talent, il n'y a vraiment que cela qui serve à composer de belles symphonies! Ainsi, après *Nathalie* ou *la Laitière suisse*, on vous donnait *la Révolte au Sérail*, une fête des camps de l'Opéra!

— Or, toutes ces dames et demoiselles de l'Opéra, j'en veux faire un bataillon qui aura vu le feu... comme il a vu le loup, se disait M. Taglioni.

Même je veux
Qu'elles aient en main, un tonnerre:
Tremblez, humains...

Un soir, comme elle était en train de mener ses troupes à la bataille (c'était le soir d'une répétition générale), on vint dire à mademoiselle Taglioni, capitaine de chevau-légers, qu'un général, son supérieur, demandait à commander l'armée, à sa place? Elle fit d'abord une petite moue,


Digitized by Google

et puis, d'un coup d'épaule, elle consentit... tant elle savait le respect aux *graines d'épinards!* Alors, le peu de gens qui étaient dans la salle, et j'en étais, virent un vrai soldat, haut en couleur, à la voix de stentor, aux gestes militaires, et tenant à la main l'épée (arme formidable!) de mademoiselle Taglioni, qui, sans rire, et avec toute la majesté du commandement militaire, faisait manœuvrer ces jeunes recrues en épaulettes blanches, comme Sa Majesté l'empereur Nicolas, d'illustre mémoire, eût fait manœuvrer de vieilles troupes, bronzées au soleil de l'Alma.

Elles allaient au pas de charge, et par l'action même elles s'animaient à bien faire, et portez arme! En joue, et — Feu! que c'en était une bénédiction. Vous pensez si le général Bugeaud (lui-même, et son bâton de maréchal n'était pas loin dans son sac de bataille!) fut satisfait de sa revue. Il disait que, pour la première fois de sa vie, il préférait les jeunes recrues aux vieux grognards, les simples soldats, aux soldats à chevrons, et les imberbes, aux sapeurs! Il disait qu'il avait promené ses yeux sur toute la ligne, et qu'il avait vu, avec plaisir, que plusieurs novices n'étaient pas à l'alignement. Il n'avait jamais été, disait-il encore, à pareille fête, et il n'avait jamais vu le feu, de si près. Brave homme! Il est mort, duc d'Isly et maréchal de France, au moment où la France, au désespoir, l'appelait à son aide. Était-il assez content, d'avoir commandé à cet escadron volant, et si naturellement désobéissant à la discipline?

Ah! les jolis soldats! Mais quinteux, difficiles, pleins de vapeurs, de fantaisies, disposés à déserter avec armes et bagages, et à jeter leur shakos par dessus les moulins!

Digitized by Google

Donc, en voilà-t-il de ces brigands, qui ont déserté le drapeau, qui ont passé à l'ennemi, après avoir dévoré la caisse du régiment! Il éleva, ce jour-là, la capitaine Taglioni au grade de colonelle, et il n'oublia pas de lui donner l'accolade. Il voulut aussi que l'on mît à l'ordre du jour, le sous-lieutenant Louise Brocard, et le sergent-major Anna Ropiquet. Bref, on ne vit jamais plus brillante et plus élégante armée, entrer en ligne, et passer le Pruth, en plus belle compagnie. O les blancs-becs roses!

Ils n'ont pas besoin de gros talons
Pour enfoncer les escadrons!

Telles étaient nos histoires de sérail, de Porte-Ottomane, de Danube et de Principautés danubiennes, en ce temps-là!

En ce temps-là le danseur, l'animal-danseur (*genus homo*), qui se hasardait à danser en public, était un animal très-poursuivi. Ce sera une des gloires de l'an 1830 et des années suivantes, d'avoir traqué et anéanti le danseur. Haro sur le danseur! On n'en voulait pas, on n'en voulait plus. Le dernier danseur s'est appelé Paul-Zéphyre, et de ce Paul-Zéphyre, on a fait mille gorges chaudes, si bien qu'il se vit forcé d'acheter un château, en Gascogne, dont il devint le plus bel ornement. Ces pauvres gens, abasourdis de se voir si maltraités, se seraient cachés dans les trous de souris!

Je me rappelle un ballet où le père de mademoiselle Taglioni lui avait persuadé qu'un homme était un oiseau de proie (il y avait même une scène où l'enfant demandait un grain de sel!). Afin de mieux expliquer la situation, le machiniste avait écrit sur un banc de pierre, en lettres majus-

cules : « Haine aux hommes !... » Les pauvres danseurs avaient ajouté, d'une main indignée : « *Haine aux hommes!* » Signé Janin, Véron et Duponchel.

Un beau soir, mademoiselle Taglioni, lasse enfin de nos louanges et de nos couronnes, s'enfuit, au tir de ses deux ailes, et disparut du côté de la ville aux dômes étincelants, du côté de la ville aux fêtes royales, du côté de la ville envahissante au suprême degré, du côté de Saint-Pétersbourg. En moins de temps, que n'avait mis l'empereur Napoléon à conquérir la Russie et à la perdre, mademoiselle Taglioni conquit la Russie, et depuis ce suprême envahissement, à peine, une ou deux fois, dans ce Paris, qui l'avait tant aimée, on vit revenir la *sylphide!* Heureusement qu'en ce temps-là, chaque jour apportait son miracle nouveau!

Après *la Sylphide*, apparut à l'Opéra, la plus belle danseuse et la plus élégante, avec mille ornements, qui ait jamais enchanté le monde : eh! déjà vous l'avez nommée, elle s'appelait Fanny Elssler. Or, voici comment elle nous est apparue, au milieu de cette ville de Madrid, que Lesage a chantée! On était en plein hiver! La rue était libre, les râcleurs de guitare s'en donnaient de tout leur cœur, lorsque don Cléophas-Léandre-Perez Zambulo, écolier d'Ascala, se rendit au bal masqué, pour se bien divertir. La fête était belle, et les dames les plus galantes s'étaient donné rendez-vous, sous le masque et sous l'horloge, où plus d'un impatient attendait l'heure excellente, entre toutes les heures de la création divine, l'heure adorée et fugitive, l'heure insaisissable du Berger. En véritable écolier, don Cléophas s'adresse à toutes les danseuses : à celle-ci il prend une rose, à celle-

là il vole un baiser, il en fait tant qu'il faut se battre, on se bat, la garde arrive, et voilà don Cléophas, à la porte de cette maison de fête et de plaisir.

A force de marcher sur les toits de la ville, notre écolier arrive en certain taudis, où il rencontre, au fond d'une bouteille, un petit diable à ce point difforme et boiteux, un démon vif, alerte, aimable et si gai, qu'il faisait plaisir à voir. — Vous qui savez tout, démon mon ami, dit Cléophas au diable boiteux, pouvez-vous me dire quelle était cette admirable personne à l'œil tendre et noir que je faisais danser tout à l'heure? Elle a... trente ans! Elle est jolie autant que belle! C'est la flamme et le feu tout ensemble, et pas une tête qui n'en soit tournée, à la voir sourire ou danser! Elle porte à merveille le jupon court de l'Andalouse; oh! la fière beauté! — Courons après elle, et nous verrons bien si ta description est fidèle, répondait le *Diable boiteux*.

Et l'écolier, et le malin diable, en toute hâte, ils s'en allaient à la poursuite de cette beauté qui s'appelait Fanny Elssler! La dame aux yeux brillants, dansait, justement, le soir dont je parle (et la salle a manqué en brûler), cette fameuse et flamboyante cachucha, qui ressemble aux cachuchas de la rue, autant que la Petra Camara ressemble à Fanny Elssler! C'était là une danse où le frôlement de la soie, et le bruit de la castagnette ardente, et la taille cambrée, et le pied en avant, et le spasme enivrant de toute la personne enivrée à en mourir, vous poussent dans l'abîme, et vous font adorer même l'abîme. Ah! c'est vraiment, ce jour-là, que vous deviez crouler, murailles incendiées et incendiaires! C'est vraiment ce jour-là, que vous deviez brûler,

loges haletantes, à ce spectacle étrange, et d'autant plus violent que la Fanny Elssler remplaçait la fille des neiges, cette calme et transparente aérienne Taglioni !

Vraiment c'étaient là des fêtes charmantes, que l'Opéra n'a pas retrouvées ! Nous avons eu aussi, et chaque fragment s'en souvient de cette salle écrasée, une certaine Carlotta Grisi qui dansait assez bien, dans certains ballets d'un certain poëte appelé Théophile Gautier ! Nous avons eu, sur ce même théâtre, où tout est mort à cette heure, un nommé Listz, semblable à l'improvisateur d'Orient, qui tient des armées attentives à sa parole, un nommé Paganini, qui évoquait de son archet tout-puissant, le choléra appesanti, sur la ville morte d'effroi ! Il avait, celui-là aussi, l'attitude et l'aspect du fantôme; il vous glaçait d'un sourire; il pouvait vous tuer d'un regard. Rien ne m'ôtera de l'idée, en ce moment, que cet homme était mort, lorsqu'il vint à Paris, pour la première fois. Ame errante, esprit vagabond, il s'en allait de ville en ville, attendant l'heure et le signal du repos définitif. Dans cette salle où *le Prophète* devait accomplir cette trilogie immense : *Robert*, *les Huguenots*, *le Prophète*, est accourue, un beau soir, cette saltimbanque et cette forcenée Lola Montès, dont la vie et le scandale ont été une des fêtes de l'oisiveté parisienne.

Je la vois encore, insolente autant que si elle eût foulé le plancher d'un trône ! Elle ne doutait de rien, cette fille fantasque; elle s'imaginait que Paris tout entier, rien qu'à la voir, allait se prosterner, et l'adorer ! Elle dansait, elle aussi, le fandango de Fanny Elssler, mais un fandango de rencontre, une cachucha de hasard ! Elle vint, elle se montra,

elle fut... sifflée, et elle sourit de pitié, nous voyant si peu intelligents de ses grâces et de sa beauté. Une seule fois l'Opéra posséda cette infante! Elle dansait, comme bondit le chevreau de l'Écriture, et, bondissante, elle brisa le ruban de son soulier! Tenez! la voilà qui ramasse, en souriant, ce nœud défait, et d'une main délicate, et d'un souffle léger elle lance au parterre indigné cette étrange faveur...

Il se fâcha en criant qu'on l'insultait, ce vieux parterre, et il ne demanda pas son reste! Insensé et sot animal! Il n'a su, que plus tard, le prix de ce ruban détaché du soulier de Lola Montès!... Cette faveur dédaignée, le petit dieu d'amour la porta sur le trône d'un roi de l'Europe, et le bonhomme, à son déclin, se fit un cordon bleu (*Honni soit qui mal y pense!*) des attaches de ce vil soulier, usé dans toutes les tavernes, et dans tous les carrefours!

O souvenirs qui voltigent autour de mon petit morceau de bois, sculpté par les fées, et doré par les amours! C'est donc vrai, pourtant, que ce petit morceau de bois, ramassé dans le vestibule de l'Opéra, voilà tout ce qui reste de ces splendeurs! C'est donc vrai que rien n'est resté debout, dans cette enceinte ouverte à tant de fortunes si diverses, à tant de passions? C'est donc vrai que la ruine a étendu, çà et là, sa main défaillante, et que nous ne les verrons plus, ces témoins muets de nos transports? Pourtant, chacune de ces loges avait son histoire, et chacune de ces loges était un monde à part. Que d'alliances conclues, et brisées, dans ces oasis de soie et de velours!

Que de triomphes inespérés, quelles défaites inattendues! Celle-ci écrasée à son aurore, et cette autre à son

apogée ! Ici, vingt ans et des rires ! Là-bas, quarante ans et des larmes ! Tel venait en ce lieu, pour y jouir de sa gloire, à bon droit naissante, et tel autre y venait cacher sa défaite injuste ! On vous y a vus, dans cette enceinte, ouverte à toutes les défections, à toutes les grandeurs, musulmans vaincus, princes détrônés de tant de cités maudites ; on vous y a vus, immobiles, et vous efforçant de n'être pas étonnés du spectacle de ces beautés, de ces forces, de ces majestés de la poésie et de la toute-puissance ! Du haut en bas de cette salle anéantie, ont passé la fortune et l'amour, la tristesse et la fête, la joie et le deuil ! Tant de misères oubliées ! Tant d'intrigues perdues ! Tant de billets doux qui ont été lus, tout bas, à la lueur des lampes ardentes ! Tant de regards, semblables à l'éclair ! Tant de petites mains qui vous étaient tendues en cachette, au moment où l'émotion est à son comble, où l'art triomphe et l'emporte, où rien n'est en doute, et pas même l'enthousiasme, et pas même l'amour !

C'est fini ! c'est fini ! nous n'entendrons plus ces murmures, nous ne verrons plus ces sourires ; ces diamant et ces perles ont passé à d'autres jeunesses, ces admirations à d'autres beautes ! C'est fini ; quiconque a vécu dans ces fêtes de la vie éclatante doit pleurer sur ces ruines, et s'affliger dans ces décombres ! Où sont-ils, ces chefs-d'œuvre d'un jour ? Qu'a-t-on fait de ces artistes d'une heure ? En vain chercherait-on même les ridicules et les vanités d'autrefois... Ils sont morts, aussi bien que les jeunes gens, ces insupportables et ridicules vieillards, qui jouaient, en ce lieu de plaisir, le rôle de la momie égyptienne que l'on promène parmi les

festins, afin d'augmenter la gaieté et la soif des buveurs!

Moi-même, l'historien de ces misères, je cherche en vain à me rappeler cette fameuse scène du monstre dans *la Tentation*, quand l'affiche rieuse disait, chaque matin: « La scène du monstre sera rétablie, comme à la première représentation. » Tantôt il me semble que le monstre était vert, et tantôt qu'il était bleu. N'est-ce pas, là dedans, qu'il y avait un grand escalier, emprunté au *Paradis perdu* de Milton? N'est-ce pas là dedans, que Simon, chevalier de la Légion d'honneur, jouait le rôle d'un grand diable d'enfer, avec une conscience qui sentait le roussi? Enfin n'était-ce pas « un des auteurs des *Soirées de Neuilly* » (encore une phrase de notre jeunesse!), M. Cavé, qui avait écrit le poëme de cette *Tentation*, qui n'était ni *la Tentation* de Téniers, ni *la Tentation* de Callot?...

C'était M. Cavé lui-même; il régnait, en ce temps-là, sur les beaux-arts de ce pays, si mal partagés du côté de leurs directeurs, et il n'était pas fâché, de temps à autre, de montrer ce qu'il savait faire! Un sculpteur, M. Préault, fit, un jour, une bonne réponse à ce grand directeur des Beaux-Arts. — Tenez! lui disait M. Cavé, vous n'êtes pas un sculpteur, et je vais vous dire ce que vous êtes; vous êtes... un homme de lettres! — « Moi! s'écriait M. Préault, confondu de l'accusation, moi un homme de lettres! Je ne le suis pas plus que vous, monsieur Cavé! » et M. Préault avait raison!

Je vous cherche aussi, dans ce monceau de sable et de chaux vive, émotions toutes-puissantes du foyer de la danse, que chaque journée amenait avec elle! — Ce foyer de

l'Opéra était véritablement une fournaise ! On y venait chercher des haines, des passions, des idées et des mensonges, de chaque coin de la ville ! En ce lieu de causerie énorme, c'étaient des chroniques sans fin, des bruits sans nom, de confuses rumeurs, d'étranges découvertes, des blasphèmes, des trahisons, des médisances, des calomnies ! C'est surtout dans le foyer public de l'Opéra que l'on a marié, souvent, le grand Turc avec la république de Venise ! — On y apportait, incessamment, les murmures de la ville et les bruits de la cour; on y disait les haines et les amours de la province; on y répétait, d'une égale ardeur, le discours de M. Guizot et le sermon du Père Lacordaire; on y suivait, à leur trace élégante, les belles étrangères qui se hasardaient dans ce pandæmonium de toutes les licences parlées ou rêvées !

Et que dirons-nous de ce vaste escalier qui menait du vestibule aux premières loges? L'escalier de l'Opéra ! O mon petit morceau de bois, te rappelles-tu cette foule en bas de soie, en souliers de satin? C'était là véritablement *l'escalier de la tentation*. Que c'était beau à voir et charmant, cette foule en grand appareil, ces petits pieds, ces robes voyantes, ces cheveux noirs, et, lentement, chaque marche abaissée au niveau de votre cœur, chacune des beautés qui passe et qui jette en passant un regard, un sourire, un accent, un parfum ! La rampe de cet escalier, un incendie ! Le tapis de cet escalier, un volcan! — Des couronnes à tous ces fronts de vingt ans ! des fleurs à toutes ces belles mains gantées! Et le scintillement de tous ces diadèmes! L'éclat de ces croix d'honneur gagnées sur tous les champs de bataille, attachées à tous les cordons ! Sur cet escalier des féeries et du

paradis de Mahomet, l'âme et l'esprit allaient bizarrement de celle-là à celle-ci, disant *oui!* disant *non!* choisissant et refusant, comme si chacun eût été le maître de sa proie... et puis tout passait, tout s'en allait, tout partait, et me voilà, disait le rêveur, redevenu Gros-Jean comme devant!

Grands dieux! si seulement nous pouvions retrouver un seul des bals masqués de l'Opéra, il y a vingt ans, sous le grand Chicard! Grands dieux! s'il m'était donné de revoir, en son plein, la face joyeuse et rubiconde à l'avenant, de M. Chicard, lorsqu'à travers la ville émerveillée, il s'en allait, en habit de combat, à la poursuite du mardi-gras, son compère! Il était digne de Charlet, ce Chicard (Charlet! un mort!); il avait la verve et l'entrain des hommes consacrés à ce vieux dieu dont il est parlé dans une églogue de Virgile :

Il était ivre-mort, cet amant d'Érigone...
Le sol était jonché des fleurs de sa couronne.

L'ami Chicard, c'était Silène en personne! A certains jours désignés pour la fête, il donnait le signal à la ville entière, et la ville obéissait à la tarentule. Il fallait voir alors ce tombeau d'Opéra, se remplir de cris, de hurlements, de tempêtes, de rages! On y jouait des valses à coups de fouet, des rondes à coups de pistolet, des fandangos à coups de canon! Le cuivre était trop doux, le tambour était trop faible! On dansait la danse même des collines décolletées, et des montagnes en jupon court! Le parquet de la salle haletante était semé de poivre de Cayenne, et rien ne se voyait plus, là-dedans, que des palpitations et des fièvres; rien ne s'entendait plus

que des hennissements et des chansons à boire! On eût dit l'abîme en joie, et l'enfer en goguette; et de minuit, jusqu'à six heures du matin, ça sautait, ça marchait, ça criait, ça portait le père Musard en grand triomphe! Il se laissait faire, le père Musard! Il disait, qu'après tout, il l'avait bien mérité, ce triomphe de son génie!

Après Chicard, Musard était le roi de ces chorégraphies innommées; il en était l'âme; il leur donnait sa vie et sa force, sa pensée et son souffle!... Hélas! de ces grandeurs, il a fallu descendre, en râlant! L'âme d'un seul homme, n'était pas assez vaste pour contenir tant d'émotions furieuses! Chez ce héros de l'archet et du canon, la lame devait user le fourreau... Elle l'a usé, en effet, et il est arrivé à ce grand homme, ce qui était arrivé au grand Condé lui-même, ce qui arrive à tous les capitaines et à tous les artistes, épuisés par la passion: ils sont vieux avant l'âge; ils tombent, semblables à ces grands monuments, faute d'un ciment qui suffise à les soutenir; tant c'est une chose difficile à conserver, le génie!... Il y avait un abîme, à côté de Pascal!

Je me suis laissé dire, hélas! qu'il était devenu le maire de son village, ce grand Musard. Vous savez le mot de César: — « Le premier d'un hameau, plutôt que d'être le second dans Rome. » — On m'a dit aussi, que le grand Chicard, le masque et le thyrse en personne, il avait abdiqué sa gloire; il avait déposé son manteau, fait de la peau d'un tigre, et sa couronne en feuilles de lierre!... Il n'est plus, le grand Chicard; il n'est plus; il a été remplacé par un bonhomme, honteux des splendeurs d'autrefois. Si celui-là n'est pas encore adjoint au maire de son arrondissement, il est bien près, j'en ai

grand'peur, d'être un des marguilliers de sa paroisse ; avant peu, vous le verrez qui lira *l'Univers religieux*, pour sa fête et pour son plaisir. — Ce que c'est que de nous !

Dans une de ces fêtes de nuit (mademoiselle Fanny Elssler venait d'importer *les Tableaux vivants* à l'Opéra, et l'on sait ce qu'ils sont devenus *les Tableaux vivants*), un instant avant de tirer au sort les voiles, les tableaux, les pianos que donnait le Bal à ses adeptes, on nous fit assister à un abominable *Tableau vivant*, et ce fut là, dit-on, le commencement de la conversion de Chicard ! Voici quels furent ces tableaux vivants, en plein bal de l'Opéra !

On voyait au bord d'un cercueil, un homme vêtu de peau de buffle ; il portait sur sa tête un chapeau, et sur ce feutre sombre une plume de corbeau ! L'homme avait ouvert le cercueil, où l'on pouvait lire, en lettres sanglantes, sur une tablette d'argent : *Carolus rex !* Dans le coffre funèbre, il y avait un cadavre sanglant ; la tête de cet homme, mal jointe au cou, témoignait que le bourreau avait passé par là !

Diable ! fit Chicard, ça se gâte... et comme il cherchait à s'échapper, la toile qui s'était abaissée, au même instant, se releva ! Cette fois l'échafaud était tout dressé ! Une jeune femme blanche et pâle, à genoux, les yeux bandés par un beau mouchoir de soie, et les mains tendues au billot, cherche à convenablement se poser pour recevoir le coup fatal ! Sur l'échafaud, une main prévoyante a jeté de la paille fraîche... des femmes, à la droite de la victime, laissent tomber, de leurs mains défaillantes, le collier et les bijoux dont elle s'est dépouillée ; un vieillard, en cheveux blancs, plus pâle que la victime elle-même, la soutient en chancelant, et tout

au fond, dans l'ombre, un homme vêtu de rouge, attentif à la scène, cherche, en un coin, la hache avec laquelle il doit frapper... Quel étrange *tableau vivant!* A la fin la toile est tombée... On vit, frappés de stupeur, des Arlequins pâlir! On entendit des Gilles pleurer!

— Fichtre! se dit Chicard. Et ce soir-là il ne voulut plus danser, et ce soir-là il revint dans sa maison, en rêvant à Charles Ier, en songeant à lady Jane Grey! Le lendemain il jetait son casque aux orties, il jetait son masque, et il redevint, tout simplement, un bon bourgeois!

Eh! pendant que je parle, excité à tant de souvenirs, un enfant est venu, qui s'est mis à jouer avec ce fragment de bois doré! D'abord il a ri de ces emblèmes confus, la patte du coq sur la griffe de l'aigle, les lis d'or sous le bonnet phrygien...; bientôt il a cassé, *pour voir!* ce petit bout de la feuille d'acanthe, enfin — le cruel! — il a mis mon fétiche en poudre, il a jeté aux vents ce fragment des années d'autrefois!

Enfant cruel! Tu viens de briser, en te jouant, le peu qui nous restait des fêtes de la vie, et des splendeurs de notre jeunesse! *Luditur et fragili noster, in orbe, labor!*

Ce fut ainsi que lord Fife, un comte écossais, avait fait mouler en plâtre la jambe de madame Vestris, moyennant mille guinées, qu'il avait données au modèle! Il mourut... Le plâtre se vendit un écu, à la criée!... Un écu, cette jambe moulée et faite au tour!... Eh bien! il se trouva que l'acheteur était une dupe avec son écu, et que c'était lord Fife qui avait fait le bon marché!

V. E. III – Biblioteca Nazionale NAPOLI

Digitized by Google



MUSIQUE A LA NOCE.

Digitized by Google

[illegible] j'étais à p[illegible] [illegible]
[illegible] de mademoiselle [illegible]
[illegible] il me sembla [illegible]
[illegible] à [illegible]
[illegible] que [illegible]
[illegible] dans [illegible]
[illegible] dan[illegible]

— [illegible] tu donc à la tarentule. [illegible]
[illegible] ainsi [illegible], que [illegible]
[illegible] dans cette [illegible] quand la petite et
[illegible] Fanny s'abandonnait à ses heureux transports, ne
[illegible], que pour avoir [illegible], en passant,
[illegible] poétique dont parlent, en même temps, et presque
[illegible] les historiens et les poëtes?

[illegible] que nous venons d'[illegible] dans le [illegible]
[illegible] ballet; aussi vrai que [illegible]
[illegible] la tarentule. [illegible] ma
[illegible] sincère, depuis que j'ai vu [illegible] et [illegible]

Digitized by Google



A LA TARENTULE

Comme j'étais à parler, tout à mon aise, de mademoiselle Taglioni, de mademoiselle Fanny Elssler, de tous les sylphes d'autrefois, il me sembla (voyez l'étrange et misérable fiction!) que je dansais à mon tour, que j'avais la taille et les pas du sylphe, et que j'étais piqué de la tarentule. Au même instant, je vis entrer dans mon Louvre, un mien ami, et je lui posai, en me dandinant, ma petite consultation.

— Crois-tu donc à la *tarentule*, Antonio? Notre machine humaine est-elle ainsi faite, que la piqûre d'un insecte nous puisse jeter dans cette douce fureur, et quand la svelte et l'élégante Fanny s'abandonne à ses heureux transports, ne serait-ce, en effet, que pour avoir été effleurée, en passant, de ce venin poétique dont parlent, en même temps, et presque dans les mêmes termes, les historiens et les poëtes?

— Aussi vrai que nous venons d'entrer dans le mois révolutionnaire de juillet; aussi vrai que ta cheminée est pleine de fleurs, je crois à la tarentule. C'est même aujourd'hui ma seule croyance bien sincère, depuis que j'ai vu tomber et se

Digitized by Google

faner, l'une après l'autre, tant de croyances que l'on disait éternelles. Oui, certes, dans ce grand discrédit de tous les pouvoirs, c'est la tarentule qui est la souveraine maîtresse du monde; elle commande, on obéit; elle vous jette son aiguillon, et vous marchez; elle vous donne sa passion, son humeur, sa maladie si elle est malade, sa santé si elle se porte bien. Mais toi, prosaïque, tu n'as jamais vu de tarentule, et voici que tu en parles : comment donc te figures-tu que cela soit fait?

— Tu te trompes, Antonio, quand tu dis que je n'ai pas vu de tarentule; j'en ai vu une vivante et je l'ai touchée. Que n'ai-je été mordu par elle... Elle n'a pas voulu me mordre. Il y a déjà bien longtemps de cela. J'étais alors une bonne pâture pour l'insecte; ma peau eût été aussi facilement percée que mon cœur. Je passais de très-bon matin, par hasard, dans une de ces rues parisiennes où le peu d'air que vous respirez est tout chargé de l'odeur du camphre, de l'indigo, des fleurs exotiques, des gommes diverses, nauséabonde atmosphère! Tout à coup j'entends crier : Au secours! Au meurtre! Une belle fille se tenait à sa fenêtre en ogive, l'œil hagard, les mains jointes, les cheveux en désordre, elle appelait à son aide le ciel et la terre. Elle était très-belle en sa frayeur; elle avait ce beau teint olivâtre et ferme, contre lequel l'air ni le soleil ne peuvent rien. Elle criait si fort et avec tant de terreur, que toute cette populace de marchands, à demi réveillés, se précipita à l'aide de cette enfant. Je fis comme les autres, et j'entrai dans la maison, un des premiers.

— Eh bien? dit Antonio.

— Eh bien ! la porte enfoncée, nous pénétrâmes dans une chambre assez belle, parée qu'elle était par ces cheveux flottants, ces blanches épaules, ces deux petits pieds blancs et nus sur le carreau rouge et ciré, et nous trouvâmes qu'en effet, cette belle fille se mourait de peur.

— Et après, disait toujours Antonio.

— Après! Nous la regardâmes longtemps, sans pouvoir découvrir d'où partait son effroi? Alors, avec un geste d'épouvante, elle nous montra son lit, et pendant que les plus empressés cherchaient sous le lit l'amant, ou le voleur, je découvris dans le lit... une tarentule!

— Une tarentule! tu as vu une tarentule? toi-même, toi, de tes yeux, une tarentule?

— Par le ciel, Antonio, tu es un singulier croyant. Tout à l'heure tu proclamais l'existence merveilleuse, la toute-puissance divine de la tarentule, et tu me cherchais noise à moi, qui paraissais en douter; maintenant, te voilà tout de flamme et te méfiant de moi, le sceptique; tu n'as donc jamais vu de tarentule?

— Comment était faite celle que tu as vue? s'écria Antonio; en même temps, il me serrait le bras, de ses doigts d'airain.

— Mais, repris-je en dégageant mon bras de cet étau, elle était faite comme une tarentule. Elle avait le corps, les pattes, les yeux, la caparace d'une tarentule. D'ailleurs, c'était une bête intelligente, à coup sûr. Elle s'était posée au beau milieu de ce petit lit, que le jeune corps de cette belle fille avait à peine affaissé. Elle s'était faite petite et câline; elle avait retiré ses griffes sous le velours de sa capa-

race ; elle avait fermé ses yeux à demi, et cependant la jenne fille avait bien peur.

— Et que fîtes-vous alors?

— La mère accourut enfin, à demi vêtue, et comme elle vit sa fille en ce simple appareil, elle jeta sur cette belle enfant le peu de vêtements qu'elle avait sur elle. Aussitôt, par un enchantement inexplicable, à la place de cette tarentule si mignonne, au doux regard, aux jambes fluettes, câline et coquette, je ne vis plus qu'une horrible araignée engourdie horriblement, qui retirait ses pattes une à une, et qui nous faisait à tous une effroyable grimace. Avec ma canne je fis tomber l'horrible bête du chaste petit lit où elle se prélassait, et je l'écrasai sous mon pied.

— Tu as écrasé la tarentule, toi! s'écriait Antonio, dans un désespoir qui tenait du délire. Eh quoi! tu as osé frapper de ton pied profane, un pauvre insecte, qui ne demandait pas mieux que de verser dans ton sang, son charmant délire? Voilà bien les hommes de nos jours; vous voilà bien, vous autres critiques! Ils regardent bêtement, même les choses surnaturelles, et quand ils ne les comprennent pas, ils les écrasent; après quoi ils s'en vantent, ils se lavent les mains et ils se disent : *Je suis innocent de cette mort!* Tenez! vous êtes tous des bêtes féroces qui me faites horreur!

— Oh! oh! lui dis-je, Antonio, quelle tarentule te pique en ce moment? Ne vas-tu pas, à ton tour, déclamer contre cette pauvre critique, qui ne t'a fait ni bien ni mal? Eh bien! va ton train, déclame, argumente, et crie : à la trahison! Défends ton araignée... Tu ne sauras pas la fin de mon histoire.

— Absolument je veux la savoir, reprit Antonio, d'un air confus. Je retire contre la critique et contre vous autres, mes paroles de malédiction. A tout prendre, vous valez presque autant que les poëtes, un peu mieux que les romanciers. Tu connais mon opinion sur les romanciers ?

— Non, certes, lui dis-je, et je ne connais pas ton opinion sur les romanciers ; mais si tu veux me la dire, on t'écoute, et même tu me feras plaisir.

— Je te la dirai plus tard, après ton histoire, s'il te plaît.

— Eh bien donc (ceci n'est pas dit pour flatter ta manie), à peine eus-je écrasé le pauvre insecte, que je me pris à m'en repentir. Il me sembla que j'entendais, sous mes pieds, une voix plaintive qui me criait : « — Tu as tué la poésie, la douce poésie, qui est le rêve tout éveillé de chaque jour ! Tu as écrasé, d'un pied injuste, un pauvre insecte innocent, qui venait apporter dans cette maison, si triste, les douces joies, la gaieté folâtre, la danse légère, et sa compagne, la musique ! » Or, voici ce qui est plus étrange, à peine l'insecte eut subi mes brutalités, la jeune fille, qui avait tant de peur, se mit à fondre en larmes. Elle accusait le sort, elle arrachait ses beaux cheveux, elle frappait son beau sein, elle avait véritablement le délire. Elle appelait, tout haut, sa chère et charmante tarentule ! A ce point, que les matrones s'écrièrent qu'elle avait été mordue, à coup sûr.

— Et tu penses qu'elle avait été mordue ?

— Euh !... Je n'en sais rien ! Restée seule avec sa fille, la pauvre mère, au désespoir, chercha, vainement, la plus petite piqûre ; ce beau corps était intact. Alors, on se rassura complétement.

— Et que fis-tu, alors ?

— Moi, je revins, bien tristement, dans ma maison. Je n'étais sorti de si bonne heure, que pour aller faire au loin l'école buissonnière. Ah! l'heureuse école... On est seul, on regarde le ciel, on entend couler l'eau... Je ne sais pourquoi, mais je revins sur mes pas, sans songer aux jardins de Versailles. aux buissons de Saint-Cloud, aux charmantes écoles buissonnières dont les coquelicots et les roses fleurissent sous le ciel parisien. Rentré chez moi, moi tout à l'heure si calme et si tranquille, je me sentis agité, triste et mal à l'aise. J'étais brûlant, j'avais la fièvre, et je voyais toujours la fillette et la tarentule, à savoir : cette bête écrasée, et cette épaule nue ; ces petites jambes effilées, et ces pattes horribles; ces grands yeux noirs tout ouverts, et ces petits yeux ronds à demi-fermés; ces cheveux flottants, et ce rare duvet, cette peau si blanche, et cette rude écaille! J'avais froid! j'avais chaud! j'avais peur! O mon dieu! me disais-je, eh! que ma tête est lourde! Est-ce que j'aurais été piqué, sans le savoir ?

Ici je m'arrêtai, et j'allais, enfin, commencer ma chanson; mais Antonio était insatiable, il avait toujours dans les yeux, sur les lèvres, son éternel : — *eh bien? eh bien?*

— Eh bien donc! eh bien?... C'est là en effet une histoire si étrange, que tu vas la croire tout de suite; et si tu la crois, moi étant le héros de ce prodige, moi un critique, sans cœur, sans âme et sans entrailles! tu vas y croire vingt fois plus. Ainsi, laisse-moi faire mon métier, l'heure se passe, et l'Opéra m'attend.

— Non, par le ciel! s'écriait Antonio...., par le ciel! Je

ne te laisserai pas entrer ainsi, sans ma permission, dans ta froide et pitoyable analyse, tant que tu auras une pareille histoire à me conter. Par Dieu, cela serait trop commode, si l'on pouvait ainsi se jouer de l'homme qui vous écoute, commencer un récit, et l'interrompre à son plaisir.

Ceci est un artifice de marchand; et pourquoi faire irais-tu me planter là, au milieu de ton histoire? Justement pour que Monsieur nous dise ce qu'il a vu, l'autre jour, à l'Opéra, et comment l'ouverture a commencé sur de vieux airs, qui faisaient de l'esprit, et qui se mêlaient, de la façon la plus singulière du monde; l'un, se dandinant sur la flûte, et l'autre, sautant à deux pieds, sur la grosse caisse; celui-ci jouant à cache-cache au fond du trombonne ou du cornet, cet autre enfin se lamentant dans l'âme d'un violon criard, pendant que les plus agiles grimpent sur la harpe, et que les plus hardis se mirent dans l'ophicléide. Mais c'est toujours la même histoire de toutes les musiques. La toile se lève enfin, et te voilà à nous raconter, quoi? Des choses qui passent, des grimaces, des pantomimes, des haut de corps, des entrechats, des regards, des coups de jambes, des poses, des bras vieux et pelés, jeunes et duvetés, des jupons, des cornettes, des souliers neufs, qui crient d'une façon agaçante, des hommes avec des femmes qui font le geste, éternellement convenu, de l'amour. Et voilà pour quelle affaire, et tout d'un coup, Monsieur interrompt son récit!

Non, non, je ne le veux pas! Non, non, au diable le critique! et que nous fait ceci, à nous, que tu sois content ou mécontent? Monsieur trouve cela charmant! il faut applaudir! Monsieur trouve cela atroce, il faut siffler! Monsieur

Digitized by Google

est notre blâme, Monsieur est notre louange, Monsieur gouverne le monde!

Eh! le monde s'inquiète bien de ton ballet et de tes danseurs, et de ton opinion sur la pantomime de M. Barrez, sur la verve de M. Petit-Pas! La belle affaire! quand tu nous auras édifié sur la jambe de mademoiselle Roland, et sur les yeux de mademoiselle Forster, qui ne te regardent pas, non plus que moi. Des bras de mademoiselle Fitz-James, et des pieds de mademoiselle Maria, que diable veux-tu que dise le monde, et qu'il en pense? Cependant je veux être au moins tolérant, une fois en ma vie, et puisque tes oisifs de journal aiment à lire ces misérables petits récits, tous les huit jours, puisqu'ils le veulent, puisqu'ils en ont l'habitude, et qu'ils tiennent à savoir, avant le prix du pain, avant les crimes de la cour d'assises, avant les travaux de l'émeute, avant les efforts de l'intelligence, l'histoire de la pièce nouvelle; enfin, puisqu'ils préfèrent à tout, même aux chemins de fer, même aux prix de vertu, les choses, les récits et les nouveautés de théâtre, pour cette fois, dis-leur donc, en deux mots, ce qui se passe au fond de ce ballet nouveau.

Prends ton air spirituel... arrive au bord de la rampe, le chapeau sous le bras; salue, et prends garde à saluer ni de trop haut, ni de trop bas, et dis-leur, d'une voix nette, et cependant légèrement émue : — Messieurs, au premier acte du ballet nouveau que j'ai l'honneur de vous raconter, il y a une sérénade, la sérénade est interrompue par des voleurs. — Les voleurs avaient volé une femme, et faute de mieux ils emportaient les bijoux de la dame. A l'acte suivant, on leur reprend leur butin, tel quel. — C'est alors que

Digitized by Google

le jeune Luidji est mordu par une tarentule! — Mais au diable l'analyse! Et moi qui oubliais l'histoire exacte que tu dois me raconter!

— Antonio, lui dis-je, ami, si je te laissais faire, tu gâterais singulièrement le métier, en le réduisant à sa plus simple expression. Tu ne sais pas faire vie qui dure, mon pauvre ami. A ton esprit inquiet, il faut toujours des histoires, toutes fraîches, de bons petits lopins de romans nouveaux, saupoudrés d'adultère, de descriptions, de fatalité, d'ironie, et de tous les ingrédients modernes. Tu blasphémais, tout à l'heure, contre les romanciers, et sans eux tu ne pourrais pas vivre! Je t'ai vu adopter toutes leurs inventions, et même la femme de cinquante ans. Je t'ai vu chercher dans tous les recoins, quelqu'une de ces fleurs étiolées et sans parfum, que M. de Balzac a jetées, de sa main toute-puissante, sur tous les vieux sophas, qu'il avait recouverts d'un canevas taché, et usé jusqu'à la corde. Et crois-moi, je sais fort bien que, toi aussi, tu fais des romans où les efflanqués et les poitrinaires joueront leur rôle. Voilà pourquoi tu ne sauras pas mon histoire... Eh! tu me la prendrais, comme un voleur.

Vous autres, les faiseurs d'histoires, vous avez de tout petits carnets, sur lesquels vous inscrivez, en vous couchant le soir, les bons mots que vous avez entendus, dans la journée; ainsi fait le chien qui enterre un os, à demi rongé, et qui viendra le reprendre, pour le ronger de nouveau. Ainsi, quand vous en avez besoin, vous retrouvez le malheureux bon mot, qui ne s'attendait pas à tant d'honneur. Après quoi, vous le collez, tant bien que mal, dans votre récit. Et dans les cabinets de lecture, on s'écrie :

Ah! quel esprit! Bref, le bon mot est complétement gâté.

— Je t'assure, reprit Antonio, que je ne te prendrai pas ton histoire. Tu sais que tu en es resté au moment où, très-souffrant et très-inquiet, tu te demandais, à toi-même, si par hasard, tu n'avais pas été piqué de la tarentule?

— En effet, repris-je enfin, j'étais si malade, que je voulus me mettre au lit; déjà même j'ôtais ma botte gauche, lorsque, sous la semelle, je découvris, ô terreur! la tarentule du matin! Toute écrasée qu'elle était, elle n'était pas morte. Elle s'était placée entre la botte et le talon, et à peine avait-elle perdu cinq ou six pattes! Elle me regardait d'un air triste, mais sans colère et sans rancune. J'avoue, en ce moment-là, que moi aussi, j'eus bien peur!

Et cependant elle se mit à se traîner, comme elle put, sur les pattes qui lui restaient; elle passa devant moi, comme pour me défier de la tuer encore, elle grimpa sur ma fenêtre, se raccrochant à mes gobéas en fleur, enfin elle disparut, pour ne plus revenir!

Quand je te dis que c'est étrange! reprit Antonio, bien étrange! Et vois-tu, la tarentule, c'est comme qui dirait l'inspiration, c'est la fée des songes d'été, c'est Puck, c'est Oberon, c'est Titania, c'est tout ce qui nous pique à l'âme, à l'esprit, à la tête, au cœur! Sur les coteaux, dans la vallée, et dans le buisson; dans l'eau qui chante, au fond du calice épanoui, le bel insecte déploie, en frémissant, ses ailes d'or. Il se cache dans la primevère et dans la rose; il se promène au doux éclat des étoiles filantes; il est l'aiguillon des fêtes de l'hiver; il inspire les gais noëls; il a pris sa naissance dans l'air parfumé de l'Inde, et il est venu en notre Europe, sur

le dos rebondi des syrènes. Il s'acharne, et sans relâche, sur le fou, sur l'amoureux, sur le poëte, et ni paix, ni trêve!

Heureux ceux que pique, à fond, ce démon poétique! Pour eux le monde est rempli de bruits de joie, et des airs les plus doux; pour eux le ciel s'entr'ouvre, et leur montre, ouvert, toutes ses richesses splendides! Tu as vu la tarentule, et tu n'en sais la forme, ni la couleur. — Elle prend toutes les formes! Elle emprunte, hardiment, toutes les couleurs. Oiseau du ciel, elle réveille Rossini qui dort. Léger papillon aux ailes diaprées, elle flotte, incertaine, aux regards du peintre ou du poëte. Elle parle d'amour aux amoureux; le soir, elle est dans l'étoile, et le matin, elle est dans la fleur. Elle est dans le verre où rit le bon vin qui pétille; elle est le rêve, elle est l'idéal, elle est le sommeil, elle est le réveil, elle a été, bien longtemps, la gloire.

Elle a piqué Brutus et Cassius dans les champs de Philippes, Bonaparte aux champs d'Austerlitz. Tu me demandes si je crois à cette piqûre heureuse et quasi-divine, qui vous fait danser comme un fou ivre d'amour, pendant que le cœur chante le grand *tralala* du printemps?... Demande-moi donc si je crois au sixième sens? Si je crois à la puissance, au fascinement du regard? Mais, quand tu prends une petite main dans les tiennes, et quand cette petite main résiste à peine, et succombe, ouverte à demi, fermée à demi, sans te repousser, sans te retenir, une énigme au fin tissu, vas-tu nier la puissance et le miracle de cette main charmante, et qu'elle ne soit pas le sentier qui mène, à ton âme, une autre âme? — Oui, je crois à la tarentule, à la fée, à la puissance au delà des sens!

20

Laissez venir à moi, les choses surnaturelles, j'y croirai volontiers! Le vulgaire a douté, donc je crois. Jamais les voyageurs n'ont menti; et cependant lorsqu'ils lisent, par hasard, le récit des voyageurs en leurs contrées paternelles, les idiots crient : Au mensonge! Ainsi, maintenant que tu m'as raconté ton histoire, reviens à ton ballet nouveau, je te le permets, et reprends ton analyse où je l'ai laissée. Aussi bien, je m'en vais.

— Si tu m'abandonnes au milieu de cette analyse, je t'assure, Antonio, que tu ne sauras jamais la fin de mon histoire.

— Et moi qui la croyais finie! s'écria-t-il.

Alors il se mit à chantonner toutes sortes de *pont-neuf*, pendant que je revenais à ce pauvre Luidji, que nous avions blessé, comme Achille, au talon.

A peine il est piqué au vif, Luidji se met à danser, comme un frénétique, et voilà bien ce qui démontre la proposition d'Antonio, « qu'il y a tarentule et tarentule, » à savoir : la tarentule des danseurs, qui sont toujours un peu lourds, et la tarentule des belles danseuses, qui sont toujours plus ou moins légères. Comme aussi il y a la tarentule des beaux esprits ingénieux et hardis, et la tarentule des méchants, qui distillent le venin et l'injure. Vous croyez être piqué par un scorpion ou par un crapaud... Ah fi! vous êtes mordu par une couleuvre. Alors le beau Luidji va mourir, sur l'air de *Robin des Bois* :

Dis-moi, l'homme vertueux
Ici-bas est-il heureux ?



— Antonio, lui dis-je, va-t'en ou tais-toi ! Grâce à ton bavardage, voici un ballet en deux actes, qui me donne plus de mal, que s'il me fallait raconter le *Mariage de Figaro*, pour la première fois. Par pitié, mon bon Antonio, permets que j'achève enfin, mon récit.

— Auparavant tu m'achèveras ton histoire, après quoi je m'en irai, sans mot dire, et tu pourras raconter, à ton lecteur, tout ce que tu voudras lui raconter.

— Tu sauras donc que lorsque la tarentule fut partie, et quand je l'eus vainement cherchée, je me pris, moi aussi, à être bien malheureux et bien triste. Peu s'en fallut que je ne répandisse de grosses larmes, comme avait fait cette aimable fille que j'avais vue au matin. Je me disais confusément, ce que tu disais tout à l'heure — que j'avais été cruel pour le pauvre insecte, et qu'en effet c'était bien maltraiter une si douce piqûre. Alors le remords me prit, et avec le remords, l'ennui. L'ennui est, après l'absence, le plus grand des maux, ou plutôt ce sont deux maux qui se tiennent. Ce triste état dura trois mois : trois mois sans inspiration, sans enthousiasme, et sans un rayon de soleil, pour éclairer mon style et ma pensée ! En ces tristes circonstances, j'errais au hasard, sans but, sans espoir, sans plaisir.

Un soir, ou plutôt une nuit, que je passais dans un quartier lointain, je crus reconnaître la rue, et mon pas se ralentit. J'avançais lentement, entre ces maisons sombres et silencieuses, cherchant à retrouver la fenêtre étroite où m'était apparue, il y avait déjà si longtemps, la belle effarée. O surprise ! la fenêtre était doucement éclairée. En dépit du froid, elle était entr'ouverte, et de cette clarté divine, sortait une

douce et puissante harmonie. Une voix de femme chantait. Je m'assis sur le banc de pierre, et je prêtai l'oreille. La voix était céleste, et l'instrument obéissait, en esclave, à cette main légère. Par je ne sais quel enchantement, la porte s'ouvrit; je franchis, d'un bond, l'escalier sonore, et j'entrai! Dans cette même chambre où je l'avais vue, une première fois, je reconnus la même jeune fille, ingénue et si calme! Elle chantait, à voix basse, un air de Cimarose!...

Elle me reconnut par un sourire. — Soyez le bien venu, me dit-elle, je vous avais maudit, comme l'assassin de ma pauvre tarentule; elle n'était pas morte, elle est revenue, et je n'ai plus peur. Elle m'a piquée, là et là, ajouta-t-elle en me montrant sa tête et son cœur. La petite fille ignorante est devenue l'amie de Mozart et de Lamartine. Je lis Dante à présent, et je comprends Raphaël. La maison de mon père, cette triste boutique, est devenue un palais florentin. O ma chère tarentule! En même temps, sous un vase d'or, couché entre des feuilles de roses desséchées, l'œil ouvert, elle me montra le bienheureux insecte! — Allons, dit-elle, tendez-lui votre front, tendez-lui votre cœur, faites-vous piquer à la belle place; allons, faites, je le veux bien!

Mais vainement je tendis ma tête, et vainement je tendis mon cœur! La tarentule me gardait rancune; elle s'ensevelit sous sa litière odorante. — Vous n'êtes pas heureux, me dit l'enfant; si vous saviez comme elle a mordu, hier, mon bel Henri! Et véritablement, il avait été si bien mordu que, trois mois plus tard, il était le mari de cette jeunesse.

Ils sont devenus illustres depuis; lui par son talent de poëte, elle par son esprit, par sa beauté. Ils ont à cette heure

deux beaux enfants, qui ont été déjà piqués de la tarentule; mais plus doucement que l'ont été leur père et leur mère... il n'est pas bon d'être mordu jusqu'au sang!

— Mon cher Antonio, voilà toute mon histoire, et la voilà mot pour mot; elle est vraie! Or donc, dis-moi, qu'en penses-tu?

— Hélas! reprit Antonio, moi aussi, j'ai été mordu de la tarentule, mais je n'ai été mordu, ni à la tête, ni au cœur, j'ai été mordu au bras droit! Qu'en dis-tu?

— Je dis que tu feras de bien mauvais romans dans ta vie, ô mon pauvre Antonio!... Encore vaut mieux n'avoir pas été piqué de la tarentule, que d'avoir été mal piqué. Malheur à ceux-là, qui ont été piqués à contre-cœur! Ils n'arriveront jamais aux passions complètes, aux poëmes complets. Ils seront, toute leur vie, des imaginations impuissantes; ils fabriqueront, au jour le jour, de la fausse pitié, de la fausse terreur; ils écriront au hasard, tantôt bien, tantôt mal, le plus souvent d'une façon médiocre, et toujours à cause de cette mauvaise piqûre! Et même, quand la morsure de cette bête inspiratrice est la plus belle et la mieux placée, si tu savais à quels malheurs sont exposées les pauvres créatures ainsi blessées!

Antonio, qui était sur le point de sortir, revint vivement sur ses pas. Encore une histoire! me dit-il.

— Ne crains rien; c'est la suite de la même histoire. Par là tu apprendras, je l'espère, qu'il ne faut pas abuser, même des meilleures choses. Je t'ai dit que Louise avait conservé, précieusement, la tarentule qui avait fait son mariage et son bonheur...! son bonheur eut bientôt lassé la pauvre enfant!

Un jour elle imagina que la poésie allait lui manquer, elle réveilla la tareutule engourdie, et elle fut piquée de nouveau. Aussitôt la poésie accabla cette inspirée, et toutes les passions l'attaquèrent, de toutes parts. Elle avait gardé son bon sens, jusqu'alors... elle se mit à lire avec la fièvre, ces mièvres romans, où tant de malheureuses femmes oisives se pâment, nuit et jour, comme des carpes, violemment tirées de la rivière. Elle se mit à pleurer sans cause, à se plaindre sans un sujet de plainte, et que te dirai-je? Autrefois si chaste, elle en viut à songer sans horreur, aux amours adultères : c'était l'instant où l'adultère était à la mode; on en mettait, à profusion, dans tous les drames, dans tous les livres. Tu te souviens de cette dame, un beau matin surprise par son mari, qui avait renfermé l'amant dans le boudoir?...

Eh bien ! la main de l'amant avait été prise et écrasée dans la porte, et cependaut il souffrit cette torture sans jeter un seul cri. Les femmes admirèrent beaucoup le courage de cet infortuné, mais elles se proposèrent de ne pas être en reste avec ce grand dévouement. Louise, surtout, que sa tarentule piquait chaque jour, se portait, toute seule, à un héroïsme qui allait jusqu'au transport.

Cet amour criminel qu'elle avait eu tant de peine à se douner, pour un autre homme que pour son mari, avait produit ce que produisent toujours ces sortes d'amour, uue immense quantité de billets doux. Louise serrait, précieusement, ces billets divins dans son chiffonnier, après quoi elle n'y pensait guère. Un jour, que son mari était près d'elle et qu'elle était à la fenêtre, tenant son enfant sur ses geuoux, elle devina que son mari venait de découvrir la

Digitized by Google

cachette aux billets, qu'il allait savoir l'adultère, et que son amant était perdu. Que faire alors? que devenir? Comment empêcher ce mari de savoir toute sa misère, et comment sauver cet amant? A cet instant, Louise vint à se souvenir de cette histoire du poing, brisé entre deux portes... Elle tenait son enfant dans ses bras, elle le jeta par la fenêtre en poussant un cri terrible! A ce cri, le malheureux père, abandonnant la cachette aux papiers amoureux, se précipite, en pleurant, sur le cadavre de son fils. — Ainsi la dame perdit, à la fois, son fils et son mari, et le lendemain... elle ne voulut plus de son amant.

— Comme tu gâtes cette histoire! dit Antonio. Avec une certaine préparation, et en décrivant, minutieusement, le pied, la main, le gant, la robe, les meubles, les muscles de Louise et ceux de son mari, j'aurais fait, de tout cela, un beau volume in-octavo; ton histoire en valait la peine, véritablement, mais tu ne sais ménager aucune surprise; la synthèse est pour toi, une terre inconnue, et tu ne sais faire que des analyses, mécréant que tu es!

— Mais me laisseras-tu donc enfin achever celle du ballet nouveau, Antonio? Que si mon histoire te plaît si fort, je te permets d'en faire deux volumes abondants, mystérieux, et tout remplis d'allusions cachées, contre toutes sortes de choses et de personnes; à ce compte, tu seras vivement un grand homme, avant qu'il soit peu de temps.

Au second acte du ballet, la malheureuse fille, qui aime Luidji, et qui veut le sauver du venin de la tarentule, est mariée à cet imbécile de charlatan. Arrive l'heure fatale du mariage; Lauretta est dépouillée de sa robe nuptiale; elle

reste nue ou peu s'en faut dans cette chambre où l'attend l'hymen, en perruque, et poudré.

— Plus j'y pense, reprit Antonio, et plus je trouve que ton histoire de tarentule est vraisemblable. Cet affreux dénoûment d'enfant précipité, lui donne un certain air d'*actualité*, tout à fait pittoresque ; mais, encore une fois, tu racontes cela trop simplement. Lis les grands maîtres, et tu verras comme on *harmonise* un récit. Mais, Dieu me pardonne, je parle à un sourd.

Moi, cependant, voyant qu'il ne voulait pas se taire, je laissais parler Antonio, et je poursuivais mon pénible récit.

Quand Lauretta est morte... pour échapper au charlatan, on la coucha sur des fleurs. Le fossoyeur creusa sa fosse, au versant de la montagne. Les jeunes garçons et les jeunes filles versent des larmes et des roses...

« Ah te voilà ! te voilà ma fille ! Hélas ! te voilà mon ange du ciel ! te voilà morte ! Bien morte ! A vingt ans ! Mon enfant, la mort ta laissée belle, et tu me souris encore. Adieu ! Adieu ! Adieu !

— J'aime assez ce dénoûment-là, s'écriait Antonio, il rappelle un peu le dénoûment de Roméo et Juliette, et la chose est peu commune en ballet.

On l'enterra sans voiler son visage !
Hélas ! mon Dieu !
Hélas ! mon Dieu !
Et de nos pleurs elle a reçu l'hommage...

— Pour moi, mon cher Antonio, je ne suis pas de ton avis. Ce dénoûment est triste, il est inutile. Il ne faut pas

plaisanter avec la mort des jeunes filles qui ont vingt ans, et qui sont amoureuses. Je sais que vous autres, les héros *de la suite au numéro prochain*, vous abusez des cimetières et des cercueils; mais ici, dans un ballet frivole, nous montrer un cimetière, une chapelle ardente, une jeune fille étendue en son linceul, la tête encore chargée des roses virginales, c'est une invention tout au moins puérile. Il n'y a pas jusqu'à ce baiser à la morte, qui ne me paraisse un grossier mensonge, heureusement que la pièce est finie, et que Mademoiselle Elssler, toute morte qu'elle est, n'a plus rien à danser.

— En voilà une, dit Antonio, qui peut se vanter d'avoir été piquée et profondément, de la tarentule. Elle aussi, elle a été piquée à la tête, et piquée au cœur.

— Oui, répondis-je, et piquée aux deux jambes, aux deux bras, à la lèvre, aux épaules, piquée à la tête et piquée au cœur !

Ainsi nous devisions ; ainsi nous chantions nos élégies; et la soirée et l'hiver s'oubliaient dans ces cantates, à voix basse, au coin du feu.

A MADAME PREVOST

Dans ma cantate à l'Opéra, je rencontre, au milieu de ses corbeilles et de ses guirlandes, la femme qui présidait naguères, aux destinées de la musique et de la danse. Elle a tressé toutes ces couronnes ; elle a disposé tous ces bouquets!

Madame Prevost, la bouquetière du Palais-Royal, tenait à l'Opéra, par un lien de fleurs. Plaçons-la dans ces pages frivoles, cette aimable femme, qui comptait, parmi ses ancêtres, la poétique et charmante Glycère, la bouquetière d'Alcibiade et de Socrate!

Non loin du corridor sombre, attenant au Théâtre-Français, derrière un énorme pilier, se cache....., une violette sous la feuillée, la boutique, ou, pour mieux dire, le parterre odorant de madame Prevost. Parterre éternel; il ne redoute ni le froid de l'hiver, ni l'ardent soleil de l'été, ni la poussière, ni l'orage. Un printemps perpétuel habite, au milieu des camélias et des roses, ce pilier massif.

Digitized by Google





OLIMPE DES OISEAUX.

Digitized by Google

A cette ombre amène et bienveillante, se plaisent les roses de toutes les saisons, les pâles violettes, la modeste anémone, le superbe camélia, l'œillet odorant, le dalhia devenu vulgaire; sur ces carrés frais, la flore parisienne verse, abondante et chaque matin, les trésors de sa corbeille.

Au sommet de la docte corbeille, éclatait la fleur de l'oranger, qui pare le front des reines; tout au fond, la marguerite étalait ses douces couleurs. Ce doux parterre était gouverné, et protégé chaque jour, par cette aimable femme au charmant regard, qui l'avait transporté, comme par enchantement, au milieu des diamants, du strass, des habits neufs, des arbres rabougris, des fleurs avortées, et des vices du Palais-Royal. Pour celui qui passait dans ces galeries splendides, pour le provincial arrivé de la veille, pour l'Anglais affamé, pour la grisette au front joyeux, pour tous les oisifs en plein vent, qui ont des yeux pour ne rien voir, des oreilles pour ne rien entendre, le jardin de madame Prevost était un rêve. Ah bien oui! s'attarder à contempler quelques modestes fleurs, quand Chevet, tout à côté, expose aux gourmands, ses homards flamboyants!

Mais pour être ainsi cachée, ignorée et perdue au fond de son nuage odorant, la boutique de madame Prevost n'en était que plus tendrement fêtée. Elle était, pour ainsi dire, l'antichambre poétique des amours de vingt ans, le rendez-vous des passions innocentes, des coquetteries permises, des élégances les plus légitimes.

La jeune femme, une jeunesse, une enfant du printemps parisien, ne passait jamais devant cet humble et charmant parterre, sans se souvenir, en soupirant, de la première

fleur qu'elle avait mise à son corsage. Dans ce jardin aux mille fleurs, venaieut butiner, chaque jour, toutes les passions timides que Paris renferme, et : « qui n'osent pas oser. » Ce jardin de madame Prevost renfermait des idyles toutes faites, de molles élégies, des poésies parlantes; on trouvait écrits, à toute heure, en ces calices embaumés, les seuls billets doux qu'une femme accepte toujours, même en présence de son mari.

Au besoin vous eussiez trouvé, chez madame Prevost, la langue universelle, tant cherchée par les philosophes. Ainsi donc, elle régnait sur toutes les ambitions de la jeunesse; elle tenait, daus sa main charmante, le perpétuel secret de tous les soupirs, de tous les amours; humble et cachée au vulgaire, elle était la femme honorée et recherchée, entre toutes, dans le monde à part de la beauté, de l'amour, et de la jeunesse. Ouvrez vos portes splendides au riche, au vieillard, à l'ambitieux qui passe, ô marchands qui vendez les diamants, les bijoux, les tissus précieux, vous, les vulgaires serviteurs des riches amours; mais vous autres, les heureux de ce monde, et les jeunes amoureux qui ne pouvez donner qu'une fleur, vous les élégantes et les belles, qui ne pouvez recevoir qu'une fleur, entrez sans peur, entrez avec orgueil dans les jardins de madame Prevost.

Cette femme avait été très-belle, et, rien qu'à la voir cachée en ses broderies, enfouie en ses dentelles, on devinait sans peine, et sans étonnement, que l'amour avait passé par là. Son regard était fin, mais voilé; son sourire était doux et paisible... elle souriait rarement. Toute sa vie, elle avait eu cette grande passion pour les fleurs.

Digitized by Google

Elle les cultivait avec un succès sans égal; pas une main mortelle, (on l'a bien vu, après sa mort) ne savait en nuancer les couleurs, avec plus d'art et plus de goût. Elle faisait un bouquet avec la passion de Cardillac le bijoutier, quand il montait un chef-d'œuvre, en l'honneur des duchesses de Versailles; puis, son bouquet achevé, quand chaque fleur se marie à la fleur voisine, toutes semblables et pourtant différentes, comme il convient à des sœurs de la même famille, elle avait soin de le poser dans une coupe, où la reine Marie-Antoinette avait laissé son chiffre et son souvenir.

Ce bouquet-là, disait-elle, appartient à quelque femme élégante qui va venir. Quand la dame attendue ne venait pas, madame Prevost gardait son bouquet, pour elle-même, et elle était heureuse. Aux femmes qui passaient, et qui achetaient un bouquet par hasard, elle donnait des bouquets faits au hasard; au mari, qui voulait porter tout bonnement, quelques fleurs à sa femme, elle offrait tout ce qui lui tombait sous la main.... elle savait si bien qu'un pareil bouquet n'est regardé ni par le mari qui le donne, ni par la femme qui l'accepte! Elle avait des bouquets pour tous les âges, pour toutes les positions de la vie; elle voyait, d'un coup d'œil, quelle fleur était convenable à sauver un pauvre cœur, entraîné par sa faiblesse, et quels parfums réconfortaient les amours, prêts à s'envoler. Ainsi elle était indulgente pour les faibles, sévère pour les traîtres, impitoyable pour le séducteur, bienveillante à l'amant timide. Elle disait qu'elle n'était jamais plus heureuse et plus contente que lorsqu'elle tressait une couronne virginale. Que de jeunes femmes elle a sauvées, qui ne se sont pas douté de la main qui les sauvait?

Digitized by Google

Que de Lovelaces arrêtés dans leur triomphe, par ces fleurs parlantes, et... : *Comment donc celle-là m'a-t-elle échappé?* se disait Lovelace. — Madame Prevost avait poussé si loin, la science et l'accent même de cette langue emblématique et vaporeuse, que sur les derniers temps de sa vie, elle avait inventé la plus malicieuse épigramme qui se soit jamais faite contre MM. les comédiens des deux sexes. Donc elle avait à sa portée, un paquet de foin; et elle vous dissimulait ce remplissage odieux, par quelques fleurs à vives couleurs, et de ce foin, et de ces fleurs, elle faisait une espèce de bouquet qu'elle appelait des bouquets comiques. « *Cela est très-bon, pour jeter à la tête de ces messieurs les comédiens et de ces dames les comédiennes*, disait-elle. O les pervers, qui permettent que l'on insulte aux fleurs de nos printemps!

« Quelle odieuse et sotte profanation, jeter de véritables fleurs à des êtres pareils! Abuser de la rose, et profaner le camélia! Quoi donc! flétrir ainsi, sans pitié, sans respect, ces doux trésors, et pourquoi? pour une roulade, une bouffante, une tirade, un râle, un gloussement! Non, messieurs, non mesdames, je ne serai pas la complice de ces profanations!

« Vous aurez du foin, et, très volontiers, — *je mêlerai pour vous l'utile à l'agréable.* » Ainsi elle parlait, rieuse et méprisante, et rien, n'était amusant comme de la voir composer ses bouquets comiques, avec du foin, de la luzerne, du cresson, et quelques grossières fleurs achetées à la halle. Et puis elle disait, en riant : — Regardez-moi... *cette pluie de fleurs!*

N'était pas admis qui voulait, je ne dis pas à l'intimité, mais seulement à la familiarité de cette aimable femme.

Digitized by Google

Il est vrai que son parterre était ouvert à tous; mais à la plate bande qui la séparait du reste des mortels, s'arrêtait le droit commun. On entrait, on demandait à Madame un conseil, qu'elle ne refusait jamais, puis, nanti de vos fleurs, vous étiez congédié, et vous faisiez place, à quelqu'autre acheteur. Ce beau parterre était si petit, qu'il ne contenait guères qu'une seule personne, et d'ailleurs madame Prevost n'aimait pas qu'on achetât ses fleurs, en public.

Elle disait que le choix d'un bouquet est déjà un mystère, et que c'était ôter à la fleur une part de son parfum, que d'en faire un présent banal. Elle ajoutait : « Ne me parlez pas de ces gros hommes, mal venus, qui vous achètent un bouquet, pour leur maîtresse, comme ils achèteraient un melon pour leur ménage! Un homme arrive au coin d'une rue, à la porte d'un marchand de vin; il flaire un melon, il en flaire un autre; il y met son nez rouge; il tâte en riant bêtement, monsieur son melon; il le pèse; il le soupèse; il le marchande, il l'emporte en triomphe, enfin, et tout ruisselant de sueur; à la bonne heure : un homme est homme, un melon est un melon. Mais, par le ciel ! s'il entrait jamais chez moi, un pareil manant pour flairer, pour tâter, pour chiffonner mes fleurs, je ne lui vendrais même pas un paquet d'épines! Et puis, voyez-vous la figure de ce niais, qui s'en va dans la rue, un bouquet à la main, le nez dans une rose, et longeant le trottoir?

Le joli spectacle! Et tout en marchant, et tout souriant, il semble dire aux voisins : Regardez-moi, moi-même en pantalon de nankin, en gilet de velours; c'est pourtant moi, monsieur un tel le *gros dos*, qui fais la cour à madame trois

étoiles, une brune, une blonde, une illustre, une fantaisiste, qui demeure au n° 20, à l'entre-sol ! O cuistre ! ô manant ! Et quelle humiliation de vendre à ce pied plat... même un pied d'alouette ! Or, quand madame Prevost parlait ainsi, elle était charmante ; son œil noir s'animait comme son sourire, et de ce sourire et de ce regard tombait je ne sais quel ridicule, auquel on n'eût guère échappé, s'il n'y eût pas eu, sous cette grâce, et sous cet esprit, un cœur tendre, un aimable cœur qui savait compatir à toutes les faiblesses, même aux faiblesses de la vanité.

Il était donc presque impossible, et les plus habiles y renonçaient, d'être un intime ami de madame Prevost. Placée au milieu de ses fleurs, comme l'abeille au pied de l'Hymette, elle voyait de trop près, l'égoïsme ingénu des hommes et la coquetterie insolente des femmes, pour ne pas adopter quelque peu, cette devise d'Hamlet : *L'homme ne me convient pas, la femme non plus.* En effet, que de lâchetés, de trahisons, de mensonges et de misères, cette femme avait découvertes au fond de ses corbeilles !

Que de trahisons des femmes, et de mensonges des hommes! Que de fois, elle avait fait au même homme, et le même soir, trois bouquets différents, et pour trois femmes différentes ! Que de fois avait-elle vu le plus beau fleuron de sa hotte aux frais monceaux, remplacé, sur un sein perfide, par quelque ornement trivial, acheté à une fleuriste ambulante ! En même temps, que de bouquets, égarés en chemin, tout chargés de tendres soupirs, qui n'arrivaient pas à leur adresse ! Et derrière ces fleurs traîtresses, que de sourires mal dissimulés, que de tendre paroles, dites tout

bas, et que ces fleurs obéissantes, répétaient à l'oreille de madame Prevost! L'aimable fleuriste avait ainsi le secret de toutes les trahisons, de toutes les perfidies, qui se tramaient à l'ombre de ses fleurs; elle était au courant, mieux que femme au monde, de toutes les intrigues sans cesse expirantes et, chaque matin, renaissantes, de cette grande ville aux mystères amoureux.

Pas un battement du cœur féminin n'échappait à cette femme; eh! sur tous les cœurs féminins, était placée une fleur qu'elle avait cultivée, et qu'elle avait cueillie! Elle savait, à n'en jamais douter, quand finissait une passion, et quand elle commençait; elle eût dit l'heure et la minute exacte du premier sourire, et l'instant du dernier mensonge. Elle avait le tact de la sensitive; elle se tournait, comme l'héliotrope, au soleil de toutes les inconstances humaines. Oui, cette femme, enfouie au milieu de ses fleurs, cachées comme elle, elle devinait, elle prévoyait, elle comprenait; elle savait plus de mystères, à elle seule, que tous les philosophes, tous les politiques, et tous les moralistes de ce temps-ci.

Cette heureuse et triste connaissance du cœur humain, qui lui était ainsi venue, en arrosant ses œillets et ses roses, avait rendu madame Prevost, non pas défiante, mais timide et réservée. Elle était si fort accoutumée à voir une trahison, même dans une rose blanche, qu'elle se tenait éloignée des hommes. Elle était affable à tous, mais tous, elle les tenait à distance, comme des menteurs, et des traîtres, qui mentent et qui trahissent, à l'abri des plus charmantes et des plus douces couleurs.

Digitized by Google

Cette profanation faisait peine à son âme; elle se prenait à soupirer, en songeant que ces belles fleurs, qu'elle arrangeait avec tant d'amour, n'étaient que la monnaie abominable des trahisons élégantes. Elle songeait aussi aux épines, cachées même dans ces violettes; aux larmes, contenues dans ces reines-marguerites; aux douleurs dont ces modestes confidents allaient entendre le secret; si bien, que madame Prevost, dans son mépris pour les uns, dans sa pitié pour les autres, ne voulait voir ni ceux-ci, ni ceux-là, et qu'elle vivait seule, au milieu de la foule. D'ailleurs, hormis quelques esprits singuliers, qui donc eût songé à conquérir l'amitié d'une femme, en deçà du monde, et qui faisait et vendait des bouquets?

Je connaissais madame Prevost, depuis quinze ans, et je l'avais connue dans une circonstance très-importante de ma vie... Un soir, une solennelle soirée! où, pour la première fois, j'eus le bonheur et l'honneur de mener une héroïne de petit théâtre, au Théâtre-Français. La dame, il est vrai, n'était pas des plus renommées, et elle jouait d'assez petites choses, dans un méchant petit flon-flon, mais enfin elle montait sur les planches, elle mettait du rouge, et son nom brillait sur une affiche! Il y avait, certes, de quoi marcher la tête haute, et, ma foi! ce soir-là, j'étais bien fier. Dans mon orgueil, j'imaginai de planter, au beau milieu de la première galerie où je l'avais huchée, économiquement, en belle lumière, ma conquête, et d'aller lui chercher un bouquet. Ces dames ne sont pas fâchées de tenir un bouquet flamboyant dans leur main gantée; elles y trouvent une grande facilité à attirer les regards sur leur personne, et si

le bouquet exhale au loin, une odeur de tubéreuse ou de jasmin, tant mieux encore, on leur a dit, à l'école de madame leur maman, que les parfums étaient les mains des dieux, et de ces mains elles font des crocs!

Le hasard..., l'instinct, me fit entrer chez madame Prevost, pour le bouquet de mon ingénue; à mon air effaré et triomphant, elle me devina tout de suite, et elle me donna un immense bouquet, précurseur du *bouquet comique*, qui n'était pas inventé. Comme je trouvais que le prix était exorbitant, non pas pour mon orgueil, mais pour ma bourse, — *jeune homme*, me dit madame Prevost, *on me paie ce qu'on veut, le premier bouquet.*

Moi, content de mon marché, je revins au théâtre avec le fameux bouquet que j'avais acheté, ou plutôt qu'elle m'avait donné, et vous jugez des éclats de rire, quand je présentai cette masse informe à mon artiste! On riait aux premières loges, on riait au parterre, on riait au paradis, et je vous jure que, pour ma part, je n'étais pas au paradis. Aussi bien, mon infante en eut la migraine, et me planta là, moi et mes coquelicots. La leçon me profita; devenu beaucoup plus sage et même un peu plus riche il me sembla que je n'étais vraiment pas taillé, pour offrir des bouquets aux belles dames, et je n'achetai plus à madame Prevost, que des fleurettes simples et peu voyantes, pour quelques honnêtes femmes, qui les gardaient, précieusement, pendant quatre ou cinq jours. Ma modestie et, disons-le, mon goût dans le choix de mes fleurs, m'avaient attiré la bienveillance de la célèbre fleuriste, et comme elle me vit si bon homme et si peu conquérant, elle se mit à me parler, un peu plus

qu'elle ne parlait à ses meilleures pratiques, si bien que, peu à peu, à force de réserve, et de prudence, me voyant ami des violettes quotidiennes, et réservaut les fleurs soleunelles pour la Saiute-Anne, la Saiute-Marie et la Saint-Louis (les belles fêtes!), je finis par entrer dans la petite serre, enfouie eutre deux piliers, où se renfermait ma meilleure amie, à certaines heures du jour.

En ce petit lieu, tapissé de lierre en hiver, de jasmin en été; calme, heureux et frais oasis, que nul ue soupçonnait daus les vices, dans les crimes et dans les tumultes du Palais-Royal, se tenait madame Prevost, au milieu de ses fleurs favorites, et de ses plautes les plus rares. Là régnait, là vivait la maîtresse de céans; là, seulement elle s'abandounait à sa coutemplation mélancolique du cœur humain; là elle composait ses chefs-d'œuvre d'un jour. Que dis-je, un jour? ces chefs-d'œuvre d'une heure, qui brillaient, de cet éclat éphémère, à la main droite, à la ceinture, sur le sein nu des plus belles créatures parisiennes. Dans ce réduit, où très-peu d'hommes sout entrés, entrait familièrement, le seul homme qui y eut, de droit, ses entrées, Redouté, le Van Dick de nos parterres, le peintre et le compagnon des plus belles fleurs, qui ont posé devaut lui, comme les trois déesses devant le berger Phrygien.

Nou! jamais, à voir cette grosse main difforme, et cette grosse tête enfantine, vous n'eussiez dit que ce fût là Redouté, la maiu légère et printauière qui n'a pas froissé dans sa vie, une feuille de roses. Celui-là, certes, il pouvait dresser sans accident, le lit de Sybaris, mais il n'eût pas permis à Sybaris de s'y coucher.

Redouté était l'ami de madame Prevost. Ils étaient de la même patrie ; ils partageaient la même fortune ! Ils s'entendaient si bien, elle et lui ! Ils partageaient, si complétement, la même passion ! Redouté venait, chaque soir, chez son amie, et il trouvait, disposées sur une petite table, les plus belles fleurs qu'elle avait cueillies, aux heures favorables, par un temps clair, exempt de pluie et de soleil.

Alors c'étaient, entre elle et lui, des admirations sans fin, des extases indicibles. Le dirai-je? Ils finissaient toujours par tomber dans un désespoir, voisin des larmes, quand il fallait se séparer de ces chers trésors. Souvent Redouté emportait avec lui cette fleur adorée, et, huit jours après, cette fleur périssable et passagère, elle ne devait plus mourir. Vous comprenez si ces deux êtres, le bon Redouté et l'aimable madame Prevost, devaient s'aimer et s'entendre, et s'il était facile de pénétrer dans ce *sanctum sanctorum* de la rose et du camélia!

J'y entrai cependant, et pour comble de bonheur, après quelques premiers instants de jalousie et de grognement, Redouté m'adopta; je fus installé dans cette oasis, fermée aux profanes, où nul ne pouvait me voir, plus heureux et plus fier que si j'eusse été admis à l'honneur, très-recherché et très-ambitionné, de m'asseoir, en présence de toute l'Europe mangeante, à côté de madame Chevet, dans son comptoir! Notez bien que ce charmant capharnaüm de madame Prevost donnait dans sa boutique même, et Dieu sait que de cette place heureuse et favorable à la contemplation, j'ai pu voir, et j'ai vu, bien des petits drames, naïvement, amoureusement commencés.

Hélas! du fond de ce taudis charmant, semblable à ces petites loges où nul ne vous voit, et d'où vous voyez toutes choses, j'ai appris le secret de bien des amours, que je ne puis révéler; j'ai contemplé des événements incroyables. Étudié à travers cette glace, (elle séparait le jardin de la boutique), ce beau monde était une caverne, et, moi aussi, je devenais un misanthrope, à force de contempler ces crimes si contents, si parés et si tendres. Aussi, que de fois madame Prevost m'a-t-elle dit, un doigt sur ses lèvres :

— Chut! n'écoutez pas! Baissez les yeux! laissez-les se trahir et se tromper tout à leur aise. Allons! faites comme Redouté, jouez au jeu de regarder les fleurs.

Un jour que j'étais seul dans le bosquet (Redouté était à Neuilly, dans le jardin du roi, à genoux devant je ne sais plus quelle fleur, qu'il a baptisée avec un barbarisme latin); je trouvai, sous ma main oisive, un petit livre assez étrange! Il tenait à la fois du livre de comptes, et d'un recueil de poésies légères. A travers les feuillets bien fermés, on voyait filtrer des lueurs; on entendait des voies gaies, et des voix plaintives. Ça chantait, ça pleurait, ça jasait! Une suave odeur de tous les parfums des quatre saisons, s'exhalait de ces pages, cachées à tous les regards; une clef d'or fermait ce livre enchanté! Mais quels mystères étaient contenus dans ces parois de marocain, armoriées d'un *pensée*, et comment donc pénétrer dans ces réserves? J'y songeais; quand soudain la serrure ouverte, (un oubli de madame Prevost) abandonne à leur penchant, ces feuillets indiscrets, et je découvre, ô misère! les archives même de l'histoire la plus cachée et la plus réelle du monde parisien!

Terrible et touchante histoire! Trahisons, mensonges, perfidies, mais aussi dévouement, passion, fidélité. Dans ce livre, où pas un mortel, avant moi, n'avait jeté les yeux, madame Prevost écrivait, de sa main, jour par jour, à toute heure, et comme on fait dans un livre de commerce, les noms de tous ceux qui achetaient des fleurs chez elle, en disant : « — Faites-les porter chez madame ***, rue ***... » Ici était écrit le nom d'un homme amoureux qui, sans le savoir, sans le vouloir, inscrit la demeure et le nom de la dame qu'il aime. Insensé ! Il va jurer, tantôt, à cette femme (ou peut-être il l'a juré, déjà) une discrétion sans bornes, et son premier soin c'est de faire écrire, à cette page, et sur cet écrou de l'amour : « Moi, un tel, je suis amoureux de madame trois étoiles, qui loge en telle rue, et qui reçoit, en mon nom, chaque jour, un bouquet de six francs.

Tel était ce livre, et je ne crois pas que jamais un roman de M. de Balzac lui-même, ait offert, au lecteur le plus curieux de romans nouveaux, un intérêt comparable à l'intérêt dont ces pages étaient remplies. Tout palpite et tout brûit dans ce livre, où tant de passions sont enregistrées à toute heure et tous les jours, et pour qui sait lire, avec l'œil de son esprit, en ces prémices de l'amour, rien n'est plus vif, plus clair, et plus facile à comprendre. Il y a là dedans, la demande et la réponse ; il y a le *non!* le *nenni!* le *oui!* L'acceptation qui refuse, et le refus qui accepte. Il y a l'aurore et le midi de ces tendresses de vingt-quatre heures ! — M'aimez-vous? — Pas encore ! — Et m'aimez-vous? — Je vous aime ! — Et m'aimeras-tu longtemps ? — Je t'aimerai toujours !

Ici tout parle ! Ici, la déclaration de l'œillet à la rose des quatre saisons, du coquelicot à la jonquille ! Ici chaque brin d'herbe est une parole, et chaque feuille a son langage. Ici, la violette apporte au jasmin, un rendez-vous, le jasmin sacrifie à la marguerite, le rendez-vous de la violette ! On a vu le tournesol, provoquer la pervenche, et le réséda défier la tulipe ! Ici venait la dame aux camélias, chercher sa couronne ; ici venait la dame aux soucis répondre à l'oranger ; le grenadier a fait souvent l'école buissonnière à travers l'aubépine en fleurs.

O livre où je lisais ces noms charmants, les noms de tant de beautés dédaigneuses ! O livre armorié de tous les emblèmes ! O livre où la stratégie amoureuse fournirait plus de commentaires, que tout Polybe, au chevalier Follard !

Madame, ah, madame ! ayez pitié de moi, disait ce bouquet-ci à la duchesse. — Vous m'avez rendu bien heureux ! criait ce bouquet-là, à la marquise. — Étiez-vous belle hier, sous votre éclatante couronne ! — Étiez-vous touchante hier sous ce lierre, ami des yeux noirs ! — Madame, écoutez-moi ! — Madame, honorez-moi d'un regard ! Telles sont les clameurs de ce livre. On y voit, comment cette élégante, acceptait volontiers les fleurs les plus rares ; comment cette ingénue, aimait surtout les fleurs les plus humbles. On y voit l'amant timide et l'amant superbe ; le content de lui-même et le désespéré ; le jovial et le sentimental ; le discret sous la feuillée, et l'indiscret qui va, clamant son bonheur, même aux fleurettes de la plate-baude. On y reconnaît le jeune homme et le vieillard, le riche et le pauvre ; et c'est à savoir que ce bouquet-ci, sera porté trois jours, que ce bouquet-là

Digitized by Google

sera jeté dans l'antichambre ; que ces fleurs ont fait rire, et que ces fleurs ont fait pleurer ! Telles fleurs, exhalent encore une forte odeur d'adultère, et telles fleurs, une suave, une innocente odeur de fiançailles. Tel amoureux écrivait à madame Prevost : — « Madame, envoyez un bouquet de vingt francs *tous les jours*... » Un mois plus tard : « Madame, il me semble qu'un bouquet de dix francs, tous les deux jours, serait convenable... » Au bout d'un autre mois : « Madame, il ne faut plus rien envoyer à madame de ....., mais par le ciel, ne manquez pas de faire porter toute une corbeille, à mademoiselle Nichon, du Vaudeville ! » O lâches ! ô perfides ! ô stupides humains !

Ainsi, chaque jour ajoute une fleur à cet envoi de l'amour ; puis bientôt chaque jour arrache une fleur, jusqu'à ce qu'enfin tout s'efface à la fois, de ce registre, ouvert aux naissances, aussi bien qu'aux décès de l'amour : le nom de l'amant, le nom de l'amoureuse, et le nom de la fleur. C'est surtout dans le livre de madame Prevost, qu'il est écrit combien peu de temps, est réservé à ces passions d'un jour.

Et de même que dans la main d'un homme, arrivé à l'âge viril, on voit se croiser et s'entrecroiser toutes sortes de lignes, qui se rencontrent sans se heurter, sur le livre de madame Prevost on voyait toutes ces fleurs aller, venir, revenir, se croiser sur les sentiers la même dame ! Et, chose étrange ! que de noms qui tenaient l'un à l'autre, par un lien de fleurs, dont la rencontre semblait impossible ! Ici, la mansarde, et là l'hôtel somptueux ! Que de chaînes, tour à tour brisées, renouées, rompues ! Que de bouquets, renvoyés et

rendus! Quel pêle-mêle heureux, bizarre, étrauge, incroyable! Dates galantes! Dates funestes!

Voilà donc le bouquet que portait la fière Hortense, le jour où son amant fut tué en duel, ce bouquet n'était pas celui de son amant! Voilà pourtant l'inconnu qui vous avait offert la fleur que vous portiez dans vos cheveux, Coralie, et vous disiez, que vous l'aviez cueillie au jardin de votre père! Louise, ah! la pauvre enfant! je comprends, enfin, pourquoi cette fleur desséchée, au chevet de son lit, au pied du Christ! Juste ciel! Voyez cette enfant! Elle a reçu d'abord une rose, après la rose, une fleur d'oranger. Heureuse, celle-là! heureuse entre toutes! — O l'horreur! maintenant c'est une couronne d'immortelles, la couronne funèbre, que ce jeune époux vient de jeter sur la tombe de sa femme! A vingt ans! Portons le deuil! Pleurons cette beauté qui n'a jamais reçu que le bouquet de fleurs d'oranger, et la couronne d'immortelles.

Ce livre était une élégie, un cantique, un épithalame, une épigramme, une honte! Il contenait le nom glorieux des plus honnêtes femmes parisiennes, et le nom souillé des plus misérables courtisanes. Il contenait les trahisons, les serments, les amours, les mariages de cette ville immense, et moi, éperdu, épouvanté, tantôt le sourire sur les lèvres, tantôt les larmes dans les yeux, il me semblait, à ce spectacle inouï, que j'assistais à la représentation du drame que Shakspeare appellait — *la Tempête!* — et dans lequel le hideux Kaliban joue un rôle, aussi important que le gentil Ariel.

J'en étais là, de ma contemplation, quand madame Prevost rentra dans le petit jardin, toute chargée de l'odorante mois-

son qu'elle avait faite au dehors. J'étais si profondément absorbé dans cette lecture et dans ces visions, que je ne l'entendis pas venir. — Ah! s'écria-t-elle, en voyant son livre ouvert sous mes yeux, qu'avez-vous fait, malheureux, qu'avez-vous fait? Et elle m'arrachait le livre avec une indignation, mêlée de pitié.

Je compris ce qu'elle voulait dire, et je lui demandai pardon, les mains jointes. — « Chevalier, vous êtes assez puni, me dit-elle, d'une voix pleine de pitié ; bien que vous n'ayez lu que les premières pages de ce livre odieux et charmant, vous en avez vu assez, pour deviner et pour comprendre ce que le monde contient de perversités, et de faux serments. Voilà pourtant comme il est fait ce monde, au dehors, si brillant, si paré, si calme... il est tel, que vous venez de l'entrevoir! Voilà les immondices que recouvrent mes fleurs! Ici, sont inscrits les noms des traîtres, des faussaires, des menteurs! Ici, que de femmes perfides, et combien de toits domestiques sous lesquels l'adultère se glisse à la façon du serpent, caché sous l'herbe.

« Pour quelques douces vertus, qui se cachent sous les frais rosiers, voyez que de crimes! Voilà ce que vous ignoriez tout à l'heure encore, et voilà ce que vous ne pouvez plus ignorer à présent, parce que vous avez porté les mains sur le fruit défendu. Désormais vous avez tué la confiance, elle ne vous sera pas rendue. Imprudent! Voici que la négation s'empare à la fois, de votre esprit et de votre âme, et désormais la négation n'en va plus sortir. Vous êtes perdu!

« Vous ne croyez plus à la vertu des femmes, à l'honneur des hommes, à l'honnête amour ; vous êtes perdu... vous

Digitized by Google

avez lu mon livre. Hélas ! c'est là ma faute ! Imprudente que je suis, je ne vous ai pas seulement livré mon secret, je vous ai livré le secret de la pauvre société parisienne. Pensez-y, Monsieur, et jurez-moi, sur votre honneur, que pas un de ces noms que vous avez lus, sans ma permission, ne sortira de votre bouche ! »

Ayant ainsi parlé, elle referma son livre avec soin, et elle se remit à son œuvre de chaque jour; il était bien près de quatre heures : c'est l'heure où la femme de Paris, jusque-là rêveuse, indifférente à toutes choses, commence à songer qu'elle est attendue par la fête de chaque soir. Ce jour-là même, je profitai de mon indiscrétion bien involontaire; et madame Prevost ne songea pas à me dire, comme c'était sa coutume : — *Allez-vous-en!* Je devins ainsi le témoin, et presque l'acteur d'un petit drame que je puis vous raconter sans remords, puisqu'il n'est pas écrit dans le livre de madame Prevost.

D'abord entra dans le petit jardin, où la dame était à marier ses fleurs, un grand homme de quarante ans à peu près, haut en couleur, très-vêtu, très-étoffé, très-content de sa personne. Il avait fait mille efforts, pour se mettre à la mode, à ce point qu'il avait été obligé de revenir sur les années envolées; il portait, gauchement, ses cheveux, ses gants et sa canne, du reste il était assez beau, pour un Parisien de la province qu'il était. — Vous porterez, dit-il, sans saluer, et sans ajouter : *Madame*, un bouquet à madame de Melcy. — En même temps il jetait, brusquement, deux pièces de cinq francs, sur la table de madame Prevost.

Madame Prevost, sans mot dire, suivit, des yeux, ce bru-

tal, jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la cour du Palais-Royal. — Je vais lui en donner pour son argent, me dit-elle. En même temps, de deux bouquets de pacotille, jetés au hasard dans les rebuts de sa corbeille, elle ne faisait qu'un seul bouquet, surmonté d'une immense tubéreuse.

-- Holà ! lui dis-je, holà ! vous voulez donc asphyxier cette pauvre madame, de Meley? — Je veux, répondit madame Prevost, préserver cette infortunée des poursuites d'un sot et d'un impertinent. Soyez tranquille, et pour peu que cette femme ait, je ne dis pas un cœur, mais des nerfs, elle jettera le bouquet par la fenêtre, et elle mettra à la porte celui qui l'envoie. Ah fi ! un pareil rustre s'attaquer à madame de Melcy, pâle et frêle, et si mignonne ! — Portez ce bouquet, dit-elle à un commissionnaire, avec la carte de ce Monsieur (il avait laissé sa carte), chez madame de Meley.

Le commissionnaire partit, tenant le bouquet des deux mains; il vous avait fiché la carte, au milieu de la tubéreuse; sur la carte était gravé le nom du Monsieur, ce nom était surmonté d'une couronne équivoque de comte ou de marquis. — L'imbécile ! Il ne sait pas comment se grave, héraldiquement, la feuille de fraisier, disait-elle, en souriant.

Elle parlait encore... un gros jeune homme, arrivé au bout de sa vingt-neuvième année, à la limite extrême, entrait dans la boutique, et passait sa tête frisée, à travers le vasistas. Ce nouveau venu avait le regard assez fin, mais tout le reste était si vulgaire et grossier, que le regard disparaissait dans cette physionomie ébouriffée. Ce monsieur était bien mieux qu'un Parisien, de province; c'était un provincial, de Paris.

Digitized by Google

A force de vivre au milieu de la grande ville, il en avait saisi sinon l'élégance et la grâce, au moins l'ironie et l'esprit. — Madame, dit-il à madame Prevost, voulez-vous faire porter un bouquet, chez madame de Melcy?

Celui-là sorti, — « pour celui-là, me dit madame Prevost, je serai neutre, et je ne lui ferai ni bien ni mal. Donc madame de Melcy aura, de la part de ce Jean Joufflu, un bouquet comme tout le monde : un camélia rouge, un camélia blanc, de l'héliothrope, des œuillets de poète, et les roses de la saison! Ce sera bien fait, mais sans poésie. A quoi bon?

« Il suffit que la belle dame (et j'en doute) puisse porter ce bouquet à la main, ou le mettre à sa ceinture, et je suis quitte avec moi-même. Au fait, l'homme qui sort d'ici n'est pas un fat, ce n'est pas un imbécile; il fait, peut-être, une faute, lorsqu'il envoie un bouquet à cette dame, qui, ne le lui a pas demandé; mais, comme enfin je ne lui veux ni bien ni mal, je ne me mêlerai pas de ses affaires; qu'il se défende et qu'il se protége! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Madame de Melcy eut donc un second bouquet, moins flamboyant, moins odorant, mieux tourné, mieux fait, et plus facile à porter, certes, que le premier.

Ce second bouquet parti, j'allais sortir, quand je vis se glisser chez nous, d'un pas si timide, un beau jeune homme de dix-huit ans, mais si tremblant, si naïf, si bien rougissant, qu'on eût dit qu'il entrait chez la dame de ses pensées. — Madame, dit-il tout bas et tout ému, seriez-vous assez bonne pour envoyer quelques fleurs, sans dire de qui elles viennent, à madame de Melcy? Disant ces mots, il tendait à madame Prevost, un louis d'or. — Madame Pre-

vost, très-peu étonnée de ce troisième arrivé, lui rendit dix-sept francs sur sa pièce d'or; puis quand il fut sorti :

— Ça, dit-elle, à la fin, mettons-nous en frais; voici mon vrai jeune homme, et celui-là, je le protége! Il est jeune, il est beau, il est timide, il est modeste, il est pauvre et généreux; ces vingt francs qu'il me donnait là, représentent toute sa fortune; il espère, il n'ose pas! Il a grand'peur d'être deviné, et de ne pas être entendu, le pauvre enfant! Va, va mon fils, rassure-toi, moi et mes fleurs nous sommes de ton parti! Parlant ainsi, elle prenait, dans sa corbeille exquise, au-dessus du panier, dans le tas du mois d'avril, quelques fleurs des champs, douces couleurs, douces odeurs, dont elle composait un bouquet que l'on eût dit, cueilli dans la prairie, au mois de mai.

Par un soudain caprice, elle plaça au milieu de ce bouquet, un brin de serpolet vif, léger, fleuri. Moi je la regardais faire; elle, cependant, m'expliquait ce grand mystère.

— « Il est impossible, en effet, impossible absolument, me disait-elle, que madame de Melcy ne choisisse pas, ce soir, le bouquet que voici, parmi les trois qu'elle va recevoir. Le premier est un vrai bouquet de bouchère, à grosses fleurs rouges ; si quelque femme était assez mal apprise pour le porter au bal, on la prendrait pour Érigone après boire! Le second bouquet sera reçu; mais il n'est pas fait pour une jeune femme allanguie et langoureuse, comme est madame de Melcy.

« Elle ne portera pas ce bouquet vulgaire; elle est trop femme, et trop belle, pour se contenter de ces vulgarités. Ceci est le bouquet à Chloris! — Mais celui-ci, à la bonne heure,

on aime un pareil bouquet, et l'on s'en pare. Il est joli, mignon, charmant; il est vif, animé, modeste; il ne ressemble à nul autre; il est frais, il est gracieux, il sera porté, ce soir. — N'êtes-vous pas comme moi, ne protégez-vous pas ce petit jeune homme? » ajouta-t-elle, et ne voudriez-vous pas souffler du bonheur sur ce brin de serpolet?

A demain, lui dis-je. — Et que ferez-vous, ce soir? reprit-elle. — Eh bien! je vais à l'Opéra. — Grand bien vous fasse; et, tenez, voulez-vous un bouquet, mais là un vrai bouquet, pour jeter à mademoiselle Taglioni?

En effet, ce soir-là, mademoiselle Taglioni, cette merveille de l'air, nous faisait ses adieux. Nous allions la perdre; elle partait, sinon pour bien longtemps, cette adorable créature, à ce point légère, que l'oiseau l'envie; et tout Paris s'était porté à l'Opéra, pour revoir sa bien-aimée. Aussi bien, du parterre au faîte, la salle était remplie.

J'étais, de bonne heure, à mon poste, dans une loge à gauche, et je pensais à mademoiselle Taglioni que nous allions perdre, quand soudain s'ouvrit, brusquement, la loge voisine de la mienne : deux femmes, l'une très-jeune, et l'autre un peu mûre, se placèrent sur le devant de la loge, pendant que trois cavaliers, qui les accompagnaient, s'arrangeaient, les deux plus âgés, derrière les deux dames; le plus jeune, au fond de la loge. — Et jugez de mon étonnement! Je reconnus les trois jeunes gens, que j'avais vus chez madame Prevost, tout à l'heure; ici le grand homme, essouflé, s'enflait, bruyant, superbe; à côté de ce majestueux, le gros, fin et silencieux; puis le petit, qui se cachait, rougissant dans son bonheur.

Digitized by Google

La dame sur le retour, tenait à la main le monstrueux bouquet ; la jeune dame avait, à son côté, souple et délié, les fleurs des champs. Elle paraissait faite à ces douces fleurs, qui semblaient faites pour elle. La pâleur de son teint s'animait au reflet des marguerites ; de temps à autre elle aspirait avec délices, la faible odeur du serpolet. — J'aurais, de bon cœur, averti de sa bonne fortune, le jeune protégé de madame Prevost ; mais le moyen de lui dire : — « *Mon ami,* félicitez-vous ! Vous avez deux rivaux, qui ont envoyé, chacun d'eux, un bouquet à votre maîtresse. Le premier bouquet, madame de Melcy l'a infligé à son amie ; le second bouquet, elle l'a gardé pour parer sa chambre ; elle porte le vôtre à son corsage. O dieux et déesses ! vous êtes le plus heureux des trois ! » Mon jeune fanatique était dans une position à ne rien écouter.

Le spectacle enfin commença par cette ouverture de *la Sylphide*, où le bon musicien Schneitzhoffer avait espéré, à force d'harmonie, en jeter un peu dans son nom tudesque. O vanité ! Chacun a vanté la musique de *la Sylphide*, et nul n'a parlé de la musique de Schneitzhoffer ! Que vous dirai-je de mademoiselle Taglioni? Elle fut adorable ; elle s'enveloppa, dans sa tristesse charmante, comme Junon, sur le mont Ida, se cache en son transparent nuage.

Elle s'abandonna du cœur, et de l'âme, et tant qu'elle put, à ses chastes transports. Le parterre, enchanté, la suivait, d'un regard ébloui, dans ce septième ciel, qu'elle a découvert. Moi, cependant, ce soir-là, j'étais également partagé entre mademoiselle Taglioni et madame de Melcy ; j'étais à la fois, sur la terre et dans le ciel !

Mademoiselle Taglioni était si légère, et madame de Melcy était si belle! La sylphide était si haut, dans son nuage, et la comtesse était si près de moi.... Elle tournait vers moi, sa blanche épaule, recouverte du fin duvet de la pêche; ses cheveux noirs posaient à peine, à la chute de ce cou, d'un blanc mat; son bras nu, plus d'une fois, se glissa dans ma loge, *par droit de conquête!* Et sans gêne et sans y songer, elle maintenait ces trois attentifs; souriante aux deux premiers, sérieuse au tout jeune homme.

Le grand homme, en ce moment, faisait grand bruit; il applaudissait, il criait *bravo!* L'autre idiot, le bouclé, profitait assez habilement du tapage infernal de son voisin, pour murmurer, tout bas, à l'oreille de la dame, quelques-uns de ces mots sans suite, ingénieux ou grotesques, au choix de la dame! Ils ne disent rien... ou bien ils disent tout! Il ne s'agit que de les dire à la bonne oreille; or l'idiot bouclé (Dieu me pardonne, il avait les oreilles percées, pour y passer des boucles) perdait sa peine et son discours.

On ne l'écoutait pas, lui qui parlait tant; on n'écoutait que le petit amoureux, qui ne disait rien! Vive Dieu! Abasourdi dans sa contemplation muette, il eut donné mademoiselle Taglioni, pour un cheveu de la dame de ses pensées. Est-ce que mademoiselle Taglioni existait, pour le petit jeune homme? Il n'aurait même pas su vous dire, — qui donc était avec lui, là-haut? De ces trois rivaux, l'un était stupide, l'autre était trop habile, et le troisième était, tout simplement, un niais amoureux : il était donc le plus avancé des trois.

La dame, entre ces trois passions, se tenait, comme doit

se tenir une femme d'esprit, qui n'a pas trop de cœur. Tour à tour elle applaudissait mademoiselle Taglioni; elle écoutait parler le gros garçon; elle regardait, de côté, le petit jeune homme, qui ne pouvait la voir; elle avait même, pour moi, son voisin, quelques-uns de ces regards incertains qui ne sont ni l'attention, ni l'indifférence, après quoi elle revenait à son bouquet et au brin de serpolet, qu'elle flairait avec une joie enfantine. Elle était vraiment très-jolie, et d'une beauté transparente et calme : une avenante physionomie et deux beaux yeux tout grands ouverts, de beaux cils bleus, de beaux cheveux noirs, une petite main, la bouche empourprée à ce sang brun, qui petillait sous la peau brune. enfin les dents très-blanches, et le front très-pur.

Elle était donc jolie, et contente de sa jeunesse; un beau sourire, un parler gentil, une taille élégante, et tout ce qui fait qu'une femme est charmante, de la pointe des pieds, à la pointe des cheveux. Je comprenais fort bien que le petit jeune homme en fût amoureux, mais je ne comprenais pas qu'il fût si bête. De ces trois hommes, il n'y avait que moi qui s'occupât convenablement de cette belle personne : je la voyais sans la regarder; je l'entendais sans lui parler; je la trouvais belle, elle le voyait, elle en était sûre, et je ne le lui disais pas!

A la fin, mademoiselle Taglioni avait dansé, avec quelle adorable élégance, on s'en souvient encore, l'admirable dernier pas de *la Sylphide,* quand soudain la salle entière se leva, dans un transport unanime, d'aise, et de joie, et de contentement ! C'était une rage à l'applaudir; tout en était : les mains et les cœurs; toutes les voix se confondaient dans

un applaudissement unanime. On criait : Taglioni ! Taglioni Puis, du plus loin qu'elle s'en vint saluer cette foule, on se mit à lui jeter couronnes, bouquets, élégies, sonnets enrubannés. Taglioni ! Taglioni ! Taglioni !

Les femmes elles-mêmes, entraînées par l'exemple, et partageant ce délire, se mirent de la partie, et pas une, en cette fièvre, ne garda les fleurs qu'elle avait apportées ; ce fut donc aux pieds de mademoiselle Taglioni une avalanche.

Pauvres fleurs ! Pourtant que de prières muettes, que de tendres serments, attachés à ces frêles échantillons du printemps qui n'est plus ! Oh ! les femmes enthousiastes, et sans pitié, qui jettent ainsi, aux pieds d'une femme, cette odorante moisson, dont chaque feuille est une espérance, ou du moins un souvenir ! Quoi de plus ? Ces femmes, si elles y eussent pensé, auraient jeté leurs diamants et leurs perles, à la sylphide qui s'en allait.

Seule, peut-être, madame de Melcy avait gardé, précieusement, le modeste bouquet placé à sa ceinture. Elle y tenait ! Elle en aimait les douces couleurs et les suaves parfums ; et si le petit jeune homme eût été moins maladroit, la dame eut rapporté en son logis ces fleurettes des champs.

Rien qu'à la voir (je la regardais bien), on comprenait facilement que ces ovations aux belles grâces de mademoiselle Taglioni, ces délires pour une autre femme que pour elle-même, et ces fleurs, sacrifiées à ces pieds dédaigneux, n'étaient pas trop du goût de la dame. Elle avait trouvé, certainement, que mademoiselle Taglioni était une belle danseuse, elle l'avait applaudie une ou deux fois, et elle se croyait parfaitement quitte avec elle !

Mais quoi ! le petit jeune homme ? Il ne savait pas lire encore, ô l'idiot ! dans l'orgueil d'une femme, et le voilà, soudain, soit qu'il fût réveillé par l'enthousiasme universel, soit qu'il voulût montrer son beau jugement, et qu'il était accessible, autant que ses rivaux, à l'admiration pour les étoiles, le voilà soudain, se levant, furieux d'un enthousiasme insensé, qui se mit à crier comme les autres ! Il applaudissait, il criait, il hurlait aux oreilles de madame de Melcy : « Taglioni ! » Alors, on put voir que ce jeune idiot vous avait deux grosses mains rougeaudes, qui faisaient un bruit à assommer un bœuf. Veux-tu bien cacher ces vilaines mains-là, malheureux que tu es !

Ces mains, et l'abandon de sa beauté, par ce maladroit, produisirent sur la dame un effet malheureux. Elle était arrivée à l'Opéra, bien disposée, et si le jeune homme avait su son métier d'amoureux... mais il n'en savait pas les premiers éléments ; et je vis alors, dans son dépit, cette beauté, négligée un instant, tirer violemment le bouquet de sa ceinture, en respirer l'odeur encore une fois, couper avec ses dents, le serpolet fleuri, et jeter de sa main blanche, aux pieds de mademoiselle Taglioni, ces fleurs tant aimées.

En ce moment, madame de Melcy fut admirable. A peine son bouquet était-il tombé sur la scène, elle le regretta, et, se tournant vers les trois hommes, avec un regard suppliant : « Qui de vous me rapporte mon bouquet ? » leur dit-elle, et même il me sembla qu'un rayon de ce beau regard tomba sur moi, qui m'étais bien gardé d'applaudir, et de crier : Taglioni ! Taglioni !

Mais allez donc chercher une fleur, dans cette montagne

de fleurs! Quand ces trois hommes entendirent le vœu de leur souveraine, vous les eussiez vus, dans toutes sortes d'attitudes. Le plus grand répondit, en riant, qu'il aimerait autant chercher une goutte d'eau dans la mer. Le plus gros appela la dame : *Capricieuse!* Le plus jeune, ah! le plus jeune il sortit comme un fou, pour se précipiter sur le théâtre. En même temps, l'homme étoffé donnait son châle à la dame, le gros homme offrait son bras à la dame, et moi, je sortis pour porter mes derniers adieux, et mes derniers compliments, à mademoiselle Taglioni.

En ce temps-là, on entrait sur le théâtre de l'Opéra, sans qu'il fût besoin d'avoir une clef d'or à son habit, et d'être un chambellan. Il suffisait qu'on fût un peu connu du contrôleur, et l'on entrait. Mon jeune homme, haletant, se tenait à cette porte, qui s'ouvrit pour moi, et pour lui. Mademoiselle Taglioni était encore sur le théâtre, au milieu de ce monceau de fleurs, heureuse et triste à la fois; si bien qu'on se sentait l'envie, à la fois, de sourire et de pleurer. Elle était contente; elle était chagrine; elle nous tendait ses petites mains, en nous disant *Adieu!* je pars! je reviendrai! quand tout d'un coup elle se recule, épouvantée, en voyant le petit jeune homme, fourrager au milieu de ses fleurs.

Il cherchait! Il bouleversait ce monceau de camélias, de roses et de jasmins, il s'enivrait à ces parfums, tièdes encore de tant de belles mains qui les avaient touchés! Mais à cet âge infortuné de dix-huit ans, on est semblable au chien de chasse, en quête, pour la première fois, de la perdrix qui s'envole. On va de ci, on

va de là, pas de flair, et pas d'arrêt, à dix-huit ans.

A cet âge ingénu, c'est tout au plus si l'on peut reconnaître une femme, parmi les femmes!... Je dis tout bas à mademoiselle Taglioni étonnée, à quel jeu jouait ce jeune homme, elle fit alors un petit vol en arrière; elle avait l'air de dire à ce malencontreux : — *Cherchez Monsieur, cherchez bien, il est écrit, cherchez, et vous trouverez !*

Cependant, il cherchait... il ne trouvait pas. Il était dans un embarras extrême! Et si loin il était de reconnaître le bouquet de madame de Melcy, qu'il n'eût pas distingué, en ce moment, la fleur qu'avait portée à son corsage, une duchesse, et la fleur dont la courtisane s'était fait une enseigne. Il ne voyait, dans ce monceau, qu'un tas sans nom, dont l'odeur lui montait au cerveau. Le maladroit! Il fit pitié à mademoiselle Taglioni, qui me dit encore une fois adieu, et qui lui tourna le dos.

Cependant, entre une couronne, tressée à l'avance par le prince Galitzin, et le bouquet de la belle lady Frazer, je reconnus les fleurs des champs dont se composait le simple ornement que madame de Melcy portait à son corsage. Eh! je l'avais vu faire, et je l'avais contemplé, tout le soir; il était le seul de son espèce, en cet amas bariolé. Je mis, d'abord, le charmant bouquet dans ma poche, et je dis ensuite au malheureux jeune homme : — Eh bien, Monsieur, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez?

— Hélas! Monsieur, répondit-il, je suis un insensé; je ne sais même pas ce que je cherche. En même temps, il se mettait en mesure de chercher encore, lorsque le théâtre fut envahi par la multitude des danseuses subalternes qui ve-

naient se partager les dépouilles suprêmes de mademoiselle Taglioni.

C'était l'usage, et ces dames se partageaient, brutalement, les fleurs que la déesse avait foulées. Donc plus d'espoir ! Le petit jeune homme était perdu !

Comme il m'avait suivi, pour entrer sur le théâtre, il me suivit, pour en sortir. Une fois dans la rue, il prit congé de moi, d'un air si triste et si malheureux, que j'eus l'envie, un moment, de lui dire : « Allons, courage ! et le voilà, votre bouquet ! » Mais le cœur humain est si bizarre, et l'amour-propre est un si cruel ennemi !

A peine étais-je en mon logis, que je tirais de leur cachette, ces petites fleurs toutes fanées. Qu'étiez-vous devenues, ô fleurettes d'un soir? Un paquet d'herbes ! Le brin de serpolet seul avait résisté, et se montrait, la tête hardiment tranchée ; on voyait encore la trace ardente de la dent blanche, et certainement madame de Melcy ne pourra pas le méconnaître. Eh bien ! le voilà, je le tiens! J'ai donc obéi à la dame, et je reviens, après avoir accompli les conditions que disait son regard. Je posai les petites fleurs sur ma cheminée, et toute la nuit, il me sembla que je me promenais dans les champs, cueillant le *pensez à moi*, la violette et le bouton d'or.

Le lendemain, à mon réveil, mes mauvaises pensées de la veille avaient germé, et porté des fruits abominables. Cruel que j'étais ! j'avais tout à fait oublié le petit jeune homme, et je résolus de reporter son bouquet, moi-même, à madame de Melcy. Ainsi je me fis le plus beau du monde, et j'attendis, impatiemment, qu'il fît jour chez la dame.

Digitized by Google

Il est bien certain que les trois amoureux s'étaient déjà présentés... On leur avait répondu que madame ne voulait recevoir que celui qui lui rapportait son bouquet.

Je les vis donc, passer et repasser, l'un après l'autre, inquiets, malheureux, éperdus. — Bon, me dis-je à moi-même, ils ont perdu le mot d'ordre, et, la main sur mes petites fleurs, je disais tout bas : « Sésame, ouvre-toi ! »

Comme j'étais le moins pressé des trois, j'arrivai juste, à la bonne heure, à l'heure exacte où la dame a piqué sa dernière épingle à sa ceinture, et jeté son dernier regard sur son miroir. Croyez-moi, n'arrivez pas une minute avant l'heure, un quart de seconde après l'heure. Ainsi j'arrivai strictement, à la minute heureuse... On me reçut, dans l'antichambre, avec ce petit regard qui veut dire : Ami, vous n'entrerez pas! Cependant on me fit l'honneur de me demander mon nom. Je répondis que j'étais le chevalier Raymond, et comme j'allais dire aussi mon nom patronymique, une soubrette, assez semblable à la petite servante qui assiste au reniement de saint Pierre : — Et sans doute vous venez, me dit-elle, monsieur le chevalier, pour rapporter à madame... — Oui, mademoiselle, pour lui rapporter son bouquet! — Vous jugez de l'étonnement de la fille! — Et de quatre ! disait-elle, en comptant, sur ses doigts blancs, effilés et menus.

L'instant d'après, elle s'en revint, toute joyeuse, en me disant : — Entrez, monsieur ! J'entrai donc, et je reconnus la belle personne. Elle était en matin, mais déjà très-parée, et contente ; on voyait qu'elle avait bien dormi.

— Monsieur, me dit-elle, il faut vraiment qu'il y ait eu

confusion ; vous me rapportez mon bouquet ? — Oui, madame. En même temps je lui présentais un charmant petit bouquet de madame Prevost, dans lequel j'avais fiché le brin de serpolet. — Oui, madame, repris-je, et tout de suite elle reconnut ce fragment, que sa lèvre avait touché.

Elle rougit un peu ; elle se remit bien vite ; elle affirma que c'était un caprice innocent, et le *je ne sais quoi* qui l'avaient poussée à cette gageure imprévue... Elle ajoutait qu'elle était toute confuse, et qu'elle ne pouvait pas s'attendre à tant de zèle et de passion, pour son service, de la part d'un étranger, quand ses trois amoureux (ici elle sourit gentiment) en se cotisant tous les trois, n'avaient par pu reconnaître et retrouver un des trois bouquets qu'eux-mêmes ils lui avaient envoyés, la veille.

Enfin, elle aimait à parler ; elle parlait à merveille ; elle avait, dans les yeux, toutes sortes de contentements exquis ; elle finit par me demander ce que je voulais pour ma peine, en me priant de ne pas être exigeant... ajoutant, si je voulais lui complaire, et mériter sa reconnaissance *éternelle*, que je remettrais au petit jeune homme, un brin de son bouquet, pour qu'elle pût le *récompenser*, car enfin le bouquet venait de lui, elle l'avait porté, à son intention, et ce n'était pas sa faute, s'il était si maladroit.

Elle se mit à rire, en me voyant sourire.—Allons, fit-elle, un bon mouvement ! Puis elle me donna sa main à baiser.

En revenant, je passai chez madame Prevost, et j'y trouvai le petit jeune homme, invoquant la bouquetière, et la suppliant de lui faire un bouquet, tout semblable à celui qu'elle avait fait la veille.

— Hélas! disait madame Prevost, a-t-on jamais vu la même femme porter les mêmes fleurs? a-t-on jamais refait le bouquet de la veille, et faut-il que vous soyez maladroit, pour avoir perdu mon talisman? Il est perdu, c'est votre faute, et je retrouverais plutôt la *lampe merveilleuse*, que mon serpolet d'hier... Ce fut en ce moment que j'entrai chez madame Prevost. — Monsieur, dis-je au jeune homme, ce brin de serpolet... je ne l'ai pas trouvé; cependant, croyez-moi, prenez celui-ci, il m'a déjà porté bonheur, et présentez-vous, hardiment, à la dame de vos pensées. Justement madame de Melcy donne un bal après-demain, s'il vous plaît, nous irons ensemble, et vous verrez si vous êtes le bienvenu!

En même temps, je lui tendis l'humble petit bois, tout desséché... Il le prit avec méfiance... — Et notez bien, lui dis-je, en l'ajustant, moi-même, à sa boutonnière, que je vous le prête, et que je ne vous le donne pas.

Il me regarda, d'un air si triste, et pourtant il se laissa faire (on a tant de superstition, quand on aime)! et le surlendemain il me vint prendre, pour le bal de madame de Melcy, à laquelle il devait me présenter. Nous entrons. Les deux rivaux étaient déjà dans la place, où ils avaient introduit les plus belles fleurs, et les plus rares. Les salons se remplissaient lentement; la belle veuve était triste et rêveuse. Le jeune homme et moi nous nous présentons; elle me salue, et de cette façon languissante qui veut dire : *A la bonne heure!* quand tout à coup son regard s'anime, et le sourire revient sur ses lèvres : — Bonjour, Arthur, dit-elle au jeune homme; vous venez bien tard, ce soir?

Un mois après (grâce au serpolet), madame de Melcy épousait Arthur, qui portait ce jour-là, à sa boutonnière, mon brin d'herbe. — Arthur, lui dis-je, y songez-vous, et ne savez-vous pas bien qu'il *faut rendre à César ce qui est à César?* Donc maintenant, que mon talisman a produit tout son effet, vous me le rendrez, ce soir.

— Quoi vous rendre, et que vous doit-on, ici, monsieur le chevalier? répliqua madame de Melcy.

—Ce brin de serpolet, Madame, reprit Arthur; monsieur Raymond de Prads me l'a prêté, il y a un mois; il est à lui, et le voici.... En même temps, il faisait mine de me le rendre, avec un gros soupir.

— Par pitié, s'écria madame de Melcy, laissez-le-lui!

— Eh! Madame, au moins me donnerez-vous quelque brin d'herbe, en retour de mon fétiche?

— Tenez, reprit-elle, en baissant la voix, rien pour rien. — Alors tirant de son sein, l'autre moitié de la branche desséchée, qu'elle avait tranchée avec ses dents... Tenez, me dit-elle, et conservez-la, pour l'amour de moi!

Je retournai chez madame Prevost, et je lui racontai mon histoire. — Eh! dit-elle, ai-je fait de la bonne besogne?... Hélas! je ne croyais pas si bien faire. Et vous avez revu madame de Melcy?

— Elle est partie pour ses terres de Normandie, — parmi le thym et la rosée, ajouta madame Prevost.

Mais, hélas! elle n'est plus, la digne femme; elle était bonne, indulgente; intelligente à force d'âme et de cœur; elle est morte, avec la dernière rose de juin. Comment elle est morte et pourquoi, Dieu le sait! Avec elle l'année a perdu son

printemps; le bal a perdu sa plus fraîche parure; le Théâtre-Italien scs roses toujours nouvelles. Elle avait, fait du bouquet, une sciencc; de la plus petite fleur, un langage; elle savait toutes les langues que parlent les roses; elle entendait ce que se disent les marguerites dans les bois; ce que raconte le chèvrefeuille aux vieilles tourelles.

Elle devinait les murmures des violettes sous l'herbe, et les soupirs des dalhias dans les jardins. Elle était la providence aimable et riante de toutes les passions bien inspirées; elle nous avait délivrés de l'élégie amoureuse, du dithyrambe galant, de l'épître à Chloris, de toutes ces poésies badines, qu'elle avait remplacées par les fleurs de son jardin.

Elle n'est plus : la rose a porté son deuil; les violettes l'ont pleurée; elle absente, les camélias ne sont plus que des fleurs dont on se pare une heure, et que l'on jette après. Qui donc, maintenant qu'elle est morte, nous fera tout un drame, avec un brin de serpolet?

Et *le livre de madame Prevost*, savez-vous ce qu'il est devenu?... Madame Prevost l'a brûlé, elle-même, vingt-quatre heures avant de mourir! Elle suivait, d'un regard tranquille et doux la dernière étincelle de ce feu léger, qui consumait tant de serments si peu tenus.

Avec madame Prevost, sont ensevelis tous les mystères du cœur humain qu'elle avait découverts, dont elle seule elle eût écrit l'histoire! O serments, plus légers que la feuille d'automne, parolcs d'amour, paroles légères, vagues parfums, moins fugitifs que ces serments éternels!

Digitized by Google

L'ORGUE

Mais j'ai beau faire et chanter mes symphonies, je ne serai jamais le plus petit musicien de ce bas monde, et cette plume inhabile ne saurait lutter contre un vulgaire flageolet.

L'art d'écrire est semblable à cet orgue merveilleux, qu'un grand organiste avait fabriqué avec tant de zèle et d'amour; mais, l'orgue étant accompli dans toute sa perfection, il advint que celui qui l'avait fabriqué, put à peine en tirer quelques bruits inhabiles. Son merveilleux instrument fut livré aux huées ignorantes... Laissez-moi cependant vous raconter encore cette aventure, empruntée aux *Mémoires d'un Musicien*. Les détails de cette histoire sont d'une extrême simplicité; je n'y veux rien changer, et, s'il vous plaît, nous laisserons parler, ce calme, innocent, et véridique musicien.

— J'étais encore un enfant, mais un enfant de seize ans (c'est le musicien allemand qui parle), que déjà je me croyais un maître. En l'âge heureux que j'avais, on est si jeune! et parce que déjà, mon violon résonnait sous l'ar-

Digitized by Google



Digitized by Google

[illegible]

[illegible] [illegible]usi[illegible] [illegible]

[illegible] [illegible]aître. [illegible]

[illegible] qu[illegible] [illegible]



MUSIQUE DES MONTAGNARDS.

Digitized by Google



Digitized by Google

chet en mille accords, je croyais n'avoir plus rien à faire.

Heureuse présomption de la jeunesse ! Elle change en certitude une espérance; un rêve en réalité; elle va faire, à l'instant même, d'un étudiant, un grand artiste ! Elle fit de mon père un enthousiaste. En effet, mon père, un musicien de la vieille roche, était fier de moi, non pas comme un maître est fier de son élève, mais comme un père est fier de son fils. Du reste, je travaillais, la nuit et le jour. Mon violon était ma vie, et je m'abandonnais, de tout mon cœur, à cette ardeur musicale. Il me semblait déjà qu'au premier jour, j'allais atteindre à la perfection.

Cependant, je n'étais pas le seul obsédé de la même passion, dans notre petite ville allemande. Plusieurs jeunes râcleurs de mon espèce et de ma vanité s'abandonnaient à la même frénésie, et rêvaient les honneurs du *quatrième ciel,* où fut saint Paul. Donc nous eûmes bientôt arrangé un quatuor, le quatuor, ce rêve éveillé de nos beaux jours.

Toute la rue assistait, trois ou quatre fois par semaine, à l'exécution de nos fameux quatuors. Les uns, sous nos fenêtres, et les autres, dans la maison même de mon père, ils écoutaient généreusement nos symphonies, et nous leur en donnions, autant et plus qu'ils n'en pouvaient prendre, en toute une soirée. Ils nous écoutaient, ils nous louaient, ils nous admiraient, ils nous applaudissaient; ils faisaient bruyamment leur partie, en ces concerts de notre éducation musicale. Pour ma part, je ne crois pas qu'en aucun temps de ma vie, il me soit arrivé de jouer du violon, avec plus d'amour et plus d'orgueil.

Un soir d'automne, l'air était doux et limpide, le ciel était

Digitized by Google

calme ; la terre, heureuse et féconde, tournait doucement sur elle-même, avec un mouvement, plus lent que de coutume, et nos violons se ressentaient de tout ce calme enchanté, quand, au milieu du vaste salon de mon père, où nous donnions nos concerts, nous vîmes entrer un homme... un esprit, d'une apparence étrange.

Il portait des chausses étroites, d'une coupe antique et de couleur violette, un pauvre velours usé, et qui avait perdu son éclat ; ses bas de laine, étaient bleus ; ses souliers, très-recouverts, ornés d'agrafes en argent. Tout ce costume était chichement complété par un habit vert-perroquet, que rehaussaient (si le mot n'est pas trop ambitieux), de larges et flamboyants boutons en acier. Pour servir de couronnement à cet habit de l'autre monde, une immense cravate, à peu près noire, étendait ses longs plis. Enfin, au-dessus de la cravate, on voyait surgir une tête intelligente et mélancolique, ornée abondamment de longs cheveux bruns, soyeux et bouclés.

Cet homme était sans sourire, mais ses yeux étaient vifs et ardents. Il entra chez mon père, d'un pas modeste, et voyant dans la salle, une humble place vide, à côté de la jolie et piquante Naurel, ma cousine, il fut s'asseoir à cette place ! Alors, prenant un air attentif, il prêta l'oreille au quatuor.

Cependant la présence de cet étranger nous avait tous frappés de je ne sais quelle peur immense, inexpliquable. A peine il fut assis, à côté de l'aimable Naurel, que la mesure manqua à nos quatre violons. En vain mon père accourut à notre aide (et mon père était un habile musicien), rien n'y

fit; tout le quatuor fut dérangé. Alors l'étranger se leva, vint à moi, et d'un air sévère :

— Jeune homme (il parlait d'une voix sérieuse), votre ardeur vous emporte, et beaucoup trop loin; croyez-moi, vous êtes attaché à un archet, trop fougueux pour vous; c'est un instrument qu'il ne faut pas toucher de cette façon violente, on s'y brûlerait les doigts!

Puis, se tournant vers mes trois confrères en harmonie, il adressa à chacun d'eux, sans trop de précautions, des paroles de reproche, avec je ne sais quel doute sur leur avenir d'artiste, qui rendait ses paroles bien cruelles. Pour moi, j'avoue en ce moment, que je sentis un froid mortel circuler dans mes veines, à l'air méprisant de l'étranger. Quoi donc! Il doutait de mon génie? et moi, qui me croyais, si complétement, un excellent musicien! Cependant l'homme vert ramassa mon archet que j'avais laissé tomber; il prit mon violon de mes mains tremblantes, et du premier coup d'archet, il nous remplit de sa fièvre. En ce moment, je me sentis plus humilié que jamais.

Mais aussi quelle verve, et quel jeu, qui n'avait pas son égal! Quels accords, venus du ciel, et quelles plaintes harmonieuses, tirait l'étranger de cette âme en peine! On eût dit en effet qu'une âme invisible et cachée, en ce bois sonore, était réveillée par un rayon d'en haut. Jamais, même dans mes songes d'été, je n'avais rêvé cet idéal! Certainement c'était un esprit invisible et charmant qui chantait dans mon violon, obéissant aux doigts de l'homme vert.

Quand l'étranger eut posé son instrument, on l'écoutait encore. Aux premières notes qu'il avait laissées tomber de

son archet, toute l'assemblée s'était levée d'un mouvement unanime, et maintenant qu'elle n'écoutait plus, elle applaudissait de ce murmure silencieux, qui vaut mieux que le plus bruyant *bravo!* de ce monde. — Mon père ému, comme nous, d'une tendresse et d'un respect ineffables, fut le premier qui prit la main de l'étranger, et qui lui adressa de sincères paroles de bienvenue. L'homme vert, cependant, rendu à toute sa modestie, hésitait, se troublait, et rougissait de tant d'hommages. Il disait que ces jeunes *maîtres,* pour qui il avait été trop sévère, en savaient plus que lui ; qu'il était à peine, un adepte en ce grand art, et que s'il avait bien joué, c'était par hasard. On l'écoutait! on lui souriait! on l'approuvait! on l'admirait! La foule enfin prit congé, et nous restâmes seuls, l'homme vert, mon père et moi.

Or, dans notre bonne petite ville allemande, il y avait, aux premiers beaux jours de ce même mois de septembre, une réunion de grands musiciens allemands, qui devaient former un savant congrès musical. Donc, sans trop d'imagination, nous fûmes persuadés que l'homme vert était un maître, arrivé nouvellement, pour l'assemblée, et mon père s'empressa de lui offrir l'hospitalité de sa maison : l'homme vert accepta, en nous tendant la main. Le voilà donc notre hôte, assis à notre foyer domestique, en vrai frère de mon père, simple et bon, et savant, Dieu le sait! Surtout son grand et inépuisable sujet de conversation, c'étaient la facture des instruments, et les meilleures combinaisons à employer, pour arriver à des résultats incroyables, et tout nouveaux.

C'était sa manie et sa gloire! Il avait inventé toutes sortes de combinaisons obéissantes aux quatre vents du ciel, une

Digitized by Google

force, une action, une vibration surnaturelles. Tels étaient ses plus fréquents discours... une fois qu'il les avait abordés, l'homme vert ne tarissait plus.

Voilà la vie, exempte de peines, que nous menions depuis quinze jours, dans la maison paternelle, entourant notre bon hôte de tous les soins qu'il méritait, prêtant l'oreille à ses leçons, et le bénissant dans notre cœur, de ses bons conseils, quand il nous disait : « Jeunes gens, aimez la musique, elle est le pain des âmes; elle nous indique le but de la vie ; elle est l'immortalité de la terre. »

A ces bons et dignes conseils, il avait fini par ajouter mille encouragements précieux, disant que, si le premier jour il nous avait trouvés inhabiles, il voyait bien maintenant que la faute en était à la peur qu'il nous avait faite, et que nos quatuors étaient déjà fort supportables. En même temps, le violon à la main, il refaisait les passages que nous avions manqués. Mais si par hasard, survenait un étranger, notre ami s'enfuyait dans le jardin. Il aimait à être seul, ou du moins à être seul, avec nous.

Un jour cependant, arriva chez mon père, un de ses amis, nommé Kurz, riche marchand de bois des environs de Munich. Le bonhomme Kurz, à vrai dire, n'était guère un homme à mon goût : il était riche, et très-avare; il ne savait que vendre, acheter et revendre, et dans cette roue, il tournait, en comptant son argent. Bref, M. Kurz était, à mes yeux, un homme à la façon de tous les hommes, c'est-à-dire un peu moins que rien, pour moi, fils d'artiste, artiste, et qui n'aimais que les artistes. A l'aspect du marchand, l'homme vert sortit à la hâte, mais Kurz

Google

l'avait déjà entrevu et reconnu, et le suivant des yeux :

— Quel homme avez-vous recueilli chez vous? dit-il à mon père; vous avez là un singulier hôte, sur ma parole et ma foi; cependant j'aurais plutôt parié qu'il était au fond de l'eau, que dans votre maison!

— Vous le connaissez donc? s'écria mon père avec une curiosité mal déguisée.

— Si je le connais! dit M. Kurz. Il a longtemps habité mon village; il a nom Beze, il est charpentier de son état : mais c'est un homme fantasque, hébété, endormi, et qui s'occupe assez peu des choses de ce bas monde. Il y a quelque temps que l'orgue de notre petite église, ayant rendu son dernier souffle, la commune résolut d'en avoir un tout neuf; et comme on ne saurait se passer d'un orgue, on se réunit pour aviser. Mais le village est pauvre, et l'on cherchait tous les moyens d'avoir un orgue, au meilleur marché possible, lorsque ce Beze, aujourd'hui votre hôte, après y avoir longtemps pensé, nous proposa, publiquement, ses bons services. Il avait, disait-il, une théorie à lui, une façon de construction dont il était l'inventeur, un problème, heureusement résolu, et pourvu qu'on le laissât faire, il se chargeait de construire l'orgue, à ses frais; il ne demandait que les matériaux.

Il avait l'air si convaincu, son offre était d'ailleurs si désintéressée et si modeste, que pas un ne lui fit la moindre objection. « Compère, lui dit-on, vous aurez le bois, le plomb et le fer de votre orgue, et que Dieu vous inspire! »

Aussitôt donc, voilà mon inventeur qui se met à l'ouvrage; il arrange, il dérange, il prépare; il appartient à son

œuvre; il y passe la nuit, il y passe le jour, il en perd le boire et le manger. Enfin son œuvre est achevée, enfin un orgue immense, éclatant sous les feux du jour, se dresse au sommet du portail ! On criait : au miracle ! et jamais dans notre église on n'avait rien vu de si beau.

Cependant les citadins, les villageois, le seigneur et ses vassaux, le chantre et ses assesseurs, poussés par une indicible curiosité, s'en viennent, de toutes parts, admirer le chef-d'œuvre, et nous accourons tous, nous autres, les notables de l'endroit. Pensez donc, en ce moment, à la curiosité de tout ce monde, à l'attention universelle! A la fin donc, le voilà, le voilà sur son piédestal, cet orgue où va soupirer la prière, où la tempête va mugir, le voilà! Beze cependant nous explique, à sa manière, le mécanisme et la curiosité de son précieux instrument; il entre, éloquemment, dans les plus minutieux détails; il poursuit d'une voix nette, et précise, chacune de ses démonstrations.

En même temps, pour démonstration dernière, et comprenant notre impatience, il se met à l'orgue et, d'une main résolue, il frappe, hardiment, sur les touches nouvelles, des prières, et des tempêtes. En ce moment, Dieu du ciel! nous étions tout oreilles et tout silence... O désespoir! ô déception! Cet orgue aux cent mille voix, ce miracle inspiré, ce rendez-vous des quatre éléments, cette montagne d'harmonie et de lumière... à peine si ces orgues impuissantes ont rendu, sous la main de Beze, un son plaintif. Ce n'était pas même un son clair, limpide, harmonieux, une voix qui chante, ou qui se plaint... c'étaient des bruits rauques, sauvages, confus et sans aucun sens.

Pourtant ce Beze allait toujours, aussi superbe et content que s'il eût construit l'orgue de la sainte chapelle! A la fin le vieil organiste de la paroisse, hors de lui, sort des rangs, impatient de nous montrer son savoir-faire et son inspiration, sur cet instrument si noble et si beau; mais cette fois encore l'orgue est rebelle à toute mélodie. Alors mille brocards de pleuvoir sur le malencontreux ouvrier; alors d'une commune voix, son orgue est déclaré détestable. Enfin, grand tumulte, et le croirez-vous? il n'en fut pas intimidé : il sortit, en jetant sur nous, un regard ironique, et comme s'il avait fait un chef-d'œuvre méconnu. Voilà, mon cher ami, l'hôte illustre, et le grand musicien que vous avez en votre logis.

Ainsi parla M. Kurz, avec cette facilité empesée d'un ignorant, qui se sent assez d'argent pour être un fat. Je ne sais pas ce qu'il ajouta sur le bois perdu, et sur cet inutile instrument dont l'organiste de son village ne pouvait pas tirer un *Kyrie... eleison*, mais à mon compte, il en avait assez dit, et il m'eût été impossible de l'entendre parler plus longtemps. Donc j'entrai dans le jardin pour rejoindre et consoler l'homme vert. Il était à sa place accoutumée, au pied du grand pommier, le visage tourné vers le soleil couchant. Quand il m'eut aperçu :

« — Voyez, me dit-il d'une voix émue, comment le soleil se couche au milieu de sa splendeur! Le ciel entier l'accompagne, et lui dit adieu, pendant que les étoiles, ces divines clartés, s'apprêtent à chanter ses louanges.

« O soleil!... Qu'un nuage, en passant, touche un de ses rayons, soudain le soleil disparaît, vaincu par la nuit.

Digitized by Google

« Telle est l'histoire et l'emblème du Génie; un ignorant, d'un mot, peut le ternir... Attendez une heure, un jour..., le premier souffle aura chassé le nuage, et dissipé le blasphème et les blasphémateurs. »

J'étais profondément ému de ces mélancoliques paroles; je voulus rassurer mon ami, et dissiper sa tristesse. « Eh! me dit-il, je ne crains rien; mon âme ne sera pas troublée par le vulgaire; je sais que le progrès n'est pas chose si facile, et qu'attendre, est tout, en ce monde. La patience et l'exemple de nos pères, nous ont enseigné que toute perfection est, niée et repoussée, en son principe, et que le premier mouvement des hommes, est de n'en pas vouloir. Ce qu'ils ne sauraient comprendre, ils le rejettent; qu'ils rencontrent un diamant brut, ils disent : *C'est un caillou!* Donnez-leur un instrument inconnu, ils l'accusent d'impuissance!... Insensés et cruels!

« Cela leur plaît de souffler dans leurs flûtes poussives; de battre, à coups redoublés, sur leurs tambours féroces; de racler leurs vieilles guitares; de hurler dans leurs vieux trombonnes. Mais donnez-leur quelque machine éloquente, et voisine du ciel, ils vont se récrier, parce que leurs petites mains mortelles n'auront pas su en tirer même une chanson! Otez-les de la routine, ils feront le signe de la croix, comme s'ils avaient vu l'Antechrist! Heureusement après Dieu, le temps est le maître, et d'ailleurs je ne suis pas un organiste, mais bien le constructeur d'un orgue immense, et ce n'est pas ma faute, à moi, si maintenant l'œuvre accomplie, est plus forte et plus puissante que l'ouvrier, si elle résiste à celui qui l'a faite!

« Mon œuvre attend un musicien qui soit digne du génie et de l'inspiration, cachée en ce monceau de cuivre et de bois sonore. Oui certes, je le dirais sur le bûcher de Jean Huss, le bel orgue que j'ai construit, ce grand ouvrage de mes mains, possède une âme... il faut un homme, à présent, qui réveille cette âme endormie. C'est l'histoire du cheval d'Alexandre, il ne pouvait être monté que par Alexandre, il n'obéissait qu'à lui seul. »

En même temps, le soleil jetait un dernier adieu à tout le paysage; la lumière s'en allant, par degrés, remontait au ciel en glissant légèrement, sur les montagnes. « Mon ami, reprit l'homme vert, qu'importe, d'ailleurs, l'âme insensible d'un instrument de bois ou de plomb, quand on pense à l'âme immortelle? Eh! que d'âmes errantes s'en vont dans cette enveloppe de rosée, embaumée au parfum des fleurs! »

Et quand la nuit fut venue : « Allons, me dit-il, allons, mon fils, jouer du violon. »

Peu à peu, cependant, notre ville s'animait d'une foule nouvelle. L'heure du concours musical étant venue, les maîtres accoururent en foule, et de toutes parts. C'était dans toute la ville, à qui donnerait l'hospitalité la plus digne à tous ces grands noms. La musique est l'orgueil et le bonheur de notre Allemagne inspirée. Ainsi, chaque fois qu'un nouvel arrivant nous était signalé, il était reçu, comme un roi; son entrée était un triomphe véritable; nous nous portions sur le passage de tous ces maîtres, pour les voir, pour les applaudir.

Nous vîmes arriver tour à tour les maîtres célèbres : Grawn, l'inépuisable génie qui puisa ses inspirations dans son

Digitized by Google

cœur; Fursch et Hasse, ses deux compagnons fidèles; le grand Téléman, que nous avait confié sa bonne ville de Hambourg; puis le jeune Gasmann, dont l'Allemagne pressentait la gloire future; enfin, nous vîmes arriver une lettre de Gluck lui-même, absent, malgré lui, de cette fête des arts. Gluck exprimait à ses disciples, combien il se reprochait son absence, et sa lettre se terminait par des vœux paternels pour l'art allemand. Ainsi se réunit, dans notre cité glorifiée, un véritable congrès des plus grands maîtres, et tel, que son pareil ne se retrouvera pas dans tout l'univers.

Ces grands hommes étaient, en même temps, les plus simples et les meilleurs des hommes. Leurs conférences étaient presque publiques; elles avaient lieu dans le plus vaste salon de la meilleure auberge de la ville, à l'enseigne de *Sainte-Cécile*, et là, on pouvait venir les entendre et les voir, tant qu'on voulait. Moi, timide et curieux, je ne manquai pas à cette grande fête. Je me glissais entre les tables, je me cachais dans un coin. O bonheur! pendant des heures entières, j'écoutais ces discours merveilleux; je contemplais ces nobles visages. A certains intervalles, les maîtres interrompaient leurs conversations pour s'offrir, les uns aux autres, quelques grands verres d'un vieux vin du Rhin, qui leur réjouissait le cœur.

Un soir, qu'ils étaient tous réunis, et que j'étais à mon poste, à les entendre, la conversation vint à tomber sur l'homme vert. Chacun répéta ce qu'il avait entendu dire d'un musicien mystérieux qui se cachait à tous les regards.

— Par le ciel, dit Grawn, il ne sera pas dit que nous ne

ferons pas connaissance avec un homme de génie et peut-être un infortuné! Mes enfants, laissons-le venir, qu'il soit des nôtres; qu'il parle avec nous, qu'il boive avec nous, qu'il chante avec nous.

Alors moi, tremblant et courageux, je m'avançai au milieu du groupe :

— Mes maîtres, dis-je humblement, l'homme dont vous parlez est en effet, un grand musicien, un génie inconnu, mais vous aurez beau l'inviter, il ne voudra pas venir.

Tout étonnés ils répètent :

— Il ne voudra pas venir ?

Et mille questions se pressaient l'une et l'autre. Alors, les voyant attentifs, je leur racontai l'histoire de l'orgue du village voisin; et comment personne, à ce même orgue enchanté, incompris, ne pouvait tirer même une plainte! enfin, comment c'était là un grand sujet de reproche, un profond chagrin, pour mon ami.

Quand les maîtres eurent entendu cette histoire, ils furent saisis d'une grande ardeur, et d'une pitié profonde.

— Mes amis, dit Grawn, si vous y consentez, demain matin, de bonne heure, un beau jour de dimanche, nous irons saluer cet orgue rebelle, et par le roi David! cela serait étrange s'il y avait, ici-bas, un instrument qui résistât à tant de maîtres réunis.

A ces mots, Hasse et Fursch applaudirent. Téléman ajouta qu'il réfléchirait au moyen de ramener, au pied de son orgue le mystérieux ouvrier qui l'avait fait; le jeune Gasmann s'écriait, en poussant un soupir :

— Mes amis, il y a un homme en ce monde, qui tirerait

des sons de la pierre. Mais où donc es-tu, notre maître divin, où donc es-tu, *Emmanuel Bach?*

Ils se donnèrent rendez-vous autour de l'orgue, à midi, pour le lendemain matin.

Le lendemain, le plus beau jour se levait sur la petite église, qui renfermait l'œuvre inerte et silencience du maître charpentier, lorsque deux hommes entrèrent dans l'église par la porte du cimetière. L'un de ces deux hommes était dans la force de l'âge ; on voyait, sur son large front, la profondeur de ses pensées ; son grand œil bleu brillait d'un éclat calme et doux ; celui qui l'accompagnait était un jeune homme, et d'un frais visage épanoui.

— Maître, disait-il, pourquoi vous arrêter ainsi en chemin? Qui vous pousse, en cette église de village, où rien ne chante, où tout est sombre et muet, à l'exemple de ces tombeaux qui nous entourent? Hâtez-vous maître, hâtez-vous, et ne perdons pas notre peine, à visiter ces tristes murailles. Vous êtes déjà en retard de huit jours, et j'ai bien peur que la réunion des maîtres ne soit finie, à l'heure où vous arriverez.

— Mon fils, dit l'autre, une voix invisible, et qui retentit jusqu'au fond de mon cœur, me pousse à pénétrer dans cette église. Un charme, ici, m'attire et m'arrête, et je crois bien que ce silence effrayant ne tiendra pas contre ma volonté. Hier encore un voyageur nous parlait d'un orgue mystérieux que pas une main mortelle n'a fait résonner! On l'admire, et cependant on le proclame impossible; les plus bienveillants prétendent que ceci est l'œuvre de Satan; tu l'as entendu, ce voyageur appelait cet orgue, le travail du délire.

Allons donc ! Courage! et tentons l'aventure! Allons, et sachons enfin, les fêtes, les prières, et les douleurs que ces orgues peuvent contenir. Toi cependant, mon enfant, prêtes-nous l'aide et l'appui de tes jeunes prières, je vais accompagner sur ce noble instrument, condamné par les gens habiles, la prière du matin.

Ils entrèrent; le maître fut se recueillir, assis devant l'orgue, dont son élève défendit la porte. Bientôt l'église se remplit de fidèles, qui venaient pour entendre la messe du dimanche. A leur tour, les maîtres, exacts au rendez-vous, pénétrèrent sous ces voûtes silencieuses; et (le prêtre était à l'autel) ils se mirent à genoux, en priant.

Tout à coup, un bruit... venu du ciel, fait retentir la petite église. Endormi, il se réveille, et voilà que des sons divins, s'exhalent de cet orgue inspiré, subitement, des plus mélodieuses passions. Les fidèles restent interdits, comme s'ils entendaient un ange; les maîtres relèvent la tête, chacun cherchant, quel est celui d'entre eux qui rend la vie, et l'obéisssance à ces registres muets? Alors ils s'épouvantent en se retrouvant tous, à genoux à la même place, et, le prêtre, lui-même, est saisi d'une terreur secrète. Cependant, l'orgue éclatant de majesté, l'orgue enfin touché par une main puissante, un génie, était, tour à tour, grave, inspiré, sublime, harmonieux, mélancolique; tantôt flûte et tonnerre; louange à Dieu, terreur des hommes; prière, esprit, beauté, lumière, inspiration! On écoutait, on admirait, on restait prosterné.

Dans cette foule, un homme seul, levait une tête hardie, heureuse, et superbe! C'était l'homme vert! Il se tenait près

Digitized by Google

de l'autel, appuyé contre un pilier; sa joie était calme, et son orgueil plein de majesté. A la fin donc, il assistait à l'accomplissement de son rêve!

Il reconnaissait son ouvrage animé de sa pensée, et, dans sa reconnaissance, il regardait le ciel. A la fin, sa pensée était manifestée et comprise. A la fin, sa révélation était complète! Il ne pleurait pas, il ne priait pas; il écoutait à peine; il se croyait le jouet d'un songe; il était le plus heureux de cette heureuse foule émue, attendrie, et passionnée. Enfin, quand il vit que tous les regards étaient fixés sur lui, et que rien ne résistait plus à ce triomphe éclatant de toutes les puissances de l'harmonie, il sortit de l'église, en s'inclinant devant ces orgues sublimes; et la messe continua.

La messe achevée, aussitôt les maîtres se pressèrent à la porte de l'orgue, encore frissonnant et plein de fièvre. Ils se hâtaient pour savoir si sainte Cécile elle-même, l'amie et le chef-d'œuvre de Raphaël, n'était pas descendue exprès, du ciel, pour lui prêter son souffle inspirateur?

— La porte s'ouvrit, — ils s'écrièrent tous; — Emmanuel Bach! -- Emmanuel Bach!

C'était lui-même, Emmanuel Bach! — Mes amis, dit-il, bonjour, voici votre frère arrivé; mais où donc est l'homme de génie, où donc est-il le sublime artiste, à qui nous devons ce chef-d'œuvre? Il faut que je l'embrasse, ou plutôt que je me prosterne à ses pieds!

Et les maîtres répondirent, au divin Emmanuel, que cet homme était invisible, et les maîtres ajoutèrent: — Viens déjeuner, notre maître, à l'enseigne de *Sainte-Cécile*.

Le soir venu, Emmanuel Bach et Grawn se promenaient

dans le jardin de mon père. Ils cherchaient, ils appelaient mon ami, l'homme vert. A la fin, ils le trouvèrent, sous son arbre favori ; mais dans quel état, ô ciel ! La tête de mon pauvre ami s'appuyait sur le tronc noueux du vieux pommier ; son œil encore ouvert, cherchait les derniers rayons du soleil ; ses mains étaient étendues sur ses genoux.... aucun mouvement de son cœur !

Je me précipite, Emmanuel Bach se précipite, Grawn relevait cette noble tête, on l'appelle !... Il ouvre les yeux, ses mains se dilatent comme s'il voulait jouer de l'orgue, enfin, à l'aspect des maîtres étrangers :

— Ah ! dit-il, vous ici, mes maîtres ; ah ! vous ici, Emmanuel Bach, vous, mon Dieu de ce matin. Hélas! pardonnez-moi, si je ne vous reçois pas avec tout le respect qui vous est dû ; l'émotion m'a tué ; je succombe sous le bonheur ; je suis écrasé par ces mystères, adieu ! adieu ! Soyez heureux, vous qui sauvez ma gloire, adieu ! Je meurs.

Et comme il vit ces bonnes gens qui pleuraient :

— Oui, dit-il, je puis mourir ; Grawn à ma gauche, Emmanuel Bach à ma droite !

Puis se tournant vers moi, il me tendit la main.

— Adieu, mon fils, me dit-il ; vous, mes maîtres, bénissez-moi !

Les derniers rayons du beau soleil emportèrent l'âme de mon ami, dans un nuage empourpré ; le doux crépuscule tombait sur ce cher visage, comme un filet d'argent. Dans le lointain, tout faisait silence pour une simple et pieuse mélodie mortuaire, qui s'échappait de la flûte et du cœur de Grawn !

—



Digitized by Google



MUSIQUE DU BERGER.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

GUITARE

Quand je songe à ceci, que pour mettre en belle humeur une chanson, rien qu'une chanson de Haendel, je vis, un jour, un orchestre établi sur deux cents pieds de largeur, et cent pieds de longueur! L'orchestre était composé de 76 premiers violons, 74 deuxièmes violons, 50 violes, 50 violoncelles, 50 doubles basses, 8 flûtes, 8 hautbois, 8 clarinettes, 8 bassons, 12 cors, 6 trompettes, 6 cornets, 30 ophicléides, 8 serpents, 9 tambours, deux paires de cymbales, une grosse caisse, 6 petits tambours; total 385 exécutants. Une chanson! une chanson! Le chœur comptait plus de deux mille voix, du plus beau timbre, animées du plus vif enthousiasme, et de la plus violente admiration!

Pour dominer, pour discipliner, encourager et glorifier cette armée harmonieuse de trois mille artistes, attachés à la même œuvre, un orgue immense, avec ses registres mugissants, de seize et de trente-deux pieds, était sorti des ateliers de MM. Gray et Davisson... Luttez donc, ô plume éphémère, ô plume insensée et frivole, contre cet orgue aux

registres gigantesques, et contre ces deux mille exécutants.

Non! ces grands bruits ne conviennent pas à mon humeur. Ils me gênent, ils m'attristent, ils accusent mon impuissance; ils me laissent calme et froid au milieu de cette émeute de tous les bruits que peuvent enfanter, en s'accordant bien, le cuivre et le fer, le bois et le crin, le souffle et le marteau, l'ophicléide et le violon, la flûte et le tambour. Malheur à la poésie, et malheur à la musique aussi, si elles ne pouvaient pas se contenter, à meilleur marché que cet orchestre, aux proportions infinies! L'orgue aux registres sans fin, impose silence au tonnerre, et fait pâlir la trompette. A la bonne heure; mais une simple guitare, aux mains de don Juan, une guitare excitante aux accords provocants, réveille, en sursaut, la ville endormie, appelle à son balcon la fillette en simple habit de nuit, et remplit toutes les âmes de vingt ans, de la sérénade amoureuse.... et de l'amour.

Un jour deux chanteurs italiens, Lenesino et Farinelli, se rencontrent dans le même opéra. Lenesino représentait un tyran farouche, et Farinelli un héros malheureux, que le tyran retenait dans ses fers. Pas un seul comparse, et pas de chœur sur le théâtre; à l'orchestre, un *forte-piano*, comme on disait alors, pour indiquer une vulgaire épinette.

Et chacun d'écouter, de toute son âme. En ce moment, Farinelli, le jeune prince inconnu et persécuté, chantait sa plainte. Il chantait, d'une voix touchante, avec tant de grâce et de douleur; ses beaux yeux se remplissaient de tant de larmes naturelles; sa misère avait un tel accent; si vraie était sa passion, si triste était son appel, que Lene-

sino le tyran, oubliant son rôle, et vaincu par cette voix éloquente, se jette aux pieds du jeune prince, et lui pardonne.

Ouvrez les portes ! s'écriait le tyran. Brisez ses fers! qu'il soit libre! et donnez-lui mon plus beau cheval!

A Dieu ne plaise que je coupe
La gorge, à qui s'en sert si bien!

Et voilà pourtant, à quels résultats inespérés on arrive avec un simple chanteur!

Certes, je ne voudrais pas médire, ici, de la chanson de Haendel, et de ces trois mille artistes! Je rends tous les devoirs qui lui sont dus, à cette armée : hautbois, tambours, clarinettes, orgue et bassons, grosse caisse et tambours; mais l'été passé, dans un coin de bosquet, sous un vieil arbre, au bruit d'une eau claire, et qui s'en va, jasante, je lisais, ne vous déplaise, une antique et mélancolique chanson :

Confus en mes pensers, je resve nuit et jour,
Je n'ayme point le Louvre, et si je fuis la cour
Je combats la fortune.

Le soleil dans le ciel me semble mal placé;
L'ordre des éléments me semble renversé;
Le monde m'importune.

Le temps qui court n'a rien do quoy m'entretenir.
J'ai regret du passé, j'ai peur de l'advenir :
Mon ombre me fait ombre.

Quelquefois dans Paris je me trouve égaré;
D'autrefois dans ma chambre étant seul retiré,
Je me fais trop de nombre.

Quelque riche argument que traittent les autheurs,
En ma mauvaise humeur les croyant tous menteurs,
Je ne saurois les lire.

Et pour quelque sujet qui puisse délecter,
Si mesme un grand démon me le venoit dicter,
Je ne saurois l'escrire.

Je demande le jour, dedans l'obscurité ;
Je demande la nuit, quand je vois la clarté :
Je crains ce que j'espère.

Je voudrois bien souvent, être parmi les morts,
Et peu de temps après j'en conçois des remords.
Pour vouloir le contraire.

Amaranthe et Dorinde avecque leurs attraits,
Ne me touchent non plns que font les vieux pourtraicts
Du bon roy Charlemagne,

Et pour voir, à la cour, de parfaites beautés,
Je cherche les ouvriers avec les nouveautés
Qui sont en Allemagne.

Pour dormir à repos j'intente des procès,
Pour vivre sans chagrin, je souhaite l'accès
De quelque fièvre quarte.

Et pour estre seigneur de la terre et des cieux,
Je porte tout d'un coup, et la main et les yeux
Sur le globe et la carte.

Quand le temps est serain, je demeure à couvert;
S'il plout, le nez au vont ot le visage ouvert,
Je fais ma promenade;

Et cherchant les endroits par où s'égoutte l'eau,
Si je n'avois mouillé ma botte et mon chapeau,
Je reviendrois malade.

Digitized by Google

La teste entre mes mains, veillant tout endormy,
Sans pouvoir distinguer l'amy de l'ennemy.
Je suis à la fenestre.

Là, tout le long du jour, mâchant des curedents,
Je me cache en public aux yeux des regardants
Qui me veulent connoître.

Si j'ai dedans le cœur des sentiments divins,
Quand je suis à l'église et qu'un des quinze-vingts
M'approche et me salue,

Jurant contre ces gens qui meurent à tastons,
Je prends d'un même temps leurs plats et leurs bastons
Et les porte en la rue.

Voilà comme je vis depuis deux ou trois mois,
Incertain souls quel ciel ny dessouls quelles lois.
Scachant ce que j'ignore.

Et quand j'écris ces vers mon ange m'est témoin,
Les dictant par mépris, sans y prendre du soin
Comme je resve encore.

Le pape dont l'esprit reigle si bien les mœurs,
Qui ne t'a jamais vu de mauvaises humeurs,
Prends en gré le caprice,

Et permets que j'oppose à tes perfections
Les bizarres desseins de mes affections,
Tes vertus à mon vice.

Que dites-vous de ma complainte? Elle a deux cents ans déjà; la cantilène en est douce, et l'accompagnement en est vieux. Cependant cela n'est pas sans grâce et sans charme. On se dit ces choses-là à soi-même, on se les chante, et l'on se console de l'absence du grand orchestre!

Hélas! j'ai beau dire, et me moquer des soixante-seize

premiers violons, des soixante-quatorze seconds violons, des trente ophicléides, des vingt tambours et des trente serpents de l'orchestre de Haendel, ces trente serpents me mordent le cœur, ces ophicléides excitent mon envie, et je suis pris d'une rage muette, à entendre ces trois grosses caisses, et les dix-huit petits tambours. Et remplacer, juste ciel! ces trois mille exécutants, par une guitare! O guitare, instrument de dommage! O guitare, instrument perclus, nauséabond, enchaîné, gabionné! Et comme, à cette heure, quand je touche à la fin de ma symphonie et de mon livre, je comprends la mort funeste de ce gentilhomme espagnol qu'on appelait, par dérision, le Paganini de la guitare!

Il vivait, d'une vie obscure, impuissante, agacée, attachée au crin-crin de cet instrument funeste! Il vivait cherchant, essayant, raclant, ratissant, raturant mille accords imparfaits, on peut le dire, en frôlant d'un doigt enfiévré, ces cordes misérables, inertes, impuissantes, fatiguées. Quelle peine, il avait à tirer de ce bois mûr, une idée; à poser sur cette corde hébétée, une passion; à marier l'une à l'autre, ces chanterelles imbéciles; à parcourir ce manche absurde où la note, encadrée entre deux échelles, s'arrête au moment juste, où peut-être elle va chanter.

Hélas! le malheureux guitariste! Il avait, trente ans de suite, amusé son génie avec ce jouet de muletier andaloux, avec cette machine à castagnettes. Les castagnettes et la guitare, en effet, sont deux amies, deux cousines, deux joueuses de cabaret, de grande route et d'hôtellerie. Elles servent au même délire, elles agitent les mêmes jupons.

Je suis sûr que l'Espagne a possédé son Paganini *castagné-*

tiste. Et *tic!* et *tac toc!* Bref, quand il eut bien trimé dans cette galère absurde et ridicule, don Francisco Huerta y Caturla, le Paganini de la guitare, a fini par se tuer, d'ennui, de fatigue et d'hébétement, à Nice même, en ce lieu charmant et italien, *où fleurit l'oranger*. Il s'est tué, au plus beau moment de sa vie; en pleine force, en plein exercice de son art, il s'est tué!... Et si profonde était la conviction générale du genre humain, qu'un guitariste ne peut pas mourir de sa belle mort, que le monde, oublieux des petites fêtes que lui donnent les petits artistes, n'a pas même voulu savoir pourquoi donc ce brave homme attentait à ses jours?

Pauvre Huerta! Pour lui, peut-être, et pour lui, seulement, il eût mieux valu être un frêle écrivain, tout simplement, un écrivain de feuilles légères, un faiseur de symphonies sans orchestre; un faiseur de feuilletons, et autres petites machines ailées, qu'une heure apporte et remporte; il eût fini par s'accoutumer à ces petites misères. L'habitude, et la conscience intime de la pitié qu'il inspire aux gros bonnets de l'ordre des lettres, l'eussent maintenu dans une modestie intelligente et salutaire. A force de vivre et d'écrire, honnêtement et légèrement, sans autre espoir que de briller une minute, à la façon des lucioles qui brillent dans l'herbe, un soir d'été, il se fût mis à saluer jusqu'à terre, les historiens, les poëtes, les prosateurs, les conteurs, les chanteurs, les économistes, même les économistes, et digne enfin de ces humiliations quotidiennes, il se fût consolé, en pensant qu'on finirait par reconnaître un jour, qu'à tout prendre, il valait mieux que sa profession.

Il eût fait, ce don Huerta, un assez bon improvisateur au

bas d'un journal. Oui-da! mais un guitariste, à quoi bon? Un malheureux qui jouait d'un si petit instrument, auquel cependant il avait donné des dimensions fabuleuses, que nous importe ou sa vie ou sa mort? — Il s'est tué, tant pis pour lui.

Il ne s'est pas tué, mais il est mort! la belle avance! Et nous autres, qui sommes là, tout exprès pour ces oraisons funèbres, entre le *oui* de celui-ci, et le *non* de celui-là, nous ne savons plus comment cet homme est mort?

Nous l'avons tous connu, ce don Francisco Huerta; c'était un petit homme intelligent, triste, ou plutôt sérieux, avec d'énormes passions, auxquelles il obéissait en esclave. Espagnol au dernier point, ambitieux, mais qui cachait son ambition, tant il avait honte d'être un ambitieux joueur de guitare et de s'être attelé à ce misérable chariot. Il était né cependant, musicien comme tant d'écrivains de petites choses sont, en effet, de véritables écrivains, et si vive était sa pensée, et si puissante était sa mémoire, à reproduire et à comprendre les belles choses, qu'à la première représentation de *Guillaume Tell* (il y était, perdu dans la foule), comme, à minuit, les amis de Rossini, ses fanatiques et sincères amis, se pressaient autour du maître, applaudissant au chef-d'œuvre, et tout éblouis de ces ineffables splendeurs, Huerta vint, qui, d'une main sûre, et vibrante encore sous l'admiration la plus sincère, chanta, sur sa guitare, et d'un bout à l'autre, ce merveilleux *Guillaume Tell*, qu'il n'avait entendu qu'une fois!

C'était étrange et c'était touchant, ce jeune homme à la main brillante et légère, qui frôlait, sur ces cordes

rebelles, le chef-d'œuvre à peine éclos ! Plus son âme était remplie, et plus le monotone instrument semblait indocile à ces larmes, à ces passions, à ce génie, à ces douleurs. Le chef-d'œuvre, entre ces cordes inertes, hésitait ; il se lamentait ; il appelait l'orchestre ; il appelait les voix de ses chanteurs ; il ne savait pas pourquoi il se voyait enfermé, soudain dans ces quatre absurdes morceaux de bois, ennemis de la mélodie, et frappés d'une stérilité presque invincible !

Et cependant le pauvre Huerta, sans se décourager, domptait, à force d'énergie et de volonté, ces cordes infidèles, ces cordes malsonnantes, plutôt faites pour étouffer, le soir, la voix chevrotante de quelque amoureux transi, au pied d'un balcon entr'ouvert, que pour reproduire, à l'oreille du maître une œuvre magistrale, une merveille, un poëme éclatant de tous les feux du jour. Ah ! bataille entre le musicien et son triste interprète ! Ah ! lutte étrange du chef-d'œuvre, qui ne veut pas être réduit à ces dimensions enfantines, et de cette énergique volonté virile qui ne veut pas céder à ces quatre mauvaises cordes, tendues sur un mauvais morceau de bois !

Cependant tout le monde écoutait le guitariste, arrangeant et récitant *Guillaume Tell ;* Rossini lui-même, étonné de se trouver si grand et si petit, tout ensemble, et que du choc de ces ridicules boyaux pût sortir une espèce d'écho, qui n'était pas sans puissance et sans charme. — Il faut que je sois vraiment un grand artiste, pour ne pas être écrasé dans ces ridicules remparts, se disait Rossini, à lui-même... Et cependant il écoutait. Il écoutait... parce qu'il s'écoutait !

A la fin, et quand ce pauvre homme haletant eut raclé

Digitized by Google

le *suivez-moi!* de toutes ses cordes, et de toutes ses forces, — « ah ! *povero!* s'écria le maître, où diable as-tu pris ce chaudron de malédiction?... » On se mit à parler d'autre chose, et tout fut dit.

C'est pourtant parce qu'il a perdu sa vie à chercher une âme, au fond de cet instrument stérile, que me voilà tout rempli de sympathie et de pitié pour ce pauvre Huerta. Ingrats que nous sommes! Nous n'avons d'honneurs et d'admiration, que pour les machines bruyantes. Nous célébrons les pianos, les violons et les harpes sonores, nous dressons des autels au violon, et des temples à la basse; arrive un joueur de flûte, on s'incline; un frappeur de tambour, on le suit en sa voie, et soudain, d'un coup de baguette, il va faire de chaque bourgeois à sa suite, un héros, prêt à partir pour l'armée... En avant! marche! et partons, se dit le bourgeois.

O puissance absurde et sans rivale, de la trompette et du tambour! L'ophicléide, oh! oh! le bugle, ah! ah! Sax est une armée, il est tout une armée, il est tout un monde, il est la guerre, il est la bataille; il fait honte au canon; il fait peur à la bombe; il a brisé, pour les rétablir, cent fois plus puissantes, les trompettes de Jéricho. Entendez-vous l'orgue hurlant? Il est la tempête même! Il dompte la terre, il abaisse les cieux! L'orgue, une prière, une cantate, et le cantique universel! Que dites-vous aussi du cornet à cylindre *omni-tonique*, et même du cornet-clairon, le *clarino* par euphonie? On les couronne, on les décore; ils tiennent dans leurs plis de cuivre et d'airain, la gloire et la victoire, le *De Profundis* et le *Te Deum!* Mais la guitare! Ah fi! la guitare... Un cri, une plainte, un gémissement, un bêlement, un fris-

son, tout au plus une élégie... Avouez qu'à jouer de ce *tic! tac!* toute sa vie, il y a de quoi porter, sur soi-même, des mains violentes?

Encore si l'homme avait le bon sens de se contenter de l'instrument qu'il joue, et des sons qu'il en peut tirer... l'homme et l'instrument finiraient par s'entendre, et ne mourraient pas, l'un par l'autre. Huerta est mort à la peine, pour avoir voulu tirer de sa malheureuse guitare, un bruit qu'on écoute. Il l'avait prise en amitié, en sa qualité d'Espagnol, et pour cette ingrate, il s'abandonna à tous les délires de la passion. La nuit et le jour, malade et bien portant, riche ou pauvre, il s'était attaché à cette peine, à ce labeur; et comme il avait, en lui-même, les plus grandes qualités du musicien, jamais il n'était content de son œuvre. Il ne se reposait jamais; il était vraiment, comme on l'appelait : « le *Paganini de la guitare.* » Autant que Paganini, Huerta s'était donné de peines illustres; autant que Paganini, il s'était imposé de labeurs inconnus. Vous le plaindrez, vous tous à qui la fortune contraire impose un instrument rebelle à vos efforts. Vous la plume, et vous le crayon, vous plaindrez cette guitare haletante, et ce malheureux artiste, incapable de toucher à l'idéal qu'il a rêvé!

Ainsi l'auteur de *la Henriade*, lorsqu'il veut atteindre au poëme épique, l'instrument se brise entre ses mains impuissantes. Notez bien que le pauvre Huerta, dans cette lutte, avec sa guitare, était sa propre dupe. A force d'entendre au fond de son cœur, toutes sortes de chants mélodieux, il avait fini par les entendre aussi sur sa guitare; il pinçait la corde avec rage, et la corde rendait un son sec et plaintif!

Digitized by Google

Il se figurait que cette plainte était touchante, et que cette colère était, tout au moins la colère d'Achille.

« O guitare, chantons la colère d'Achille! » et l'instrument violenté répondait par un strident accompagnement. Ils étaient deux, lui et son instrument, sa guitare et son esprit, son bruit et sa chanson, sa poésie et sa musique, et tant qu'il était seul à écouter son fronfron, il était content, il criait : *Victoire!* Il se croyait immortel, porté sur les ailes d'une si douce et si ferme espérance... hélas! Mais aussitôt qu'on l'écoutait, il retombait dans la réalité, dans le désespoir. Pas une âme qui le voulût suivre, à travers ces obstacles infranchissables, pas un esprit qui le voulût comprendre! Il était semblable à ce montreur de lanterne magique : il tient sous sa main, Mme la Lune et M. le Soleil, avec toutes les étoiles du firmament radieux; rien ne manque à ce grand spectacle, il a, seulement, oublié d'allumer sa lanterne; que dis-je? Il avait bel et bien allumé sa lanterne... un coup de vent a tout détruit.

Ainsi le poëte... aussitôt que son poëme est achevé, ainsi le romancier, quand il a traversé tant d'abîmes, l'historien, après qu'il a raconté les actions humaines, dès lors ils sont contents, ils chantent victoire, ils appellent à leur aide, les nations prosternées, le monde attentif. Accourez, peuples, nations, rois, armées, philosophes, beautés, jeunesse, vieillards, je suis votre poëte, et mon œuvre est vôtre... O vanité de tant d'espérances, impuissance d'un si frêle instrument, ton poëme est mort, ton livre est mort, ta symphonie est morte, et ta guitare a chanté ce que tu ne voulais pas chanter : « Mon luth rebelle n'a chanté que les amours. »

Digitized by Google

Ce pauvre Huerta! je comprends bien qu'il soit mort, plus malheureux que le jeune Werther. Quelle peine en toute sa vie, et que de zèle à tirer la vie et le souffle d'un cadavre! En vain il appelait à son aide, toutes les forces de son esprit, en vain il répandait, sur ce bois mort, son feu, son goût, son génie... à peine si l'écho froncé lui rendait un bruit, une plainte, un accent, un accord. Et plus il ajoutait de cordes aux anciennes cordes, plus il compliquait ce perfide instrument de ses supplices, moindre était l'effet, moins grande était l'attention, plus confus, et plus étouffés étaient les mille bruits que ses deux mains et toute son âme faisaient surgir de ce coffre, et disons mieux de ce gouffre homicide. Quel supplice et quelle gêne! Il y eut un homme, un saint, qui jetait au feu Perse le satirique. « Va brûler, disait-il, puisque tu ne veux pas t'éclairer. » Le procédé était un peu rude, il était juste. Lui-même, Alexandre le Grand, ne pouvant le dénouer, a tranché le nœud gordien.

On ne dit pas comment s'est tué le guitariste Huerta, c'est pourquoi je crois à sa *belle* mort. Comment d'ailleurs peut se tuer un guitariste? Rien ne lui va : ni le fusil de Sautelet, le poignard d'Othello, le pistolet de Léopold Robert, le rasoir d'Antonin Moine, encore moins la mare où s'est jeté le baron Gros. Un guitariste? A-t-il cherché, comme Gérard de Nerval, quelque rue obscure, et un bout de corde, à l'orifice d'un égout? S'est-il précipité, comme Escousse et Lebras, dans la vapeur du charbon fétide? A-t-il avalé la clef de son poëme, comme a fait Gilbert? Non, non, vous avez beau dire, Huerta ne s'est pas tué lui-même, il est mort d'ennui, de fatigue et de langueur!

Un guitariste, ô ciel ! ne peut pas mourir de la mort de Caton. « O guitare, tu n'es qu'un nom ! »

Mais quelle que soit la mort d'Huerta, le guitariste, s'il n'a pas porté, sur lui-même, des mains violentes, tout au moins (de là, sera venue la confusion : ils auront pris le guitariste pour la guitare), je suis sûr qu'avant de mourir, il aura brisé l'abominable instrument qui fut la cause de sa mort, et voici comme il aura parlé :

Puisque rien n'a pu te fléchir, et te faire obéissante à mes rêves intimes, puisque ma joie et ma douleur, mes plaintes et mes larmes, mes heures contentes, mes heures désolées, ma jeunesse et mon âge mûr, et ma vieillesse approchante, n'ont jamais pénétré ta masse inerte et sourde, ô bois insensible et mal dégrossi, puisque mon génie et ma volonté, et mes meilleures inspirations sont tombées inutiles, sans force et sans écho, dans tes profondeurs muettes, dans tes affreuses ténèbres où le rire et la plainte produisent, tout au plus, le même son, puisqu'en vain je t'ai supplié, charmé, encouragé, adoré, te donnant le meilleur de ma vie, et conservant pour moi, la peine, la fatigue et la honte, avec toutes les misères de l'abandon ; puisque à ton peu de foi, à ton néant, je n'ai jamais dû un moment de fête, pas une amitié, pas un amour, pas un sourire de la foule, et pas un regard de la fortune, ô vil instrument de mon impuissance, ô boulet que j'ai traîné, galère efflanquée dont j'étais le galérien, quand de toi, rien n'est venu, rien n'est resté, pas un refrain, pas une larme et pas un soupir, je veux, maintenant, me venger, à mon tour, je veux te faire expier tes trahisons et tes parjures !

Digitized by Google

Je te veux briser, idole infime d'un bois rongé des vers, je te veux écraser entre mes mains brisées, sur mon cœur éperdu, sur ma poitrine haletante, sous mes pieds, et que tes fragments soient voués aux flammes, et que tes cendres soient jetées aux vents du nord, et que rien ne reste, avant ma mort, des inspirations misérables de ma jeunesse. O bois déshonoré, instrument honteux, tu es le meurtre, et le profond désespoir de l'homme qui naguère, ne vivait que pour toi, et par toi!

Va-t'en d'ici! loin de moi, loin de mes yeux! Brisons le bois, brisons la corde, et brisons l'âme, et brisons le manche où ma main gauche allait et venait, torturée et brisée à plaisir.

Ainsi il parle, et cependant il hésite; sa guitare brisée est son arrêt de mort. Ah! que d'amertume et quels tristes retours sur lui-même! On l'appelait, de son vivant, un second Paganini.... Paganini, de quatre cordes en a brisé trois, et cependant, sur la quatrième corde, à son violon, il remuait le monde, il enchantait les mêmes gens passionnés qui avaient entendu chanter la Malibran, qui avaient applaudi aux tonnerres de Frantz Listz, qui s'étaient enivrés à votre source inépuisable, ô Meyerber. La quatrième corde à Paganini, c'était tout dire! Hélas! ce pauvre Huerta, non-seulement il n'avait pas brisé une seule corde à sa guitare, mais encore il en avait ajouté quatre autres, et parmi ces huit cordes, il n'a pas rencontré la chanterelle de la renommée, et la grosse corde de la gloire.

— Non, non, le malheureux, avant de mourir, il ne veut pas laisser son abominable instrument sur la terre de Meyerbeer et de Rossini; c'en est fait, il n'a plus rien

à demander à ces cymbales, à ces grelots, à ce tapage, à ce crincrin.

Il a donc brisé sa guitare, afin que personne après lui ne tentât ce que lui-même, il avait essayé vainement, puis il est mort, brisé à son tour; il est mort à la peine, uniquement tué par sa guitare, et ses amis, en guise d'oraison funèbre, en ont fait un suicide!... Il avait à peine l'âge du maréchal de Saxe quand il est mort. — « Monsieur de Sénac, disait le maréchal de Saxe, j'ai fait un beau rêve, » et il s'éteignit doucement.

Que cette guitare assassinée, et ce guitariste enseveli sous les débris de ce triste instrument, apprennent aux artistes malheureux à respecter, quel qu'il soit, pourvu que ce soit un honnête instrument, l'instrument qui les fait vivre; au contraire, si vraiment c'est là un grand malheur de s'acharner à des flûtes ingrates; eh bien! je préfère au Robin qui se tue et qui meurt, le digne Robin qui se souvient de ses flûtes, et qui en joue encore à l'occasion.

Sa flûte, et ton violon, ta harpe, et ta guitare ne peuvent pas te donner la fortune et la gloire; eh bien, mon ami, il est juste, il est sage, et ce sera bien fait, que tu en prennes ton parti. Tu ne chanteras pas pour la foule... à la bonne heure, mais tu chanteras pour ton voisin, et si tes voisins sont bientôt las de te prêter une oreille attentive, alors tu chanteras pour toi-même; inconnu, mais content, content de toi, parce que tu auras demandé à ton art tout ce qu'il pouvait te donner; content des autres, parce que, du moins, tu n'auras pas fatigué leur attention.

Peut-être aurais-tu mieux fait de choisir un instrument

Digitized by Google

plus facile... on ne choisit pas toujours sa flûte, ou son violon.

C'est la loi! Tel était né pour sonner de la trompette, au milieu des armées et pour donner au dieu Mars le signal de la bataille, qui agite, au milieu d'une nuée de grisettes, les grelots du bal Mabille! Le plus sage est d'en rire, et d'attendre... Une heure arrive enfin, où tous les concertants sont égaux dans le grand orchestre, et dans le douloureux concert-monstre du genre humain!

Ici-bas, la grande affaire, la voici : ne soyez pas un trop grand musicien, si vous êtes destiné à pousser le tampon de la grosse caisse, ou bien prenez garde à n'être pas trop maladroit, si le chef d'orchestre vous confie un des premiers violons de sa symphonie. Il est heureux, celui-là, qui est un petit artiste, et qui souffle, ingénu, dans un petit instrument, Francisco Huerta était un grand artiste qui s'était épris d'une machine ridicule : imaginez M. de Turenne orné des galons de caporal, ou le grand Condé, remplissant l'office de sergent-major!

De la guitare, en toute chose, en poésie, en vaudeville, en éloquence, en livre, en poëme, en romances, en chansons, il y en a qui vivent, et le nombre en est grand, de ces virtuoses habiles, de ces virtuoses heureux. D'autres en meurent, et ceux-là ne sont pas les plus sages. Pourquoi mentir? Pourquoi briser un pauvre instrument, qui te donnait tout ce qu'il pouvait te donner? Au contraire, un homme heureux, disons tout, un homme heureux et sage... il ne jouerait que de la guitare, il devrait l'aimer, l'honorer et la défendre. Il était fait pour elle, elle était faite

pour lui; elle et lui, ils se murmuraient, doucement, l'un à l'autre, une élégie, à leur usage.

O ma guitare! amie intime de mes beaux jours; doux accompagnement de ma poésie amoureuse; esprit que j'avais; chansons que j'ai chantées; poëmes écrits par moi; fête de mes printemps; consolations de mes hivers; ma dernière camarade et ma suprême compagnie, il n'y a plus que moi qui t'interroge, il n'y a plus que toi qui me répondes, ô ma chanson, ô ma complainte, ô mon ode à Lydie... ô mon *De Profundis!*

FIN.

363109

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google


Digitized by Google

PUBLICATIONS RÉCENTES DU MÊME ÉDITEUR

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE.

Par MM. Jules Janin et Gavarni. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 15 magnifiques dessins de Gavarni, gravés sur acier. 1857 . . . . . 16 fr.

VOYAGE PITTORESQUE SUR LES BORDS DU RHIN.

Par M. Edmond Texier. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 24 gravures. 1858. — Broché. . . . . 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN HOLLANDE ET EN BELGIQUE.

Par M. Edmond Texier. 1 superbe volume grand in-8°, illustré de 23 gravures sur acier, par MM. Rouargue frères, dont 4 coloriées au pinceau. 1857.

PARIS ET LES PARISIENS AU XIXe SIÈCLE.

MOEURS, ARTS ET MONUMENTS

Texte par MM. Alex. Dumas, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Paul de Musset, Louis Énault, Dufayl ; illustration par MM. Eugène Lami, Gavarni et Rouargue. 1 splendide volume grand in-8°. . . . . 28 fr.

CONSTANTINOPLE ET LA MER NOIRE.

Par Méry. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 22 gravures, par Rouargue, dont 6 coloriées. 1856 . . . . 20 fr.

MALTEBRUN. — GÉOGRAPHIE COMPLÈTE ET UNIVERSELLE.

Par Maltebrun fils. Nouvelle édition, continuée jusqu'à nos jours d'après les documents scientifiques les plus récents, les derniers voyages et les dernières découvertes. 8 gros volumes grand in-8°, d'environ 660 pages chacun ; illustrés de 50 belles gravures sur acier, de 13 cartes et planches. 1858. — Brochés. . . . . 60 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN ITALIE.

Par M. Paul de Musset. 2 superbes volumes grand in-8°, illustrés de 48 gravures par MM. Rouargue frères, dont 12 coloriées au pinceau. 1856. — Brochés . . . . 40 fr.

Digitized by Google

VOYAGE PITTORESQUE EN RUSSIE ET EN SIBÉRIE.

Par M. CHARLES DE SAINT-JULIEN. 1 magnifique volume grand in-8°, illustré de 21 gravures sur acier, dont 8 coloriées. 1854. — Broché. . . . . 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

Par M. E. BÉGIN. 1 magnifique volume grand in-8°, illustré de 40 gravures coloriées au pinceau et de 26 gravures représentant les monuments les plus remarquables, dessins de M. Rouargue. — Broché. . . . . . . 28 fr.

JÉRUSALEM ET LA TERRE SAINTE.

Notes de voyages recueillies et mises en ordre par M. l'abbé G. D. Un splendide volume grand in-8°, illustré de 24 superbes gravures sur acier, par M. Rouargue, d'un plan de Jérusalem et d'une carte de la terre sainte. — Broché . . . . 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN SUISSE, EN SAVOIE ET SUR LES ALPES.

Par M. E. BÉGIN. 1 magnifique volume très-grand in-8° sur jésus, illustré par MM. Rouargue frères de 16 belles gravures sur acier et de 8 planches de costumes coloriées au pinceau. — Broché . . . . 20 fr.

LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Contenant la description pittoresque des divers pays, le tableau des mœurs, religions et gouvernements de tous les peuples, etc., par MM. CHAMPAGNAC et OLIVIER. — 1 magnifique volume grand in-8° de 650 pages, illustré de 6 vues sur acier et de 16 gravures de costumes coloriées. 1858. Broché. 20 fr.

AVENTURES DES VOYAGEURS.

Coup d'œil autour du monde, par M. HOMBRON, l'un des compagnons de Dumont d'Urville dans son voyage au pôle sud et en Océanie, pendant les années 1837 à 1840. — Ouvrage imité de P. BLANCHARD, 2 volumes grand in-8°, illustrés de 48 dessins de V. Adam, dont 8 coloriés. — Brochés . . . . 20 fr.

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE.

Précédés d'une notice de M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française, suivis du Discours à l'Académie et de la traduction de Théophraste. Édition illustrée d'environ 150 dessins de Penguilly, Grandville et J. David, etc., 26 grands dessins tirés à part sur papier de Chine. 1 magnifique volume grand in-8°. — Broché. . . . . 16 fr.

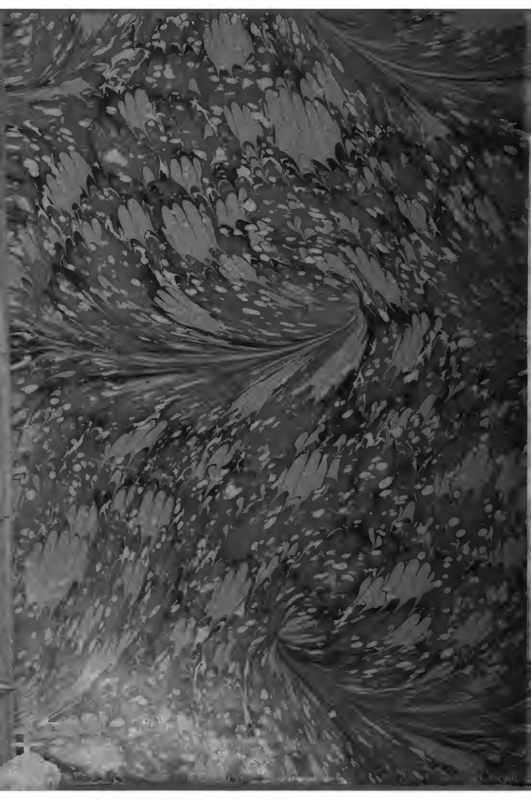
LES ENFANTS DE LA BIBLE.

Par M. l'abbé SERGENT. 1 superbe volume grand in-8°, illustré de 11 dessins de Staal, gravés sur acier par MM. Blanchard, Nargeot, Massard etc. 1857 16 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.


Digitized by Google

Digitized by Google







Digitized by Google